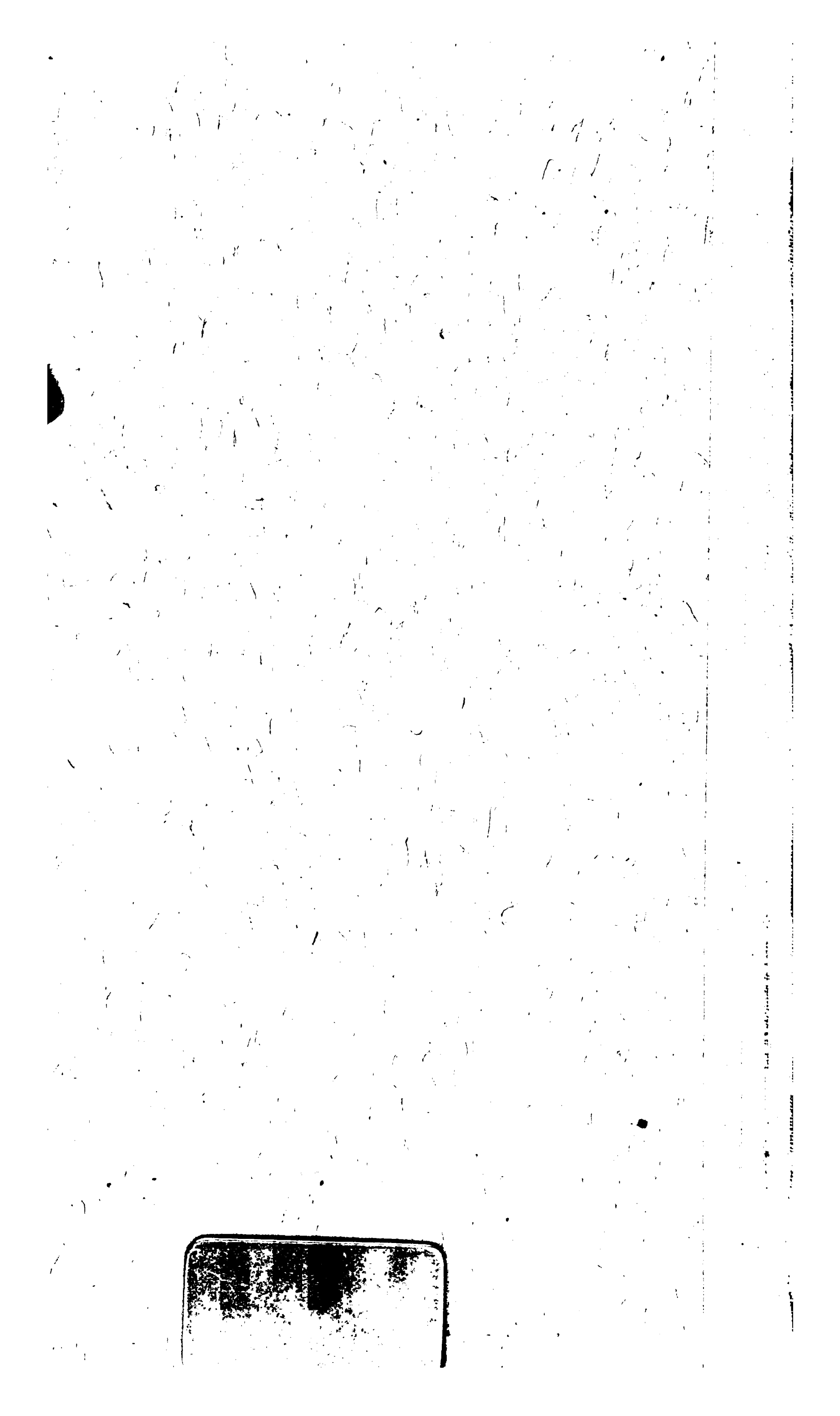


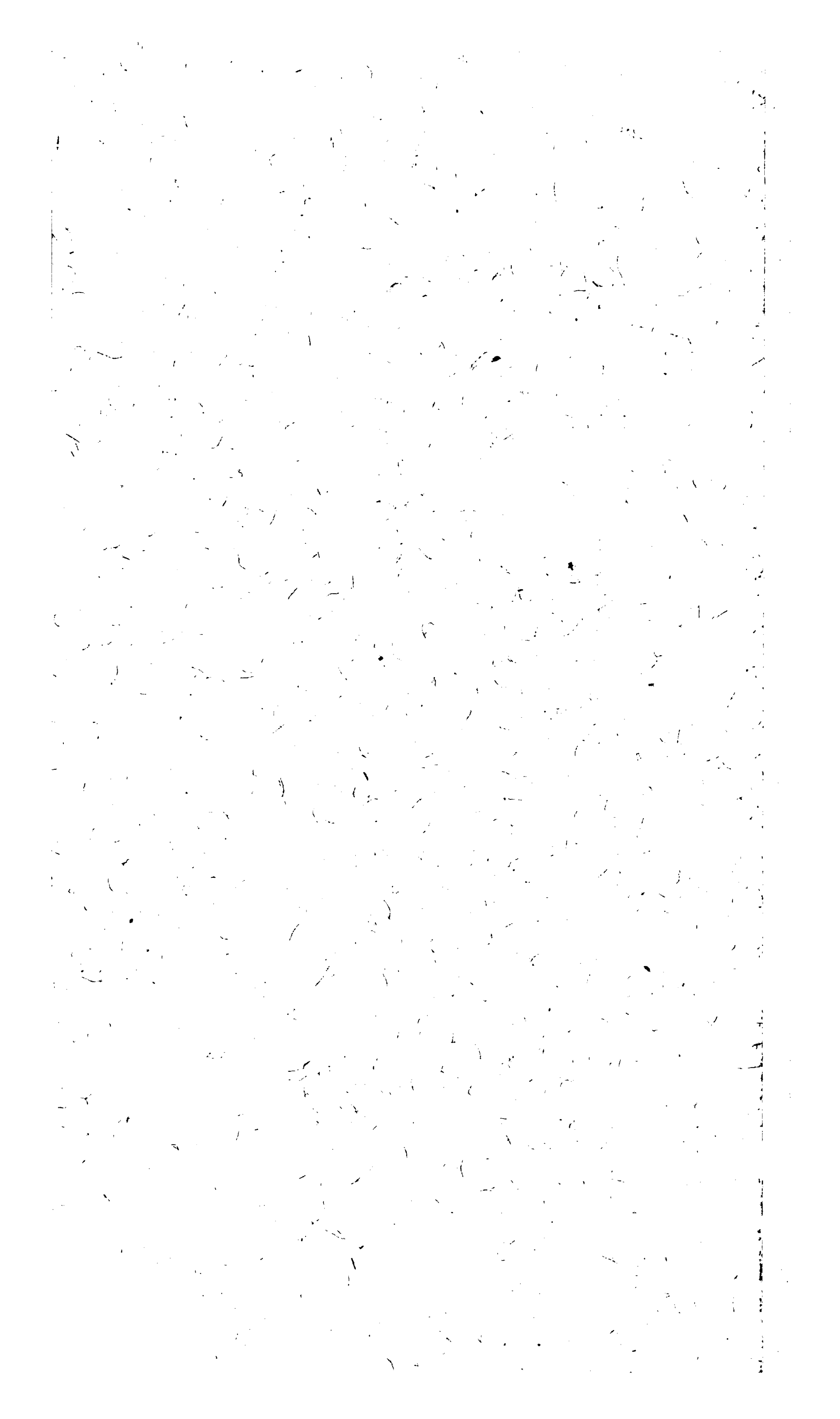
Nouvelles
KAA

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.



DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇOIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES,

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE;

AVEC DES CARTES ET PLANCHES

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE:

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

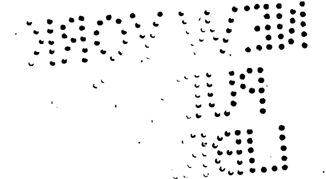
TOME XXIII.

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1824.



NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

RELATION

DE DEUX EXPÉDITIONS

AUX COTES DE LA NOUVELLE-ZEMBLE,

Faites en 1821 et 1822 sous les ordres du capitaine-lieutenant LITKE.

Traduite du journal russe *Severnii Archiu.* (Archives du Nord), Nos 9 et 10 (1).

La Nouvelle-Zemble, qui long-temps n'avoit intéressé que les géographes, attira l'attention du gouvernement russe à l'époque où l'Europe, après vingt-cinq années de troubles et de guerres, vit

(1) Nous devons cette intéressante communication à la bienveillance de M. *Frédéric* d'*Adelung*, conseiller d'état de S. M. I. russe.

se réveiller l'esprit des découvertes. La Russie expédia d'Archangel, en 1819, un brick commandé par le lieutenant Lazarew; il étoit chargé de lever exactement le plan des côtes encore peu connues de cette île. On connoît les détails de cette expédition, qui ne fut point couronnée de succès. Lazarew mit à la voile au commencement de l'été, et arriva à l'époque où les côtes se couvrent de glaces, et où la mer charie une grande quantité de masses de glaçons qui encombrent à tout instant et obstruent le passage. La nécessité de lutter sans cesse pendant deux mois entiers, et par une température très-humide et froide, contre ces obstacles, avoit si fort affoibli tout l'équipage que Lazarew se vit contraint de revenir à Archangel au commencement d'août, c'est-à-dire précisément à l'époque la plus favorable pour la navigation dans ces mers, et n'ayant pu déterminer qu'un seul point sur la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble. Tout l'équipage étoit attaqué du scorbut, et si affoibli qu'il ne pouvoit qu'à peine suffire à la manœuvre du vaisseau. Entré dans le port, Lazarew fut obligé d'envoyer dix-neuf de ses matelots à l'hôpital, où quelques-uns d'entre eux moururent.

Le gouvernement ne se rebuta ni du mauvais succès de cette expédition, ni de l'impression que firent les bruits qui s'étoient répandus sur l'insalubrité du climat de l'île et sur l'impossibi-

lité d'aborder sur ses côtes ; il n'ignoroit pas que, dans les mers glaciales, le succès de semblables expéditions dépendoit du concours de plusieurs circonstances qui tendent à accumuler ou à disperser ces masses de glaces. Presque tous les voyages entrepris dans les mers glaciales attestent la grande différence qu'offrent ces obstacles sous une même latitude et dans une même saison : ainsi le voyage du lieutenant Lazarew ne prouvoit rien, même dans le cas où il auroit pu le prolonger jusqu'à la saison favorable, à plus *forte* raison ayant été forcé de le terminer au commencement d'août.

Il fut donc résolu qu'on enverroit une nouvelle expédition en 1821. Pour cet effet, on construisit à Archangel un bâtiment particulier dont le commandement me fut confié. Le gouvernement n'épargna aucun des moyens qui pouvoient assurer le *succès de l'expédition*. Le beau brick *la Nouvelle-Zemble* fut pourvu pour une année des meilleures provisions et munitions qu'on pût trouver à Archangel. Le commandant eut le choix de ses officiers et de ses matelots.

Le brick mit à la voile le 15 juillet. L'expérience venoit de montrer que c'étoit exposer inutilement l'équipage que de mettre à la voile plus tôt.

Les bâtimens qui passent d'Archangel dans l'Océan septentrional naviguent ordinairement

entre la côte occidentale de la mer Blanche et un vaste banc de sable qui s'étend du nord au sud, à une distance de six à vingt milles italiens de la côte; mais j'aimai mieux, ainsi que l'avoit fait mon prédécesseur, prendre le trajet le plus court à l'orient de ce banc, vers le cap Kando. Pendant les premiers jours de notre navigation, nous avancions si lentement que, le 18 juillet, au soir, nous n'étions encore qu'à la hauteur des îles dites *des Chevaux marins*. Alors un vent d'est frais nous poussa au nord, et nous fit espérer d'entrer le lendemain dans l'Océan septentrional; mais le lendemain 19, au matin, notre vaisseau se trouva tout à coup arrêté sur un banc de sable. Heureusement le vent s'étoit calmé une demi-heure auparavant, car il y a toute apparence que le vaisseau eût été démâté. Tous nos efforts pour dégager le brick furent vains; le flux étoit trop fort (quatre nœuds ou sept werstes en une heure). Il fallut attendre le reflux. Quoique l'on eût allégé la partie supérieure du brick, le flux l'inclinoit au point de me faire appréhender qu'il ne versât; ce qui pourtant n'eut pas lieu. A la basse marée le brick étoit tellement à sec, que les officiers et les matelots en firent le tour à sec. C'étoit un spectacle curieux de voir un vaisseau à pleines voiles sur une vaste île de sable qui étoit sortie du sein de la mer. Cependant cette île ne pouvoit tarder à se couvrir d'eau, et nous ne pouvions

prévoir ce que deviendroit le navire; nous avions pris sans doute toutes les mesures que commandoit la prudence : au reflux, il se détacha du banc de sable après avoir éprouvé quelques fortes secousses qui néanmoins ne lui causèrent aucun dommage.

Après avoir été à l'ancre en pleine mer pendant une journée, le brick continua sa route, et arriva, le 22 juillet, dans *l'Océan septentrional*; il y fut accueilli par des vents contraires, souvent très-violens, et par un temps froid, qui durèrent jusqu'au 29, et qui ne lui permirent ni d'avancer ni de reculer. Alors le vent changea : le 31 juillet, nous rencontrâmes un vaste amas de glaces qui nous empêcha de longer la côte, et nous luttâmes pendant deux semaines contre les glaces. Vers quelque point de la côte que nous nous dirigions, nous trouvions des chaînes de glaces plus ou moins épaisses; souvent nous n'étions, à en juger par la profondeur de l'eau, que peu éloignés de la côte; mais le temps, constamment brumeux, nous empêchoit de la distinguer. Enfin, le 10 août, après plusieurs tentatives infructueuses, nous découvrîmes la côte de la Nouvelle-Zemble à 71 degrés et demi de latitude; elle étoit environnée de glaces à six milles italiens d'étendue. Nous longeâmes cette glace immobile; et, ne voyant pas la possibilité d'approcher davantage de la côte, je m'occupai de chercher un

point de débarquement plus commode. Devant supposer que la partie méridionale de l'île seroit plutôt dégagée de glaces que la partie septentrionale, je tâchai de gagner sa pointe méridionale; mais je trouvai partout des obstacles insurmontables. Dans la nuit du 13 au 14 août, un calme étant survenu, le brick faillit être entièrement entouré de glaces : heureusement un vent d'est l'arracha à ce danger. Le 14 août, au matin, nous aperçûmes une petite partie de la côte autour de la pointe méridionale de l'île, dans un éloignement de tout au plus quinze milles italiens; mais tout le reste de la côte étoit couvert de glaces. A l'orient, la mer étoit libre : aussi nous hâtâmes-nous de gagner le détroit qui se trouve entre la Nouvelle-Zemble et l'île de Waigats. Je me flattai de réussir au moins à déterminer la largeur de ce détroit; mais à peine eûmes-nous navigué pendant une heure, que les glaces prirent cette direction, et ne tardèrent pas à se réunir aux masses immobiles qui entouroient la côte, et à s'étendre au sud à perte de vue.

Toutes les tentatives que l'on a faites prouvent que la mer qui baigne la côte de l'île, du 72e degré de latitude à sa pointe méridionale, et même jusqu'à l'île de Waigats, est sans cesse couverte de ces glaces immobiles, et que par conséquent on ne pouvoit espérer de succès de ce côté. Ces considérations m'engagèrent à abandonner la

côte méridionale et à me diriger vers le côté opposé, quoiqu'il ne fût pas vraisemblable qu'elle m'offrît plus de chances de succès.

Cependant l'automne approchoit ; le temps, quoique moins humide, étoit froid ; le thermomètre ne passoit que rarement le point de glace ; souvent il neigeoit.

Le 14 août, nous vîmes, sur les glaces dans lesquelles le brick étoit engagé, quelques troupes de chevaux marins sur lesquels nous tirâmes. Les premiers coups de canon les troublèrent ; ils parurent insensibles aux seconds.

Ce ne fut que le soir que nous pûmes nous dégager des glaces. Nous longions toujours la glace qui environnoit la côte, mais sans la voir, et continuâmes, jusqu'au 19, à nous porter vers le nord, lorsqu'un violent ouragan nous rejeta en pleine mer à plus de soixante milles italiens ; il s'apaisa, et nous reprîmes notre course vers la côte ; mais bientôt un vaste amas de glaces qu'il fallut doubler nous arrêta. Ce nouvel obstacle, auquel je ne m'attendois pas à une si grande distance de la côte, m'ôta tout espoir d'atteindre pendant l'été les côtes de la Nouvelle-Zemble. D'un autre côté, mon bâtiment étoit en bon état, l'équipage étoit sain et content ; je résolus donc de poursuivre mes essais jusqu'à la fin du mois d'août. Le 21, un vent très-fort et un temps couvert me condamnèrent à l'inaction ; mais, le

22, le temps étant moins défavorable, j'essayai encore, profitant d'un vent frais du sud, d'approcher de la côte, et cette fois-ci le succès répondit à mes vœux. Après midi, nous vîmes la côte à 72 degrés de latitude: elle étoit formée de collines de moyenne hauteur couvertes de neige; il n'y avoit point de glaces à sa côte.

L'impossibilité d'accorder le point que je voyois de cette côte avec celui qui se trouvoit sur les cartes, m'inspiroit des doutes sur la partie de la côte que je voyois. Pour les dissiper, je pris la route du détroit de Matotschkin, qui sépare la Nouvelle-Zemble en deux îles, et dont le principal objet de l'expédition étoit de lever le plan.

La largeur de ce détroit varie, sur plusieurs cartes, de 73 degrés et demi à 75; la première de ces mesures paroît la plus vraisemblable, parce que c'est la seule qui soit basée sur des observations astronomiques faites il y a plus de cinquante ans. J'examinai avec la plus sérieuse attention la partie de la côte située entre les 72e et 74e degrés de latitude, dont aucun point ne répondoit à la situation que les cartes donnent au détroit de Matotschkin, et il n'y avoit aucune raison de prendre l'un des golfes que nous avions en vue plutôt que l'autre pour l'embouchure d'un aussi vaste détroit. Malheureusement le vent d'est, qui ne cessa de souffler, ne me permit pas d'approcher du rivage autant que je le désirai. Après

avoir pénétré jusqu'au 74 degré et demi de latitude, au-delà duquel il n'étoit pas à présumer que s'étendît le détroit de Matotschkin, je fus contraint de retourner au sud, bien qu'au nord la mer fût entièrement dégagée de glaces, parce que, comme je l'ai dit plus haut, le principal objet de ma mission étoit de déterminer la situation de ce détroit et d'en lever le plan.

Au 73e degré de latitude, la côte change d'aspect, n'offre que de hautes montagnes dont les sommités sont couvertes de neige ou ne présentent qu'un roc aride. On voyoit à travers les nuages des chaînes de montagnes aussi couvertes de neige qui couvroient l'intérieur du pays. Quelques oiseaux aquatiques, quelques chevaux marins étoient les seuls êtres vivans qu'on aperçut dans ces déserts glacés.

En retournant au sud, le vent ne nous permit pas d'approcher de la côte. Le 26 août, au matin, nous vîmes près de la côte une cabane de chasseurs de chevaux marins : comme elle pouvoit être habitée, nous tirâmes du canon ; mais personne ne se montra. Ce lieu me paroissoit être l'île désignée sur les cartes sous le nom de Mlojuschew ; c'est ce qui m'engagea à examiner avec plus d'attention la côte qui s'étend au sud, parce que c'est là que devoit être situé le détroit de Matotschkin ; mais, bien que nous ne fussions éloignés que de six milles italiens, je ne pus rien découvrir. J'au-

rois pu obtenir quelques lumières en envoyant la chaloupe, si un vent de terre très-violent ne se fût opposé à cette mesure; d'ailleurs, il eût fallu plus de temps que nous n'en avions.

Lorsque, le 26 août, au soir, nous eûmes encore une fois atteint le 73e degré de latitude, il se trouva que nous avions passé le détroit sans le voir; ce qui ne put s'expliquer que par l'inexactitude des cartes. Quoi qu'il en soit, je me proposai de mettre encore à profit le peu de jours qui nous restoient pour lever le plan d'une grande partie de la côte méridionale.

En suivant cette direction, nous vîmes sur un promontoire (que nous reconnûmes dans la suite être le cap des Oies), à 72 degrés de latitude, une grande maison de chasseurs d'hippopotames. Pour la mieux observer, nous approchâmes du rivage, quand tout à coup la profondeur de l'eau, qui étoit de dix brasses, se réduisit à trois: le brick donna avec violence sur un rocher; on se hâta de le diriger du côté du vent pour écarter le danger; mais, avant de regagner le point où la mer étoit assez profonde, il donna une seconde fois contre l'écueil. La promptitude et l'adresse des matelots sauvèrent le vaisseau, qui eût infailliblement été fracassé par une troisième secousse.

Le 28 août, un épais brouillard couvroit l'horizon; la neige tomboit en gros flocons, et la

mer charioit beaucoup de glaces. Pour ne point perdre de temps, je continuai, sans jeter l'ancre, à longer la côte au sud; heureusement le brouillard se dissipa vers midi; mais alors s'offrit à notre vue une longue chaîne de glaces qui se réunissoit à la côte et s'étendoit au nord à perte de vue: je me trouvai dans la nécessité de louvoyer contre le vent du nord pour sortir du canal étroit dans lequel je me voyois enfermé, et ce ne fut que le 30 août que je parvins à tourner la partie septentrionale de cet amas de glace qui avoit près de *80 milles* de longueur.

Au commencement de septembre, je fus forcé de songer à mon retour. Après une navigation pénible sur la mer Blanche, j'entrai, le 11, dans le port d'Archangel.

L'expédition de 1821 n'avoit pas rempli les vues du gouvernement. Si les tentatives infructueuses *faites pour trouver le détroit de Matotschkin* inspiroient des doutes sur la situation de ce point important, elles dissipoient au moins l'erreur où l'on étoit à l'égard de la Nouvelle-Zemble, dont on croyoit que l'accès avoit été rendu impossible par une révolution semblable à celle qui s'étoit opérée dans l'ancien Groënland, puisque l'on venoit de se convaincre que toute sa côte occidentale, du 72e au 75e degré de latitude, et peut-être jusqu'à son extrémité septentrionale, étoit dégagée de glaces.

Ces considérations engagèrent le gouvernement à équiper, l'année suivante, une nouvelle expédition pour le même objet.

Comme ce n'est qu'à la fin de juillet que l'on peut espérer de trouver des côtes de la Nouvelle-Zemble dégagées des glaces, le gouvernement résolut d'employer les premiers mois de l'été à faire lever le plan des côtes de la Laponie, du cap Sacré au golfe de Kola.

Je fus chargé de cette expédition. Son objet, beaucoup plus vaste, m'obligeoit de me mettre en mer dès que la saison le permettroit: cependant des circonstances inattendues retardèrent mon départ jusqu'au 21 juin. Le 27, je jetai l'ancre à la vue des îles Jokran, à l'ouest du cap Sacré. C'est là que je levai le plan des cartes de la Laponie, et que je déterminai, d'après des observations astronomiques, la situation des îles Jokan, de l'île Rakujew, de sept autres îles, de l'île des Rennes, de l'île Keldjui et de l'embouchure du golfe de Kola; je ne levai que superficiellement le plan de la côte intermédiaire. Dans le cours de mes opérations, j'eus lieu de me convaincre de l'inexactitude des cartes et de signaler beaucoup d'erreurs.

C'est tout ce que cette expédition offre de remarquable. Nous prîmes quelques rafraîchissemens dans le port de Sainte-Catherine et de la viande fraîche à Kola. Le 3 août, je mis à la voile

pour la Nouvelle-Zemble par un vent frais du sud-est.

Nous traversâmes heureusement l'Océan septentrional : un vent favorable nous conduisit presque jusqu'à la Nouvelle-Zemble. Quoiqu'un hiver assez doux, mais pluvieux, eût régné dans tout le nord, et pût, me faire présumer que les glaces ne m'opposeroient pas autant d'obstacles que l'année précédente, j'avois pris toutes les mesures que réclamoit la prudence. En effet, sans avoir vu de glace, nous découvrîmes, le 8 août, au matin, près d'une *cale* qui n'a point de nom, au 73e degré de latitude, la côte de la Nouvelle-Zemble. Nous longeâmes la côte le plus près qu'il fut possible. A midi, nous étions dans le golfe dit des Champignons, à sept milles de la cale dont j'ai parlé : je détachai la chaloupe et l'envoyai à la recherche. Enfin, à quatre heures, nous aperçûmes la petite île de Pankou, située à l'embouchure du détroit de Matotschkin ; bientôt après nous vîmes l'embouchure même, et enfin l'île de Mirjuschew, qui s'y trouve du côté du nord. Ainsi nous découvrîmes ce détroit, objet de nos doutes, en 1821, au point même où je l'avois présumé. Les données exactes que nous possédons aujourd'hui prouvent que ce détroit ne pouvoit être découvert que de l'île Pankou ; l'éloignement un peu trop grand où nous en étions l'année pré-

cédente nous empêchant de voir cette île, nous passâmes devant le détroit sans le découvrir.

Déjà le brick étoit à l'entrée du détroit quand le vent contraire qui s'éleva, l'obscurité et la baisse soudaine du baromètre m'obligèrent de renvoyer mes recherches à une autre époque et à continuer ma route au nord.

Un violent vent de terre qui souffloit, le 9 août, favorisa notre navigation au point que nous étions, le soir, au 74e degré trois quarts de latitude. À la côte d'une île que nous reconnûmes être celle à laquelle le capitaine Baerents a donné le nom d'île de *l'Amirauté*, la profondeur de l'eau diminua tout à coup jusqu'à sept brasses, et n'augmenta que lorsque nous prîmes un cours tout opposé. Si le vent eût été moins favorable, le brick auroit couru le plus grand danger. Ce fut peut-être en cet endroit que le vaisseau du capitaine Wood échoua en 1676.

Le 10 août, nous étions sous le 75e deg. 50 m. de latitude et 58e deg. de longitude orientale de Greenwich. La côte de la Nouvelle-Zemble offroit un aspect monotone et ne se distinguoit que par quelques glaciers. Les montagnes étoient moins hautes que celles que nous avions vues sous les 73e et 74e degrés, mais très-escarpées, et presque entièrement couvertes de neige.

Nous vîmes le même jour les premiers glaçons

de l'espèce qu'on nomme *Icebergs* (montagnes de glaces) : étant en petit nombre et dispersés, ils ne nous empêchèrent pas de continuer notre navigation au nord-est; mais, dans la matinée du 11 août, nous aperçûmes les glaces que l'on nomme *Icefields* (plaines de glaces); nous naviguâmes entre ces glaces et la côte. Enfin, à huit heures et demie, nous découvrîmes le cap au-delà duquel la côte tourne au sud-est. Dans le golfe à l'ouest il y a trois îles qui, par leur situation, ressemblent beaucoup à celles que Baerents a nommées *Iles d'Orange*. Je crus alors avoir atteint l'extrémité de la Nouvelle-Zemble ; une quantité de bois flottant, qui ne pouvoit venir que de la mer de Karie, confirma mon opinion : cependant, pour acquérir une entière certitude, je continuai à me porter au nord-est, malgré l'épais brouillard qui couvroit l'horizon; mais, vers midi, le bruit des glaces à l'est, à l'ouest et au nord, et la multitude de petits glaçons, me contraignirent de louvoyer au milieu de la plus profonde obscurité. Le 12, à trois heures du matin, le brouillard s'étant un peu dissipé, nous vîmes une chaîne de glaces qui s'appuyoient à la côte nord-est, et qui, selon toute apparence, se réunissoient aux glaces du pôle. Cet obstacle me contraignit à retourner au détroit de Matotschkin.

Le cap, que je regardai comme l'extrémité nord-est de la Nouvelle-Zemble nommé par Bae-

rents *Cap du Désir*, est situé sous le 76e deg. 34 m. de latitude et 62e deg. 45 m. de longitude orientale de Greenwich. Baerents le place sous le 76e deg. 55 m. et 94e deg. de longitude du méridien de Ferro, ou à 75 deg. 50 m. de Greenwich.

Des vents contraires et une houle violente nous forcèrent de rester, pour ainsi dire, à la même place jusqu'au 15 août. Le temps étoit affreux, le thermomètre au point de glace; un brouillard humide nous morfondoit; la solitude, l'isolement de tout être vivant influoient sur le physique et le moral, et cependant l'équipage étoit gai et bien dispos.

Le 15, au matin, un vent de nord-ouest s'éleva et favorisa notre navigation : le 16, après midi, nous doublâmes l'île du Mitjuschew, et nous nous dirigeâmes sur le détroit de Matotschkin; mais l'obscurité qui survint nous empêcha d'avancer. Le 17, à huit heures, le temps s'éclaircit, et nons jetâmes l'ancre dans ce détroit, à cinq milles italiens de son embouchure.

La latitude de cet ancrage est sous le 73e degré 17 m., qui diffère de vingt minutes de celle qu'on lui a donnée jusqu'à présent. Sa longitude orientale de Greenwich est de 54 deg. 5 m., la déclinaison de l'aiguille aimantée un trait, et l'inclinaison orientale 80 deg. et demi.

Le détroit de Matotschkin est bordé de mon-

tagnes couvertes de neiges éternelles; elles sont composées en partie de schiste argileux; on y trouve aussi du chlorite, du talc et d'autres espèces de schistes, du quartz mêlé de chlorite et de spath calcaire. A la côte septentrionale du détroit, la surface présente des couches de pyrites et des parties de trap, espèce de basalte mêlé de pyrites sulfureuses. Dans les lieux escarpés et bas, ces minéraux sont couverts de mousse à une archine de hauteur. Le sol ne produit que les plantes que l'on trouve ordinairement dans les contrées polaires, du cochléaria *(officinalis)*, de l'oseille (*rumex acetosa*), deux ou trois espèces de petites fleurs bleues et jaunes et peu de gazon : cependant on trouve çà et là quelques prairies dont l'herbe s'élève à une demi-archine.

A la côte méridionale du détroit, à trois verstes environ de son entrée, on aperçoit une cale nommée *Starovirskoï Stanitze* (Camp des sectaires appelés *Anciens Croyans*), dans laquelle se jette le fleuve de Matotschka, qui sans doute a donné son nom au détroit. Sur la rive droite de ce petit fleuve est une grande cabane avec un bain qui déjà tombe en ruine; on y voit un grand nombre de petites croix que les navigateurs y ont plantées : la plus récente porte la date de 1807 et le nom du *pilote Posspjelow*, qui conduisit à la Nouvelle-Zemble M. Ladlov, employé aux mines, qui voyageoit aux frais du comte de Rumjanzov.

Quelques ustensiles de pêche, des filets déployés, montrent que ce lieu a été fréquenté par des pêcheurs; mais, depuis 1811, il n'a point paru de barques dans le détroit.

La saison trop avancée ne me permettoit pas d'envoyer des bateaux pour visiter la côte orientale; je n'espérois pas d'ailleurs recueillir beaucoup de lumières de cette mesure qui m'auroit enlevé un temps que je crus pouvoir employer plus utilement à visiter la côte méridionale. Ainsi, dès que j'eus déterminé la situation du détroit, je fis mes préparatifs pour me rendre au point de la côte où, l'année précédente, j'avois cessé de lever le plan.

J'allois mettre à la voile, le 18, quand un calme plat et un brouillard épais me forcèrent de différer mon départ jusqu'au 22. Le 21, nous avions pris un cheval marin long de quatre archines, dont j'envoyai la peau au musée impérial.

Le calme, qui m'avoit retenu jusqu'au 22 dans le détroit, opposoit beaucoup d'obstacles à ma sortie. Le 24, le vent de sud-est s'éleva vers minuit, il n'étoit pas très-favorable; mais cependant, le 25, nous étions au point où je voulois arriver, et dont je trouvai la situation conforme à celle que j'avois indiquée l'année précédente.

Le vent de sud-est quelquefois très-violent, et les courans au sud-ouest nous furent si con-

traires, que, le 27, nous n'étions encore qu'à 71 deg. 75 m. de latitude. Là, nous vîmes un promontoire que je crus être le cap des Oies, qui, avec l'île de Meschar, forme l'embouchure septentrionale du détroit de Kostin. La côte étoit basse et uniforme, et se terminoit en pointe du côté de la mer. Une tempête qui s'éleva le 27, au soir, et qui dura trois jours et trois nuits consécutivement, rendit inutiles tous les efforts que je faisois pour reconnoître la côte méridionale de la Nouvelle-Zemble, et finit par nous jeter bien loin de la côte. Ne pouvant espérer un changement de temps, puisque nous étions en septembre, époque des tempêtes équinoxiales, je fus contraint de retourner à Archangel.

Le 3 septembre, nous vîmes le cap Kando; le 4, une tempête violente, venue du nord-est, fit traverser au brick toute la mer Blanche; le 5, nous jetâmes l'ancre à la barre de Beresow; enfin, le 6, nous arrivâmes heureusement et bien portans à Archangel.

Quoique l'expédition de 1822 ait été plus fertile en résultats que toutes celles qui l'ont précédée, elle laisse encore beaucoup à désirer. Il est douteux que le cap que nous vîmes, le 11 août, soit en effet le cap du Désir de Baerents : la côte méridionale de la Nouvelle-Zemble, ainsi que l'île de Waigatch, n'ont point encore été visi-

tées. D'un autre côté, l'intérêt de la marine russe et du commerce réclame une description exacte des côtes de la Laponie : aussi l'empereur a-t-il ordonné qu'une nouvelle expédition, que S. M. daigne confier à mes soins, sera équipée pour s'occuper de ces objets.

LETTRE

SUR SAINT-PÉTERSBOURG,

Traduite du journal intitulé : *Literaturnie Listki* (feuilleton littéraire des Archives du Nord).

Celui qui habite les beaux climats du midi auxquels la nature prodigue ses dons, ne sent pas toute l'étendue de ses bienfaits. Les bocages de lauriers et d'orangers qui exhalent des parfums délicieux, les prairies et les collines plantées de vignobles et d'arbres fruitiers n'attirent pas son attention, et sont pour lui des objets ordinaires : voilà l'homme! Un bien-être constant le blase; il n'y a que les désirs, la perte ou la privation qni donnent du prix aux objets : posséder ne rend pas heureux; mais posséder ce qu'on désire, ne fût-ce qu'un instant, voilà le comble du bonheur. Descendez dans votre cœur, et vous verrez que je dis vrai.

Nous, au contraire, habitans du nord, nous apprécions chaque moment d'un beau jour d'été. Le soleil ne nous sourit que pendant trois ou

quatre mois de l'année : aussi mettons-nous à profit chacun de ses rayons. L'ombrage du tilleul et du hêtre nous attire, la naissante verdure des gazons nous enchante, et nous conservons aussi précieusement les plantes des climats lointains que le cœur aime à conserver de doux souvenirs. Les habitans de Saint-Pétersbourg aiment passionnément le séjour de la campagne en été : les uns vont dans leurs belles terres, d'autres louent des campagnes ou maisons dans les environs des promenades publiques : chacun s'arrange selon son état et ses moyens ; mais l'objet principal est de jouir de la verdure et du bon air de la campagne, dont on est privé pendant huit ou neuf mois de l'année. De mai en septembre, la population de la capitale se ressent de ces absences. Les habitans qui y restent vont aussi jouir des plaisirs de la campagne au moins pendant les jours de fête. On voit alors un grand nombre de bateaux et de voitures en mouvement; toutes les îles, tous les bocages, tous les jardins sont remplis de monde ; de tous côtés on entend une musique harmonieuse et les chants joyeux des rameurs ; le soir, on voit parfois des feux d'artifice se répéter dans les flots de la superbe Néva et éclairer le paysage. Tout le monde jouit et s'amuse ; en un mot l'été est, pour les habitans de Saint-Pétersbourg, une fête de trois mois.

Voulant aussi me promener, je montai dans un

bateau pour me rendre à l'île de Kamenoi-Ostrow. Que Saint-Pétersbourg offre un majestueux aspect, vu du milieu de la Néva! Mes pensées se tournèrent involontairement vers le passé. Qui croiroit, en voyant la Palmyre du Nord, qu'il y a tout au plus cent vingt ans qu'on ne trouvoit à sa place qu'un petit fort (*Neuschantz*) et quelques hameaux habités par des Finnois! La partie occidentale, aujourd'hui la ville, et toutes les îles qui en font l'ornement, étoit submergée ou couverte de forêts fangeuses. La rive orientale de la Néva étoit moins humide : c'est là qu'après la prise du fort de Neuschantz, en 1703, l'armée russe campa. De tous les noms des villages et districts qui subsistoient alors, il n'en est qu'un qui soit remarquable : l'histoire nous apprend que c'est en face du village de Kalinknoje que Pierre-le-Grand, alors capitaine d'artillerie, enleva deux bateaux aux *Suédois*, et qu'il y fut en même temps que son favori Mentschikoff, qui étoit lieutenant, décoré de l'ordre de Saint-André par l'amiral Golovin, premier chevalier de cet ordre. Lorsque Pierre se fut rendu maître du pays situé à l'embouchure de la Néva, il convoqua son conseil de guerre pour savoir s'il étoit convenable de fortifier ce point. Son génie embrassant tous les avantages de cette position et lisant dans l'avenir, il résolut d'y fonder sa nouvelle résidence. Ceux qui pensent que Pierre n'agît en cette occa-

sion que par des vues commerciales et pour avoir un port sur la Baltique, se trompent fort : s'il n'avoit eu que ce projet, il se seroit borné à bâtir une ville et non une capitale ; car Pétersbourg offroit alors beaucoup d'obstacles au succès d'une aussi vaste entreprise ; le canal de Ladoga n'existoit pas, il n'y avoit par conséquent nulle communication avec les provinces russes qui produisent des blés ; le sol aride et peu habité des bords du golfe de la Finlande ne pouvoit suffire aux besoins d'une résidence.

Mais Pierre avoit d'autres vues. Ne pouvant détruire tout d'un coup tous les préjugés, toutes les préventions, ni éloigner du trône les détracteurs de ses projets, il voulut les transférer dans un pays conquis, loin de Moscou, les y entourer de gens de confiance dévoués à sa personne et qui entroient dans ses idées. Pierre voulut élever sous ses yeux la nouvelle génération russe qui devoit transmettre à ses compatriotes les fruits de la civilisation européenne ; il voulut concentrer dans sa nouvelle résidence toutes les forces de son empire et allumer le flambeau des lumières qui devoient éclairer la Russie. Là, devoit s'effacer le souvenir des rebelles Strélitzes ; là, n'arrivoient point les murmures des vieux boyards, entichés des anciens usages. Enfin, la fondation de Saint-Pétersbourg peut être regardée comme l'époque d'un nouvel empire ; il falloit de l'élan, des

moyens vigoureux pour détruire les anciens abus et élever la Russie au faîte de sa puissance.

C'est avec un plaisir inexprimable que je contemplai les somptueux édifices qui bordent les rives du fleuve, et dont plusieurs réveilloient dans mon âme des souvenirs également intéressans pour l'historien et le philosophe. Tous les étrangers admirent les magnifiques quais de granit que Catherine II fit construire en 1784, et qui furent terminés en vingt-quatre ans ; c'est elle aussi qui fonda, en 1772, le corps des cadets des mines sur les plans de M. de Soimonov. Le modèle d'une mine que l'on y trouve est de M. Renovanz. L'empereur Alexandre a fait présent à ce corps de la précieuse collection de minéraux du célèbre Forster. Plus loin, je vois le corps des cadets de la marine, berceau des officiers de notre flotte, et qui se glorifie d'avoir formé les Spiridov, les Tsitsjagov, les Senjavin, les Sarütschev, les Krusenstern, les Golovin et autres. Ce corps a été formé de l'école de marine que Pierre-le-Grand avoit instituée à Moscou, et qui a toujours fixé l'attention des sages souverains de la Russie. Il a été organisé, en 1752, par l'impératrice Elisabeth; mais l'hôtel ayant été la proie d'un incendie en 1775, ce corps fut transféré à Kronstadt, où il resta jusqu'en 1796. Il en est sorti plusieurs auteurs et littérateurs distingués. Plus loin, je vois le temple des beaux-arts fondé par

Catherine en 1788. Cette académie, destinée à former des artistes, doit proprement son origine au comte Schouvalov : ce Mécène de la Russie en avoit donné l'idée en 1758.

A l'aspect de l'édifice du premier corps des cadets, on se rappelle qu'il servit de demeure au prince Mentzikov : c'est là que Pierre alloit s'entretenir des affaires les plus importantes de son empire renouvelé ; c'est encore là que demeura Pierre II. Enfin, ce fut sur les représentations du comte Munich que l'impératrice Anne institua cette pépinière de héros russes dont sortirent les Romianzov-Sadunaïski et les Kutusov-Smolenski, et, entre plusieurs savans distingués, le père de la scène russe. MM. Betskoï et le comte d'Anhalt ont beaucoup contribué à perfectionner cette institution. En face de l'édifice, et pour rappeler sans cesse aux élèves leur destination, on voit un obélisque érigé par Paul au vainqueur de Kagul. En jetant les yeux sur l'hôtel du sénat, je me rappelai involontairement qu'il servit de demeure à Osterman, Biron et Bestuchev, qui, tous trois, précipités des plus hautes dignités dans l'exil, éprouvèrent les vicissitudes de la fortune. Mon attention se fixa sur la statue de Pierre-le-Grand, dont Catherine II vénéroit la mémoire ; sur le palais impérial qu'Elisabeth fit bâtir par le comte Rastrelli, architecte, et qui fut terminé en 1762, Pierre III l'habita le premier. A ce palais, Cathe-

rine II a fait ajouter un corps de bâtiment qui formoit ce qu'elle appeloit son *Ermitage*, et où elle alloit, au milieu d'une société choisie, se délasser du fardeau des affaires.

Sur la rive droite du fleuve s'élève l'académie des sciences avec son observatoire, sa bibliothèque et son cabinet de curiosités. C'étoit autrefois le palais de la czarine Prascovie, femme du czar Ivan. L'académie des sciences a été fondée par Pierre en 1721.

A côté on aperçoit un pan de l'édifice appelé des *douze Colléges*; c'est là qu'étoient tous les tribunaux réunis, et, plus loin, la bourse avec ses superbes colonnades : elle a été bâtie, en 1804, par M. Thomon, sur les plans du comte Romianzov.

Catherine II a fait bâtir le palais de marbre, pour le comte G. G. Orlov, de 1770 à 1783 : il mourut avant de l'habiter, et la couronne l'a racheté de ses héritiers; il appartient au grand-duc Constantin depuis 1799: le roi Stanislas-Auguste l'a occupé, et il y est mort. Tout près de ce palais on voit le monument que Paul I a fait ériger à Souvarov, et, sur la même ligne, la superbe grille du jardin d'été que Catherine II a fait construire en 1778, et qui a été terminée en 1784 : le jardin subsistoit déjà au temps de Pierre I (voyez ci-après *Lettre sur les fêtes*). En face se présente la majestueuse forteresse de Paul et Pierre

avec sa tour dorée : Pierre la fonda en 1703, et Catherine II la fit revêtir en granit en 1784. C'est là que reposent les cendres des souverains de la Russie depuis Pierre I ; c'est aussi dans ce fort qu'est l'hôtel des monnoies. Le vingtième jour après Pâques, il est permis aux habitans de la ville de se promener sur les remparts. A quelque distance du fort, et vers le point de la Trinité, on voit la maisonnette que Pierre a bâtie en fondant Saint-Pétersbourg : on la conserve soigneusement sous un abri en fer.

Mon bateau entra alors dans le bras de la Néva, appelé *Petite-Néva (Newka)*. L'église de Samson est le premier édifice qui réveilla dans mon âme des souvenirs historiques. Ce fut à son retour, en 1709, que Pierre fit élever ce temple en mémoire du grand événement qui affermissoit la domination russe dans le Nord. Dans le cimetière de cette église reposent les cendres du ministre Wolünskoi, victime de l'ambition de Biron ; la même tombe le réunit à Chrutschov et Jeropskin, qui partagèrent son sort. Une parente de Wolünskoi lui a érigé depuis un monument, et M. Ruliyev est le premier poète russe qui ait célébré ses malheurs. . . .

Pour donner quelque relâche à mes rameurs, je descendis à l'île des Pharmaciens.

Cette île, qui portoit autrefois le nom de *l'Ile des Bateaux*, servoit de cimetière aux Allemands.

Pierre I en fit un jardin botanique qu'il enrichit de plantes qu'il fit venir d'Angleterre; il y fit construire des bâtimens en bois destinés, l'un à la dessiccation des plantes, l'autre au laboratoire. Les bâtimens en pierre qu'on voit sur le rivage ont été élevés de 1769 à 1791 pour servir de demeure aux élèves de l'école de médecine et de chirurgie ; mais le trop grand éloignement où est cette île de tous les hospices et hôpitaux s'étant opposé à cette destination, ces bâtimens servent de laboratoire et d'ateliers aux ouvriers de la fabrique d'instrumens, et l'on y a placé cette année l'école fondée pour cinquante aides pharmaciens. Vue de la Néva, cette île offre un aspect charmant; derrière le boulevard, formé d'une double avenue d'acacias, s'élèvent de grands arbres dont la verdure tranche agréablement avec les toits d'un rouge vif des maisonnettes qui bordent la rive. Le jardin est dans le style hollandois; on y voit de grandes allées sombres; il est séparé par une palissade de l'orangerie, qui, quoique bien entretenue, ne renferme guère que quatre mille plantes. Cependant cette île va bientôt changer de face. Le comte de Kotschubei a présenté à l'empereur le plan que S. M. a approuvé, d'un nouveau grand jardin botanique dont le docteur A. Fischer (qui s'est déjà fait avantageusement connoître par le beau jardin

botanique qu'il a créé à Gorenki, terre du comte Razoumwsky) est nommé directeur.

Il est curieux que tout cet établissement ne sera dû qu'aux épargnes du directoire de médecine.

En passant les grandes avenues de tilleuls du beau jardin de Strogonof, j'aperçus un antique tombeau que nos vaisseaux ont apporté de l'Archipel, et qui, selon une tradition populaire, doit renfermer les cendres d'Homère. Au reste, cette hypothèse ne repose sur aucune donnée historique, et ce tombeau n'est remarquable que par ses bas-reliefs qui attestent sa haute antiquité. Vis-à-vis le jardin, et sur le bord du fleuve appelé *Noir (Tchernaia Riéka)*, on voit une suite de maisonnettes propres et bien bâties qui forment le village de Nikolsk. Ce lieu me rappelle les villages que l'on trouve en Allemagne près des eaux thermales ou des universités; il attire aussi en été plusieurs personnes de la capitale, qui viennent y jouir avec leurs familles des belles promenades que leur offrent les jardins du comte de Strogonof et les environs. Les bords du ruisseau Noir sont habités par des personnes trop peu aisées pour vivre dans la capitale : ce sont des savans, des littérateurs, des théologiens, des fonctionnaires qui, en se réunissant, forment une société très-agréable. On trouve encore beau-

coup de jolies maisons de campagne dans les terres de Muller et de Landskoi : les habitans de ces maisons de plaisance forment une colonie.

Remonté en bateau, je contemplai avec plaisir la belle flottille qui est à l'ancre à Kamennoi-Ostrow, et qui, par ses douces sérénades, enchante les habitans des côtes voisines. Kamennoi-Ostrow appartenoit dans l'origine au comte Golovin, plus tard au chancelier Bestuchef-Rjumin, qui en corrigea l'humidité par des canaux et des fossés, y fit construire un grand jardin dans le goût hollandois, et une maison en pierre qui sert aujourd'hui de palais d'été. Sous le règne de Catherine II, ce palais appartenoit à son fils Paul, qui y fit ajouter des aîles, une serre chaude, un hospice pour cinquante matelots, et dans la suite une église gothique qu'il consacra à saint Jean-Baptiste. Il est permis au public de se promener dans le jardin.

Le beau pont en bois, chef d'œuvre du goût moderne, qui joint l'île des Pharmaciens à celle Kamennoi, a été construit par le général Betancourt. Tout en l'admirant, j'entendis la musique des cors qui retentissoient de la terre de Narischkin : c'est le grand-veneur de ce nom qui en eut le premier l'idée en 1751, et ce fut un M. Maret, maître de chapelle de la cour, qui la perfectionna.

Pierre-le-Grand fit présent de l'île Krestousky à sa sœur Natalie, qui y avoit un palais. Cette île

offre aujourd'hui une promenade très-agréable aux habitans de la capitale, qui s'y portent en foule les dimanches. On y trouve des auberges, des cafés, des montagnes dites *russes*, des escarpolettes.

L'île de Jelagin se nommoit autrefois Mischin. Le prince Potemkin en fit présent à son ami Jelagin. Toute cette île ressemble à un vaste parc entrecoupé de sentiers et d'allées : on y voit un palais superbe bâti par Rossi, devant lequel sont de jolis parterres de fleurs.

Neuf heures sonnoient : j'allai me rembarquer quand je fus accosté, en assez bon russe, par un Anglois qui me pria de le conduire jusqu'au pont de Jacob. J'y consentis. Nous liâmes plus étroitement connoissance. Mes lecteurs verront son histoire dans la suite de cet ouvrage, dont je lui dois la première idée.

LETTRE

SUR LES FÊTES DE COUR

SOUS LE RÈGNE DE PIERRE-LE-GRAND;

PAR M. KORNILOWITCH.

Traduite du *Journal de Saint-Pétersbourg*, de *M. Oldecop.*

Vous contempliez dernièrement les images qui se trouvent sur les tours du Kremlin : il étoit naturel que la conversation se tournât sur la manière de vivre de nos ancêtres. Je vous dis alors, Madame, que le règne de Pierre forme une des plus intéressantes époques de l'histoire de nos mœurs, qu'elle nous offre une lutte constante entre d'antiques usages révérés et des modes nouvelles qui nous venoient d'outre-mer; un mélange de coutumes moitié asiatiques, moitié européennes. Vous m'avez invité à vous faire une description de la société d'alors : en obéissant à vos ordres à cet égard, je risquerois d'entrer dans des détails qui pourroient fatiguer votre attention : permettez-moi donc de me borner à vous décrire les fêtes de

la cour qui ont exercé une grande influence sur les progrès de notre civilisation.

C'est sous le règne de Pierre que l'on voit les premiers cercles où se trouvoient réunis les deux sexes. L'empereur pensoit avec raison que le commerce des femmes étoit le meilleur moyen de polir les mœurs de ses sujets, et c'étoit dans la vue de réunir toutes les conditions qu'il donnoit des fêtes, des promenades, des bals masqués aux jours de fêtes ou aux anniversaires de grandes victoires. C'est par des ukases qu'il ordonnoit qu'on prît part aux réjouissances de sa cour; et, comme il n'y avoit qu'une maladie qui pût en dispenser, les habitans de la capitale se réunissoient assez souvent.

En été, ces fêtes se donnoient dans les jardins impériaux; en hiver, c'étoit dans l'hôtel du sénat ou de la poste (aujourd'hui le palais de marbre). Les convives étoient invités ou par le son du tambour, ou par des affiches, ou quelquefois après la messe, par un drapeau jaune qui flottoit sur le rempart de la forteresse de Pierre et Paul; on voyoit sur ce drapeau le double aigle qui tenoit dans ses serres les quatre mers (Blanche, Baltique, Noire et Caspienne); quelquefois c'étoit le canon qui invitoit les habitans à prendre part à la fête du jour. Outre les personnes de haute distinction, les gentilshommes, les employés aux

diverses administrations, les constructeurs de navires, les marins étrangers avoient le droit d'y assister avec leurs femmes et leurs enfans. A cinq heures après midi, l'empereur, l'impératrice et toute la famille impériale se rendoient dans les jardins. Les convives se rangeoient dans trois galeries qui régnoient le long de la Fontanka. L'impératrice et les grandes-duchesses, fidèles à l'ancien usage, offroient, en qualité d'hôtesses, aux convives les plus distingués, des liqueurs ou du vin : l'empereur, de son côté, faisoit les honneurs de la fête en offrant des liqueurs et du vin aux régimens des gardes de Preobragenskoi et Semenow, rangés sur le Champ-de-Mars, alors *Zaryzin Lug* (prairie de l'impératrice). Les autres convives étoient libres de puiser eux-mêmes dans les tonneaux de bière, de vin et d'eau-de-vie placés aux deux côtés de la grande avenue : chacun s'amusoit ensuite à sa guise; les uns se promenoient dans le jardin, d'autres parcouroient les galeries où étoient dressés des buffets avec des rafraîchissemens; quelques-uns se groupoient autour de petites tables rondes sur lesquelles ils trouvoient des pipes, du tabac, des allumettes, et faisoient la conversation; ceux qui ne fumoient pas trouvoient d'autres tables semblables sur lesquelles étoient des bouteilles de vin et des verres. Toute gêne étoit bannie de ces fêtes; tous les cœurs étoient ouverts à la joie, et ce sentiment

rapprochoit toutes les conditions. L'empereur lui-même traitoit tous les convives comme ses égaux : on le voyoit tantôt s'asseoir à la table des matelots, fumer sa pipe avec eux, et s'entretenir des fatigues du service maritime, ou se promener avec eux en leur donnant le bras, et leur raconter des anecdotes de ses campagnes ; tantôt il alloit avec des prêtres, et discutoit avec eux des points de théologie ; tantôt il parloit politique avec les ministres étrangers. Le soir, les jardins étoient éclairés par des lampes ; on dansoit dans les allées, ou, si la pluie survenoit, dans les galeries. La fête se terminoit par un feu d'artifice préparé sur les vaisseaux qui couvroient la Néva, et au milieu duquel on voyoit des transparens analogues à l'objet de la solennité. Les portes du jardin étoient fermées pendant toute la fête, et personne ne pouvoit, sans une permission expresse, se retirer avant la cour.

Je citerai deux de ces fêtes qui me paroissent les plus remarquables. Dans la première, qui fut célébrée le 27 janvier 1721, un mémoire de la bataille de Pultava, on avoit dressé une vaste tente vis-à-vis l'église cathédrale de la Trinité. C'est là qu'on rendit des actions de grâces à Dieu. A l'entrée de la tente on vit l'empereur, tenant d'une main un esponton, de l'autre son chapeau percé de balles, vêtu exactement comme il l'étoit au jour du combat, uniforme vert à petits revers

rouges, bas verts, souliers à hauts talons, une vieille giberne en baudrier. Derrière lui étoient les lieutenans-colonels des gardes, le prince Mentzikof et le lieutenant-général Boutourlin ; l'impératrice et la czarine Prascovie étoient au balcon d'une maison voisine. Toute la journée on entendit ronfler le canon de la frégate impériale qui étoit stationnée vis-à-vis le jardin impérial. Le soir, feu d'artifice et force transparens qui offroient des allégories relatives aux succès des armes russes.

La seconde de ces fêtes, qui se célébra à l'occasion de la paix de Nystædt, le 26 janvier 1722, à Moscou, est remarquable par sa pompe et sa magnificence. Après la messe, la cour et tous les grands se réunirent dans un vaste pavillon qu'on avoit élevé exprès sur la place du Kremlin. Les hommes étoient en habits de gala, les dames en robes richement brodées et coiffées en diamans. La czarine douairière étoit la seule qui eût le droit de conserver l'ancien costume, qui consistoit en une camisole de velours noir et un bonnet de pelisse. Après un repas splendide de mille couverts, l'empereur fit distribuer des médailles d'or qu'il avoit fait frapper à l'occasion de la paix : il y eut un bal et un grand feu d'artifice. On y voyoit le temple de Janus éclairé par vingt mille lampes, et, dans l'éloignement, des vaisseaux sur lesquels planoit une colombe tenant

une branche d'olivier dans le bec. Devant ce temple on avoit élevé des mâts de cocagne pour le peuple, et, des deux côtés, des fontaines de vin rouge et blanc.

Les particuliers ne tardèrent pas à suivre l'exemple de la cour; en remplissant les ordres de l'empereur, les Russes ne faisoient d'ailleurs qu'obéir à leur propre goût. A cette époque, on n'invitoit que les personnes les plus distinguées; les autres venoient à l'heure du dîner, s'asseyoient à table, et se levoient souvent sans faire attention aux maîtres de la maison. Les confitures de Mentzikof, les vins de Schafirof, les festins de Strogonof et la réception cordiale d'Apraxin sont passés en proverbe en Russie. Le maître ou la maîtresse de la maison recevoient les convives à la porte au son de la trompette et des timbales, et leur offroient un verre d'eau-de-vie ou du vin. On dînoit à midi, et l'on restoit long-temps à table. On servoit un grand nombre de plats. Dans les repas où l'on ne recevoit que des personnes de confiance et des amis, le sort nommoit le cavalier qui devoit servir sa dame et s'asseoir à ses côtés; dans les grands repas, au contraire, les dames dînoient dans une salle et les hommes dans une autre. Au dessert, on servoit aux dames des confitures, et aux hommes des marrons et du vin de Hongrie ou de France. C'étoit ordinairement l'hôte qui portoit les santés. Quand l'empereur

étoit du repas, le premier toast étoit toujours : *A la prospérité de la famille du général Ivan Milhai kowitsch Golovin ;* ce qui signifioit *de la flotte* (1). Pierre attachoit tant d'importance à ce toast, qu'il avoit promis à son bouffon Lacoste de lui payer cent mille roubles s'il lui arrivoit d'oublier de le porter. Quelquefois l'empereur se retiroit pendant que les convives étoient encore à table pour faire la sieste, et revenoit une heure après. Le repas fini, les hommes passoient dans l'appartement où étoient les dames, où ils prenoient du café, du thé ou de la limonade. Si la société n'étoit pas assez nombreuse pour former un bal, on faisoit venir le cosaque de la maison, qui divertissoit la société en dansant au son de sa *balalaïka*. D'autres fois on jouoit, les hommes aux échecs, aux dames ; les dames au mariage, à l'hombre, à la mouche ou au lansquenet.

A la fête d'un ordre de chevalerie, c'étoit un des chevaliers (ordinairement Mentzikof) qui donnoit un grand repas; les autres se contentoient

(1) Pierre I avoit envoyé le général Golovin à Venise pour y apprendre l'art nautique, qui n'étoit pas de son goût. Pendant les quatre années de son séjour, il ne s'occupa que de musique, et ne visita qu'une seule fois le chantier. Néanmoins l'empereur le nomma, sans doute par plaisanterie, conseiller à l'amirauté et inspecteur général du chantier de Saint-Pétersbourg. Pierre aimoit Golovin pour sa fidélité et sa bravoure.

d'offrir mutuellement trois bocaux de vin, dont l'un se vidoit à la prospérité de la flotte, l'autre à la santé de tous les chevaliers, et le troisième à celle de l'hôte.

Les parties de plaisir sur l'eau étoient un des amusemens favoris de Pierre. Vous savez, Madame, que, pendant tout son règne, il n'y avoit aucun pont sur la Néva : l'empereur fournissoit à tout le monde des bateaux pour passer le fleuve, aux grands de la première classe un yacht, un *buyer* et deux chaloupes, l'une à douze, l'autre à quatre rames; aux autres, de moindres bâtimens en raison de leurs conditions. Tous étoient obligés d'entretenir ces bateaux en bon état et en répondoient. Aux jours fixés pour les parties de plaisir, on voyoit aux quatre coins de la ville flotter des pavillons ; toutes les personnes qui tenoient des bateaux avoient ordre, sous des peines sévères, de les envoyer à l'hôtel des Quatre-Frégates, lieu du rassemblement. Un coup de canon étoit le signal du départ. L'amiral Apraxin sur son yacht, qui se distinguoit des autres par un pavillon rouge et blanc, ouvroit le cortége ; il étoit défendu de le dépasser ou de s'éloigner sans sa permission ; il étoit suivi de la chaloupe impériale, montée par l'impératrice, la grande-duchesse et par l'empereur, qui étoit au gouvernail en habit blanc de matelot : tous les autres suivoient sans distinction. Les nobles avoient leurs

musiciens à bord. Le grand nombre de bateaux rangés avec ordre sur plusieurs lignes, voguant au mouvement uniforme des rameurs, tous élégamment vêtus en blanc, le bruit des fanfares et des cors qui résonnoient au loin, emportés par les vagues, tout cela formoit un spectacle enchanteur. Les joyeux navigateurs poussoient pour l'ordinaire jusqu'aux châteaux de Catherinendorf et Strelna, où les rafraîchissemens étoient préparés d'avance. On se promenoit jusqu'au soir, où la petite flotte s'en retournoit dans le même ordre. Quelquefois on faisoit de plus longs voyages; on alloit à Oranienbaum, à Kronstadt et même à Réval. Il arrivoit pourtant de temps en temps des accidens fâcheux : les dames ne pouvant s'accoutumer à la mer, se trouvoient mal; les pilotes maladroits perdoient la tête. C'est ce qui eut lieu le 21 mai 1714. L'ambassadeur du chan de Bucharie étoit arrivé à Saint-Pétersbourg : l'empereur l'invita à assister à une semblable partie de plaisir. Le *snauv* où étoient l'ambassadeur, le comte Golovin et quelques sénateurs, donna, par l'inexpérience du pilote, sur un bas-fond. Tant que régna le calme, il ne paroissoit pas y avoir de danger; mais, vers les neuf heures du soir, une tempête s'étant élevée, brisa la chaloupe qui étoit affermie par un câble, arracha l'ancre et coucha le bâtiment sur le sable; tout annonçoit le naufrage. L'ambassadeur, qui n'avoit

jamais vu la mer, trembloit; mais, lorsqu'il crut que tout espoir de salut étoit perdu, il s'enveloppa d'une couverture de soie, monta sur le tillac, et ordonna à son mullah de se mettre à genoux et de réciter sur lui des prières de l'Alcoran. Cependant la tempête s'apaisa vers le matin, et les galères que l'empereur avoit envoyées ramenèrent le *snauv* à Kronstadt.

La description que je viens de vous faire, Madame, me conduit naturellement à celle des fêtes qui avoient lieu lorsqu'un vaisseau étoit lancé en mer. Vous concevez que le créateur de la marine russe devoit s'intéresser vivement à ses progrès. Le canon donnoit le signal: on s'assembloit à l'amirauté; de là on se rendoit au chantier. Après les prières usitées, l'empereur prenoit la hache et coupoit le premier *appui*. Dès que l'ancre étoit tombé, Pierre, habillé en matelot, montoit le premier sur le vaisseau nouvellement construit, et recevoit ceux qui venoient le féliciter en les baisant au front; l'impératrice et la grande-duchesse présentoient à chacun un verre de vin. En attendant, on mettoit le couvert, dans les cahutes en haut pour les dames, en bas pour les hommes. On se mettoit à table. A la droite de l'empereur on voyoit le maître constructeur du vaisseau, tous les charpentiers, et en général tous les individus qui y avoient travaillé; à sa gauche, tous les grands seigneurs qui avoient été invités

pour assister à la fête. C'étoit le festin le plus bruyant; Pierre lui-même étoit toujours fort gai dans ces occasions où toute gêne, toute étiquette étoient bannies. Les toasts se succédoient rapidement : les vins, surtout ceux de Hongrie, n'étoient pas épargnés. Ces repas, qui commençoient ordinairement à quatre heures, se prolongeoient jusqu'à deux heures du matin.

Je passe aux folies du carnaval. Tous les masques se rassembloient sur la place de l'église cathédrale de la Trinité. Au signal que donnoit l'empereur, déguisé lui-même en tambour et battant la caisse, tous les masques jetoient leurs manteaux, et toute la place offroit le spectacle d'une foule de Grecs, d'Espagnols, de Turcs, de Chinois, d'Indiens, au milieu desquels on voyoit des nains à longues barbes qui traînoient les gigantesques *Heydouques* (1) de l'empereur en maillots. Les promenades ou courses d'hiver offroient un spectacle à peu près semblable. On y voyoit un grand nombre de traîneaux; il y en avoit qui étoient faits en forme de bateaux de vingt pieds de long, surtout ceux où étoient la famille impériale, les ministres des cours étrangères et les personnes les plus distinguées de la cour et de la capitale; venoient ensuite d'autres moins vastes; là, c'étoit Neptune dans son char de coquilles, le trident à la main et tiré par des syrènes; plus

(1) Piqueurs hongrois.

loin, Bacchus assis sur ses tonneaux, le tyrse d'une main, le verre de l'autre; d'autres traîneaux se faisoient encore remarquer; le bouffon de la cour étoit costumé en ours et traîné par six ours; on voyoit des Kamtschadales traînés par des chiens; la queue étoit formée d'une quantité d'arlequins et de gens masqués de toutes les manières, en animaux, les uns en quadrupèdes, les autres en oiseaux. Ces mascarades duroient toute la semaine. Dans la crainte de vous ennuyer, Madame, je terminerai par une observation; c'est que toutes ces réjouissances portoient le caractère du siècle et l'empreinte du goût encore barbare qui régnoit alors dans presque toute l'Europe.

Dans la lettre où je vous ai décrit les assemblées russes, je vous ai parlé de l'état de la musique. Quelques grands avoient leurs propres chapelles; mais il y en avoit peu qui cultivassent personnellement la musique. Si l'on en croit les auteurs contemporains, il n'y avoit que les princesses Kantemir et Tscherkasky et la comtesse Golovin qui jouassent du clavecin; les autres dames jugeoient qu'il étoit inconvenant d'occuper ainsi leurs loisirs; cependant les concerts étoient à la mode. Le baron de Mardefeldt, envoyé de Prusse, qui jouoit parfaitement du luth, faisoit souvent les délices du palais de Saint-Pétersbourg; le baron de Bassewitz, envoyé du duc de Holstein, donnoit aussi des concerts.

Pendant le carême de 1722, tout Moscou courut chez lui pour entendre des *oratorio* exécutés par les musiciens du duc Charles-Frédéric de Holstein, qui, comme vous le savez, Madame, jouissoient d'une grande réputation : aux jours de l'an, de Pâques et à la fête de l'impératrice, le duc se rendoit, avec ses musiciens, sous les croisées de l'impératrice, et lui donnoit une aubade : un verre de vin, offert par la grande-duchesse Anne au duc et à ses musiciens, étoit ordinairement la récompense de cette attention.

Tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, Madame, prouve que les fêtes données par Pierre-le-Grand avoient un caractère tout particulier et portoient l'empreinte du siècle. Vous vous en convaincrez encore plus, si vous considérez la multitude de nains et de farceurs qui étoient censés indispensables dans ces occasions : à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle même, on trouvoit encore des bouffons dans presque toutes les cours de l'Europe. L'empereur et l'impératrice imaginèrent un jour d'amuser le duc et la duchesse de Courlande par une noce de nains. En conséquence, Pierre ordonna à un de ses nains de se choisir une épouse de même taille. Le 18 novembre 1710 fut fixé pour le jour du mariage. Le 19 août de la même année, l'empereur publia une ordonnance en vertu de laquelle tous les nains de Moscou et de

Saint-Pétersbourg devoient se rassembler pour cette fête. La veille de la cérémonie, deux nains, assis dans un char à trois roues, attelé d'un très-petit cheval orné de rubans de toutes couleurs, et précédé de deux laquais, allèrent faire les invitations. Le lendemain, tous les convives s'étant réunis, les deux époux se rendirent à l'église. Un nain, habillé en maréchal, avec un bâton orné de rubans, ouvroit le cortége; il étoit suivi des époux et des amis de noces; puis venoit l'empereur, un grand nombre de dames, quelques ministres étrangers et d'autres personnes distinguées. La queue étoit formée par soixante-douze couples de nains et de naines; les nains en habit françois bleu-clair et rose, chapeau à trois coins, épée au côté; les naines en robes blanches garnies de rubans roses. Après la cérémonie, on passa chez le prince Mentzikof, où le festin étoit préparé. Les nains occupoient le milieu de la salle, les époux étoient sous un dais de soie, et le siége de l'époux étoit surmonté de trois couronnes de laurier. Le maréchal et les six maîtres d'hôtel nains se distinguoient par des cocardes de rubans de toutes couleurs, Autour de la salle étoient la famille impériale et les autres spectateurs. Cette farce se termina par un bal où les nains seuls dansèrent.

Il y avoit alors encore plus de fous et de folles que de nains. On en voyoit à la cour et dans tous

les hôtels de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Tout le long du jour la maîtresse de la maison jouoit aux cartes avec sa folle, à qui il n'étoit pas permis de gagner; le soir, elle lui faisoit des contes pour chasser l'insomnie. Quand il y avoit du monde, on la faisoit danser ou chanter, ou bien elle amusoit la société par des lazzi ou des grimaces. Pour ces passe-temps, on préféroit les vieilles folles aux jeunes.

Recevez, Madame, cette esquisse rapide de la société du temps de Pierre-le-Grand. Si vous jugez cet essai digne de votre attention, je vous décrirai les cérémonies usitées à l'époque où les parens déclaroient à leurs filles qu'elles entroient dans l'époque la plus importante de leur vie, les cérémonies nuptiales et les usages qui s'y rattachoient. C'est ainsi que je tâcherai de parcourir les phases successives de notre civilisation sous Anne, Elisabeth, et enfin sous Catherine II. Un regard de bonté, un sourire d'approbation seront ma récompense.

NOTICE

SUR

LE ROYAUME DE MEXICO,

D'APRÈS LES DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS;

Suivie d'un coup d'œil historique sur les événemens qui s'y sont succédés depuis 1810;

PAR M. DE LARENAUDIÈRE,

Membre de la Société de Géographie.

LORSQUE M. *de Humboldt* publia son excellent Essai sur la Nouvelle-Espagne, on n'avoit en Europe que des notions partielles sur le royaume de Montézuma. L'ensemble de cette vaste contrée n'avoit point encore exercé le talent d'un grand écrivain. Ce n'est pas qu'avec des livres et de la patience on n'eût pu dès-lors recueillir sur le Mexique des renseignemens curieux. Les anciens *historiadores* espagnols offroient le tableau de ce

pays à l'époque de la conquête. Ses côtes étoient connues par les voyages de *Dampier* et de *Wafer*. Sans parler des voyages douteux de l'Italien *Gemelli-Carreri*, un Irlandois, Thomas *Gage*, avoit visité quelques parties de cette contrée, et avoit trouvé, dans l'exercice de ses fonctions curiales, les moyens de s'instruire des mœurs et des habitudes des naturels. Ses excursions dans les Gualenès firent connoître ces hautes montagnes. Il révéla à l'Europe toutes les richesses de la province de Guatimala, et fournit des détails nouveaux sur le commerce de ce pays. *Chappe-d'Auteroche*, dans son voyage scientifique en Californie, avoit eu le loisir d'examiner en observateur la ville de Mexico, et le talent d'en esquisser un portrait fidèle et piquant. Un autre François, ami de la science et de sa patrie, M. *Thiery de Mononville*, voulant enrichir nos colonies de la culture du nopal et du commerce de la cochenille, affronta les plus grands dangers pour enlever au sol mexicain des plants de ce précieux végétal chargé de semences de cochenille. L'agriculture et l'industrie lui durent une importante conquête, et la géographie fut aussi redevable à sa patriotique expédition des renseignemens nouveaux sur la contrée d'Oaxaca, sur la plaine de Theguacan et sur la botanique des provinces qu'il avoit traversées. Des métallurgistes allemands, parmi lesquels nous distinguons *Sonnenschmidt*, envoyés

par la cour de Madrid, publièrent à leur retour des relations intéressantes sur l'objet spécial de leur mission, mêlées de détails curieux sur les richesses minérales du pays. Mais, il faut le dire, c'est dans les écrits des Espagnols même que l'on pouvoit apprendre à mieux connoître le Mexique. Dès 1746, *Villa Senor y Sanchez*, dans son *Theatro Americano*, avoit levé le voile qui déroboit la Nouvelle-Espagne à l'Europe. Il est fâcheux que cet ouvrage fort rare, et qui fait bien connoître la topographie, les productions et l'état politique du pays, n'ait pas été traduit. Nous en dirons autant de l'histoire de l'archevêque de Mexico, *Lorenzana*, et surtout de l'éxcellent travail de *Clavigero* sur les antiquités du pays. Au reste, le grand ouvrage que nous avons cité le premier joint au mérite de réunir ce qui se trouve de bon dans ceux qui l'ont précédé, le mérite non moins précieux de renfermer les observations particulières et le résultat des recherches du plus habile voyageur et du savant le plus universel de l'époque actuelle.

Mais le Mexique qu'a vu M. de Humboldt n'est plus. De nouvelles destinées semblent promises à cette riche colonie des Espagnes. L'astre de l'indépendance s'est levé sur l'horizon; des nuages le couvrent encore. L'anarchie, qui n'accompagne que trop souvent les premiers efforts de la liberté, a désolé ces belles provinces. Retomberont-elles

aux mains des Espagnols pour rester stationnaires dans la marche de la civilisation, ou quelque grand caractère dominera-t-il le mouvement qui les agite pour les conduire au port à l'aide de leur propre énergie? Sentiront-elles qu'il n'y a de salut que dans un gouvernement sagement pondéré et fortement établi, où la grande propriété exerce l'influence qui lui appartient et marche à la tête des intérêts nationaux?

Envisagé sous le point de vue d'une force vitale *personnelle* et de ses propres ressources, le Mexique devient en ce moment, pour l'observateur, un objet d'intérêt particulier; c'est sous l'impression de cette idée dominante que nous avons cru qu'une courte description de ce royaume, suivie de l'aperçu historique des événemens qui s'y sont succédés depuis plusieurs années, pourroit avoir le double mérite de l'intérêt et de la nouveauté.

Un pays qui compte au premier rang de ses produits naturels l'or et l'argent, dut être un objet d'envie pour la vieille Europe dès le moment que la richesse de ses mines fut connue. Aussi y a-t-il près de deux siècles que les regards de l'Angleterre se portèrent pour la première fois sur ce nouvel Eldorado. Les écrits de Gage ne furent peut-être pas sans influence sur le projet qui paroîtroit avoir été formé par Cromwell de porter la guerre dans la Nouvelle-Espagne. On sait que sa flotte échoua

devant Saint-Domingue; mais qu'à cette aventureuse expédition se rattacha l'importante conquête de la Jamaïque. Plus tard, l'Angleterre reprit ses projets d'attaque. Le mauvais succès de l'amiral Vernon devant Carthagène préserva encore une fois le Mexique d'une guerre d'invasion; mais la prise de la Havane, en 1762, pouvoit avoir, si les Anglois eussent conservé cette conquête, la plus grande influence sur les destinées du Mexique. Cette place commande tous les rivages de la Nouvelle-Espagne entre le cap Catoche et le cap Antonio, et la sortie de ce royaume entre ce dernier et le cap Florida. Comme les vents sont constamment favorables, peu de jours suffisent pour transporter une armée de la Havane sur un point quelconque des côtes mexicaines orientales. C'est aussi par cette raison que les Espagnols ont toujours regardé cette place forte comme la clef de leurs vastes possessions dans cette partie de l'Amérique. Si l'on en croit un des rédacteurs du *Quarterly Review*, pendant les guerres même de la révolution, la conquête de la Nouvelle-Espagne auroit parfois tenté l'ambition du gouvernement anglois. Je ne sais sur quel fondement le même rédacteur avance comme un fait qu'à cette époque un prince du sang françois auroit alors appelé l'attention du ministère sur l'invasion du Mexique, avec le projet de placer sur sa tête la couronne de ce beau royaume.

On peut se figurer cette colonie espagnole comme un vaste plateau dessiné par une prolongation des Andes. Sa longueur, comprise entre les 18e et 40e degrés de latitude, est égale à la distance qu'il y a depuis Lyon jusqu'au tropique du cancer. Sous le rapport de la géographie physique, la structure de cette chaîne diffère beaucoup au sud et au nord de l'équateur. Dans l'hémisphère austral, la Cordillère est partout déchirée et interrompue par des crevasses. Au Mexique, c'est le dos même des montagnes qui forme le plateau sur lequel s'élèvent des cimes volcaniques couvertes de neiges éternelles, de 2,000 à 2,700 toises au-dessus du niveau de la mer, telles que celles qu'on rencontre sur le grand plateau d'Anahuac. Au nord le terrain, tout en s'élargissant, s'abaisse par degrés, surtout depuis la petite ville de Durango, et finit par ne plus s'élever que de quelques centaines de toises au-dessus du niveau de l'Océan. Tant à l'orient qu'à l'occident, la pente du terrain est rapide et d'un accès difficile. En général, si la configuration du sol favorise singulièrement dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne le transport des denrées, la nature oppose de grandes difficultés à la communication entre l'intérieur et les côtes, qui, s'élevant de la mer en forme de rempart, présentent partout une énorme différence de niveau et de température. C'est à ce mouvement du terrain qu'il faut attribuer la

cherté du transport des farines du Mexique à la Vera-Cruz; ce qui les empêche de rivaliser en Europe avec les farines de Philadelphie.

Le plateau central ou l'Anahuac, élevé au-dessus des nuages pendant une grande partie de l'année, est en général aride, étant rempli de nombreuses crevasses qui absorbent l'humidité de la surface du sol.

La Nouvelle-Espagne manque d'eau et de rivières navigables, hors le grand fleuve Rio Bravo del Norte et le Rio Colorado, qui coulent dans la partie du royaume la plus inculte, et qui resteront long-temps sans intérêt pour le commerce. Il n'y a, dans toute la partie équinoxiale du Mexique, que de petites rivières qui n'ont qu'un cours de peu d'étendue, mais dont les embouchures sont infiniment larges. De là cet aspect aride et sablonneux que présente la partie élevée du royaume et sa parfaite ressemblance avec les plaines des deux Castilles, ressemblance qui porta les compagnons de Cortès à lui donner le nom de Nouvelle-Espagne. Sur ce plateau sans verdure on aperçoit de vastes étendues de terres couvertes de muriate de soude et de chaux, de nitrate de potasse et d'autres substances salines. Ces nombreuses efflorescences donnent à cette partie du Mexique l'aspect du plateau du Tibet et des steppes salées de l'Asie centrale.

Dans les lieux plus bas que le niveau général

de la plaine, et qui, comparés aux hauteurs voisines, peuvent prendre le nom de vallées, le sol est d'une admirable fertilité. Ces sortes de vallées peu profondes, séparées les unes des autres par des chaînes de collines basses, en général offrent l'aspect de lacs desséchés : c'est là que s'exerce l'industrie agricole des habitans du plateau central, et qu'ils cultivent tous les genres de blés et de fruits nécessaires à la subsistance du pays.

Cette haute région appartient pour la plus grande partie aux *tierras frias* (terres froides). La végétation y est moins vigoureuse, et les plantes d'Europe y viennent moins bien que dans nos pays jouissant de la même température. Cet inconvénient y est compensé par la salubrité du climat. Le Mexicain atteint assez souvent aux dernières bornes de la vieillesse ; les naissances y surpassent les décès dans une plus grande proportion qu'en aucun autre pays, *les Etats-Unis* exceptés. Ce fait, constaté par M. de Humboldt, conduit à penser que le plateau mexicain contient la plus grande partie des habitans du royaume. Mexico, sa capitale, située à une égale distance des deux mers, renferme 170,000 âmes. On trouve, à de longs intervalles et dispersées sur ce vaste pays, les grandes villes de Guadalaxara, Guanajuato, Valladolid, San Luis, Potosi, Pueblo, Queretaro et Guaxaca. Ces villes sont entourées de nombreux villages très-peuplés qui se livrent exclusivement

à l'agriculture, et alimentent la consommation des cités voisines.

A l'orient et à l'occident, le grand plateau de la Nouvelle-Espagne est séparé de la mer par des terres fertiles qui pourroient fournir les plus riches produits du tropique au-delà des besoins du monde civilisé. Ces contrées intermédiaires entre le plateau et les deux Océans sont chaudes, humides et généralement malsaines. Les indigènes les nomment *tierras calientes* (terres chaudes); elles produiroient en abondance du sucre, du coton, de l'indigo et des bananes, si des circonstances défavorables à leur prospérité ne détournoient leur industrie de ses véritables destinées. La foible et indolente population de cette partie du Mexique s'abandonne beaucoup trop à l'éducation des troupeaux. Ces contrées maritimes sont, pendant une grande partie de l'année, le séjour de la fièvre jaune connue sous le nom de vomissement noir, ou *vomito prieto*. Le port d'Acapulco et les vallées de Papagayo et du Peregrino appartiennent aux endroits de la terre où l'air est constamment le plus chaud et le plus malsain sur la côte orientale. Les grandes chaleurs sont interrompues pendant quelque temps par les vents du nord qui amènent des couches d'air froid de la baie d'Hudson. Mais, pour trouver un climat vraiment salubre, il le faut chercher dans la partie de la Nouvelle-Espagne où la hauteur du plateau est descendue de

quatre à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer : telle est celle de Xalapa, de Tasco et de Chilpaningo, trois villes célèbres par leur extrême salubrité et par l'abondance des arbres fruitiers qu'on cultive dans les environs. C'est dans la première que les riches habitans de la Vera-Cruz vont réparer leur santé altérée et le plus souvent détruite par les miasmes pestilentiels de ces rivages.

Une circonstance particulière digne de remarque, c'est que le Mexique ne possède sur ses côtes orientales aucun port capable de recevoir de gros vaisseaux tels que ceux qui naviguent ordinairement sur l'Océan : on doit considérer comme une plaine foiblement inclinée sous les eaux toute cette côte, contre laquelle les vents alisés et le mouvement perpétuel des eaux de l'est à l'ouest jettent des sables que l'Océan agité tient suspendus ; ces sables, amoncelés par le tournoiement des eaux, rétrécissent insensiblement le bassin du *golfe mexicain* en faisant accroître le continent. Les rivières qui descendent de la Sierra Madre pour se jeter dans la mer des Antilles, ne contribuent pas peu à augmenter les bas fonds : toute la côte orientale de la Nouvelle-Espagne, depuis les 18e et 26e degrés de latitude, est garnie de hautes barres. La ville de la Vera-Cruz, le seul port ouvert au commerce d'Europe, n'a point de rade ; les vaisseaux vont mouiller à un demi-mille dans le canal formé par l'île de Saint-Jean de

Ulloa et le continent. Ils y sont parfaitement à l'abri des vents alisés, sous la protection du château de l'île ; mais, lorsque les vents soufflent du nord, présage certain de la tempête, ils sont obligés de gagner le large pour éviter les désastreux effets de l'ouragan. Ni les ports de Tampico ou Soto-Marina, ni la rivière Alvarado, ne reçoivent de bâtimens tirant plus de dix pieds d'eau.

On prétend que, plus au nord, on en rencontre d'autres où l'eau est plus profonde. Il est fâcheux qu'on n'ait que des données vagues sur ces côtes septentrionales; mais, en admettant l'existence de ce fait, à quoi serviroient ces havres plus commodes et plus sûrs? Situés à quelques centaines de milles de la partie habitée du pays, ils n'acquerront d'importance qu'à l'époque où la population mexicaine se sera répandue vers le nord du golfe, et aura appelé le commerce sur ces rivages.

Un autre inconvénient très-grave est commun aux côtes orientales et occidentales de l'isthme; des tempêtes violentes les rendent inabordables pendant plusieurs mois, et empêchent presque toute navigation dans ces parages. Et cependant n'a-t-on pas vu récemment d'admirables publicistes anglois et françois, au premier rang desquels se distingue l'ancien archevêque de Malines, nous effrayer des forces navales mexicaines, et prophétiser qu'on verroit un jour les escadres de

cette république, jointes à celles des Etats-Unis, aborder sur les rivages de la vieille Europe et lui rendre tous les maux qu'elle a jadis faits à l'Amérique! Ces grands oracles vont même jusqu'à nous menacer de voir les nouveaux républicains nous importer de vive force leurs admirables constitutions, et c'est probablement la plus terrible des vengeances qu'ils pourroient exercer sur nous. Toutefois on peut encore se rassurer jusqu'au moment où M. de Pradt et ses amis auront déblayé ces fâcheuses montagnes de sable qui gênent un peu *la sortie* des grands vaisseaux mexicains.

La Nouvelle-Espagne est mieux partagée sur les côtes occidentales : on y trouve deux ports excellens, Acapulco et San Blas. Le premier étoit célèbre par son commerce avec Manille, commerce réduit à rien aujourd'hui. L'abord en est facile; l'eau y est profonde, le mouillage sûr; il peut recevoir les flottes les plus nombreuses et les plus gros vaisseaux. Les collines qui l'environnent le protègent contre les tempêtes; il est fâcheux que son climat soit aussi malsain. San Blas, l'autre port, est encore plus favorisé; l'air y est pur, et il possède en outre les autres avantages d'Acapulco. Le pays qui l'environne produit en abondance des bois de charpente, dont le gouvernement espagnol profitoit, pour la construction des petits bâtimens qu'il entretenoit sur les côtes nord-ouest de l'Océan Pacifique.

Sans les événemens des treize dernières années, la population du Mexique devroit se monter aujourd'hui à plus de 10 millions d'habitans. Avant les troubles, elle augmentoit annuellement; depuis, elle est quelquefois restée stationnaire. On trouve dans un ouvrage dédié, en 1822, à D. Augustin Iturbide, le tableau suivant de la population du pays.

Prêtres	4,229.
Religieux	3,212.
Religieuses	2,098.
Espagnols ou créoles blancs	1,097,928.
Indiens	3,676,281.
Classes mixtes	1,338,706.
Total	6,122,454.

Mais il paroît que c'est le résultat d'un dénombrement fait il y a plus de dix ans. Il est aussi probable que, dans ce nombre, on ne comprend pas les habitans de Guatimala, qui se montent à 1,200,000, d'après les derniers renseignemens que l'on a pu réunir sur cette contrée.

Au Mexique, le rang des individus s'établit sur les gradations de la couleur et sur le plus ou le moins d'affinité avec la race européenne. Les blancs d'Europe ou les Espagnols de la Péninsule tiennent le premier rang. A l'époque de la révolution, ils occupoient exclusivement toutes les places du gouvernement, de la magistrature et

les hautes dignités ecclésiastiques ; les blancs mexicains ou créoles blancs, jaloux à l'excès des premiers, venoient ensuite. Les plus riches habitans appartiennent à ces deux classes, qui évitent avec soin les *mésalliances*, c'est-à-dire les mariages avec les races mélangées. Européens et créoles blancs ont une égale aversion pour le travail et pour les professions qui, dans le langage féodal, faisoient jadis déroger. Les créoles blancs sont officiers dans l'armée, hommes de loi ou pasteurs de paroisses. On ne peut se figurer la vanité de ces deux premières castes : ce sont les aristocrates les plus francs qu'il soit possible de rencontrer ; jamais orgueil ne se montra plus à découvert que le leur. En 1792, les blancs d'Europe faisoient à peu près le dix-septième de la population ; mais, depuis cette époque, très-peu d'Espagnols se sont établis au Mexique, et la population blanche américaine, au contraire, s'étant infiniment augmentée, les Espagnols ne se trouvoient plus, en 1821, que dans la proportion de un à cent.

Les races mélangées sont plus nombreuses. Ici, l'échelle des teintes intermédiaires entre le blanc et le noir est immense. La vanité la prolonge à l'infini sous les noms de *Zambo*, *Mulato*, *Quarteron*, et sous bien d'autres dénominations encore. Un visage imperceptiblement plus ombré suffit pour vous enlever la considération de

l'avantage de n'être sujets à aucune infirmité M. de Humboldt assure n'avoir jamais vu de bossus parmi eux ; il est extrêmement rare d'en trouver de louches, de boîteux, de manchots ; leur tête ne grisonne jamais, et ils conservent toutes leurs forces jusqu'à la mort. Il faut convenir qu le gouvernement espagnol s'étoit fait une loi constante d'améliorer leur situation morale et physique ; mais les bonnes dispositions de la cour de Madrid sont restées sans effet par la cupidité des caciques, et surtout par le mépris profond des créoles blancs pour ces pauvres Indiens.

Il y a peu de nègres esclaves au Mexique ; on ne peut en évaluer le nombre au-delà de dix mille. L'importation des côtes d'Afrique est à peu près nulle depuis long-temps. Cette race ne se multiplie plus que par des mariages avec des femmes indiennes.

L'ensemble de la population de la Nouvelle-Espagne est répandue sur une immense surface de 118,478 lieues carrées : en portant le nombre de ses habitans à sept millions, on aura environ soixante habitans par lieue carrée ; si l'on compare sous ce rapport le Mexique à la France, en évaluant la surface de cette dernière à 27 mille lieues carrées et ses habitans à trente millions, on trouvera que la population relative de ces deux contrées est dans la proportion de un à $18\frac{1}{2}$.

Si l'agriculture étoit aussi perfectionnée dans

l'ancienne colonie espagnole qu'elle l'est parmi nous, ce pays pourroit produire assez de blé pour une population décuple de la sienne. Dans la plaine voisine de Guanaxuato, avec un seul labour et un arrosement facile dans la saison pluvieuse, le froment rend de cinquante à quatre-vingts pour un : le maïs, nourriture de la classe la plus nombreuse, donne de cent à trois cents pour un. En général, la récolte d'une année suffit à la consommation de deux, et l'indigène qui se contente de maïs peut fournir à la consommation annuelle de toute une famille par le travail d'une seule journée. Dans les régions chaudes du royaume, depuis la mer jusqu'au pied du plateau ; le travail est bien plus foible encore. Après la saison des pluies, quelques grains de blé sont enfouis en terre à l'aide d'un petit bâton pointu, et, trois mois après, ces mêmes grains sont récoltés et ont produit deux à trois cents pour un ; cette opération si facile se renouvelle deux ou trois fois par an. M. de Humboldt assure qu'un terrain de cent mètres peut rapporter annuellement plus de deux mille kilogrammes de blé ; un demi-hectare cultivé en bananiers nourrit cinquante individus pendant le même temps, tandis que la même quantité de terre en Europe, ensemencée de blé, et en supposant la récolte excellente, ne produit que la nourriture de deux personnes.

L'indolence et la paresse sont le triste résultat

de cette étonnante fécondité du sol, et cette atonie de l'industrie agricole sembloit s'augmenter encore par la politique jalouse du gouvernement espagnol. Ici, la vigne et l'olivier s'élevoient facilement; mais voilà que l'esprit du monopole en prohiboit la culture; celle du tabac étoit limitée à une contrée particulière, et il falloit une ordonnance royale pour avoir la liberté d'en planter quelques pieds hors du terrain privilégié. Le chanvre et le lin promettoient de prospérer, et cependant on entravoit ce genre de culture pour le réserver à la mère-patrie; il en étoit de même du mûrier, et par suite de l'éducation des vers à soie. A ces déplorables prohibitions, d'autres obstacles s'opposoient encore au développement de l'industrie agricole; le manque de routes, de canaux, l'absence de bras surtout, paralysoient les entreprises utiles et nécessaires à ce mouvement d'échange qui fait circuler la vie dans toutes les parties d'un grand état. Que l'on compare à la Nouvelle-Espagne la prospérité d'une contrée voisine, la Jamaïque, située sous le même climat, riche des mêmes dons de la nature, et on appréciera tout d'un coup la différence qui existe entre une bonne et une mauvaise administration, entre la routine et l'indolence, l'instruction et l'activité, entre l'orgueil et les intérêts personnels, et les sentimens généreux et patriotiques; pour tout dire, enfin, entre le régime de l'arbitraire et le

réime d'une liberté qui ne connoît d'autre joug que celui de la loi. Au Mexique, la classe des laboureurs peut s'élever à 2,500,000 habitans. En 1809, dernière année de paix dont ait joui ce royaume, les produits de la culture exportés n'ont monté qu'à la somme de 28,750,000 fr., tandis qu'à la Jamaïque les terres cultivées par 230 mille nègres ont, dans la même année, fourni à l'exportation pour une valeur de cent millions de francs. Ainsi le nègre de la Jamaïque, dirigé par des propriétaires éclairés et qui savent mettre à profit tous les meilleurs procédés agricoles et industriels, a produit trente-cinq fois plus que le cultivateur libre du Mexique.

Avant la guerre civile, la culture de la canne à sucre faisoit quelques progrès, quoique lents et quoiqu'elle reste bornée à la région tempérée, bien que les plaines chaudes et humides des côtes maritimes lui convinssent davantage. En 1809, l'exportation du sucre par la Vera-Cruz s'élevoit à sept millions de francs; aujourd'hui, la difficulté des transports a presque réduit cette branche d'industrie à la consommation intérieure.

Le royaume de Guatimala voit naître sous son climat ardent le meilleur indigo et le meilleur cacao. Libres d'entraves et de prohibitions, les autres parties du Mexique s'enrichirent sans doute d'une culture aussi productive : il y a treize ans, ce royaume exportoit annuellement pour 7 mil-

lions d'indigo et pour 45 millions de cacao, dont les Espagnols font une si grande consommation, et que l'on tiroit presque entièrement de Guayaquil. C'est à la langue mexicaine que nous avons emprunté le mot *chocol-atl*, dont nous avons adouci la finale. Les noix de cacao, considérées à Mexico comme une denrée de première nécessité, servent en place de petite monnoie : six noix valent un sou.

L'article d'exportation le plus abondant et le plus profitable au pays est la cochenille : on sait aujourd'hui qu'on doit cette belle couleur écarlate à un insecte qui naît sur le nopal; sa récolte et sa préparation demandent plus d'attention que de travail, ce qui convient parfaitement à l'indolence des natifs. On la tiroit exclusivement du district de Misteca, dans la province d'Oaxaca : la valeur annuelle de la quantité exportée se montoit à 12,500,000. Depuis quelque temps, les récoltes ont beaucoup diminué, soit par l'effet de la guerre civile, soit parce que la paresse des Indiens trouve mieux son compte dans un autre genre d'industrie.

De tous les végétaux, celui dont la culture est tout-à-fait populaire, s'il est permis de s'exprimer ainsi, c'est le manguey, variété de l'agave, qui fournit la boisson appelée *pulque*, dont les habitans du Mexique, les Indiens surtout, font une très-grande consommation. Cette liqueur,

soumise à la distillation, donne un spiritueux que les naturels aiment passionnément. Cette espèce d'alkool étoit frappé de prohibition par les lois espagnoles, qui vouloient favoriser par-là l'exportation des eaux-de-vie de Catalogne. Nous remarquerons, en passant, qu'il y a long-temps qu'on connoît en Europe toutes les propriétés du manguey. Nous trouvons, dans les voyages de Linschott, que les Mexicains tirent de cette plante du vin, de l'huile, du sirop, du fil, des aiguilles, et une infinité d'autres choses. Cette observation est juste; les fibres du manguey fournissent du chanvre et du papier, les épines servent d'épingles et de clous. Cette plante, introduite en Europe dès 1561, est naturalisée et cultivée aujourd'hui dans tout le midi.

Des économistes nationaux et étrangers ont agité plusieurs fois la question de savoir si l'exploitation des mines de la Nouvelle-Espagne avoit enrichi ce pays. La négative a été soutenue par de nombreuses raisons qui, si elles ne sont pas décisives, sont au moins très-spécieuses. On a établi comme un fait que les frais généraux d'exploitation ont dépassé l'ensemble des produits obtenus; que, si quelques particuliers ont fait des fortunes immenses, la prospérité générale du pays avoit été cependant altérée dans sa véritable source, l'agriculture; que cette dernière, dont les avantages sont sûrs, mais foibles et lents,

s'est vue négligée pour les spéculations hasardeuses de l'extraction des richesses métalliques; que le gouvernement espagnol, qui n'auroit jamais osé frapper les produits de la terre de taxes énormes, s'étoit mis beaucoup plus à l'aise avec les entrepreneurs de mines. Partant du principe que ces mines sont une espèce de propriété royale, il étoit tout naturel qu'il en partageât les bénéfices à l'aide d'impôts sur le produit de l'extraction. De là ces droits exorbitans qui enlevoient chaque année au Mexique une immense quantité de numéraire sans équivalent; de là cet appauvrissement réel d'un pays dans lequel l'industrie ne pouvoit réclamer le secours de capitaux destinés à la péninsule ou emportés à l'étranger comme une conquête par les propriétaires des mines. Nul doute que si tous les millions de dollars qui, dans le cours de trois siècles, ont été livrés à la mère-patrie, fussent restés au Mexique, ils eussent été échangés contre des objets nécessaires à cette contrée; ils eussent développé sa prospérité intérieure en créant la richesse du travail, cent fois moins inépuisable que les filons des mines les plus célèbres.

Celles de la Nouvelle-Espagne le sont à juste titre; l'or se trouve en paillettes ou en grains dans les terrains d'alluvion de la Sonora et de la Haute-Pimerie; il existe aussi en filons dans les montagnes de gneiss et de schiste micacé de la pro-

vince d'Oaxaca. L'argent semble affecter le plateau d'Anahuac et de Mechoacan; la mine de Batopilas, dans la Nouvelle-Biscaye, la plus septentrionale qu'on ait exploitée, a donné plus abondamment de l'argent natif. La disette de mercure, qu'on tire de la Chine et de l'Autriche, arrête seule l'essor de l'exploitation. Les mines connues sont loin d'offrir aucun indice d'épnisement; il en reste encore d'autres à découvrir.

Un avantage notable pour les progrès de l'industrie nationale naît de la hauteur moyenne à laquelle la nature, dans la Nouvelle-Espagne, a déposé les grandes richesses métalliques. Au Pérou, les mines d'argent les plus considérables se trouvent à d'immenses élévations. très-près de la limite des neiges éternelles, et hors du riant domaine de la végétation. Au Mexique, au contraire, les filons d'argent les plus riches, tels que ceux de Guanaxuato, de Zacatecas, de Tasco et de Real del Monte, se rencontrent à des hauteurs moyennes de dix-sept cents à deux mille mètres. Les mines y sont entourées de champs labourés, de villes et de villages; des forêts y couronnent les collines voisines; tout y facilite l'exploitation des richesses souterraines.

Malheureusement cette branche d'industrie si productive a été, plus qu'aucune autre, frappée de stérilité par les suites de la révolution de 1810. Ce grand mouvement commença dans les districts

où les plus riches mines sont situées. Leurs propriétaires furent ses premières victimes. Le massacre des uns, la ruine totale des autres, la guerre civile, les réquisitions, le pillage, la rareté du numéraire, la destruction des instrumens d'exploitation, l'impossibilité de les remplacer, toutes ces causes réunies firent subitement cesser les travaux.

Sans que le minérai fût moins abondant, la veine si réputée de Guanaxuato ne fournissoit plus, en 1818, que 150 mille marcs d'argent et 400 d'or; tandis que son produit, avant cette époque, surpassoit celui de toutes les mines du Pérou réunies, c'est-à-dire 600 mille marcs d'argent et 2 mille d'or. En 1821, six millions de dollars seulement ont été frappés à la monnoie de Mexico, et il en sortoit, avant les troubles, de 25 à 28 millions annuellement. L'inondation des mines a été l'inévitable conséquence de leur abandon pendant la guerre. On ne pourra reprendre l'exploitation qu'après l'épuisement des eaux ; et le mineur mexicain, pauvre au milieu de ses richesses, n'a plus aujourd'hui les moyens nécessaires pour acheter les machines indispensables à ses travaux.

Telle est la sombre peinture que traçoit à la tribune des dernières cortès, à Madrid, un député de Mexico, M. Alaman, aujourd'hui ministre des finances. On n'a aucune raison de

croire qu'elle fut exagérée ; il est un fait constant, c'est que le produit des mines a été en augmentant depuis 1695 jusqu'en 1809, qu'il étoit de 4 millions de piastres dans la première de ces années, et de 28 millions dans la dernière. On n'a pas de renseignemens bien précis sur les années postérieures. Il paroît, d'après un rapport de la ville de Mexico, en 1813, qu'en 1811 le produit des mines d'argent ne s'éleva qu'à trois millions et demi de piastres, et ne fut que de deux millions l'année suivante. D'après les calculs les plus *probables*, le terme moyen du produit des mines, de 1813 à 1820, a été de quatre millions et demi par année. En 1821, les droits sur l'argent ayant été réduits de dix-sept à trois pour cent, et la tranquillité commençant à renaître, les mines ont rendu de cinq à six millions de piastres, et sept millions en 1822, après l'avénement d'Iturbide à l'empire. L'état futur de cette branche d'industrie doit s'améliorer, aujourd'hui que l'importation du mercure est libre, que les droits sont modérés et que l'anarchie touche à sa fin.

Ce triste tableau de l'état actuel de la Nouvelle-Espagne nous conduit naturellement au récit des événemens historiques dont il est le déplorable résultat.

A l'époque des événemens de Bayonne, les hautes fonctions de vice-roi du Mexique étoient remplies par D. Josef Iturrigaray, homme avancé

en âge et parent de Godoy, qui l'avoit appelé à ce poste. L'administration, comme dans toutes les colonies espagnoles, étoit entre les mains de différens conseils nommés par le gouvernement et entièrement dans sa dépendance. Le premier de ces corps, l'audience royale (*royal audiencia*), réunissoit aux attributions d'un conseil d'état celles d'une cour suprême de justice ; elle étoit principalement composée d'Européens espagnols. A la mort du vice-roi, le gouvernement lui appartenoit pendant l'intérim. Les corporations municipales, sous le nom de *Cabildos* ou d'*Ayuntamientos*, possédoient des biens considérables et beaucoup d'influence, mais peu de pouvoir réel. Les membres de ce corps étoient créoles pour la plupart. Jadis leurs pères, venus d'Europe, avoient acheté ces charges que leurs descendans américains exerçoient par droit d'hérédité.

Quoique ces deux corps eussent marché jusqu'alors dans la ligne de l'obéissance la plus parfaite aux volontés du vice-roi, toutefois les sentimens personnels de leurs membres se ressentoient de leurs diverses patries, et allumoient ces passions violentes destinées à devenir le plus terrible fléau du pays. Mexicains et Espagnols avoient une haine égale pour un joug étranger : l'audience et les Espagnols d'Europe inclinoient à suivre la fortune de la péninsule : les natifs de la Nouvelle-Espagne auroient souffert tout plutôt

que de reconnoître la dynastie imposée par Napoléon à la mère-patrie.

En juillet 1808, une corvette expédiée de Cadix apporta à Iturrigaray les gazettes françoises de Madrid, contenant le récit des événemens qui plaçoient la couronne d'Espagne sur la tête de Joseph Bonaparte. L'audience fit de suite publier ces documens, mais sans les accompagner d'aucune réflexion sur la nullité et l'illégalité d'une telle cession. A ces nouvelles imprévues, les habitans de Mexico se soulevèrent d'indignation : toutes les têtes fermentoient; la foule se portoit dans toutes les rues, sur toutes les places publiques, criant vengeance contre la France et ses partisans : le cabildo partagea les sentimens de la multitude, et même ses violences. Avec une une franchise et une énergie rares dans une assemblée publique vis-à-vis du chef du gouvernement, elle présenta une adresse au vice-roi pour lui demander de convoquer une junte extraordinaire, et de prendre toutes les mesures que les circonstances réclamoient. Dans cet état de choses, les deux premières classes d'habitans différoient complétement : l'une vouloit un congrès national, l'autre recommandoit la soumission à l'Espagne.

Le vice-roi, vieillard foible et vacillant, hésita pendant quelques jours sur le parti à prendre. Bientôt des nouvelles d'Europe firent cesser ses irrésolutions. Il reçut l'avis officiel que toute l'Es-

pagne se levoit pour résister à l'étrange cession de la couronne; qu'un corps d'armée et de loyaux Espagnols, rassemblés à Séville, avoient proclamé Ferdinand VII, et pris en main l'autorité sous le nom de *Junte d'Espagne et des Indes.* A cette nouvelle, Iturrigaray donna des ordres pour proclamer également le jeune monarque; mais il ne jugea pas à propos de faire connoître que, pendant sa captivité, la souveraineté seroit exercée en son nom par la junte.

L'audience déclara qu'il falloit reconnoître de suite les pouvoirs de cette assemblée et obéir à ses décrets; le cabildo persista à demander la convocation d'un congrès : le vice-roi hésita de nouveau; il apprenoit en même temps qu'une autre junte formée à Oviedo se prétendoit l'égale de celle de Séville, et son irrésolution redoubloit encore. Les Européens craignirent alors que les idées d'indépendance qui fermentoient dans la nation n'éclatassent tout à coup, et que le vice-roi ne fût entraîné à les favoriser; ils résolurent de s'en défaire. Deux cent cinquante hommes environnent de nuit son palais; ils se saisissent de sa personne et de sa famille, et le jettent dans les prisons de l'inquisition. Le lendemain, pour apaiser la populace qui murmuroit, les conspirateurs l'accusent d'hérésie. Cette odieuse calomnie eut sur l'esprit d'un peuple superstitieux tout l'effet qu'elle devoit avoir : l'infortuné Iturrigaray

est abandonné ; ses ennemis triomphans le font partir de suite pour la Vera-Cruz, d'où il est transporté à Cadix, et livré à la vengeance de la junte qu'il avoit hésité à reconnoître. Devant elle, l'accusation changea de nom sans être moins calomnieuse ; on lui imputa le projet de se faire couronner roi du Mexique ; et, sans examen, sans procédure, sans jugement, on l'enferma dans un des donjons de la ville, d'où il ne sortit qu'après trois ans de captivité et par suite d'une amnistie générale.

La conduite douce et conciliante d'Iturrigaray l'avoit rendu populaire parmi les Américains ; il fut successivement remplacé par Garibay, vieillard qui n'eut qu'un règne de quelques instans, et par l'archevêque de Mexico, nommé par la junte. La haine que ce dernier portoit à la France, sa dévotion à la vierge de Guadaloupe, patronne de Mexico, le rendirent cher aux créoles et aux races indiennes ; et, comme il fermoit les yeux sur les dilapidations et les actes arbitraires de l'audience, il augmenta ses partisans de tous ceux qui avoient intérêt à redouter sa surveillance. Cependant une agitation sourde couroit par tout le royaume ; du peuple elle gagna l'armée ; l'esprit de révolte faisoit de rapides progrès parmi les soldats créoles ; les nouvelles d'Europe servirent de prétexte aux mécontens. L'occupation de l'Andalousie par les François et la retraite

de la junte furent considérées comme une trahison de ce corps et comme les développemens du projet de livrer à la fois l'Espagne et les Indes à la domination de la famille de Bonaparte. L'arrivée de Venegas, nouveau vice-roi envoyé par la junte, loin de calmer les esprits, les exaspéra de plus en plus, surtout lorsqu'on vit qu'au lieu de punir les auteurs de l'infâme conspiration contre le vertueux Iturrigaray, il les récompensoit par des places, des honneurs et des décorations.

Dans un pays aussi inflammable que le Mexique, la moindre étincelle allume bientôt l'incendie. Un vaste système d'insurrection étoit conçu; elle devoit éclater le 1er novembre 1810. Mais l'arrestation d'un des membres du *cabildo* de la ville de Dolores hâta de six semaines l'époque du mouvement. Ici s'ouvre le grand drame révolutionnaire qui a couvert de sang et de calamités la Nouvelle-Espagne, et l'on voit paroître sur la scène le premier acteur des troubles civils. Hidalgo, curé de Dolores, étoit un de ces hommes actifs et pleins de ressources, tels qu'il s'en trouve souvent parmi les créoles; il possédoit cette éloquence des factions qui entraîne la multitude et qui fait des prosélytes. Appartenant au parti américain, il portoit aux Espagnols une de ces haines profondes qui doublent l'énergie et les moyens d'action. Il faut remarquer que l'indépendance du pays, et que les intérêts de Ferdinand et de la

la religion ont été les mots d'ordre et le prétexte de cette première insurrection et de celles qui l'ont suivie immédiatement. De si nobles sentimens étoient mis en avant comme un drapeau; mais le but réel de la guerre civile, au succès duquel les moyens les plus criminels ont été employés, c'étoit l'extermination de tous les Européens et le pillage de leurs biens. Dans cette guerre à mort de la vengeance contre le pouvoir et la richesse, toutes les lois de l'humanité et de la religion ont été foulées aux pieds. Dans cette lutte barbare, des milliers de victimes ont été sacrifiées, les sources de la richesse publique taries, l'industrie anéantie, la condition des Américains rendue pire qu'elle n'étoit auparavant, les mœurs de la nation corrompues, et la conquête de l'indépendance retardée.

Hidalgo étoit regardé, par les Indiens dépendant de sa cure, comme un être supérieur, comme un saint; il avoit conquis cette réputation par les apparences hypocrites d'une profonde dévotion à la vierge de la Guadaloupe. Ce chef de parti profita des dispositions de ces hommes simples pour établir dans son district même le foyer de l'insurrection. A peine a-t-il appris l'emprisonnement du membre du *cabido* de Dolores, qu'il monte en chaire et harangue ses paroissiens dans un discours qui peint à la fois et le factieux adroit et ses crédules auditeurs.

« Mes amis, leur dit-il, dans le dernier sermon que je vous ai prêché, je déplorois notre situation actuelle ; je me plaignois qu'elle étoit sans remède ; mes tristes paroles n'étoient que trop vraies : oui, mes enfans, les Européens nous livrent aux François. Voyez-vous comme ils ont récompensé les hommes qui ont déposé notre vice-roi ! Ce sont eux qui nous ont enlevé notre vénérable archevêque qui nous protégeoit ; ce sont eux qui ont emprisonné notre corrégidor, par le seul motif qu'il étoit Américain. Adieu notre sainte religion ! adieu !..... il faut que vous soyez jacobins ! adieu, Ferdinand VII ! vous allez devenir esclaves de Napoléon. » — « Mon père, s'écrièrent les Indiens, il faut que vous nous sauviez de ces démons : la vierge de la Guadaloupe pour toujours ! Ferdinand à jamais ! » — « Bien, mes enfans, reprit vivement Hidalgo, bien ; la vierge et Ferdinand pour toujours. Allons, suivez sur-le-champ votre pasteur, qui veille pour votre bonheur et votre tranquillité. »

Hidalgo avoit à peine terminé ce discours, qu'il se vit entouré de tous les Indiens en état de porter les armes ; il se met à leur tête, parcourt les villes et les villages voisins, et réunit en peu de jours quarante mille hommes : Allende, Aldama et Abasolo, tous trois officiers dans les milices nationales, se joignent à lui avec les régimens auxquels ils appartenoient. Leur exemple est suivi

par un autre régiment d'infanterie et deux escadrons de cavalerie. A peine quarante jours s'étoient écoulés, que ce corps d'armée étoit maître de Guanaxuato, capitale du district le plus abondant en mines. Hidalgo y trouva cinq millions de dollars dont il s'empara. Avec les cloches des églises il fit fondre du canon; il arma ses soldats, et fit battre monnoie à l'effigie de Ferdinand VII. A Valladolid, il fut reçu en triomphe par les habitans et par les autorités ecclésiastiques. Bientôt une partie de l'armée royale abandonne ses drapeaux et se réunit à lui. Alors il croit son succès assuré, et se détermine à marcher sur Mexico. Le général Truxillo, à la tête de quelques troupes régulières, veut l'arrêter; il est battu, et les débris de son armée courent se réunir à Venegas dans la capitale, vers laquelle Hidalgo ne tarda pas à s'avancer.

Mais le terme de ses triomphes étoit arrivé: le corps de Truxillo n'étoit pas le seul que le viceroi eût envoyé contre lui; deux autres manœuvroient sur sa droite et sur sa gauche; la crainte de leur jonction sur ses derrières le détermina à se mettre en retraite sur Guanaxuato pour contenir ses magasins et le siége de ses ressources. Mais Calleja, qui lui étoit opposé, le pressa vivement, et entra de vive force dans cette malheureuse ville, qui éprouva toute la vengeance du vainqueur. Toujours poursuivi par le général es-

pagnol, Hidalgo se dirigea sur Guadalaxara, ville riche et populeuse qui s'étoit déclarée en sa faveur. Il résolut de défendre cette place importante; il se fortifia au pont de Calderou, le garnit d'une nombreuse artillerie et le couvrit de travaux. L'armée royale arrive, attaque de suite, et, après le combat le plus opiniâtre, parvient à déloger les insurgés de cette position. Leur perte fut immense : magasins, trésor, artillerie, tout tomba aux mains des vainqueurs. C'est alors que les débris du corps d'Hildago se répandirent par bandes dans tout le pays, pillant les propriétés et massacrant les habitans avec une fureur dont l'histoire n'a point encore transmis d'exemple.

Hidalgo, voulant réparer ses pertes, prit position à Zacatecas, où il fit fondre de nouveaux canons et frappa de nouvelle monnoie; il reçut aussi de nombreux renforts en hommes, avec lesquels il gagna les provinces du nord pour se mettre à couvert d'une attaque immédiate, et révolutionner cette partie du royaume qu'il croyoit disposée à l'insurrection. Il se trompa : ces provinces, protégées par une armée royaliste, restèrent fidèles. La défection se mit parmi les siens; un de ses généraux passa à l'ennemi; et lui-même, avec le corps qu'il commandoit, se vit coupé et forcé de mettre bas les armes avec ses meilleurs chefs, Aldama et Allende. Il fut de suite fusillé avec soixante de ses officiers. Ainsi

finit le premier moteur de l'insurrection, homme brave de sa personne, mais révolutionnaire barbare et sans moyens militaires. Sa fin tragique n'effraya pas ses partisans, ou plutôt ses complices ; il eut bientôt pour successeur un jurisconsulte, nommé Rayon, qui fut mis à la tête de l'armée. Cet homme de loi commença par publier des proclamations très-modérées et tenta la voie des négociations. Le vice-roi refusa de traiter avec lui, et la guerre reprit toutes ses horreurs.

Elle se poursuivoit avec des succès et des revers balancés, lorsqu'une nouvelle insurrection vint lui donner un caractère plus sérieux en étendant le foyer de la révolte sur cette partie du royaume que baigne les eaux de l'Océan-Pacifique. On ne sait trop si le plan de ce mouvement fut conçu par Morelos, ou s'il ne fit qu'y adhérer; ce qu'il y a de certain, c'est que, dès l'origine, il fut mis à la tête des révoltés, et que, pendant près de cinq années qu'il a dirigé l'insurrection mexicaine, il a montré des talens assez remarquables pour s'attirer les éloges de ceux même qu'il combattoit. Comme Hidalgo, Morelos étoit prêtre et curé; il administroit un district populeux dans le voisinage d'Acapulco. Lorsqu'il prit le commandement en chef, il nomma pour son lieutenant un autre prêtre, nommé Matamoros, dont les talens militaires ont été reconnus par tous les partis. Morelos parvint, en peu de temps, à organiser

une véritable armée, plus forte encore par la discipline que par le nombre. Après le combat de Tixtla, dans lequel il défit complétement les royalistes commandés par Fuentes, le général insurgé parcourut en vainqueur les parties méridionales et occidentales du royaume; il s'empara d'Acapulco, d'Oaxaca, d'Orizava, et de toutes les villes importantes de la vice-royauté, à l'exception de la capitale, de la Vera-Cruz et Puebla de los Angelos. L'humanité n'eut pas moins à gémir de cette nouvelle lutte que de la première : le pillage des propriétés et le massacre des habitans sembloient érigés en système par les deux partis, qui ne faisoient point de prisonniers. Les troupes du vice-roi se renfermoient-elles dans une ville? des bandes de guérillas parcouroient la campagne, mettoient à mort tous les Européens et ravageoient leurs propriétés : de leur côté, les royalistes marquoient leur passage par des atrocités non moins révoltantes; ils pendoient aux arbres des campagnes des milliers d'infortunés Indiens arrachés de leurs habitations brûlées et de leurs champs dévastés, et le double fléau de la famine et des maladies contagieuses vint se joindre aux autres calamités de la guerre civile. La population diminuoit sensiblement; le vice-roi éprouvoit les plus grandes difficultés pour correspondre avec les chefs de ses troupes disséminées dans les provinces; ses communications avec la Vera-Cruz

étoient souvent coupées, et quelquefois pendant cinq à six mois. Malgré les manœuvres de la police, des symptômes de mécontentement se manifestoient à Mexico même; on en étoit venu jusqu'à proscrire toute réunion au-delà de trois personnes; et cependant, sous l'œil de l'espionnage, créoles et Indiens manifestoient publiquement, dans la résidence du gouvernement, toute la joie que leur faisoit éprouver chaque triomphe des insurgés.

Ceux-ci commencèrent, dès cette époque, à établir un simulacre de gouvernement sous le nom de congrès national, assemblée qui, à l'exemple de notre trop fameuse convention, cumuloit tous les pouvoirs. Ce congrès ambulant suivoit la fortune de l'armée, tenant ses séances tantôt dans des villes importantes, tantôt dans les plus petits villages, rêvant des théories absurdes, discourant beaucoup, ne constituant rien, et n'inspirant aucune confiance.

Cependant, dans l'année 1812, les cortès de Cadix, quoique pressés dans la Péninsule par un ennemi puissant, envoyèrent des forces considérables au secours du Mexique; d'autres corps espagnols, organisés dans l'île de Cuba, se joignirent à l'expédition d'Europe. Venegas fut remplacé par Calleja, qui avoit montré du talent et de l'activité dans la guerre contre Hidalgo et Rayon, et qui n'en montra pas moins contre Morelos. Ce

dernier chef avoit alors dix-huit mille hommes sous ses ordres, dont dix mille enrégimentés, habillés et armés comme des troupes d'Europe. Il occupoit des fortes positions et savamment choisies entre Mexico et la Vera-Cruz; il empêchoit toute jonction entre le vice-roi et les Espagnols arrivés d'Europe. Ces derniers, renfermés dans les districts maritimes, périssoient victimes du climat pestilentiel. Calleja parvint à faire une pointe sur la Vera-Cruz et à dégager le petit nombre de soldats échappés à la mort.

Pendant toute l'année 1813, les renforts qui lui parvenoient furent insuffisans pour lui permettre de rien entreprendre de décisif contre Morelos; il étoit d'ailleurs obligé de porter son attention vers le nord, dont les provinces étoient occupées par Toledo, ancien membre des cortès de Cadix. Ce chef d'insurgés finit par être battu et obligé de se réfugier sur le territoire des Etats-Unis avec les débris de son corps. Dans le même temps, Morelos, après une tentative infructueuse sur Valladolid, se vit attaqué à Puraran par une division de l'armée du général Llanos, sous le commandement du fameux Iturbide. Il fut abandonné par la fortune : c'étoit la première fois qu'il éprouvoit un revers; il avoit vaincu dans quarante-six batailles, combats ou escarmouches. Son lieutenant, Matamoros, fut fait prisonnier avec neuf cents des siens et de suite mis à mort.

C'étoit la perte la plus sensible qu'il pût éprouver. On prétendoit que Matamoros étoit l'âme de ses entreprises, qu'il dirigeoit ses opérations militaires et qu'il *lui* devoit tous ses succès ; ce qu'il y a de certain, *c'est* qu'il étoit comme sa fortune. Depuis sa défaite de Puraran et pendant une partie de l'année 1814, le bonheur de Morelos l'abandonna par degrés ; il ne fit plus qu'une guerre de partisans ; il envoya des émissaires aux Etats-Unis pour réclamer des secours en hommes et en munitions ; et il alloit, avec un petit corps de troupes, au-devant de Toledo et du général françois Humbert, qui lui amenoient l'un et l'autre, lorsqu'il fut enveloppé tout à coup par une division de l'armée royale, et forcé de mettre bas les armes après une défense opiniâtre. On le livra d'abord à l'inquisition ; mais Calleja, trouvant que les formes d'une procédure régulière étoient trop lentes, il le fit exécuter de suite comme traître *au roi et à la patrie*.

Avec cet homme extraordinaire, dont les talens étoient dignes d'une meilleure cause, s'évanouirent tous les projets d'une insurrection systématique et d'opérations militaires liées à un plan général. Après lui, la guerre civile dégénéra dans une espèce de chouannerie. L'assemblée démocratique, qui avoit pris le nom de congrès, tomba dans le dernier mépris, n'offrant que le ridicule spectacle d'une espèce d'académie révo-

lutionnaire où s'agitoient des théories impraticables et dangereuses, et pas un moyen de défense, pas un plan de gouvernement applicable au pays. Ce misérable congrès traîna son existence jusqu'au mois de décembre 1815, où il fut dissous de vive force par Teran, un de ses propres officiers.

On peut se faire une juste idée de la situation du Mexique à cette époque, par un rapport du vice-roi sous la date du 31 décembre 1815; il le termine ainsi : « Nous sommes partout environ- » nés de nombreuses bandes de voleurs qui inter- » ceptent les communications, arrêtent les progrès » de l'agriculture et de l'industrie, et paralysent » l'exploitation des mines. Ces bandes ne sont pas » assez fortes pour triompher de troupes régu- » lières, pour prendre nos villes ou s'emparer de » nos convois; cependant nous sommes dans l'im- » puissance d'en délivrer le pays, bien que nous » remportions sur elles des avantages partiels, que » nous les poursuivions sans relâche, et que nous » en fassions une justice exemplaire lorsqu'elles » tombent entre nos mains. »

Tel étoit l'état de l'insurrection, lorsque Calleja fut remplacé par l'amiral Apodaca, jadis ambassadeur en Angleterre. Cet homme, d'un caractère doux, crut devoir changer de système vis-à-vis des révoltés, et employer, pour triompher de leur résistance, des moyens de paix et de conci-

liation. Déjà il obtenoit quelques succès de sa modération; déjà des corps de guérillas avoient déposé les armes; la tranquillité renaissoit sur plusieurs points, lorsqu'un événement imprévu vint déranger ces heureuses combinaisons de la prudence et de la politique.

Deux petits bâtimens, l'un parti des côtes d'Angleterre, l'autre des Etats-Unis, parurent, à la fin de 1816, sur les rivages mexicains, et débarquèrent, dans une des baies de la partie du nord, deux cents hommes, à la tête desquels marchoit le jeune Mina. Cette petite troupe venoit au secours des insurgés, sous le commandement d'un jeune militaire qui portoit un nom célèbre dans la lutte de l'Espagne contre Napoléon, nom qu'il avoit illustré lui-même, comme chef de guérillas, autant par son courage chevaleresque que par les plus généreux sentimens d'humanité. Les forces qu'il conduisoit étoient trop foibles pour inspirer une juste confiance aux habitans qui penchoient pour le drapeau de l'indépendance. Il résolut de se réunir à un des corps d'insurgés qui existoient encore. Dans une marche de six cent milles au travers du royaume, entouré de troupes royales bien supérieures à la sienne, il prouva qu'à toute l'activité d'un jeune homme il unissoit la prudence et les combinaisons militaires d'un vieux général; il battit l'ennemi chaque fois qu'il lui fut impossible de refuser le combat, et parvint

enfin à opérer sa jonction avec la troupe de Torrès, chef féroce qui rendoit odieuse, par ses exactions et ses cruautés, la cause qu'il prétendoit servir. La conduite de ce barbare et celle du jeune Mina contrastoient par trop pour qu'ils pussent unir leurs destinées. Mina combattit pour son compte : le riche butin de trois cent mille dollars dont il s'empara lui fournit les moyens de se recruter : mais, pressé par les troupes du vice-roi, il se vit contraint de se jeter dans un petit fort où il fut de suite assiégé. Malgré la défense la plus opiniâtre, le fort fut pris; Mina se sauva, lui douzième, et parvint encore à réunir sous ses ordres 1,400 créoles et Indiens, avec lesquels il tenta un coup de main sur Guanaxuato. Il n'eut point de succès; et ses soldats, habitués à se disperser et à rentrer dans leurs foyers après chaque expédition, le laissèrent à peu près seul à la merci de ses ennemis. Il crut trouver un asile assuré chez un partisan de l'indépendance; la trahison d'un prêtre le livra aux Espagnols: condamné à mort, il marcha au supplice, le 11 novembre 1817, avec ce courage et cette fermeté d'âme dont il avoit donné tant de preuves, et qui jettent un grand intérêt sur sa vie.

A la mort de ce jeune guerrier, la guerre civile reprit ce caractère de brigandage qu'elle avoit à son arrivée au Mexique. C'est en vain qu'Apodaca employoit à l'œuvre d'une pacification générale

toutes les ressources de la politique, de la modération et de la douceur; trop de causes se réunissoient contre ces généreuses tentatives. Mais la première de toutes, celle qui lui opposoit un obstacle invincible, c'étoit ce besoin genéral d'indépendance répandu parmi les natifs du Mexique; c'est lui qui retenoit sous les armes des chefs qui ne voyoient le bonheur et la gloire que dans l'affranchissement du joug espagnol: ce sentiment reposoit au fond des cœurs américains, et n'attendoit pour éclater que les chances de la fortune et le secours du temps.

(*La fin au prochain cahier.*)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Mémoires sur l'Inde centrale; par le major-général Malcolm (*Memoirs of central India,* etc.). London, 1823.

L'ouvrage du major-général Malcolm est plein de choses intéressantes, et qui concernent la partie la moins connue de l'Inde; l'auteur est de plus le témoin le plus digne d'une entière confiance. C'est en 1818 que l'auteur, après avoir concouru à rétablir l'ordre dans la partie centrale de l'Inde, en obtint le commandement politique et militaire; il a occupé cette place quatre ans, et a rassemblé pendant cet espace de temps les matériaux de l'ouvrage qu'il publie.

C'est un administrateur, un général, un homme d'état qui livre au public le fruit de ses observations et de ses expériences.

Le premier volume contient l'histoire de *Malwa*, de l'invasion des *Marhattes*, de la famille des *Puars;* l'histoire de *Scindia*, d'*Holkar*, ainsi que des événemens de la cour de celui-ci; enfin d'*Hameer-Khan*, du *Nabob Bhopul*, des progrès et de la chute des *Pindarries* et des *Rajpoots;* en un mot, un tableau des invasions, des déprédations et des ravages alternativement exercés depuis trente années par des personnages puissans.

Le pays central que l'auteur décrit s'étend du 22e au 25e degré de latitude nord et du 74e au 80e degré de longitude est de Greenwich (du 72e au 78e degré de long. est de Paris); mais la province de Malwa, située entre les montagnes de Vindhya et celles de Mokundra, et entre Bhopul et Dohud, forme un plateau élevé de 22,500 milles carrés. De cet immense plateau coulent sept grandes rivières qui se jettent dans la Jumma ou dans le Gange. La hauteur moyenne du plateau au-dessus de la mer peut être calculée à 2,000 pieds, et la hauteur des vallées qui le bordent à 1,700 pieds.

La surface de cette vaste plaine est variée de petites hauteurs coniques; elle est très-susceptible de culture comme d'arrosement; la terre est fertile, et le climat favorable; peu de travail suffit à beaucoup produire.

Le thermomètre est singulièrement stationnaire pendant les mois de juin, juillet, août et septembre; il tombe rarement au-dessous de 12° F. (17°,28 R.), et il ne monte guère au-dessus de 76 ou 77° (19 ou 20° F.). On a vu le thermomètre jusqu'à 28° (—1°,78 R.) en décembre, janvier et février. Pendant la saison chaude qui suit immédiatement, le thermomètre s'élève quelquefois jusqu'à 28° (29°,33 R.)

Tous les grains prospèrent dans ce pays-là, de même que la canne à sucre, l'indigo, le coton et le tabac; mais la production la plus considérable du pays est le pavot qui donne l'opium; il en sort annuellement 350,000 livres pesant.

Les forêts abondent en beaux bois de construction. Il est à remarquer que les chevaux y sont d'une qualité inférieure, et qu'on réussit difficilement à y élever des chameaux.

Il y a environ trente villes qui toutes offrent quelque

degré d'intérêt, et l'on trouve dans plusieurs des ruines très-curieuses pour l'antiquaire. Oojein a le titre et les droits de la capitale ; il en est fait mention dans les Védas, dans le périple de la mer d'Erythrée, et enfin par Ptolémée : cette ville est nommée dans les manuscrits indous, qui datent de huit cent cinquante ans avant l'ère chrétienne.

Il paroît qu'un rajah nommé Puar, et qu'on a supposé être le même que Porus, alla établir sa dynastie dans Oojein, laquelle s'y maintint pendant dix siècles. Il a régné dans ce pays un prince, nommé Vicramaditya, que l'histoire des Indous représente comme un grand protecteur des sciences et des arts ; elle place sa naissance soixante-six ans avant Jésus-Christ, et il a fondé une ère pour les Indous.

La splendeur du règne des anciens rajahs de Malwa est attestée par de nombreux monumens : la ville de Dhar rappelle encore aujourd'hui, par les ruines dont elle est entourée, l'affreuse invasion de Tamerlan ; les marbres de ses temples ont été employés à bâtir des palais pour les nouveaux souverains, ainsi que des mosquées en honneur de la nouvelle croyance ; la prodigieuse opulence des princes prouve les ressources immenses du pays : l'auteur a trouvé dans un manuscrit un tableau du couronnement d'un prince dans la ville de Mandoo, où sept cents éléphans couverts de velours marchoient en procession.

Les Rajpoots sont censés descendre du soleil et de la lune ; les Indous les appellent l'*épée de la foi.* Cette race valeureuse, que les livres sacrés invitent à défendre leur pays jusqu'à la mort sur le champ de bataille pour gagner la félicité éternelle, offroit de bien grands moyens de résistance à la conquête. Aurungzeb, pour triompher de ces princes, employa les moyens les plus coupables, et

leur désunion les perdit. Peu d'entre eux toutefois embrassèrent la foi musulmane, malgré les persécutions cruelles auxquelles ils furent soumis : l'indignation des Indous fut universelle, et on a conservé une remontrance énergique que le rajah de Joudpoor lui adressa relativement à l'oppression sous laquelle gémissoient les peuples.

Après lui avoir rappelé la conduite bien différente de ses prédécesseurs, le rajah s'exprime de la manière suivante : « Le dieu de l'univers est également celui des païens et des » Mahométans ; il ne distingue dans l'homme ni la couleur » blanche ni la couleur noire ; il se plaît au culte que nous » lui rendons dans nos temples comme à celui que vous » lui rendez dans vos mosquées ; détruire nos temples et » avilir notre culte, c'est donc attaquer ce qui plaît à la Di- » vinité. »

La conduite injuste et tyrannique d'Aurungzeb amena la ruine complète du Malwa ; car les rajahs, réduits au désespoir, invoquèrent contre les Mahométans le dangereux secours des Mahrattes, nation nombreuse et féroce qui, dans une guerre d'extermination, confondit tout le pays dans une ruine commune.

Nos lecteurs ont vu, à plusieurs reprises, dans les volumes de la *Bibliothèque britannique*, des relations détaillées sur les opérations de ces guerres cruelles sous les chefs Sevajee, Scindea et Holkar ; il suffit de dire ici que les invasions successives avoient, en 1817, réduit la contrée à un état d'appauvrissement et de désordre tel, qu'il falloit toutes les forces dont les Anglois disposoient et une grande capacité dans les agens du pouvoir pour obtenir des changemens aussi grands et aussi salutaires que ceux dont on peut aujourd'hui s'applaudir.

Le royaume d'Holkar a offert plus particulièrement encore, pendant vingt années, le tableau de l'anarchie mi-

litaire avec toutes les horreurs que peuvent y ajouter les invasions et le pillage. Un seul principe d'union a néanmoins constamment surnagé dans cet océan de désolation; c'est l'attachement au nom du prince. Quoique mineur, Holkar, héritièr des rajahs *descendus des astres*, étoit l'objet d'un sentiment tout religieux.

La tâche de sir John Malcolm étoit certes grande et difficile; il falloit tout réparer à la fois après avoir tout conquis; il falloit imposer par la sévérité et inspirer de la confiance par la justice, faire aimer un gouvernement étranger et nouveau, et ramener l'opinion en faveur de la domination angloise dans un vaste pays habité par des peuples nombreux, et disposés à être hostiles par leurs préjugés religieux et civils.

L'ouvrage de sir John Malcolm donne une juste idée de la division géographique de cette Inde centrale relativement aux diverses portions du pays qu'occupent les hordes dévastatrices qui l'ont si souvent inondée de sang.

Dans les trois royaumes d'Holkar, de Scindea et de Puar, on compte 90,000 individus qui n'ont d'autre métier que celui de brigands; dans les royaumes d'Holkar et de Puar, on compte 70,000 Rajpoots, c'est-à-dire à peu près la huitième partie de la population; dans le royaume de Scindea, on estime leur nombre à un sixième du tout; mais ceci est moins certain, parce que ce dernier prince a mis obstacle à un dénombrement que les deux autres ont permis. Le ministre d'Holkar, en particulier, s'applaudissant des découvertes qu'il fait avec les Anglois dans la science de l'administration, disoit à sir John Malcolm: « Je suis » comme un homme à qui on a fait l'opération de la cata- » racte. » D'après le recensement exact de quatorze districts, la population seroit de 98 individus par mille carré.

Les descendans des Mahométans qui ont fait la conquête

de l'Inde au treizième siècle ne forment aujourd'hui dans ce pays-là que la vingt-unième partie de la population totale, et, sur ce nombre encore, il y en a une forte proportion qui descendent des Indous que la crainte avoit jetés dans l'islamisme, et qui n'ont plus aujourd'hui ni l'une ni l'autre de ces religions. Quant aux femmes mahométanes, elles font ordinairement leurs dévotions à l'autel indou le plus voisin.

On sait que tous les Indous sont divisés en quatre grandes castes; mais, dans l'Inde centrale, c'est plutôt en nations et en classes que l'on distingue les habitans: les Mahrattes appartiennent aux deux castes des bramines et des sudras; les princes sont de la caste des sudras. Sur les huit mille Mahrattes bramines, mille sont voués au service des autels; les sept mille autres composent cette masse d'hommes industrieux qui font les affaires du gouvernement et celles des individus, et qui, par leur diligente persévérance, leur sobriété et leur exactitude, ont pris dans le pays la principale influence.

Les femmes mahrattes, soit de la caste des bramines, soit de celle des sudras, ont un très-grand crédit dans les affaires, même dans celles de l'Etat, lorsqu'elles ont épousé un prince ou un chef : celles qui sont mariées richement ont leur fortune et leur établissement à part; elles jouissent de beaucoup de liberté, portent rarement un voile, et donnent des fêtes à leurs amies dans les jours de naissance et de mariage; elles sont en général une expression de physionomie qui indique beaucoup d'intelligence. On leur apprend à lire, à écrire, ainsi qu'à monter à cheval. Dans les cours de Scindea et d'Holkar, où il y a une assez grande dépravation de mœurs, quelques princesses ont abusé scandaleusement de la liberté que l'usage leur accorde. Cependant la cour d'Holkar a offert un exemple remarquable de sagesse

et d'habileté dans la personne de la mère de ce prince; elle a associé son nom à beaucoup d'objets utiles et à toutes les mesures de justice dans la province de Malwa; elle se nommoit *Alia-Bhye*. Son fils, qui étoit d'un tempérament foible et doué de peu d'intelligence, mourut neuf mois après être monté sur le trône. Ce fut alors que cette femme, d'un grand caractère, saisit les rênes du gouvernement et régna glorieusement pendant trente années.

Tous les jours elle rendoit la justice dans le *Durbar*, où elle étoit accessible à tous les sujets; elle entroit minutieusement dans l'examen des causes qu'elle avoit à juger; elle construisit des forts, des routes, des caravanserais : les trésors de la couronne furent appliqués à des ouvrages durables et utiles; elle donnoit à la religion et aux œuvres de charité toutes les heures que n'absorboient pas les affaires de l'Etat, et le sentiment religieux doubloit son courage au milieu de ses travaux. Elle avoit coutume de dire qu'elle se sentoit responsable envers Dieu de tous les actes de sa puissance. Depuis les montagnes d'Himalaya jusqu'au cap Comorin, il n'y a pas un lieu de pélerinage qu'elle n'ait doté ou embelli; elle nourrissoit habituellement les pauvres, et, dans certains jours de fête, elle s'occupoit de l'amusement du peuple.

Dans les mois brûlans de l'été, elle disposoit sur les routes des stations destinées à pourvoir d'eau les voyageurs, et, dans la saison froide, elle faisoit faire des distributions de vêtemens. Le peuple avoit coutume de dire que les oiseaux des champs, les animaux des forêts et les poissons des rivières avoient part à sa bienveillance.

Il se passa un événement, sur la fin du règne de cette princesse, qui mérite d'être mentionné. Elle avoit une fille nommée *Muihta-Bhye;* cette fille avoit eu un fils qui, parvenu à l'âge d'homme, mourut à Mhysir. Un an plus

tard, Muihta-Bhye perdit son mari, et elle déclara qu'elle vouloit se brûler sur son bûcher. La reine employa tous les moyens, hormis celui de le contrainte, pour dissuader sa fille de cette résolution désespérée. Elle se jeta à ses genoux, et elle la supplia, au nom de ce qu'il y a de plus saint, de ne pas la laisser seule et abandonnée sur la terre. Muihta-Bhye persista avec calme et fermeté. « Ma mère, lui dit-»elle, vous êtes avancée en âge; encore quelques années, »et vous allez passer; j'ai perdu mon fils et mon mari: »après vous, je demeurerai seule au monde; la vie me sera »à charge, et j'aurai manqué l'occasion de la perdre avec »honneur. »

La reine ayant épuisé tous les moyens de ramener sa fille, résolut d'être témoin de son sacrifice. Elle marcha en tête de la procession et se plaça près du bûcher, soutenue par deux bramines. Quoique évidemment agitée de cruelles angoisses, elle eut la force de s'imposer le silence jusqu'au moment où les flammes commencèrent à s'élever : alors elle ne fut plus maîtresse d'elle-même; elle se débattit pour s'arracher à ceux qui la retenoient en poussant des cris affreux. Il paroît qu'elle vouloit se jeter dans le bûcher avec sa fille. Elle reprit cependant assez de présence d'esprit pour se soumettre aux cérémonies de l'ablution dans le Nerbudda après que les corps furent consumés; elle se retira ensuite dans son palais, où elle demeura trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture et sans articuler une parole. Elle parut enfin éprouver quelque soulagement en donnant ses soins à la construction d'un beau mausolée.

Sir John Malcolm observe que cette femme, lorsqu'elle perdit son mari à l'âge de vingt ans, ne se soumit point à la superstition du sacrifice. Quoique profondément religieuse, elle consulta avant tout ses devoirs de mère et de

reine. Elle se vêtit de blanc, selon l'usage des veuves; elle refusa de se remarier, et il parut que la flatterie même n'eut jamais aucune prise sur elle.

Un bramine ayant fait un livre à son honneur, elle en écouta la lecture avec patience; elle observa ensuite qu'elle ne méritoit point tous ces éloges; elle ordonna que le livre fût jeté dans le Nerbudda, et ne montra jamais la moindre faveur à son auteur.

Sir John Malcolm observe qu'on aura peine à croire à une femme sans vanité et à une dévote sans intolérance; mais, ajoute-t-il, les faits que j'ai rassemblés sur cette personne éminente n'admettent aucune espèce de doute. C'est assurément un des plus beaux caractères qui aient jamais brillé sur le trône, et elle donne un exemple frappant de l'amélioration morale qui résulte des actes de vertu journaliers faits dans le but d'obéir et de plaire au Créateur.

Alia-Bhye mourut à soixante ans, dans l'année 1795. Elle ne laissa point d'héritier, et les résultats de ses œuvres de sagesse furent bientôt anéantis dans les troubles suscités par les ennemis de la maison d'Holkar.

Les Rajpoots, avec les nombreuses tribus qui leur appartiennent, occupent une grande partie de l'Inde centrale, de laquelle ils furent autrefois les conquérans. L'orgueil de caste est fortement empreint chez cette race. On en jugera par le trait suivant :

Un chef de la famille Puar avoit été dépossédé et s'étoit retiré dans le Dekkan. Il en revint quelques années après sous la protection d'un prince mahratte, et fut rétabli dans ses honneurs et dans ses biens. Mais comme pendant son séjour dans le Dekkan il avoit mangé avec les Mahrattes-Sudras et s'étoit allié avec eux, les Rajpoots les plus pauvres, et ceux même qu'il compte aujourd'hui parmi ses sujets, refusèrent de donner leur fille à un de ses parens ou

de manger avec lui. Les Rajpoots vivent de l'épée ou de la charrue; tous sont armés, tous aiment les exercices militaires, et se plaisent aux récits que les *bhâts* ou poètes viennent leur faire, dans leurs villages, des hauts faits de leurs ancêtres.

La classe militaire forme pour ainsi dire une race à part; les mœurs, les usages, et jusqu'à l'aspect des hommes, sont différens. Tous les militaires portent autour du cou la figure d'un cheval et l'image du soleil; c'est un objet d'adoration pour eux, et tous le regardent comme tellement indispensable, que c'est le premier présent que les parens font à un enfant qui vient de naître. L'infanticide est commun dans les plus hauts rangs des Rajpoots; mais ce ne sont que les filles que l'on détruit; les parens se livrent à cette barbarie lorsque leur pauvreté leur fait craindre de ne pas pouvoir les marier convenablement. Sir John Malcolm dit que cette horrible coutume est moins générale aujourd'hui dans les provinces de Malwa; la manière dont il s'est toujours exprimé à ce sujet, et son refus de voir ceux qui s'étoient rendus coupables de cette atrocité, ont produit un fort bon effet.

Les femmes des Rajpoots vivent strictement renfermées. Elles sont animées du même esprit que les hommes, c'est-à-dire toujours prêtes à risquer leur vie pour l'honneur de la nation. On cite de ces femmes des traits de force d'âme dignes des Romains dans les beaux temps de la république. Nous allons placer ici un épisode de l'ouvrage, qui montrera quelle énergie s'est développée chez quelques individus de cette nation.

On sait que, lorsque l'empire du Mogol eut été morcelé par les invasions de divers rajâhs, et en particulier des Mahrattes, il s'éleva un chef de la nation des Tatars, qui parut destiné à rendre l'ascendant à la cause de l'isla-

misme. Il se nommoit Ameer-Khan; il étoit devenu redoutable à tous les princes indous, et étoit en quelque sorte l'arbitre de leur politique. Il convenoit à ses intérêts de réconcilier, par un double mariage, les deux rajahs rivaux, Juguth-Shingh et Mann-Shingh. Mais un grand obstacle se présentoit; tous deux ambitionnoient la main de la princesse d'Odeypoor, la belle Kishen-Kowar. Ameer-Khan suggéra à Maha-Rana, prince d'Odeypoor, l'idée d'empoisonner sa fille pour faire cesser les prétentions des deux rivaux et faciliter la double union qu'il projetoit pour rendre la paix au pays. Les conseillers du rajah, gagnés par Ameer-Khan, se réunirent en vain pour le porter à cette atrocité; il s'y refusa obstinément; mais sa sœur, Chand-Bhye, eut moins de scrupule. Elle entreprit de déterminer sa nièce à se donner la mort pour assurer la paix de la contrée, et elle y réussit. La malheureuse princesse prit avec fermeté la coupe empoisonnée, et elle s'écria, avant de la boire : « Voilà donc le mariage auquel on m'a- » voit destinée ! »

Le bruit de l'événement qui venoit de se passer au palais se répandit bientôt dans la ville et y jeta la consternation : la mère de la princesse ne tarda pas à succomber au chagrin d'avoir perdu sa fille d'une manière si tragique et si déplorable, et le public prit un grand intérêt à cet événement. La conduite d'un des chefs rajpoots dans cette occasion est un fait marquant pour le caractère de la tribu. Le chef nommé Sugwan-Shingh, aussitôt qu'il apprit que la vie de la princesse étoit menacée, monta le plus rapide de ses chevaux et arriva d'une traite à Odeypoor. Il pénétra immédiatement dans le palais où le conseil du prince étoit assemblé, et il s'informa si la princesse vivoit encore. Le premier ministre du prince, Adjeit-Shingh, celui qui avoit conseillé le sacrifice, lui répondit en lui recommandant de

respecter la douleur d'un père. Alors le vieux chef, détachant son baudrier et déposant son épée aux pieds du prince, prononça avec énergie les paroles suivantes : « Trente générations de mes aïeux ont servi vos ancêtres ; je » vous ai servi moi-même avec zèle et dévouement ; mais, » dès ce jour, je renonce à tirer l'épée pour votre cause, et » je dépose à vos pieds une arme désormais inutile. » Puis se tournant vers le ministre, il lui dit : « Et toi, scélérat, » dont les odieux conseils ont couvert d'opprobre le nom » des Rajpoots, puisses-tu porter la malédiction d'un père » et voir mourir tes enfans ! » Après avoir achevé ces mots, il se retira d'un air menaçant. Les témoins de cette scène racontent que le rajah et le conseil furent frappés d'étonnement et de stupeur à cette déclaration hardie et inattendue.

Le chef, digne de soutenir l'honneur des Rajpoots, vécut huit ans encore après cet événement, et rien ne put l'engager à porter les armes pour la cause des rajahs. Quant au ministre Adjeit-Shingh, il a en effet perdu tous ses enfans, et les superstitieux Rajpoots n'ont pas manqué d'attribuer ce malheur à la malédiction prononcée contre lui. Il a conservé long-temps la faveur du rajah d'Odeypoor ; mais il vient enfin d'être disgracié ; et le peuple, qui le considère comme l'artisan de la mort de la princesse bien-aimée, a applaudi à sa disgrâce.

L'auteur nous informe que les Rajpoots, malgré tant d'énergie et de qualités, ont cessé de constituer une nation. Il paroît que le désespoir de se voir soumis a jeté un grand nombre d'entre eux dans l'habitude des excès qui abrutissent l'homme ; ils abusent des liqueurs fortes et de l'opium à un point inconcevable, et les femmes partagent ces excès ; ils sont dans l'usage de donner de l'opium même aux petits enfans. L'extrême paresse des paupières est chez

eux un des effets de l'abus de l'opium, et ils regardent l'espèce d'ivresse dans laquelle l'usage de cette substance les plonge comme le plus grand bonheur de la vie.

Les bramines ont peu d'influence sur eux; ils ont pour prêtres les *Charuns* et les *Bhâts;* ils les regardent avec respect comme des êtres qui les consolent dans l'adversité et augmentent leur bonheur dans la prospérité. Ce sont eux qui tiennent les registres des familles et conservent la séparation des classes : on les consulte pour les mariages, et ils chantent dans les fêtes les louanges des aïeux pour satisfaire la vanité et exciter l'émulation. L'influence des prêtres dérive principalement de la croyance généralement établie que celui qui a versé le sang d'un charun, ou qui a été la cause de sa mort, ne sauroit éviter la destruction. Un prêtre est un protecteur assuré dans les voyages, et sa signature a plus de crédit que celle d'un riche banquier. Si un charun qui accompagne une caravane se voit sur le point d'être attaqué par des voleurs rajpoots, il tire son poignard et menace de s'en frapper; s'ils persistent, il se frappe en effet; puis, jetant son sang aux assaillans, il appelle sur eux la malédiction et la ruine : les charuns en usent de même dans le cas d'une dette qui leur est contestée. Si les blessures n'obtiennent pas l'effet désiré, il n'est pas rare de voir le prêtre se donner la mort; quelquefois ce sont sa femme et ses enfans qui meurent volontairement à sa place. Les bhâts ou poètes partagent les fonctions des charuns; mais il est rare qu'ils se sacrifient comme ceux-ci. Si un bhât est insulté, il place au haut d'une perche le portrait de l'offenseur, avec une pantoufle et une chanson destinée à proclamer le tort qu'on lui fait. On promène cet appareil dans tout le pays jusqu'à ce que le prévenu ait fait amende honorable. Le prince, et encore moins un autre individu quelconque, n'oseroit faire arrêter un bhât ni

même le punir pour un tel procédé. Dans tous les cas, le bhât est protégé par cette terreur religieuse qui impose même aux despotes.

Il y a dans l'Inde centrale de nombreuses tribus qui réclament une alliance de parenté avec les Rajpoots : les *Sondies* forment la principale; ils n'observent strictement les rites des Indous que relativement à la chair du bœuf ou de la vache dont ils s'abstiennent; ils font excès de liqueurs fortes et d'opium; ils sont grossiers, ignorans, et généralement méprisés par les autres habitans de l'Inde : leurs femmes partagent leurs vices et se distinguent souvent par leur courage dans les combats; elles montent à cheval comme les hommes.

Il y a des banquiers et des marchands sous diverses dénominations dans toute l'Inde, ainsi que des prêtres mendians et des artisans de toutes sortes appartenant à la caste des sudras. Là, comme dans le reste de l'Inde, chacun suit la profession de son père : chaque individu, et jusqu'au barbier, au porteur d'eau et au balayeur des rues, a son poète ou *bhât* qui est chargé de conserver sa généalogie et de satisfaire sa vanité en racontant les actions de ses ancêtres. Tous ces gens de métiers qui appartiennent à la caste des sudras, sont *naturellement doux et inoffensifs*; mais, pendant l'état d'anarchie du pays, ils étoient devenus voleurs. Sir John Malcolm observe néanmoins qu'ils reprirent avec empressement les mœurs et les métiers de leur caste aussitôt qu'ils y furent invités.

Une autre tribu particulière est celle des Mewatties. Ces *Mewatties* sont non seulement des voleurs de profession, mais de véritables assassins et d'un détestable caractère. Ils avoient été appelés, ainsi que les Patans et les Arabes, et mis à la solde des chefs, pour se défendre contre les Mahrattes et les Pindarries; mais ils ont ensuite été expul-

sés de l'Inde centrale par le gouvernement de la compagnie, chose qui a été particulièrement agréable au reste de la population.

Les *Pindarries* peuvent être aujourd'hui considérés comme anéantis ; mais il existe, dans les montagnes qui séparent la province de Malwa de celle de Narwar, une race isolée de toutes les autres par son caractère, ses mœurs et sa religion : leur nom est *Bheels* (*Byls*). Or, un vocabulaire qui date de sept cents ans explique le mot *bheel* par celui de voleur ; ce qui répond à la description qui a été donnée de cette tribu dans l'ancien poème indou appelé *Mahabharat*. Les Pindarries ont fait la terreur de l'Inde centrale sous le règne de Nadir-Shingh ; mais le prince actuel ayant été élevé au quartier-général du chevalier Malcolm, il gouverne cette portion du pays avec fermeté et sagesse ; de sorte que, nulle part, dans l'Inde, il n'y a une plus grande sûreté pour les propriétés et les personnes.

Les Bheels sont un objet d'horreur pour les Indous, parce qu'ils mangent du bœuf et de la vache ; ils n'ont au-dessous d'eux, dans l'opinion, que les *chumacs* ou cordonniers, qui se nourrissent de la chair des animaux morts d'accident ou de maladie, et auxquels on ne permet pas d'habiter dans l'enceinte des villages.

Ces montagnards à demi-sauvages sont petits et laids, mais très-robustes ; ils sont de vrais brigands de profession, cherchant sans cesse à surprendre les foibles, et fuyant s'il y a du danger. Rien de plus ignorant et de plus grossièrement superstitieux que cette population. Chaque individu est toujours prêt à tuer ou à souffrir la mort à l'ordre de son chef ; ils ont la passion des liqueurs fortes : leurs querelles commencent dans l'ivresse, et ordinairement ils se réconcilient dans un repas. On prétend que leurs femmes ont de

l'ordre, de l'industrie, de l'humanité, et qu'elles exercent sur les hommes une grande influence.

Sir John Malcolm, lorsqu'il entreprit la réforme de ce peuple sauvage, tira un grand parti de l'influence des femmes, et il prit une résolution qui montre une singulière connoissance du cœur humain; il choisit les chefs les plus marquans et les plus déterminés parmi ces bandes de voleurs; il leur donna à commander un corps de leurs gens et les fit dresser à l'européenne; enfin, il les chargea de la garde du trésor. Cette confiance éleva ces gens-là à leurs propres yeux et leur donna un zèle extrême : le reste de la tribu prit un grand respect pour cette troupe d'élite; il y eut beaucoup d'émulation pour en faire partie. Sir John Malcolm prit pour gardes du corps quelques-uns de ces brigands désespérés, et il a toujours eu à se louer de leur fidélité.

Parmi les nombreuses tribus qui vivent de pillage, les *Baugries* et les *Moghies* sont des plus remarquables; ils appartiennent aux dernières classes des Indous; ils sont distingués par leur courage, leur adresse et leur fidélité à ceux qui les nourrissent.

Les *Gwarriahs* sont une tribu pillarde : ils avoient coutume de voler des femmes et des enfans pour les vendre; mais partout où l'influence angloise est aujourd'hui établie, ces attentats sont devenus très-rares.

Nous avons parlé, dans un cahier précédent, des *Thugs*, tribu de mendians voleurs qui se compose d'Indous, de Mahométans et même de bramines; ils prennent toutes sortes de déguisemens pour dépouiller les voyageurs; ils sont toujours pourvus d'un cordon de soie à nœud coulant qu'ils lancent à leurs victimes pour s'en emparer. S'ils ont affaire à une troupe nombreuse, ils invitent les voyageurs

à se rafraîchir, et mêlent du poison dans le breuvage qu'ils leur donnent.

Les amateurs de lectures géographiques voient avec intérêt ces pays demi-sauvages avec ces tribus bizarres dans leurs coutumes, barbares dans leurs mœurs ; mais, s'il est agréable d'en lire la description, il ne le seroit pas autant de les habiter, surtout lorsque ces peuplades sont en guerre. Pendant l'anarchie militaire qui régnoit dans l'Inde centrale avant l'administration du général Malcolm, il n'y avoit quelque sûreté que dans les villes entourées de murailles. Dans les parties voisines des montagnes de Vindhya et de Nerbudda, on voyoit des centaines de villages abandonnés. Le capitaine Ambrose, qui avoit été envoyé par sir John Malcolm pour protéger cette partie du pays, s'assura que, dans l'année 1818, non moins que 84 individus avoient été la proie des tigres. Ces animaux s'étoient emparés du pays dépeuplé et dévoroient les habitans qui revenoient isolés pour relever leurs habitations. En 1819, il périt encore plusieurs individus de cette manière, mais, en 1820, seulement un. Des documens authentiques, rassemblés par l'auteur, prouvent qu'en 1817, dans les états d'Holkar, sur 3,701 villages, il y en avoit 1,663 complétement abandonnés. En 1818, on en rétablit et repeupla 269; en 1819, 343, et, en 1820, 508. Il y avoit tout lieu de croire que trois années suffiroient pour rétablir tout le reste.

En 1817, le royaume d'Holkar rendoit de 4 à 5 lacks de roupies. En 1820, le revenu fut de 17 lacks, et les dépenses de récette étoient diminuées de quinze pour cent. L'armée permanente de ce royaume, en 1817, étoit de 15,000 chevaux et 10,000 hommes d'infanterie. Cette armée, qui dévoroit les finances, est maintenant réduite à 3,000 chevaux et 200 fantassins pour la garde du palais.

Le revenu du royaume de Scindea est augmenté de vingt-

cinq pour cent, et les dépenses diminuées de quinze pour cent. Son armée, en 1817, étoit de 13,000 chevaux et de 26,000 hommes d'infanterie, et il avoit 396 pièces de canon, outre des troupes auxiliaires de Pindarries : il a aujourd'hui 9,000 chevaux et 13,000 fantassins. Une réduction semblable a été opérée dans les états subalternes de l'Inde centrale.

Sir John Malcolm nous apprend que, depuis qu'Holkar est devenu un des alliés dépendans de la compagnie, sa situation est considérablement améliorée : la sagesse et l'habileté de son ministre, Tuntia-Jogh, y ont beaucoup contribué ; tandis que Scindia, qui d'abord projetoit de chasser les Anglois de l'Inde, et qui ensuite a déserté la cause de sa nation, ayant voulu éviter d'avoir des obligations à la compagnie, est tombé dans des embarras toujours croissans, et dont il paroît croire aujourd'hui que les Anglois seuls peuvent le tirer. Généralement, les provinces centrales de l'Inde regardent les Anglois comme leurs pacificateurs, et leur montrent beaucoup de reconnoissance pour avoir ramené l'ordre et la prospérité dans le royaume : la plus mauvaise partie de la population est elle-même forcée de reconnoître les obligations qu'on a aux Anglois. Ceux qui étoient à la tête des brigands cherchent aujourd'hui à faire valoir leurs droits héréditaires sur les terres à cultiver : des villages s'élèvent de tous côtés ; on bâtit aussi des villes, et l'on exploite aujourd'hui des forêts que jamais la hache n'avoit touchées, parce que la construction des nouvelles villes demande des bois.

Cet état de choses a été en quelque sorte le résultat fortuit d'événemens imprévus et indépendans des projets du gouvernement ou de la compagnie. « La guerre qui vient » de se terminer, dit l'auteur, n'a point été entreprise contre » une nation ou contre des nations réunies ; elle n'a été que

»la lutte de l'ordre contre l'anarchie, et le succès a été si »complet, qu'il ne s'est élevé aucun vœu pour le renouvel- »lement ou la prolongation des hostilités. La victoire n'a »point eu lieu sur le champ de bataille, mais elle a été »complète dans l'opinion. La détresse que les révolutions »successives et l'anarchie amènent toujours avoit atteint »toutes les classes et tous les individus; ceux qui subsis- »toient de pillage commençoient à trouver que cette exis- »tence précaire étoit insupportable à la longue; princes et »sujets avoient également perdu le sentiment de la natio- »nalité et tout principe d'union. Dans une telle disposition »générale, un gouvernement qui étoit trop fort pour qu'on »pût lui opposer une résistance efficace, offre son appui »aux amis de la paix et à ceux qui désirent rentrer dans la »jouissance de leurs propriétés; il se déclare l'ennemi de »ceux qui essaieront de prolonger l'anarchie, et il réunit » ainsi à lui les intérêts et toutes les volontés. »

On peut affirmer, ajoute-t-il ensuite, que jamais la situation politique d'un pays n'a éprouvé, dans un espace de temps si court, des changemens aussi complets et aussi heureux que ceux qui se sont opérés dans l'Inde centrale depuis quatre ans; et, ce qui est bien satisfaisant à penser, si l'on excepte quelques Bheels ou brigands qui se sont fait tuer, ces beaux résultats n'ont pas coûté une goutte de sang. On a compris, dès le début de l'entreprise, qu'il étoit impossible de réussir par la force; et si l'on peut avoir des espérances légitimes d'un état durable de paix et de prospérité, elles sont fondées sur la nature des moyens qui ont été employés pour rétablir l'ordre.

Les historiens de l'expédition d'Alexandre nous ont transmis les traits caractéristiques des peuples de l'Inde, et ils ont mentionné les quatre castes principales auxquelles ils appartenoient : le fond des choses existe encore au-

jourd'hui ; les variations inévitables que le temps amène n'ont point affecté l'essence du système social. Huit cents ans d'occupation de ce pays-là par les Mahométans n'ont produit aucun changement dans les mœurs et la religion des Indous de l'intérieur : les coutumes de ce peuple stationnaire n'ont éprouvé quelque altération que dans les grandes villes. Il paroît, au contraire, que dans l'Inde centrale l'influence de la religion des Indous a sensiblement agi sur les Mahométans. Pour donner une idée nette de l'état présent de cette contrée, il convient de présenter ici quelques détails sur la division et l'occupation des terres, ainsi que sur l'administration du pays.

D'après les livres sacrés des Indous, le sol appartient à celui qui l'occupe et le laboure, et ils attribuent dix pour cent des produits au prince pour la protection qu'il doit aux cultivateurs : les Mahométans et les Mahrattes conquérans ont également respecté ces deux principes ; ils ont eu la sagesse de laisser à chaque village son organisation indépendante et ses propres magistrats ou officiers civils. Chaque état est divisé en districts de trente villages : un chef, nommé *Zemindar*, préside sur un district; il est chargé de maintenir la paix, de protéger le paysan et de percevoir les impôts; il est payé par le revenu des terres dont le gouvernement lui donne la jouissance, par tant pour cent sur les impôts, par une contribution de chaque village, et aussi de chaque caste et métier : ces dernières contributions sont en nature, c'est-à-dire qu'il reçoit des toiles, des étoffes, des souliers, de l'huile et d'autres denrées de chaque caste ou confrérie ; son secrétaire ou trésorier perçoit pour lui-même un droit semblable; enfin, chaque village paie à l'arpenteur une petite contribution.

Il y a dans ces villages un chef héréditaire, nommé *Potail*, qui est l'intermédiaire entre le paysan et les officiers

du gouvernement; il reçoit et transmet les impôts moyennant un tant pour cent et un revenu en nature; il a aussi la jouissance d'une certaine étendue de terre, et son secrétaire ou putwarry est payé de la même manière; c'est ce dernier qui est l'arbitre de toutes les contestations concernant la propriété des terres.

Le prêtre, nommé *Pursace*, exerce ses fonctions aux naissances, mariages et funérailles, et il est payé par les intéressés; il est chargé de prédire le temps qu'il doit faire, et d'indiquer le moment propice pour les semailles et autres opérations agricoles; il n'obtient que peu de considération et est ordinairement très-pauvre. Le *chon-heedar* est le garde-champêtre du village, et il reçoit un léger tribut des voyageurs: les charpentiers, les maréchaux, les barbiers et les lavandiers ont des priviléges et des devoirs fixés par des réglemens: tout cela est payé par le paysan cultivateur; celui-ci, malgré ces diverses charges, et après avoir livré le dix pour cent au gouvernement, demeure encore dans l'aisance.

C'est par le rétablissement et l'observation rigoureuse de l'organisation et des usages ci-dessus, que sir John Malcolm a réussi à créer une population laborieuse et paisible dans un vaste pays qui avoit été réduit à l'état d'un désert; et aujourd'hui il ne s'élève pas plus de disputes entre les divers occupans des terres, que si celles-ci n'avoient été abandonnées que pendant quelques jours, et pourtant la dévastation s'étoit prolongée pendant plusieurs années.

Les droits héréditaires des officiers dans les villages indous, dit l'auteur, sont religieusement respectés, et l'expérience a démontré que c'est là une admirable institution pour le pays.

Après la guerre des Pindarries, on donna aux habitans tous les encouragemens imaginables pour engager chacun

à revenir sur le lieu où son village natal avoit existé. Dans quelques districts, et surtout dans le voisinage de la Nerbudda, la destruction des villages datoit de trente années. Les habitans dispersés vivoient ou de pillage ou de quelque industrie particulière; un grand nombre étoient devenus des brigands; beaucoup d'autres étoient allés cultiver des terres abandonnées à quelques centaines de milles du lieu de leur naissance; d'autres enfin s'étoient retirés dans les grandes villes.

Il n'existe aucune autre nation chez laquelle l'amour du sol natal, c'est-à-dire de l'endroit même où l'on a reçu le jour, ait plus de force que chez les Indous : aucun de ces malheureux, dispersés depuis tant d'années, n'avoit complétement abandonné l'espoir de revoir le lieu où il étoit né. Malgré cette dispersion, il existoit toujours des relations entre les individus originaires d'un même village; ils se marioient entre eux, et l'adversité sembloit avoir donné une nouvelle énergie aux sentimens d'amitié qui les unissoient.

Aussitôt qu'ils apprirent que la tranquillité étoit rétablie, ils revinrent en foule dans leurs villages détruits : les enfans et petits-enfans des potails, ou chefs de villages, qui avoient émigré plusieurs années auparavant et qui avoient péri, étoient portés en tête des troupes de paysans qui venoient reprendre possession de chaque portion du sol qui avoit appartenu à leurs devanciers, et dont les limites se conservoient par tradition : tout se fit sans contestation entre eux et sans que le gouvernement eût à s'en mêler; quelques jours suffirent pour rétablir chaque famille dans sa propriété. Les chefs de villages refusèrent de vendre à qui que ce fût les portions qui demeuroient vacantes, afin que les rejetons qui existoient encore des familles dépossédées pussent rentrer en jouissance de leur sol, s'ils revenoient.

Tous ces officiers publics ont une profonde conviction des avantages attachés à cette organisation qui conserve parmi eux un ordre admirable, et qui sert de base à une équitable répartition des impôts.

Dans chaque village de cent maisons au moins, il y a une école pour enseigner un dialecte indou et l'arithmétique : Oajeen a un institut pour enseigner le sanscrit et pour instruire des bramines dans les notions élémentaires d'astronomie, qui leur sont indispensables pour en imposer au peuple par des formules d'astrologie judiciaire et par des prédictions sur les mouvemens des astres.

Il n'y a point d'écoles de filles : les préjugés et les usages indous s'y opposent ; cependant les danseuses de profession reçoivent souvent une instruction assez complète, et presque toutes les femmes rajpoots sont en état de soutenir une correspondance.

Les grandes cérémonies religieuses sont observées dans l'Inde centrale comme dans tout l'Indoustan : la fête d'Hooly est celle des classes pauvres, et les paysans mahométans y prennent part comme les Indous. Pendant les quatre semaines que dure cette espèce de carnaval, les hommes oublient leur rang et leur distinction ; les plus pauvres deviennent familiers avec leurs supérieurs, et les femmes oublient leur respect habituel pour leurs maris ; enfin, pendant les derniers huit jours de ce temps de fête, il ne se fait plus aucun travail quelconque ; les paysans quittent le labourage, et croiroient commettre une impiété s'ils continuoient leurs travaux.

Le paysan indou aborde son supérieur et lui parle avec une liberté qui étonne, lorsqu'on est accoutumé aux manières hautaines que les Mahométans ont introduites dans l'Inde dans tous leurs rapports avec les cultivateurs du sol.

Les paysans de l'Inde centrale sont naturellement fort

gais; hommes et femmes chantent en travaillant : après les travaux du jour, les hommes s'asseyent ordinairement en rond pour chanter des chœurs ou pour écouter un récit dont le sujet est religieux et presque toujours mélangé de quelques traits qui ont rapport à leurs princes et à leurs aïeux; les femmes en font autant de leur côté (1). On les voit souvent revenir en troupes de la rivière ou du puits où elles sont allées chercher de l'eau, chantant toutes ensemble. Dans les fêtes de village, les mariages, etc., les femmes dansent et prennent part à la joie commune avec autant de liberté que les paysannes d'aucun pays du monde.

Il y a beaucoup de femmes esclaves dans l'Inde centrale; les unes sont des enfans d'esclaves, d'autres sont vendues par leurs parens : les danseuses de profession sont toujours des esclaves qu'on dresse fort jeunes à ce métier; chaque zemindar et chef de Rajpoots dispose de cinquante à deux cents danseuses : celles-ci forment les liaisons qui leur plaisent; elles mettent leur profit en commun, et le zemindar en a sa part. Les hommes esclaves sont en petit nombre, et on les traite en général comme des enfans adoptifs ou des domestiques payés.

Aussi long-temps que les Rajpoots ont exercé dans cette partie de l'Inde la principale influence, les sacrifices des veuves sur le tombeau de leurs époux ont été très-nombreux. Les Mahométans ont employé inutilement la contrainte pour abolir cette coutume barbare; mais, lorsque les Mahrattes eurent pris possession du pays et qu'ils eurent sagement montré une extrême indifférence pour ce genre de spectacle sans y mettre aucun empêchement, les sacrifices devinrent de plus en plus rares; et, pendant les vingt-cinq dernières années, on en a compté tout au plus

(1) On devroit recueillir avec soin ces chants, peut-être historiques.

trois ou quatre annuellement dans cette partie de l'Inde. L'atroce coutume de forcer les veuves à s'immoler, coutume que l'on trouve encore dans les états de quelques rajahs, est absolument inconnue dans l'Inde centrale.

Sir John Malcolm mentionne deux exemples de mort volontaire. Deux hommes, dont l'un étoit attaqué d'une maladie incurable, et l'autre étoit las de la vie, se firent enterrer vivans : un creux fut pratiqué en terre, assez profond pour s'y tenir debout; la terre, accumulée jusqu'à la hauteur du menton par les parens de la victime, fut ensuite jetée en masse sur sa tête à un signal donné.

Il y a, à *Onkar-Mundattah*, des fêtes périodiques où l'on voit quelquefois des hommes se précipiter d'un rocher pour renaître rajahs. Nous en avons donné la description dans un cahier précédent.

La croyance aux sorciers est universelle dans cette partie de l'Inde : les *Dhakeens*, ou sorcières, sont ordinairement fort âgées, et elles exercent leurs maléfices contre les objets de leur haine; leur pouvoir ne peut s'employer qu'à certaines époques de l'année. Dans ces temps-là, elles se promènent de nuit, montées sur des tigres et les yeux en feu. Le soupçon de sortilége amène des persécutions cruelles : une vieille femme méchante en est aisément accusée. S'il meurt du bétail sans cause connue, si certaines maladies règnent, on saisit la prétendue sorcière, on lui frotte les yeux avec du poivre; et, si elle ne pleure pas, on la condamne à mort. Souvent on enferme cette malheureuse créature dans un sac que l'on jette à l'eau : si elle s'enfonce, c'est une preuve d'innocence; si elle reste à flot, on la dégrade de sa caste, ou on lui coupe le nez, ou on la fait mourir. Sir John Malcolm affirme que, dans les trente dernières années, l'Inde centrale a vu périr par le dernier supplice plus de mille femmes accusées de sortilége. Les gouvernemens sont singulièrement superstitieux

à cet égard; il pense cependant que peu à peu on fera cesser ces abominables persécutions. M. Wellesley, président anglois à Indore, montra la convenance de soumettre à la même épreuve les accusateurs et l'accusée. Le conseil d'Holkar trouva ce procédé instructif et amusant; en conséquence, cette marche a été adoptée pour tous les cas. Cette superstition règne encore dans toute sa force.

On trouve, dans l'ouvrage de sir John Malcolm, un singulier exemple de l'empire que certaines croyances exercent sur les peuples de l'Inde.

En 1817, après la guerre des Pindarries, et quand le pays commença à jouir de quelque tranquillité, il arriva un événement remarquable. Une agitation soudaine se manifesta dans toute la population; des noix de coco furent portées de village en village avec une extrême rapidité et avec une destination ultérieure mystérieuse : ces noix étoient ordinairement adressées au chef du village, qui les faisoit aussitôt passer plus loin. Cette manœuvre eut lieu depuis Feypoor, vers le nord, jusqu'au Dekhan, au midi, et depuis les frontières du Guzarat jusqu'au territoire de Dhopal. Ce signal sembloit voler de lieu en lieu. Le porteur de la noix de coco, qui étoit toujours le chef du village, se regardoit comme obligé, sous peine d'encourir la malédiction, de se débarrasser de sa mission le plus promptement possible.

On n'a obtenu aucun éclaircissement sur ce fait extraordinaire: on envoya des émissaires aux informations sur les routes que parcouroient ces noix de coco, et cela dans des espaces de plusieurs centaines de milles; mais les recherches furent inutiles, et la cause d'un événement qui agita toute l'Inde centrale pendant plus d'un mois est demeurée complétement inconnue.

Le général Malcolm termine son intéressant ouvrage par

quelques considérations sur le meilleur système administratif à suivre dans l'Inde angloise.

« Notre position, dit-il, est en apparence tranquille et paisible ; mais, au fond, elle est environnée de dangers : notre victoire a été facile, vu les moyens dont nous disposions; les vaincus ayant affaire à un gouvernement généreux et à des administrateurs justes, se sont montrés soumis et obéissans ; les grands étoient si las de l'anarchie, qu'ils ne regrettoient plus même le pouvoir, et ceux qui avoient été dépossédés s'humilioient, dans l'espérance d'être remis en possession de leurs droits. Mais le moment de la crise seroit celui où l'on voudroit introduire des lois, les formes et l'administration angloises, et soumettre ces peuples au même régime que les sujets britanniques. Les princes, les chefs, tous ceux qui ont joui de quelque influence, y verroient l'anéantissement de toutes les espérances qu'ils ont conçues. »

L'auteur estime que le mode le plus politique d'administration de ces peuples de l'Inde est celui dans lequel on maintient l'autorité des princes et des chefs en les faisant servir d'instrumens au gouvernement britannique; mais, dès que ces personnages intermédiaires ont perdu la considération des administrés, la position change : « Il vaut mieux alors, dit l'auteur, gouverner sans intermédiaires, quelque difficile que cela soit : il faut rejeter complétement l'usage des instrumens avilis dans l'opinion : il est donc d'une grande importance de soutenir la force morale des princes du pays que l'on emploie pour gouverner, afin de ne pas en venir à la fâcheuse nécessité d'administrer ces peuples à l'européenne. L'augmentation graduelle de territoire est un véritable malheur dont les Anglois ne peuvent pas se garantir. A mesure qu'ils s'étendent, la vigueur de l'administration est en même temps plus nécessaire et plus dange-

reuse. Toutes les fois qu'il y a la moindre hésitation à obéir, qu'il se manifeste le moindre doute sur le droit de domination suprême, le gouvernement est obligé de sévir ; il ne peut pas hésiter, et encore moins reculer. La force des choses conduit donc à un mécontentement croissant parmi les princes indiens, et par conséquent à une crise qui peut finir par jeter sur les Anglois tout le fardeau d'une administration directe de quatre-vingt millions de sujets. Dans l'un et l'autre cas, dit l'auteur, l'essentiel est d'avoir pour nous la masse de la nation. »

« Si notre système de gouvernement, dit-il, est fondé sur les principes d'une civilisation plus avancée que celle de ces peuples, ils ne nous comprennent pas : nos formes et nos usages blessent leurs sentimens et leurs habitudes ; il est impossible que nous obtenions leur confiance et leur soumission volontaire. Pour nous assurer de leur part ces dispositions, il faut que nous formions avec nos sujets une espèce d'association : jamais nous ne serions parvenus à la conquête de l'Inde sans la coopération des naturels du pays ; nous ne pouvons conserver la conquête que par ce même appui....

» .... Il faut faire naître un sentiment de gratitude et d'affection envers les administrateurs anglois, pour que l'action de leur gouvernement sur les Indous soit toujours efficace. La tâche est difficile, sans doute : avoir en ses mains la puissance et savoir en borner l'usage, voir des abus qu'il semble qu'on pourroit corriger, être témoin de crimes qu'entraîne une superstition barbare et d'erreurs dont les conséquences sont déplorables, et cependant s'abstenir de toute intervention dans la crainte d'amener des maux beaucoup plus grands que ceux qu'on préviendroit, et d'empêcher, par des mesures prématurées et locales, la marche lente, mais certaine, d'une amélioration universelle ; voilà à quoi sont appelés ceux qui sont revêtus de

l'autorité par la compagnie des Indes ou par le gouvernement du roi. Ils doivent sans cesse avoir devant les yeux le caractère de la puissance angloise dans l'Inde et celui de l'empire auquel elle a succédé. Cet empire étoit composé de nations diverses régies par différentes institutions; mais il formoit néanmoins un ensemble : les fondemens de ce vaste édifice social sont les mêmes pour tous ces peuples de l'Inde. Nous en sommes aujourd'hui en possession : ne faisons pas la folle entreprise d'essayer d'en construire un nouveau; modifions, améliorons avec mesure, avec prudence, et ne nous pressons point d'arriver à des résultats qui compromettroient le succès en amenant peut-être d'incalculables malheurs. »

Le chevalier Malcolm pense d'ailleurs que, parmi les institutions anciennes de l'Inde, il en est d'excellentes ; il recommande, entre autres, le rétablissement immédiat des tribunaux nommés *Punjayets*. Voici ce qu'il en dit :

« Les *punjayets* étoient établis dans toute l'Inde centrale, mais ils différoient d'une province à l'autre dans leurs formes : les hommes qui, dans les grandes villes, s'étoient distingués par la défense des foibles contre l'injustice, étoient élus par le peuple pour présider une association de juges qui portoit le nom de *punjayet*, ou *cour de cinq*. Le nombre de ces juges étoit cependant variable; mais il y avoit certains personnages qui siégeoient de droit au tribunal. En général, les hommes qui, dans les fonctions de juges, se faisoient remarquer par un respect courageux de la justice et par l'amour de l'ordre, obtenoient l'estime et la considération publiques : l'opinion les appuyoit avec énergie, et on en a vu un exemple récent; dans une grande ville, le président du punjayet, sensible à l'injustice de résigner sa place et de quitter la ville, près de trois cents habitans parmi les plus riches se disposèrent à imiter son exemple. Cette fer-

meté arrêta l'oppression, et obligea l'autorité à avoir recours à des mesures conciliatoires. »

L'auteur insiste particulièrement, dans tout son ouvrage, sur la haute convenance politique de ne point blesser le sentiment des Indous en tournant en ridicule ou en traitant avec mépris leurs superstitions et leurs usages ; il observe que ce qui n'a chez eux d'autre fondement que l'ignorance, se dissipe peu à peu par l'effet du temps et de l'exemple ; il recommande les ménagemens délicats quant aux opinions religieuses ; il désire qu'on encourage les écoles des Indous pour la lecture dans chaque village ; et il s'accorde avec M. Elphinstone à penser que rien ne seroit plus dangereux, dans les pays qui sortent de l'anarchie et où le caractère anglois est à peine connu, que d'essayer d'y établir des écoles comme celles que les missionnaires ont mises en activité dans le voisinage des présidences. Il ne faut pas oublier la révolte de Vellore, née d'un simple changement dans l'uniforme des soldats que le peuple regarda comme l'avant-coureur de la mesure générale d'un changement de religion. L'affluence des missionnaires dans le même temps avoit été l'occasion de cette alarme. Lord Wellesley eut la sagesse de soumettre ceux-ci à des réglemens sévères qui rendirent de la sécurité aux gardiens de l'ancienne foi : les missionnaires, astreints à résider dans les présidences ou dans leur voisinage immédiat, ne sont plus regardés comme appuyés per le gouvernement, mais seulement tolérés par lui.

Voici comment le respectable et habile auteur termine cet ouvrage remarquable :

« Depuis que nous avons acquis la souveraineté de l'Inde, nous avons beaucoup amélioré la situation de ses habitans ; nous avons employé tous les moyens raisonnables pour leur assurer les avantages d'une bonne adminis-

tration. Si nous sommes trop impatiens de les faire jouir des bienfaits que nous leur destinons, non seulement nous accélérerons la chute de la puissance angloise dans ce pays-là, mais nous replongerons l'Inde tout entière dans un état d'anarchie pire que celui dont nous l'avons délivrée. Il faut donc suivre la marche des amélorations graduelles; et, lorsque le cours du temps et la force des choses auront amené l'indépendance de ces contrées comme conséquence des lumières que nous y aurons répandues, la nation angloise pourra se vanter d'avoir préféré la gloire d'avoir civilisé l'Inde à la prétention de la gouverner toujours : le nom anglois survivra à notre domination, car nous aurons élevé un monument plus durable que tous ceux qui sont sortis de la main des hommes. »

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

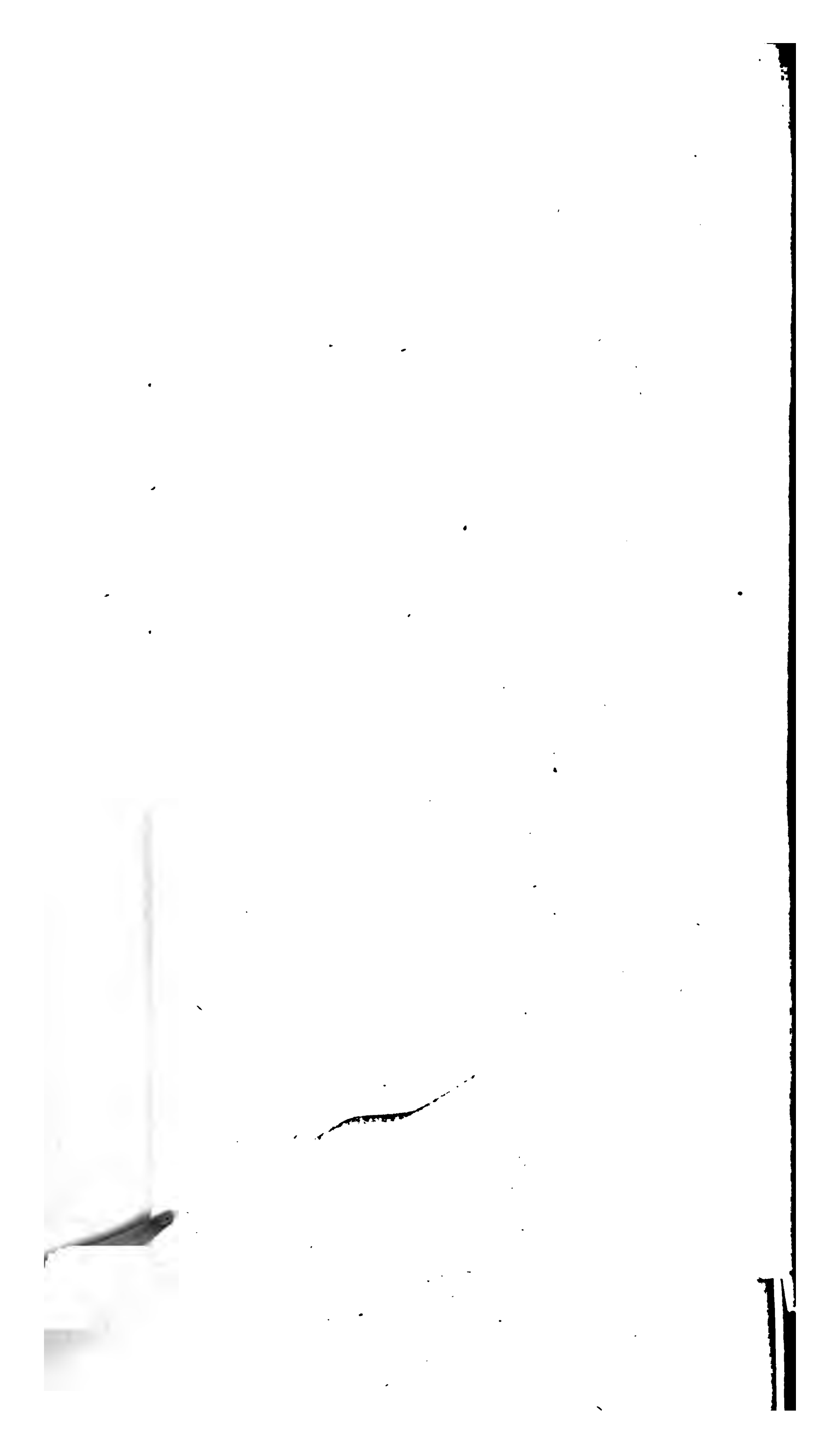
Sur le plan de l'expédition polaire actuelle (avec une carte).

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs une carte qui représente toutes les découvertes récemment faites au nord de la baie d'Hudson et à l'ouest de la baie ou mer de Baffiin : ce sont les résultats de deux voyages de M. Parry et de celui de M. Franklin. Les anciennes découvertes sont rectifiées d'après les observations modernes.

C'est en étudiant cette carte, conjointement avec la carte des régions polaires que nous avons donnée dans le

C

rte



volume VII, que l'on peut aisément se former une idée de ce qui reste à faire.

En commençant au *détroit de Davis*, on voit que les terres situées entre ce détroit et le *canal de Fox* à l'ouest, ne sont encore que très-imparfaitement explorées. Mais déjà le capitaine Parry a recueilli des indices suffisantes pour supposer, presque avec certitude, que toutes ces terres sont des îles plus ou moins grandes, séparées par plusieurs détroits qui unissent la baie de Baffin avec le canal de Fox. Les Esquimaux d'Amérique parloient des vaisseaux *kabloona*, c'est-à-dire européens, qui étoient venus visiter des terres où ils avoient été pêcher; ils en avoient même vu qui avoient fait naufrage parmi les glaces : ce ne peut être que des baleiniers venus de la baie de Baffin.

Le capitaine Parry se propose, à ce que croient ses amis, à remonter le canal de Fox en suivant, s'il est possible, cette longue chaîne d'îles, et en décidant ainsi la question relative à la communication entre les mers de Baffin et d'Hudson. Il espère trouver vers le canal, nommé *Prince-Regent's Inlet*, un passage vers la mer intérieure où il entra, lors de son premier passage, par le détroit Barrow, et que la carte qualifie de *mer Polaire*.

Il est évident que la direction ultérieure du capitaine Parry sera déterminée par les obstacles ou les facilités qu'il rencontrera; il cherchera toujours à s'approcher du détroit de Behring par une progression occidentale; mais si, par hasard, la mer dite *polaire* n'étoit qu'un grand golfe comme la baie d'Hudson, il cherchera à en déterminer l'étendue et la circonférence.

Il seroit possible que le continent d'Amérique soit entre la rivière Coppermine et celle de Mackenzie, soit entre ce dernier fleuve et le détroit de Behring, au lieu d'aller droit

de l'est à l'ouest, s'élevât jusqu'à la côte que M. Parry a nommée *Terre de Banks.*

Il se peut encore que ce navigateur intrépide, se trouvant arrêté du côté de l'Amérique par des plaines de glaces, prenne la résolution de se diriger, à travers l'archipel de la Géorgie du Nord, droit vers le pôle; et qui ne sait si cette pensée hardie dont le capitaine Parry a été très-flatté, ne le conduiroit pas à faire la tour du Groënland (si cette terre est une île), et à realiser enfin, dans un voyage scientifique, ces approches du pôle vaguement alléguées par des marins qui n'ont pas su en rendre un compte satisfaisant?

La destination du capitaine Lyon est plus positive; il va débarquer dans la baie Repulse pour traverser par terre l'espace entre son point de débarquement et les rivages de la mer Polaire, rivages désignés sur la carte d'après les indications des indigènes. Il doit suivre par terre ou en bateaux ces rivages, jusqu'à ce qu'il ait joint les découvertes faites par M. Franklin.

Le vaisseau *le Griper* hivernera dans la baie de Repulse, où le capitaine Lyon espère être de retour au printemps de 1825.

Nous sommes étonnés de ce que le gouvernement anglois n'ait pas envoyé un parti de chasseurs canadiens pour reconnoître de nouveau le grand fleuve Mackenzie. La postion plus approchée de Coppermine qu'on a donnée sur la carte à l'embouchure de ce fleuve, est fondée sur les rapports raisonnés d'un agent de la compagnie de nord-ouest. On ne sait absolument rien sur les côtes plus à l'ouest, et elles peuvent tout aussi bien s'étendre au nord qu'à l'occident.

Description de l'île du prince Edouard, dans le golfe de Saint-Laurent, par M. Stewart.

Plusieurs de nos lecteurs ont entendu parler de l'île de Saint-Jean, dans le golfe de Saint-Laurent; et quelques-uns d'eux se souviendront sans doute que, pour éviter qu'on ne la confondît avec d'autres îles du même nom, on l'a appelée *île du Prince Edouard*, en l'honneur de S. A. R. le duc de Kent. Quoiqu'elle n'ait point encore acquis une grande importance, elle a obtenu récemment des droits à notre curiosité, depuis que le lord Selkirk, connu par ses lumières et son amour pour l'humanité, a dirigé en personne l'établissement d'une colonie écossaise sur une partie inculte de son terroir. M. Stewart a évidemment profité d'une longue résidence dans cette île.

L'île a une étendue de 1,381,000 acres; elle a plusieurs havres excellens. Charlotte-Town, sa capitale, est dessinée régulièrement sur la rivière d'Hillsbourg, et est bien située pour le commerce. Cette ville ne fait encore que de naître; mais son havre est un des meilleurs du nord de l'Amérique. Son terrain est généralement uni; sa plus grande hauteur au-dessus du niveau de la mer n'excède pas cinq cents pieds, et les vagues semblent se jouer sur la côte; l'eau douce y est abondante et d'une excellente qualité, mais elle manque de pierres propres à bâtir. Les routes ont été établies avec une singulière facilité, et ajoutent aux avantages naturels de la navigation intérieure : la nature du terrain est une terre rouge et légère plus ou moins sablonneuse, cependant, dans quelques endroits, elle est grasse, forte et argileuse : les principaux arbres forestiers sont le hêtre, plusieurs variétés du bouleau, l'aune, l'érable, l'orme américain, le chêne rouge, le

[illegible] le saule et le [illegible] détails intéressans [illegible] *acer sacchari-*

[illegible] bois est d'un [illegible] très-beau poli et [illegible] Actuellement, la [illegible] le sucre qu'on [illegible] 25 mars, lorsque [illegible] pendant les dix pre- [illegible] varie tous les ans, [illegible] à l'instant de la [illegible] plus la sève est [illegible] n'est pas favo- [illegible] les jours où le [illegible] froide. Pour avoir [illegible] avec une hache une inci- [illegible] de profondeur et de [illegible] la forme d'un V et du [illegible] cette ouverture de [illegible] est guidée dans une [illegible] de bois mince fiché [illegible] toute sa force donne [illegible] Les personnes employées [illegible] les arbres pour s'assurer si [illegible] et pour la mettre dans [illegible] effet. On les transporte [illegible] à l'endroit destiné à la [illegible] jusqu'au camp du sucre. [illegible] consiste en trois chau- [illegible] que l'on suspend sur un grand [illegible] élève temporairement [illegible] bouillir la liqueur, d'abord dans la

chaudière la plus grande, et on la transvase ensuite dans les deux autres successivement, à mesure que la cuisson en réduit la quantité. Quand on remplit la seconde chaudière, on met aussitôt de la liqueur fraîche dans la première, et la cuisson se continue dans toutes les chaudières qui se remplissent successivement l'une par l'autre : il faut écumer fréquemment. Pour empêcher qu'en bouillant la liqueur ne s'échappe par-dessus les chaudières, on y jette de temps en temps un petit morceau de beurre ou de suif. Quand le sirop paroît être arrivé, dans la troisième chaudière, à l'état convenable, on le verse dans des moules de bois; la chaudière est alors remplie par la liqueur qu'on retire de la seconde, laquelle l'est à son tour par celle qui étoit dans la première que l'on remplit d'une liqueur nouvelle. De temps en temps on jette dans la chaudière la plus petite un peu d'eau de chaux pour provoquer la granulation. Pendant toute l'opération, il faut beaucoup de soin pour parvenir à faire du bon sucre. Avant de mettre la liqueur sur le feu, il faut la débarrasser des petits brins de bois et de toute substance étrangère. Le sucre, ainsi fabriqué, est quelquefois aussi blanc que le plus beau sucre, mais cela arrive rarement. La plus grande quantité étant faite assez malproprement est fortement colorée, extrêmement dure par une trop forte cuisson, difficile à casser et longue à se dissoudre. Toute cette fabrication est imparfaite dans toute l'île, quoiqu'elle puisse être très-avantageuse. Quand il est bien fait, ce sucre est d'un goût agréable et remplit toutes les conditions du sucre ; on obtient même un très-bon vinaigre en réduisant par l'ébullition trois galons de liqueur en un seul et en le faisant fermenter avec du levain. »

Le sucre, ainsi fabriqué, est tout bénéfice, étant fait dans un temps où on ne peut faire presque aucun autre travail

au-dehors. Trois jeunes garçons actifs qui travaillent ensemble peuvent faire chacun cent livres de sucre dans l'espace de quinze jours, et même davantage si la saison est favorable. Les érables se trouvent plus ou moins abondamment sur toute la surface de l'île ; la plus grande partie des habitans consomme tout le sucre qu'ils ont fabriqué, et plusieurs peuvent encore en disposer d'une grande quantité.

Les érables ajoutent beaucoup à la beauté des forêts dans l'automne, parce que ses feuilles quittent le vert et se revêtent alors d'un riche cramoisi et d'un bel écarlate.

La liste des animaux que présente M. Stewart est incomplète et offre peu d'intérêt à ceux qui connoissent la zoologie américaine : les veaux marins y sont rarement abondans, et il ne se trouve dans l'île aucun reptile dangereux. Les ravages que cause le *sorex murinus* ou le mulot paroissent avoir été exagérés. Voici ce que M. Stewart dit à cet égard : Pendant les trente années que j'ai appris à connoître ce pays, et surtout depuis les vingt années que j'y ai fixé ma résidence, je n'ai jamais appris que les souris avoient fait des dégâts dans le blé, deux ou trois années exceptées, encore ce ravage n'étoit-il que partiel et nullement général dans toute l'île. Je sais que, dans la Nouvelle-Ecosse, on dit que ces dégâts sont fréquens ; et cependant, d'après la quantité de grains que nous y expédions tous les ans, ils auroient dû depuis long-temps abandonner une opinion également fausse et injuste. La mer qui baigne l'île est remplie d'une grande variété d'excellens poissons.

Quant au climat, l'hiver y est moins rude que dans la Nouvelle-Ecosse, New-Brunswick et le Canada, et il n'est point, comme ces deux premiers pays, chargé de brouillards continuels. Cette saison cependant est sujette à une grande variété dans sa température et dans sa durée ;

les vents d'est, qui sont froids et humides, règnent presque constamment pendant tout le mois de mai. En juin, le pays prend un aspect riant et animé, et l'air est parfumé par les fleurs des arbres et par les plantes et les arbrisseaux aromatiques ; en juillet et août, le temps est beau et constamment chaud ; le thermomètre se tient ordinairement entre 70 et 80 degrés, et monte quelquefois jusqu'à 86, avec une brise régulière du sud-ouest qui, venant de la mer, contribue beaucoup à modérer la chaleur.

On y voit des aurores boréales dans toutes les saisons de l'année, et elles sont ordinairement les avant-coureurs d'un vent du sud et de la pluie ; leur éclat est quelquefois très-brillant, et présente dans un atmosphère pur un beau spectacle ; elles commencent en général vers le nord, s'avancent vers le zénith, et remplissent quelquefois tout l'atmosphère de rayons de lumière variés de bleu, de rouge et de jaune de teintes diverses : dans une nuit calme, on entend quelquefois le son qui résulte de ces mouvemens de lumière.

Quoique les rhumes et les rhumatismes soient assez communs, le climat est en général fort sain : on n'y connoît point les fièvres intermittentes et autres maladies communes dans les Etats-Unis ; enfin, une grande partie des habitans arrive-t-elle à un âge avancé, et leur mort n'est qu'un décroissement successif des forces naturelles.

Le froment, l'orge, l'avoine, le seigle, les pois, les patates et les navets y sont généralement cultivés et offrent d'abondantes récoltes : on y trouve la plus grande partie des plantes potagères qui sont communes en Angleterre, et même les groseilles blanches et rouges, les pommes, les prunes et les cerises y viennent bien ; les chevaux, les bœufs, les moutons, les cochons y sont nombreux, et la volaille domestique de toute espèce y est grasse et abondante. Le principal obstacle qui s'oppose à l'améliora-

III.

NOUVELLES.

Mesures du méridien, etc.

« Helgoland, 8 juillet.

» On a commencé, les premiers jours de ce mois, sur notre île, les observations astronomiques et chronométriques qui ont pour but de réunir la mesure du méridien calculée en Danemark et dans le pays d'Hanovre, avec celle qui a été faite antérieurement en Angleterre. M. le professeur Schumacher est chargé, par le gouvernement danois, de diriger, à l'observatoire établi dans l'île à cet effet, les opérations astronomiques et géodésiques, tandis que M. le docteur Tiarks répétera, par ordre du gouvernement anglois, à Greenwich, Helgoland, Altona, etc., les recherches chronométriques nécessaires pour fixer la longitude. Ce dernier est arrivé ici, le 2, de Londres, après une traversée de trente-six heures, sur le bateau à vapeur *la Comète*, équipé pour cette expédition; il est parti, le 3, pour la Norvège, où il conduit à Christiansand le célèbre chimiste sir Humphrey Davy, qui se propose de faire dans ce voyage maritime des recherches sur le rapport spécifique du cuivre et du fer dans l'eau de mer. On attend aujourd'hui le retour de *la Comète*. Il y a à bord de ce bâtiment vingt-neuf chronomètres fabriqués par les plus habiles artistes d'Angleterre, et qui, au moyen d'un appareil particulier, n'éprouvent aucun dérangement par les balancemens du vais-

seau; ils sont dressés dans une chambre spacieuse. Il y a sur différens points de la mer du Nord des bateaux de charbon à l'effet de pourvoir *la Comète* du combustible nécessaire; il en consume par heure neuf *bushels*, et la force du mécanisme de ce bateau équivaut à celle de quatre-vingts chevaux. »

Voyage de M. Mollien dans la Colombie.

M. Mollien est sur le point de publier la Relation du voyage qu'il a fait l'année dernière dans la république de Colombie (1); l'époque où cet ouvrage va paroître, ne peut manquer d'exciter l'intérêt tant des politiques que des amateurs de voyages.

Nous avons eu communication de quelques chapitres de cette Relation, et nous osons lui prédire un succès mérité. Les races croisées qui peuplent l'Amérique, le vigoureux mulâtre, le terrible *zambo*, le doux métis, sont l'objet de plusieurs observations neuves. Le voyage que M. Mollien a fait en Afrique l'a mis à même d'établir, entre les habitans de cette partie de l'ancien monde et ceux du nouveau continent, des rapprochemens utiles et curieux.

On lira avec fruit les remarques sur l'effet des températures diverses, et spécialement sur le prétendu *printemps* perpétuel des vallées des Cordillères. Les grandes scènes de la nature, et entre autres la cataracte de Tequendama, sont décrites avec intérêt. M. Mollien passe ensuite à des notices historiques sur Bolivar, Narino, Montilla, Paës et d'autres chefs colombiens, ainsi que sur les événemens

(1) Voyage dans la république de Colombie, par M. Mollien. Paris, chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23.

politiques qui ont amené l'émancipation de l'Amérique. Il a mis dans ses jugemens cette modération qu'on demande aux voyageurs ; d'ailleurs, il s'est en général borné à présenter les faits pour laisser aux lecteurs la liberté de se former une opinion. Les renseignemens entièrement nouveaux que donne M. Mollien sur la législation, le gouvernement, les finances et le commerce de la Colombie sont d'autant plus précieux, que, depuis long-temps, on en publie de si étranges et de si contradictoires, qu'il est impossible de les concilier ensemble.

Il évalue la population de la Colombie à 2,600,000 individus, y compris Quito et Panama : la ville de Bogota, siége du gouvernement, en compte 30,000, et celle de Quito en renferme autant; Caracas est encore en ruines; Carthagène, la ville la mieux fortifiée, a 18,000 habitans; Guayaquil est une place très-riche.

Les moyens militaires du gouvernement sont foibles ; il n'y a pas 60,000 fusils et peu d'artillerie ; mais les *bergers* de Bolivar et les *lanciers nègres* de Paës sont, non pas invincibles, mais *inattaquables ;* ce sont de nouveaux Parthes.

L'itinéraire qu'a suivi M. Mollien offre beaucoup d'objets nouveaux : la Magdalena, sur laquelle il a navigué, est un fleuve dont l'importance égale celle de l'Orénoque ; cependant on a presque ignoré jusqu'à présent quels sont les moyens de transport, les dangers ou les avantages que ce canal de la Cordillère de la Nouvelle-Grenade peut présenter.

Arrivé à Bogota, M. Mollien donne une description détaillée de cette capitale : le séjour considérable qu'il y a fait garantit suffisamment l'authenticité de ses renseignemens. Après avoir exploré plusieurs provinces voisines de Bogota, M. Mollien continue à remonter la vallée de la

Magdalena; rendu à Popayan, il descend dans les plaines du Cauca, si riches en mines d'or, et traverse la branche la plus occidentale de la Cordillère; il est alors sur les bords du Grand-Océan. Dans le port de San-Buenaventura, d'où il devoit partir, il se trouva à même de recueillir sur le pays de Choco une foule de documens intéressans dont il n'a pas manqué d'enrichir sa Relation; de San-Buenaventura il va à Panama, traverse l'isthme de ce nom et retourne par la Jamaïque et l'Angleterre en France, après un voyage qui a duré dix-huit mois.

L'impartialité, la franchise, une narration vive, simple et agréable, font de cette relation une lecture très-intéressante.

Publication du Voyage de M. de Minutoli.

La relation intéressante du voyage de M. le général Menu de Minutoli en Egypte et au temple de Jupiter-Ammon vient de paroître, à Berlin, à la librairie de Rucker, par les soins du savant antiquaire le professeur Tœlken. Ce magnifique ouvrage, accompagné de trente-huit planches lithographiées et en partie enluminées, contient ce qu'il y a de plus important dans les nouvelles découvertes relatives aux hiéroglyphes, à la mythologie et à l'architecture des anciens Egyptiens. L'éditeur a tiré un grand parti des richesses qu'offre en ce genre la bibliothèque royale et des collections du général Minutoli, qui se trouve maintenant en Suisse, et qui les a cédées au gouvernement.

Les cinquante rouleaux de papyrus qu'il a rapportés d'Egypte sont presque entièrement développés et occupent nos antiquaires, surtout M. le ministre d'état *Guillaume*

de Humboldt, qui se rend tous les jours à la bibliothèque pour suivre cet important travail.

Découverte de l'archipel Gascon.

L'estimable négociant, M. *Balguerie*, de Bordeaux, vient d'adresser à la *Société de Géographie*, dont il est membre, les nouvelles suivantes :

Extrait du journal du navire le Larose, *dans sa traversée de Batavia à Manille, à contre-mousson, par les détroits de l'Est, sous le commandement du capitaine* Chemisard.

L'extrémité occidentale de la grande île Xulla-Talyabo est coupée, suivant le rhumb vrai nord, 10° est, et peut avoir vingt-cinq milles d'étendue nord et sud. La pointe ou le cap Sud gît par 1° 5′ 6″ de latitude sud et par 122° 07′ 10″ de l'est de Paris, déduite d'observations de distances faites deux jours avant. Ce cap est une terre morne et très-élevée qui peut s'apercevoir à quinze lieues et plus en mer : il est probablement détaché du corps de l'île principale; mais je n'ai pu m'en assurer. Je le nommai cap *Stuttenberg*. A partir de ce cap jusqu'à la pointe qui suit à l'est, que je nommai pointe d'*Adien-Vat*, et qui doit être la terre la plus sud de l'île Xulla, la côte court est 38° sud. Vers la partie nord-ouest de Xulla se trouvent quelques îles petites, rapprochées, qui m'ont paru être au nombre de trois et fort proches de la côte; dans l'ouest de celles-ci et dans le nord-nord-ouest du cap Stuttenberg, à 12 ou 15 milles environ de distance, gît l'île que je nommai *Larose*. Elle est petite, boisée, et court est et ouest l'espace d'en-

viron quatre milles; elle est bornée au sud par un récif de corail sur lequel la sonde a donné un mille au large, sept et neuf brasses, et l'eau augmente graduellement en avançant au sud; elle est située à trois lieues environ de la côte de Xulla. Dans l'ouest de l'îlé Larose, à trois ou trois lieues et demie de distance, gît une île beaucoup plus étendue courant nord et sud, ayant trois à quatre milles de largeur et sept environ de longueur. Sa pointe nord gît quelque peu au sud de l'île Larose, et il s'y trouve un îlot détaché. Cette pointe m'a paru être moins large que celle du sud, qui forme comme la base d'un triangle : je nommai celle-ci l'*île Balguerie*. A sa pointe sud se projette, jusqu'à six ou sept milles de distance, un banc de rochers de corail blanc qui se perd en pointe vers le sud; il paroît fort clair, et, à trois ou quatre milles d'éloignement, droit dans le sud de l'île Balguerie, la sonde m'y donna quatorze brasses de suite après quelques jets de brasses, et, sur le plus haut, sept et demie. La pointe sud du banc gît nord-nord-est et sud-sud-ouest avec la pointe est de l'île *Lescan*. Cette dernière, haute et étendue de six à sept milles est un quart sud-est et sud un quart nord-ouest, et de deux et demi à trois milles de large, est bordée d'un banc de récifs qui paroît dangereux, et peut s'étendre à trois milles au large. C'est la plus orientale d'un groupe d'îles fort nombreux que j'ai nommé, d'après le lieu de construction du navire, l'*archipel Gascon*. Cet archipel est formé au nord-est de deux chaînes parallèles d'îles de fer fort élevées qui laissent entre elles un canal fort étroit qui m'a semblé profond, et dont la direction est nord-nord-ouest et sud-sud-est. Ces chaînes commencent au parallèle de l'île Lescan et s'étendent au nord, et la plus orientale vient joindre la pointe ouest de cette île. Dans le sud et le sud-est, et sans intervalle, se trouve l'autre partie de l'Archipel formée de petites îles

basses très-rapprochées, et unies par des bancs et des hauts fonds qui se projettent de leur extrémité.

L'île Lescan gît à cinq ou six lieues dans le sud, 80 degrés ouest du cap Stuttenberg.

J'ai appelé *détroit Balguerie* celui que je viens de décrire, compris entre l'archipel Gascon et l'île Lescan, vers l'ouest et l'île Xulla-Talyabo à l'est, et qui se trouve formé de trois passages ou canaux qui m'ont paru tous praticables et offrir un bon louvoyage.

Rivière Brisbane.

M. Oxley, ingénieur-géographe de la Nouvelle-Galles du Sud, vient d'ajouter aux découvertes qu'il avoit déjà faites dans l'intérieur du pays, celle d'une rivière d'une étendue considérable dont l'existence avoit échappé aux explorations du capitaine Flinders, et qui ne se trouvoit pas sur la route que devoit suivre le capitaine King. Cette rivière décharge ses eaux dans la baie Moreton, par 27° 35′ de latitude australe.

En décembre 1823, le gouvernement anglois fit explorer cette baie dans la vue d'y fonder un établissement où devoient être relégués les convicts condamnés par un second jugement. C'est pendant le cours de ces travaux que fut découverte la nouvelle rivière dont il s'agit, et à laquelle on a donné le nom de *Rivière Brisbane*. Elle arrose une riche contrée, et est navigable pendant vingt milles pour les vaisseaux qui calent seize pieds d'eau : au-delà de cette distance, l'eau est parfaitement douce. M. Oxley s'avança encore jusqu'à trente milles sans apercevoir de diminution dans la largeur ou dans la profondeur de la rivière, si ce n'est sur un point, à quinze toises du bord, où une masse de rochers la rétrécit en s'élevant de plus de douze pieds au-dessus de l'eau. En cet endroit, et du sommet d'une colline, on peut observer que le cours de la rivière s'éten-

doit au-delà d'environ trente ou quarante milles. Au point où s'arrêta M. Oxley, la marée monte de quatre pieds six pouces ; il fut impossible à cet ingénieur de poursuivre plus loin son investigation, à cause des maladies de ses gens, de la chaleur et du manque de provisions; mais il a dû reprendre son exploration à l'automne suivant. Le pays étoit plat jusqu'aux bornes de l'horizon, dans la direction du sud au nord-ouest, et aussi loin qu'on pouvoit apercevoir le cours sud-ouest de la rivière. Cette circonstance, jointe au peu de rapidité du courant et à la profondeur du fleuve, fit penser à M. Oxley que la rivière pouvoit être navigable pour des vaisseaux considérables à une très-grande distance, probablement jusqu'à cinquante milles au-delà du lieu où il s'est arrêté. Il n'est pas probable qu'elle soit sujette aux débordemens; et, d'après la nature du pays et quelques autres circonstances, on ne doit pas croire que cette rivière prenne sa source dans une région montagneuse, mais plutôt qu'elle sort d'un lac qui pourroit bien être le bassin qui reçoit tous les torrens que M. Oxley traversa lui-même pendant son expédition de 1818, entre autres le Karry, le Bowen, et les rivières Field et Peel.

M. Field a lu, à la société d'agriculture de la Nouvelle-Galles, un mémoire pour prouver que la rivière Brisbane ne pouvoit pas être l'écoulement du lac intérieur dans lequel finit la rivière Macquarie, puisque le cours entier de cette rivière se dirige pendant trois cents milles au nord-ouest, et qu'il faudroit lui supposer une déviation régulière et immédiate de près de quatre cents milles au nord-est pour se rendre dans la baie Moreton; et alors l'élévation de sa source au-dessus du niveau de la mer ne donneroit à tout son cours qu'une pente d'environ deux pieds par mille, tandis que M. Oxley a trouvé que, dans un endroit, la pente du Macquarie étoit de quatre cent trente-sept pieds pour cinquante milles, et, dans un autre, de sept cent cinquante pieds aussi pour cinquante milles environ; et, d'après les calculs de sir Thomas Brisbane, ce fleuve auroit, dans une étendue de trente milles, une pente de onze cent quarante pieds ; mais une pente aussi considérable paroît impossible là où il n'y a pas de cataractes : aussi ce résultat doit être attribué à quelque erreur commise dans l'emploi du baromètre.

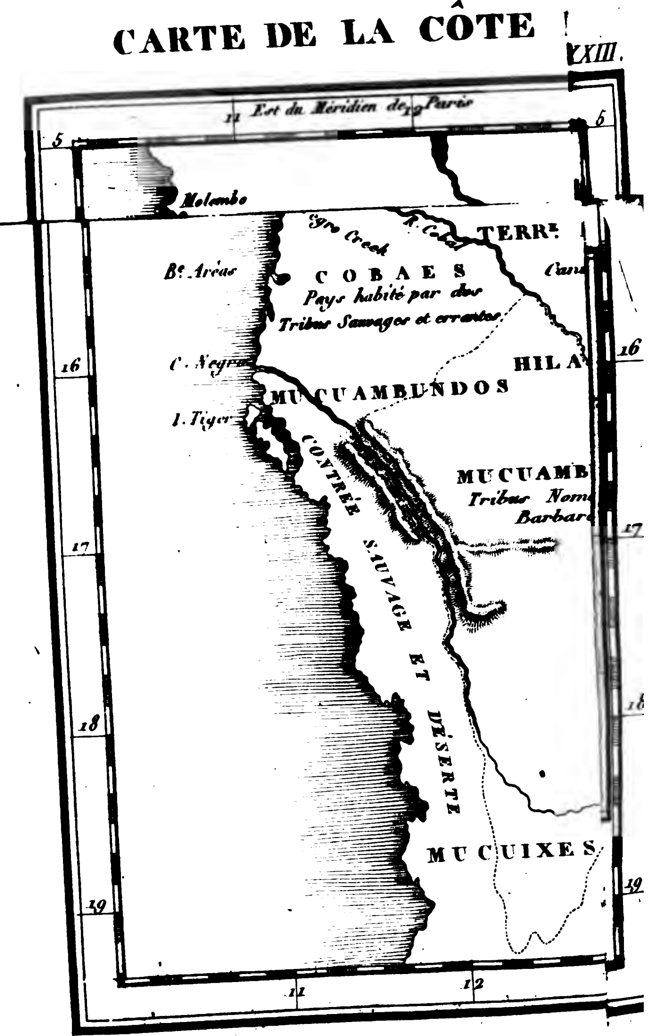
Quelle que puisse être, au reste, son origine, cette rivière est la plus considérable qui ait encore été découverte à la Nouvelle-Hollande et celle qui promet les plus grands avantages à la colonie, car elle procure une communication par eau avec la mer à une vaste étendue de terres qui ont paru à M. Oxley susceptibles de nourrir les plus riches productions des tropiques.

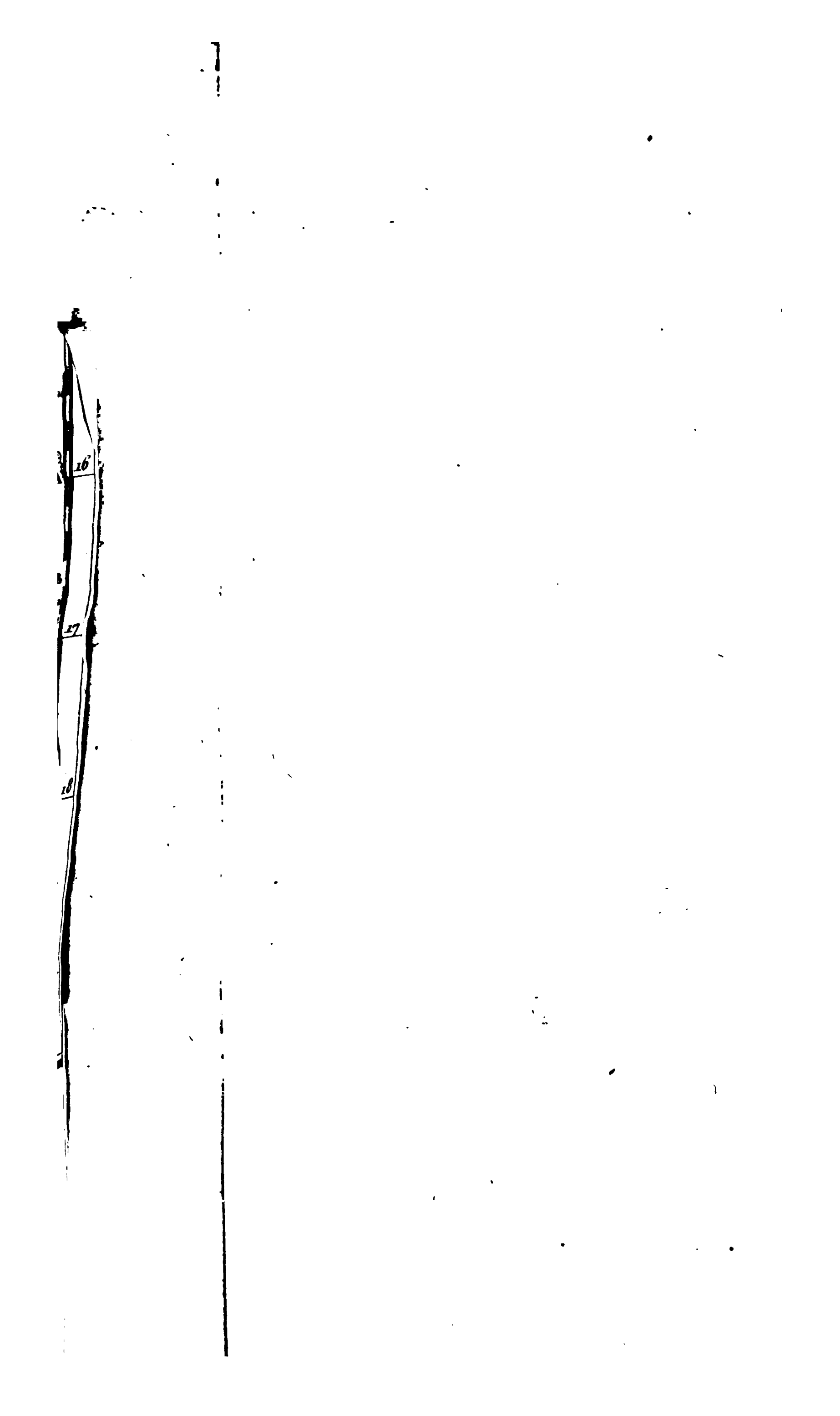
(*Bulletin de la Société de Géographie.*)

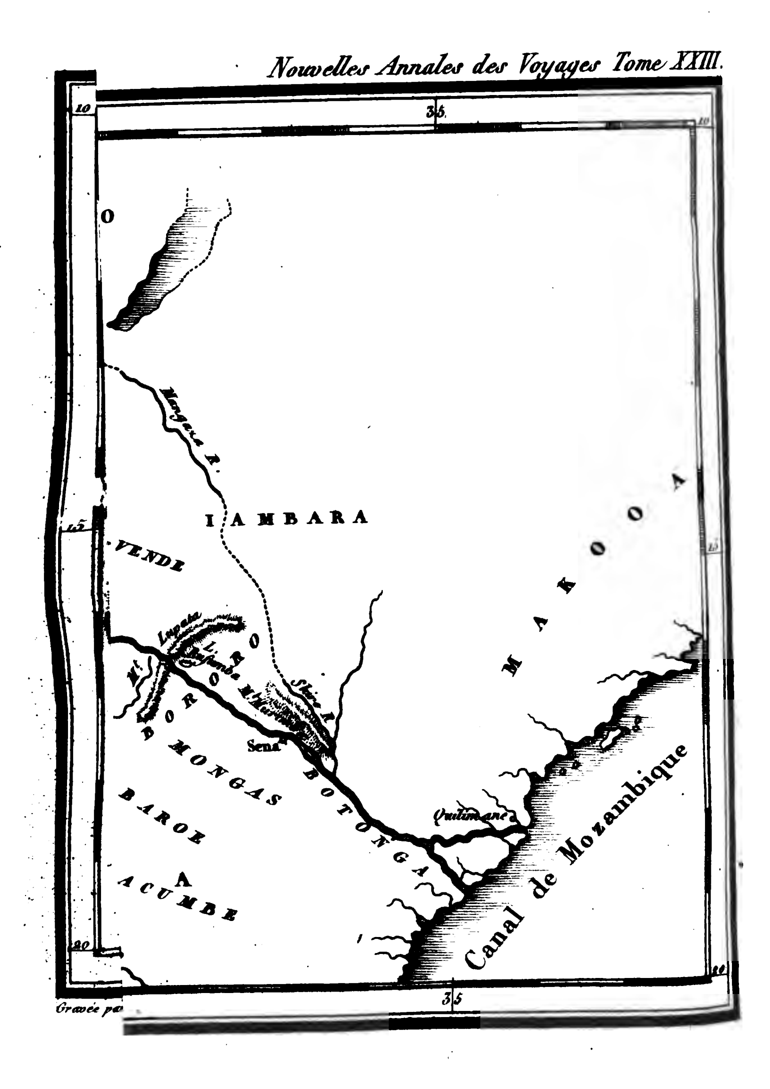
Nouveau voyage de M. de Langsdorf dans le Brésil.

Suivant des lettres de Rio-Janeiro, du 8 avril, M. le baron de Langsdorf, conseiller d'état et consul général de Russie au Brésil, qui, déjà, l'année dernière, a fait un voyage scientifique dans les montagnes d'Orgel, et qui a envoyé à son souverain, outre une description de ce voyage, une très-belle carte de géographie, un grand nombre de dessins et une collection extrêmement riche de plantes, de semences, d'oiseaux, de mammifères, etc., étoit alors sur le point d'entreprendre un second voyage de long cours dans les provinces de l'intérieur de l'Amérique méridionale qui sont encore entièrement inconnues. Son projet étant d'y pénétrer aussi avant que possible, il est probable que son voyage ne durera guère moins de deux ans. Les savans qui accompagneront M. de Langsdorf sont : M. Riedel, botaniste de Hanovre; M. Rubzoff, astronome de Pétersbourg; M. Rugendas, paysagiste d'Augsbourg, et M. Menetrier, naturaliste de Paris. On a lieu d'attendre de ce voyage les résultats les plus intéressans pour toutes les parties des sciences.

CARTE DE LA CÔTE






10
35
15
20
I A M B A R A
VENDE
B O R O R O
B O T O N G A
MONGAS
BAROE
A
ACUMBE
M A K O O A
Sena
Canal de Mozambique
Gravée par

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE M. CORRÉA DE SERRA;

Lue à la Société philomatique de Paris le 17 avril 1824;

Par D. François D'ALMEIDA.

Si, dans ces derniers temps, les sciences n'ont pas fait autant de progrès en Portugal que dans quelques autres pays de l'Europe, il ne faut cependant pas croire que les descendans des plus célèbres navigateurs modernes, dont les découvertes furent si utiles aux sciences, à l'industrie et à la civilisation, soient restés étrangers au grand développement de notre siècle. L'estimable savant sur lequel nous allons donner une courte et imparfaite notice, est une des preuves de ce que nous venons de dire.

Joseph-François Corréa de Serra, secrétaire perpétuel de l'académie royale des sciences de Lisbonne, membre de la société royale de Lon-

dres, correspondant de l'institut de France, membre de la société philomatique de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes, naquit à Serpa, en Portugal, en 1750. Son père, propriétaire et jurisconsulte, ne possédoit qu'une médiocre fortune; mais il trouva dans une sage économie le moyen de donner à ses trois enfans une brillante éducation. Le jeune Corréa montrant dès ses premières années une grande vivacité d'esprit et beaucoup de goût pour l'étude, son père se décida à le faire voyager, et le conduisit lui-même à Rome, et de là à Naples, où le célèbre abbé Genovesi se chargea de terminer son éducation. M. Corréa, après avoir fini ses études à Naples, revint à Rome, où il entra dans l'état ecclésiastique. Les nombreux monumens de cette ville, jadis si célèbre, excitèrent bientôt en lui le goût de l'étude de l'antiquité et des langues anciennes; mais, ne pouvant se contenter de la connoissance de l'histoire des hommes, il s'appliqua aussi à l'étude des sciences naturelles; et, après en avoir acquis des idées générales, il se livra de préférence à la botanique, science qu'il cultiva toute sa vie, et qui lui procura de grandes consolations dans ses malheurs.

En 1777, le duc de Lafoens pressa M. Corréa de revenir en Portugal; il céda aux instances de son ami; et, voulant signaler son retour dans sa patrie par quelque service rendu aux sciences, il

suggéra à M. de Lafoens l'heureuse idée de créer une académie des sciences à Lisbonne. Le duc de Lafoens, ami éclairé des connoissances utiles, suivit avec enthousiasme le plan tracé par M. Corréa : l'académie royale des sciences de Lisbonne se forma, en 1779, sous la protection de la reine Marie Ire; et, dans la première séance de la nouvelle académie, M. Corréa fut nommé à l'unanimité son secrétaire perpétuel.

Cette académie, composée des savans les plus distingués du Portugal, publia dans ses mémoires un grand nombre d'écrits très-intéressans sur les sciences exactes, sur les sciences naturelles, sur l'agriculture, la législation, l'histoire, etc. M. Corréa, jouissant de l'estime des hommes les plus éclairés de sa patrie, cherchant à y répandre le goût des sciences, et continuellement occupé de travaux utiles, sembloit être à l'abri de la malveillance; mais le fanatisme et l'ignorance ne pouvoient voir d'un œil tranquille l'ennemi de leur affreuse puissance. En 1786, il fut dénoncé à l'inquisition, et il auroit été victime de ce tribunal, s'il n'eût pris le parti de se réfugier en France. Il y fit connoissance avec plusieurs des savans de cette terre hospitalière, où le vrai mérite fut toujours dignement apprécié.

Cependant les ennemis les plus puissans de M. Corréa ayant perdu quelque temps après le pouvoir dont ils étoient revêtus, il revint en Por-

tugal ; et, toujours dominé par l'amour de sa patrie, il reprit, sans songer à se venger, ses anciennes et utiles occupations. Ce fut à cette époque qu'il vit arriver à Lisbonne son ami Broussonnet, qui fuyoit les excès de la révolution de France. Corréa s'empressa de le présenter au duc de Lafoens, président de l'académie, qui pourvut à tous ses besoins, et le logea dans le palais de l'académie, où Corréa et quelques savans distingués venoient tous les jours s'entretenir avec lui sur l'histoire naturelle. La protection du duc de Lafoens et l'amitié de M. Corréa auroient sans doute engagé Broussonnet à rester long-temps en Portugal, si quelques étrangers, qui se trouvoient alors à Lisbonne, ne l'eussent accusé d'être partisan des principes d'une révolution dont il n'étoit que la victime.

M. Corréa, prévoyant qu'on lui feroit un crime du dévouement qu'il avoit montré pour son ami, se retira à Londres, où sir Joseph Banks l'accueillit d'une manière fort distinguée, et le présenta à la société royale, qui l'admit sur-le-champ au nombre de ses membres.

En 1797, don Rodrigue de Souza, alors ministre de la marine en Portugal, ami de M. Corréa, et digne appréciateur de son mérite, le fit nommer conseiller de légation à Londres ; mais le ministre de Portugal près cette cour ne con-

sentit jamais à ce que M. Corréa remplît les fonctions de sa place, et chercha même à donner contre lui les préventions les plus injustes. Tant de contrariétés dégoûtèrent M. Corréa de la carrière diplomatique, et lui firent préférer la société des savans à celle des diplomates. Il profita de la paix d'Amiens pour retourner à Paris, où il ne s'occupoit que de science et de littérature, et ne fréquentoit que la société des savans avec lesquels, disoit-il, on ne risque rien et on gagne toujours. La troisième classe de l'institut (académie des *inscriptions* et belles-lettres) le nomma son correspondant, et plusieurs autres sociétés savantes s'empressèrent de se l'associer. Il fréquentoit beaucoup le Jardin des Plantes, où il trouvoit le double avantage d'augmenter ses connoissances et de pouvoir se livrer aux douceurs de l'amitié. Les illustres professeurs de cet incomparable établissement, ces savans aussi respectables par leur connoissance que par leur caractère, lui conservent le souvenir le plus honorable.

M. Corréa, doué d'une mémoire étonnante et d'un esprit plein de vivacité, étoit extrêmement agréable dans la société; ses nombreux voyages lui ayant fait connoître plusieurs hommes célèbres, lui avoient fourni un grand nombre d'anecdotes qu'il racontoit de la manière la plus intéressante : on cite encore à Paris plusieurs

de ses mots heureux ; ainsi nous avons souvent entendu répéter aux botanistes ce qu'il dit à propos des plantes, souvent si singulières, de la Nouvelle-Hollande. « La végétation de la Nou-» velle-Hollande est Flore au bal masqué. »

En 1813, M. Corréa partit pour New-York, et quelque temps après il vint à Philadelphie, où il fit un cours de botanique avec un tel succès, que l'université voulut le nommer professeur ; il refusa cet honneur, ne voulant pas se détacher de sa patrie, malgré les injustes persécutions dont il avoit été la victime. Il voyagea beaucoup dans l'Amérique septentrionale ; et, quoique la botanique fût le principal but de ses voyages, il en profitoit cependant en véritable philosophe et en homme d'état, cherchant à découvrir les causes des progrès rapides que ce pays a faits en si peu de temps : il en connoissoit les institutions et les hommes les plus distingués.

En 1816, le gouvernement portugais rendit une justice (trop tardive) au mérite de M. Corréa, en le nommant ministre près le gouvernement des Etats-Unis. M. Corréa occupa cette place avec une telle distinction, qu'en bien peu de temps sa réputation comme diplomate égala celle qu'il avoit déjà comme savant. Nommé, en 1819, conseiller des finances en Portugal, il ne voulut rentrer dans sa patrie qu'après avoir revu ses amis de Londres et de Paris : il arriva dans cette der-

nière capitale au commencement de 1821. Nous fûmes témoins des honneurs qu'il y reçut; nous l'accompagnâmes le jour qu'il se présenta à l'académie des sciences : les membres de ce corps savant le comblèrent des plus grands témoignages d'estime. En sortant il nous dit, avec attendrissement, que l'accueil que les plus illustres savans de l'Europe venoient de lui faire flattoit plus son amour-propre que tous les honneurs qu'il avoit reçus comme diplomate. . . . . . .

De retour dans sa patrie, il sentit s'aggraver de plus en plus un *diabetes* qui, depuis quelque temps, le faisoit souffrir beaucoup, et il ne lui fut plus possible de se livrer avec la même assiduité à ses utiles occupations. Elu, en 1823, député aux cortès, sa mauvaise santé ne lui permit pas de prendre une part très-active aux discussions : il fut cependant membre de plusieurs commissions de cette assemblée, et ses opinions furent toujours celles de l'homme éclairé et ami de sa patrie. Lorsqu'un député osa attaquer l'académie royale des sciences de Lisbonne, M. Corréa, malgré le mauvais état de sa santé, lui répondit avec beaucoup de chaleur et d'esprit, et cette réponse, quoique fort courte, fit à l'instant décider la question en faveur de l'utile établissement.

La maladie de M. Corréa s'aggravant tous les jours, les médecins lui conseillèrent d'aller

prendre les eaux de Caldas; mais, malgré les soins qui lui furent prodigués, il succomba, le 11 septembre 1823, à l'âge de soixante-treize ans.

Il conserva jusqu'à la fin de sa vie la même vivacité d'esprit, une mémoire étonnante et un grand amour des sciences, qu'il chercha toujours à communiquer à ses compatriotes.

Sa vie fut trop orageuse pour qu'il lui ait été possible de publier de grands ouvrages : cependant, si ses écrits ne sont pas nombreux, tous contiennent des observations très-exactes, très-importantes et entièrement nouvelles à l'époque où il les publia ; tous offrent des idées lumineuses, des aperçus ingénieux et un caractère d'originalité qui les rend toujours intéressans, lors même que les faits qu'ils ont fait connoître n'ont plus besoin d'être prouvés. On nous assure qu'outre ce qu'il a donné au public, il possédoit encore un grand nombre de notes manuscrites : nous espérons que ses dignes héritiers s'empresseront de publier celles qui peuvent contribuer au progrès des sciences et des lettres. Tout ce qui portera le nom de M. Corréa sera reçu avec le plus grand intérêt.

OUVRAGES DE M. CORRÉA.

1° M. Corréa ayant rassemblé un grand nombre de manuscrits précieux sur l'histoire du Portugal, il publia, par ordre de l'académie royale des sciences de Lisbonne : 1° *Vie de l'infant Edouard ;* 2° *Collections des chroniques et documens inédits des quatre règnes de Jean I, Edouard, Alphonse V et Jean II de Portugal.*

[M. Corréa possédoit une collection très-curieuse des lettres inédites des ambassadeurs portugais, d'où il se proposoit d'extraire des mélanges historiques] (1).

2° *On the fructification of the submersed Algæ.* —*Philosophical Transactions*, 1796, p. 494.

Depuis que l'on a étudié les Algues avec tant de soin, ce mémoire a presque entièrement perdu son intérêt ; mais on en sent tout le mérite lorsqu'on se reporte à l'époque où écrivoit l'auteur, et où l'on avoit encore si peu étudié la fructification des plantes marines. M. Corréa se trompa sans doute lorsqu'il soutint que le *mucus* contenu dans les vésicules des Algues en étoit le pollen ; mais du moins il entrevit quelques vé-

(1) Les additions marquées [ ] sont d'un des rédacteurs des Annales des Voyages.

rités, et son travail excita les observations à faire des recherches plus approfondies.

3° *On a submarine forest on the east coast of England.* — *Philosophical Transactions*, 1799, p. 145.

L'auteur donna dans ce travail une description fort détaillée des forêts submergées du Lincolnshire, et cherche à établir, par une suite de raisonnemens et de faits, l'histoire de leur engloutissement.

[Ce mémoire a été publié en françois, par l'auteur lui-même, dans les anciennes *Annales des Voyages*, Tom. I, p. 169.]

4° *On two genera of plants belonging to the natural family of the Aurantia.* — *Transactions of the Linnean society*, vol. V, p. 218.

Deux plantes avoient été appelées, l'une par Linné, *Crateva marmelos*; l'autre par Kœnig, *Crateva balangas*. Avec la sagacité qui le distinguoit, Corréa reconnut que non seulement elles n'appartenoient pas au genre *crateva*, mais qu'elles devoient même sortir de la famille des Capparidées. Il en examina soigneusement les caractères; il reconnut l'identité de ces caractères avec ceux de la famille des *Orangers*, et il fit des deux plantes deux genres nouveaux, *Eglè* et *Fe-*

ronia, qu'il décrivit d'une manière très-détaillée.

5° *On the Doryanthes a new genus of plants from New-Holland next a-kin to the Agave.* — *Transactions of the Linnean society*, vol. VI, p. 218.

Dans ce petit mémoire, l'auteur trace avec habileté les caractères du beau genre *Doryanthes*, et montre qu'il doit être placé près de l'*Agave*.

6° *Observations sur la famille des Orangers et sur les limites qui la circonscrivent.* — *Annales du Muséum*, vol. VI, p. 371.

L'auteur examine dans ce mémoire quels sont les caractères de la famille des *Orangers*. Prenant pour type le genre *Citrus*, l'un des mieux connus de cette famille, il passe en revue l'organisation des diverses parties des espèces de ce genre, et cherche jusqu'à quel point d'autres genres peuvent s'écarter de la même organisation, sans devoir cependant être éloignés du groupe des *Orangers*. Ce travail peut servir de modèle aux botanistes qui discutent les rapports des plantes. On y remarque une tournure originale et une vivacité d'esprit qui ajoute un nouveau prix à la justesse de l'observation.

7° *Mémoire sur la germination du Nelumbo.* — *Annales du Muséum*, vol. XIV, p. 174.

Lorsque l'auteur composa ce mémoire, une

discussion s'étoit élevée entre deux botanistes célèbres sur la classification du *Nelumbo*. M. Richard rapportoit cette plante aux monocotylédones; M. Mirbel, au contraire, en faisoit une dicotylédone, et regardoit le corps radiculaire de Richard comme formé de deux cotylédons. M. Corréa prit un parti mitoyen entre ces deux illustres adversaires. Pour lui, les cotylédons de M. Mirbel sont, comme pour M. Richard, un corps radiculaire; mais il n'en considère pas moins le *Nelumbo* comme monocotylédon, et il l'assimile à la *Cuscute*, qui, sans avoir de lobes, doit cependant être placée au milieu des végétaux bilobés. Les botanistes ne regarderont peut-être pas la question comme décidée; mais le mémoire de M. Corréa restera toujours comme une preuve de cette finesse d'observation qu'il portoit dans tous ses travaux.

8° Dans une suite de mémoires insérés dans les Annales du Muséum, Tom. VIII, IX et X, M. Corréa, marchant sur les traces de Gærtner, a donné, sous le titre d'*Observations carpologiques*, les caractères d'un assez grand nombre de fruits; et chaque fascicule est précédé de généralités dont quelques-unes sont du plus haut intérêt. Ainsi il montre la nécessité de décrire avec les fruits les organes accessoires qui persistent autour d'eux, et qu'il appelle *induviæ*. Il entre

dans des détails fort curieux sur ces faisceaux de fibres qu'il nomme *cordon pistillaire*, et qu'il avoit déjà fait connoître dans les mémoires de la société royale de Londres. Ailleurs, il cherche à montrer la différence de l'embryon monocotylédon et de l'embryon bilobé, et c'est dans cette partie de son travail qu'il indique cette idée ingénieuse et vraie peut-être, qu'il a depuis développée dans les bulletins de la société philomatique; savoir, que toutes les semences ont originairement un périsperme, mais qu'il n'est pas dans toutes absorbé à la même époque par la plantule. A la tête d'un autre fascicule, on trouve une comparaison extrêmement ingénieuse entre les fruits de monocotylédons et ceux des dicotylédons, comparaison que l'auteur termine en concluant, 1° qu'il y a, proportion gardée, plus de fruits monospermes parmi les monocotylédons que parmi les dicotylédons; 2° que le nombre trois domine dans les diverses parties des fruits polyspermes monocotylédons, et le nombre deux et cinq dans les dicotylédons.

9° *Mémoire sur la valeur du périsperme, considéré comme caractère d'affinités des plantes.* — *Bulletin de la société philomatique*, vol. XI, p. 450.

L'auteur, adoptant dans ce mémoire les idées de Malpighi, suppose que tout embryon végétal nage depuis le premier moment de sa formation

dans la liqueur de l'*amnios*. C'est, dit-il, de cette liqueur que l'embryon tire par absorption toute sa nourriture; et, lorsqu'il est complet, ce qui reste forme le périsperme. Dans les plantes dont les graines manquent de périsperme, l'embryon n'a employé qu'une absorption simple et uniforme. Dans les semences où le périsperme est d'une nature semblable à celle de l'embryon, le premier n'est que l'excédant de la substance qui a servi à former celui-ci; le périsperme a alors peu d'importance, et peut tout au plus fournir des caractères spécifiques. Lorsqu'au contraire le périsperme et l'embryon sont d'une nature différente, la liqueur de l'amnios devoit nécessairement contenir un mélange de diverses substances; l'absorption a opéré leur séparation, et alors le périsperme prend, suivant l'auteur, une valeur caractéristique qu'il n'a pas dans le cas de l'homogénéité.

10° *De l'état des sciences et des lettres en Portugal à la fin du dix-huitième siècle. — Archives littéraires de l'Europe*, 1er vol., p. 63.

Ce mémoire est divisé en deux parties : dans la première, M. Corréa fait remarquer que, lors de la renaissance des lettres en occident, les Portugais marchèrent pendant un demi-siècle à l'égal des nations les plus éclairées; il avoue que la fin du règne de Jean III arrêta tous les progrès que

les sciences avoient faits en Portugal, et il explique les causes de cette décadence. Il passe ensuite aux heureux effets du règne éclairé de Joseph Ier: ce fut pendant ce règne qu'un grand nombre d'écoles primaires, un jardin botanique, un muséum d'histoire naturelle, furent établis à Lisbonne, que les entraves que l'ignorance et la superstition avoient mises à la publication et à l'introduction des livres furent diminuées; enfin, ce fut pendant ce règne que l'université de Coimbre fut réformée et mise sur un pied digne des lumières du temps. M. Corréa donne de grands détails sur cette université: cependant, en rendant justice aux services qu'elle a rendus, il laisse échapper contre elle quelques traits critiques.

Dans la seconde partie de ce mémoire, il donne de très-grands détails sur la création de l'académie royale des sciences de Lisbonne; il en cite les travaux les plus intéressans, et fait remarquer l'heureuse influence que ce corps savant a eue sur les progrès des sciences et de l'industrie en Portugal. Il termine ce mémoire en donnant une idée de l'école militaire et de celle pour la marine, de la société royale de géographie, et enfin en se livrant à quelques réflexions sur l'état de l'université de Coimbre à l'époque où il écrivoit.

11° *Sur l'Agriculture des Arabes en Espagne.* — *Arch. litt.*, t. 2, p. 239.

D'accord avec tous les gens instruits dans l'histoire d'Espagne, M. Corréa pense que l'agriculture n'a jamais été si florissante dans ce pays que lorsqu'il étoit habité par les Arabes; et il se propose dans ce mémoire, divisé en deux articles, d'examiner la cause de cette supériorité. Pour décider une question aussi intéressante, il fait l'analyse du traité complet d'agriculture d'Ebn-el-Awam, et du fragment d'un manuscrit sur la culture des arbres, par Kutsami ou Çuçami, auteur chaldéen, que l'Arabe-Espagnol traduisit dans sa langue, en l'accommodant à l'agriculture de l'Espagne et en y faisant beaucoup d'additions. De l'examen de ces deux ouvrages résulte, 1° que, du temps des Arabes on cultivoit en Espagne un grand nombre de végétaux utiles, dont quelques-uns sont à présent tout-à-fait inconnus et d'autres à peine cultivés; 2° que les Arabes apportoient une grande attention aux différences des terres et à la composition des engrais; 3° qu'ils donnoient une grande quantité de labours aux terres; ce qui suppose, outre les connoissances en agriculture, le bon marché de la main-d'œuvre, et conséquemment une grande population; 4° qu'ils avoient eu grand soin de

profiter de l'expérience des autres peuples. M. Corréa conclut donc que la supériorité de l'agriculture en Espagne, du temps des Arabes, doit être attribuée à leur nombreuse population, à leur laborieuse industrie, ainsi qu'aux connoissances pratiques dont ils s'étoient enrichis.

12° *Sur les vrais successeurs des Templiers et sur leur état actuel.* — *Arch. litt.*, tom. 7, p. 273.

L'auteur donne un abrégé de l'histoire de l'ordre des Templiers en Portugal, et il fait ensuite remarquer la différence qui exista toujours entre les Templiers portugais et ceux des autres nations. En Portugal, ils furent toujours fidèles, soumis et utiles; ce qu'il attribue aux sages conditions qui leur furent imposées lors de leur réception et à la surveillance que le gouvernement exerça toujours sur eux. Il raconte ensuite tout ce que le bon roi Denis (connoissant non seulement leur innocence, mais aussi leur utilité) fit pour les conserver dans ses états; il fut cependant obligé de les supprimer; mais, sept ans après, il créa l'ordre du Christ, auquel il donna les biens, la règle, l'habit, etc., des Templiers, et même, dans le décret de création, il dit plus d'une fois que cet ordre n'est que la réforme de l'ordre des Templiers; conséquemment, selon M. Corréa, ce n'est pas dans des associations secrètes qu'il faut chercher les successeurs des

Templiers, mais on doit les voir dans les chevaliers de l'ordre du Christ. Il termine ce mémoire en faisant remarquer que c'est aux successeurs des Templiers que les Portugais doivent leurs premières découvertes.

13° *Observations and conjectures on the formation and nature of the soil of Kentucky. — Transactions of the American philosophical society. Philadelphia*, 1818.

L'auteur cherche à prouver, par une suite de faits et de raisonnemens, que le sol de la partie du Kentucky, appelée *Elkoin-tract*, est formée par une couche de végétaux marins que l'Océan a abandonnés en se retirant, et qui n'ont été recouverts par aucun autre dépôt d'un poids plus considérable.

14° *Considérations générales sur l'état passé et futur de l'Europe.* La première partie a été publiée dans un ouvrage périodique publié à Philadelphie, *the American Review*, cahier du mois d'octobre 1812. L'auteur n'a pas terminé la seconde partie; mais il en a donné une esquisse dans une brochure sur les affaires de Russie, publiée en 1813 par M. Harper. Ces deux articles sont fort intéressans : dans le premier il fait remarquer avec beaucoup de sagacité tous les événemens qui, depuis la destruction de l'empire

d'Occident jusqu'à nos jours, ont influé sur les destinées de l'Europe. Dans l'esquisse jointe à l'ouvrage de M. Harper, il se livre à des conjectures sur l'avenir de l'Europe; ces conjectures sont écrites avec beaucoup d'esprit et une grande connoissance de l'état politique de l'Europe.

15° M. Corréa a publié, avec M. Cels, un mémoire sur l'identité ou la différence du *rutabaga* ou navet de Suède, et du chou de Laponie. De l'examen des caractères de ces deux plantes, ces deux savans concluent qu'elles constituent sans doute deux *espèces jardinières;* ils croient même qu'elles sont des variétés de deux espèces botaniquement différentes. Le *rutabaga*, selon eux, appartient à l'espèce *brassica napus*, et le chou de Laponie au *brassica oleracea*.

[Il a encore publié, dans le *Moniteur*, un article intéressant sur le *Précis de Géographie universelle* de M. Malte-Brun, et plusieurs articles de biographie dans la *Biographie universelle* des frères Michaud.]

NOTICE

SUR

LE ROYAUME DE MEXICO,

D'APRÈS LES DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS;

Suivie d'un coup d'œil historique sur les événemens qui s'y sont succédés depuis 1810;

PAR M. DE LARENAUDIÈRE,

Membre-adjoint à la Commission centrale de la Société de Géographie.

(SUITE.)

DÉJA, depuis deux années, ces jours d'attente se prolongeoient dans une fermentation sourde et dans des résistances partielles sans résultat, lorsque le bruit de la révolte de l'armée de l'île de Léon et de la révolution d'Espagne retentit au Mexique, et précipita la marche de l'indépendance. A peine cette nouvelle eut-elle circulé dans cette grande colonie, que les chefs qui

avoient déposé les armes les reprirent tout à coup : des guérillas se formèrent sur tous les points. Les démagogues firent entendre leur voix menaçante ; l'action de l'administration fut paralysée par la défection même de ses propres membres; les principes démocratiques firent invasion dans les rangs de l'armée royale : tout annonçoit un grand orage politique. La conduite des cortès fit bientôt éclater la foudre. Cette assemblée, qui usurpoit l'autorité, qui professoit le dogme antisocial de la souveraineté du peuple, par le contraste le plus bizarre, prétendoit asservir les colonies à sa constitution démagogique, et leur refusoit cette prétendue liberté de se donner des lois fondamentales dont elle faisoit un si étrange abus. Cette conduite absurde autant qu'impolitique de la part des révolutionnaires, détruisit dans la Nouvelle-Espagne ce qui restoit de dévouement à la cause de la mère-patrie.

Dans une telle position, la plus riche partie de l'Amérique espagnole étoit exposée de nouveau à devenir la proie des factions ennemies. Les hommes qui avoient fait tourner les premières insurrections à leur profit, se jetoient au milieu de la crise pour organiser le désordre et le brigandage; d'un autre côté, les hommes à théories, qui possèdent le don fatal de perdre les empires, agitoient dans des réunions multipliées des questions de droit public ; les Européens et leurs ad-

hérens inclinoient pour la constitution des cortès. Parmi eux, quelques esprits plus éclairés soutenoient qu'une telle démocratie étoit inapplicable au Mexique; quelques voix, en petit nombre, redemandoient le pouvoir absolu, comme le seul assez fort pour maîtriser toutes les volontés et pour garantir toutes les existences; les classes privilégiées et les grands propriétaires s'attachoient à l'un ou à l'autre de ces divers systèmes en prenant pour guide, dans ce labyrinthe politique, le fil de l'intérêt personnel.

C'est dans cette disposition générale des hommes et des choses, c'est au milieu de ce chaos de projets et d'ambitions que parut tout à coup sur la scène révolutionnaire un homme qui jusqu'alors n'avoit été connu que comme défenseur de la cause royale.

Don Augustin Iturbide, né au Mexique, en 1790, dans la ville de Valladolid, d'une ancienne et respectable famille américaine, embrassa de bonne heure la carrière des armes. A vingt ans, il étoit lieutenant dans le régiment provincial de Valladolid. Ses talens et la considération dont jouissoit sa famille le mirent dès-lors en évidence. Hidalgo, au moment de la première insurrection, lui avoit offert le rang de lieutenant-général; et, quoique dans l'âge où l'ambition peut être aisément éveillée, il avoit eu le bon esprit de refuser, convaincu que les plans du curé

étoient mal combinés, et que ses moyens d'exécution plongeroient le pays dans un abîme de maux et reculeroient le jour de l'indépendance. Plus tard, les insurgés lui renouvelèrent des offres avantageuses qu'il repoussa. Il resta fidèle à l'Espagne. *Elevé* au rang de colonel, il fit avec bonheur la guerre contre Hidalgo, Morelos et Mina. Une accusation calomnieuse le porta, en 1816, à se retirer dans ses terres. Il commandoit alors les provinces de Guanaxuato et de Valladolid. Lui-même convient, dans ses mémoires, que l'ingratitude et l'injustice qu'il venoit d'éprouver avoient profondément blessé son âme. Cette nouvelle disposition de son esprit paroît l'avoir détaché d'une cause qu'il avoit défendue avec éclat. Dans les quatre années qu'il vécut dans la retraite, il médita sur les moyens d'assurer l'indépendance de sa patrie et sur les bases de sa constitution. L'armée lui étoit attachée, et ses nombreux amis dans les diverses parties du royaume se chargeoient d'entretenir en sa faveur les bonnes dispositions des soldats. Lui-même étoit en relation avec les hommes les plus influens du Mexique, dont il avoit parcouru les provinces, en étudiant avec soin les besoins, l'esprit et les désirs des habitans.

Telle étoit la position d'Iturbide, lorsqu'à la révolution de 1820 on le vit sortir tout à coup de sa retraite. Son régiment, préparé de longue main et composé presque entièrement d'indi-

gènes, disparut et alla se réunir avec son colonel aux soldats de Guerreiro et de Guadalupe Victoria. Cavaleri suivit leur exemple. Iturbide, reconnu par eux général en chef des troupes mexicaines, publia, le 24 février, à Iguala, les bases d'un arrangement qu'il proposoit au vice-roi du Mexique, et qui est connu sous le nom de *plan d'Iguala.*

Cet acte stipuloit que la Nouvelle-Espagne étoit indépendante de l'ancienne sous une monarchie constitutionnelle ; que la couronne étoit offerte à Ferdinand VII, ou, à son refus, à l'un des infans ; qu'en attendant l'arrivée du roi, une junte gouverneroit au nom de la nation ; que cette junte convoqueroit le congrès constituant ; que ce corps établiroit une constitution sur les bases du présent projet; que la religion catholique romaine étoit la seule reconnue dans l'état ; que toute distinction de castes établie par les lois espagnoles étoit abolie ; que les voies de l'avancement étoient ouvertes à tous les citoyens indistinctement ; qu'il seroit organisé une armée pour la défense de la religion, de l'indépendance et de l'union, sous le nom d'armée des trois garanties. Les anciens partisans de l'indépendance qui adhéreront immédiatement à ce plan feront partie de l'armée ; les patriotes et les paysans qui s'y réuniront par la suite seront considérés comme milices provinciales ; les fonctionnaires publics

amis de l'indépendance conserveront leurs emplois sans aucune distinction d'Espagnols et d'Américains, et ceux au contraire qui ne seront pas attachés à cette cause quitteront le territoire, emmenant leurs familles et leurs effets.

Tel est en substance le plan d'Iguala, qui fut reçu avec enthousiasme par les provinces, mais qui n'obtint pas le même accueil à Mexico. Les autorités civiles et militaires, qui comprimoient dans cette ville les sentimens de la population indigène, firent des adresses contre l'entreprise d'Iturbide. Le vice-roi Apodaca envoya quatre à cinq mille hommes pour arrêter les progrès de l'insurrection; mais le mouvement étoit imprimé, et la vieille Espagne défaillante, luttant avec honneur, mais sans succès, voyoit partout le noble drapeau de Castille remplacé par l'étendard de l'indépendance. En moins de trois mois, Iturbide se trouva maître de tout l'intérieur des provinces de Guanaxuato, Puebla, Tlascala et Valladolid. Dans le même temps, une autre division d'insurgés, sous les ordres de Santana, souleva tout le pays de la Vera-Cruz, et Mexico se vit sans communications avec le petit nombre de villes restées fidèles à la métropole.

Cette situation critique exaspéra les royalistes; ils attribuèrent à leurs chefs des malheurs inévitables. Apodaca, nommé dans le projet d'Iguala président de la junte, et, pour cela même, soup-

çonné de connivence avec les insurgés, se vit en butte au ressentiment et à l'injustice des siens : des accusations on passa à la révolte ; ses officiers se concertent dans des réunions clandestines, et, le jour pris pour l'exécution du complot, marchent au palais, et déclarent au vice-roi qu'il a perdu leur confiance, et qu'ils lui ont donné pour successeur D. François Novella, officier chef à l'armée et très-attaché à la cause d'Espagne. Abandonné de ses propres gardes et même forcé de se soumettre, Apodaca se borna à demander la permission de se retirer à la Vera-Cruz avec sa famille. Cette place étoit alors menacée par les deux chefs indépendans, Ricon et Santana, qui tenoient la garnison et les habitans dans de continuelles alarmes : c'est dans ce moment même que le vaisseau espagnol *l'Asia* y débarqua le lieutenant général O'Donojou, nommé vice-roi par les cortès en remplacement d'Apodaca. A peine avoit-il mis le pied sur le sol mexicain, que toutes les illusions qu'il apportoit d'Europe s'évanouirent ; il vit le pays tel qu'il étoit et non tel qu'on le peignoit à Cadix ; il n'avoit avec lui qu'un état-major et environ neuf cents hommes venant de la Havane ; il n'apportoit ni vivres, ni munitions, ni argent : tout étoit soulevé autour de la Vera-Cruz, dans laquelle il se trouvoit renfermé. D'un autre côté, Iturbide poursuivoit ses succès. L'armée royale, réduite à sept

mille hommes, s'affoiblissoit de jour en jour par la défection, et avoit perdu toute énergie morale : l'armée de l'indépendance, au contraire, forte de vingt-cinq mille combattans, marchoit en avant avec cette confiance qui donne la victoire et qu'entretenoit par ses discours un chef qui possédoit le talent d'électriser le soldat et d'exalter les passions populaires.

A l'aspect de ces dangers, O'Donojou sentit que la voie des négociations étoit la seule que lui conseillât la prudence et la politique. Prolonger la lutte étoit impossible; retourner en Espagne, c'étoit exposer la vie et les propriétés de tous les Européens établis au Mexique. Il se décida à traiter avec Iturbide : tous deux se rendirent à Cordova, où ils furent reçus, le 22 août, avec les plus grands honneurs. Entre ces négociateurs, dont l'un n'avoit pour lui qu'un vain titre, et l'autre une armée nombreuse, la partie n'étoit pas égale. Après quelques politesses diplomatiques et quelques débats pour la forme, O'Donojou fut contraint de signer, le 24 août, un traité qui reconnoissoit l'indépendance du Mexique, et qui maintenoit les dispositions du plan d'Iguala. En attendant que le roi d'Espagne ou un prince de sa famille fissent connoître s'ils acceptoient la couronne impériale, le même traité créoit un gouvernement provisoire chargé de nommer une régence et de convoquer les cortès

pour faire la constitution de l'empire, et nommoit O'Donojou membre de ce gouvernement, qui, de son côté, se chargeoit d'user de son autorité pour déterminer la prompte évacuation de Mexico par les troupes espagnoles au moyen d'une capitulation honorable.

Novella, ce vice-roi créé par la révolte, auquel ce traité fut notifié, refusa de s'y soumettre. Mais bientôt isolé dans la capitale avec sa garnison, il lui fallut prêter l'oreille à des arrangemens; ils furent honorables pour l'armée d'Espagne : il fut convenu qu'elle seroit embarquée pour l'Europe, et, jusqu'à ce moment, payée et entretenue aux frais du Mexique. Le jour même (27 septembre) de la signature de cette convention, Iturbide, à la tête de l'armée des *trois garanties*, fit son entrée à Mexico, sons des arcs de triomphe, à travers des rues jonchées de fleurs et tapissées de drapeaux, au son des cloches, au bruit de l'artillerie et aux acclamations d'un peuple ivre de joie et d'espérance.

Dans nos temps modernes, les proclamations sont en quelque sorte des actes obligés pour les gouvernemens qui s'établissent comme pour ceux qui renaissent. Iturbide se conforma à l'usage; il termina la sienne par cette phrase, dont la sincérité peut être mise en doute : « Heureux, » dit-il, s'il m'étoit permis, après avoir accompli » ma mission, de retourner au sein de ma fa-

» mille, et d'espérer que le peuple se ressouvien-
» droit quelquefois de son ami ! »

On vit, dans cette journée mémorable, le vainqueur et le vaincu partager les mêmes honneurs et les mêmes bénédictions. Iturbide et O'Donojou ne se quittèrent pas, dînèrent ensemble, et allèrent au spectacle recevoir de nouveaux témoignages d'enthousiasme et de reconnoissance.

Le général en chef fit connoître, le lendemain, la composition de la junte suprême, dont il avoit arrêté la liste dès le 4 septembre : on y voit O'Donojou, des ecclésiastiques, des officiers de l'armée et un assez grand nombre d'avocats, chauds partisans de l'indépendance. Immédiatement après son installation, cette junte nomma la régence où figure encore O'Donojou, qui mourut quelques jours après, mais à la tête de laquelle elle plaça Iturbide, avec le titre de président et généralissime des armées impériales de terre et de mer.

Un mois après, la Vera-Cruz se rendit aux insurgés. Davila, qui y commandoit pour l'Espagne, se réfugia dans le château d'Ulloa, citadelle à peu près imprenable, d'où il dominoit la ville et le port, et forçoit les habitans à lui fournir seize mille dollars par mois pour l'entretien de sa garnison de quatre à cinq cents hommes : tout le reste du Mexique avoit arboré l'étandard de l'indépendance.

On pouvoit croire que le moment étoit arrivé où ce pays alloit jouir d'une tranquillité parfaite. Iturbide étoit l'idole de l'armée ; il avoit comprimé les idées révolutionnaires ; il avoit promis aux soldats de l'avancement, aux nobles et aux prêtres la conservation de leur autorité et de leurs titres, aux commerçans et aux planteurs la liberté du commerce ; et, ce que tous les gouvernans ne font pas, il avoit tenu ses promesses. Les ports du royaume étoient ouverts à toutes les nations, et les impôts vexatoires diminués ou abolis. Mais sa conduite franche et loyale ne pouvoit triompher du vice radical de la constitution et de la mauvaise composition du congrès. Nommé en apparence par le peuple, mais en réalité par les *ayuntamientos* ou municipalités, ce corps n'offroit point l'expression de la volonté générale : c'étoit l'œuvre des intrigues des membres de l'ancienne junte qui influoient presque partout les *ayuntamientos*, et qui commencèrent par se faire nommer au congrès, où ils reprirent leurs anciennes manœuvres. Les partis s'y montrèrent bientôt sous le nom de *Bourboniens*, de *républicains* et d'*indépendans constitutionnels*, les premiers tenant à la mère-patrie, les seconds cherchant à établir la république, et les derniers qui comptoient parmi eux un grand nombre d'Indiens et de créoles, voulant une monarchie représentative, et pressant Iturbide de placer la couronne sur sa tête. Les

premiers, qu'on peut appeler l'opposition, redoutoient l'influence de l'armée; ils décrétèrent la formation de la milice nationale : c'étoit un premier coup porté à la puissance du généralissime; il le sentit, et accusa les députés qui lui étoient opposés de conspirer contre la sûreté de l'état. La guerre se trouvoit ainsi déclarée entre le président de la régence et la majorité de l'assemblée législative, lorsqu'on reçut à Mexico, au mois d'avril 1822, la décision des cortès espagnols qui annulloit le traité de Cordova et tous les actes subséquens. Cet événement fit une profonde sensation; chaque parti crut y trouver un prétexte pour arriver plus vite à son but. Une grande partie du congrès, toujours en opposition avec Iturbide, déposa trois des cinq membres de la régence, et proposa de déclarer le commandement de l'armée incompatible avec les fonctions du pouvoir exécutif. Cette proposition, qui avoit pour but d'isoler Iturbide, hâta le dénouement de la crise : il ne pouvoit plus temporiser, et la journée du 18 mai fut résolue.

Le soir de cette mémorable journée, Iturbide venoit de passer la revue de sa garde et de la garnison : tout à coup un cri unanime s'élève dans les rangs : *Vive l'empereur Iturbide! vive long-temps Augustin Ier!* Le peuple répéta aussitôt le même cri et les mêmes vœux. On y mêla bientôt des imprécations contre le congrès. *Meure le*

congrès ! meurent Fagoaga, Orbegoso, Odoardo ! La ville se trouve spontanément illuminée : Iturbide feint d'hésiter; il se montre dans les rues, sous le prétexte de calmer l'effervescence, et ne fait que l'accroître ; il consulte la régence, qui lui répond qu'il doit céder à l'opinion publique, et le lendemain il convoque le congrès dont les tribunes sont ouvertes au peuple. Dès la veille, une députation vient le prier de s'y rendre ; il refuse, sous le prétexte qu'il craint que sa présence ne gêne la liberté des suffrages. On insiste ; il arrive à la tête d'un nombreux état-major. Des menaces contre les députés opposans s'élèvent des tribunes ; le président demande l'intervention de la force armée pour protéger la représentation nationale, et voilà qu'il lui arrive de suite le régiment qui, le premier, avoit proclamé l'empereur dans la soirée de la veille. Sa présence ne contribua pas médiocrement à abréger la discussion ; elle fut courte : à la majorité de soixante-sept voix contre quinze, Iturbide fut déclaré empereur du Mexique sous le nom d'*Augustin Ier*. Le congrès reçut de suite le serment de son nouveau monarque, et leva la séance aux acclamations des tribunes et dans la confusion d'une victoire où perçoit même l'inquiétude du vainqueur.

On lit, dans les mémoires d'Iturbide, que la nouvelle de cet événement fut reçue avec enthousiasme par les provinces ; il est cependant permis

de penser que l'opposition du congrès avoit des échos dans les différens districts, et que si la joie fut unanime dans le premier moment, cet heureux état de choses ne fut pas de longue durée. Les passions n'osant élever la voix, reprirent leurs intrigues silencieuses. Le congrès, comme toutes les assemblées dont les pouvoirs ne sont pas exactement définis, cherchoit à empiéter sur les attributions de la puissance exécutive et à entraver ses moyens d'action : les Bourboniens et les républicains, divisés entre eux, mais réunis contre l'empereur, travailloient de concert à miner son autorité ; les émissaires de ces derniers parcouroient les provinces et séduisoient même les officiers de l'armée. Iturbide, instruit par des dénonciations de ce plan de conspiration, en fit arrêter les auteurs le 26 août 1822 : c'étoient pour la plupart des députés au congrès. Quelques-uns de leurs collègues, et probablement de leurs complices, prirent leur défense en demandant que les accusés fussent jugés par le tribunal des cortès. L'assemblée ne s'en tint pas là : plusieurs de ses membres soutinrent, en séance publique, qu'on ne devoit nullement respecter le plan d'Iguala ni le traité de Cordova ; c'étoit, en d'autres termes, demander la déchéance de l'empereur et signaler son pouvoir comme usurpé.

Iturbide, dans le besoin de sa conservation, ne dut plus garder de mesure : la dissolution du

congrès fut arrêtée dans son conseil ; et, le 30 octobre, il envoya, par un officier supérieur, une dépêche annonçant au président du congrès que ce corps avoit cessé d'exister. Cette mesure fut exécutée sans violence et sans opposition, et lui mérita, dans de nombreuses adresses, le titre de *libérateur d'Anahuac et de père de la patrie.*

Iturbide, après ce coup d'état, sembloit n'avoir d'autre marche à suivre que celle du gouvernement absolu. Il devoit uniquement s'appuyer sur l'armée et se l'attacher par tous les liens de l'intérêt; il lui falloit éviter surtout toute réorganisation d'assemblée délibérante : il fit la faute d'en recomposer une sous le titre de *Junte instituante* chargée de créer un nouveau congrès, et, pendant l'intérim, de l'exercice de la puissance législative. Cette junte venoit à peine d'être installée, et déjà elle étoit le point d'appui des mécontens de l'intérieur; mais c'étoit de l'armée même que la puissance d'Iturbide devoit recevoir le coup mortel.

Ce fut à la Vera-Cruz que commença la révolte. Santana, qui commandoit la place, et qui s'étoit rendu coupable de désobéissance aux ordres d'Etchevarri, capitaine général de la province, n'eut pas plus tôt appris qu'Iturbide alloit lui donner une autre destination, qu'il chercha à se venger d'une disgrâce que son indiscipline lui avoit méritée. Il se rend de suite dans son

ancien commandement, flatte les officiers d'un avancement prochain, abuse la garnison par des promesses, séduit la majorité des habitans, ennemis acharnés de l'indépendance, et proclame la république. Il essaya de surprendre la ville de Xalapa; mais il fut défait, et contraint de se renfermer avec quelques débris dans la Vera-Cruz; c'étoit le moment d'étouffer la rebellion. Le général Etchevarri reçut l'ordre de poursuivre les révoltés et d'attaquer la forteresse; mais, loin de profiter de ses avantages, du mauvais état de la place, de la foiblesse et du découragement de la garnison, ce général s'entendit avec Santana, trahit le gouvernement, et traîna le siége en longueur, pour masquer sa défection, jusqu'au 2 février 1823, jour où les assiégeans et les assiégés signèrent la convention de Casa-Mata et s'unirent pour le rétablissement du congrès, seul but avoué de cette transaction. Il est facile de voir que le renversement du gouvernement impérial et la substitution de la république à l'empire étoient dès-lors arrêtés entre les conjurés, et que ce plan se rattache à la conspiration dont Iturbide avoit fait précédemment arrêter les auteurs. A la fin de février, l'armée insurgée avoit déjà envahi les provinces de la Vera-Cruz et de Puebla, et les ramifications de cette vaste conspiration étoient mises à découvert. Le marquis de Vivanco, capitaine-général de Puebla, quoique anti-républi-

cain, se joignit aux rebelles. La plupart des provinces du royaume adhérèrent à l'acte de Casa-Mata.

Dans cet état de choses, Iturbide prit position entre Mexico et l'armée de Santana : il crut pouvoir la réduire à l'obéissance sans recourir à la force ; il résolut d'étendre un voile sur le passé, et de mettre hors de la question tout ce qui n'avoit de rapport qu'à sa personne. On négocia, et l'on convint qu'il seroit convoqué un nouveau congrès : on fixa des limites aux troupes des deux côtés, et on décida de s'en rapporter à la décision de l'assemblée souveraine. Il paroît que les partisans d'Iturbide l'engagèrent alors à se mettre à la tête du mouvement, en l'assurant qu'il conserveroit la première place dans la république ; mais, las d'un pouvoir si lourd, au milieu d'hommes si peu façonnés au joug salutaire des lois, et d'ambitions si exigeantes et si volcaniques, convaincu d'ailleurs que le système républicain ne convenoit pas au Mexique, il refusa de se prêter à un tel projet, et fit adresser, le 20 mars, au congrès, par le secrétaire d'état de l'intérieur, l'acte de son abdication. Il remit l'autorité souveraine aux mains de l'assemblée qu'il avoit antérieurement dissoute. Ce corps, en recevant cette communication, décréta qu'il conserveroit le titre d'*Excellence*, et qu'une pension annuelle de 25,000 dollars lui seroit payée par

le trésor de l'état ; elle fit plus, elle respecta la grandeur déchue, et n'eut point la bassesse d'outrager l'homme auquel la plupart de ses membres avoient prodigué des éloges aux jours de sa fortune.

Nous possédons trop peu de renseignemens certains pour bien juger la conduite d'Iturbide, et nous faire une idée juste de ses fautes et de ses talens.

On peut lui reprocher de l'imprévoyance dans le soin de sa conservation, et de l'indécision et même de la foiblesse dans de graves circonstances ; mais il ne paroît pas qu'il ait cherché à se maintenir sur le trône au prix d'un acte arbitraire, et c'est une vertu peu commune : on ne l'a point vu organiser des conspirations factices pour avoir le prétexte de demander la dictature, ni répandre le sang pour cimenter son autorité. Comme militaire, il jouit d'une réputation méritée ; comme administrateur, il semble avoir droit également à des éloges. Sous son gouvernement, le pays a joui d'une sécurité intérieure qu'il n'avoit pas connue depuis de longues années. L'agriculture, le commerce et l'exploitation des mines ont repris un peu d'activité, et les diverses branches du revenu public se sont améliorées. Si l'on consulte les actes du congrès pendant les premiers mois qui ont suivi son abdication, on n'y trouve aucune charge directe

contre lui. Un seul membre l'ayant accusé d'avoir voulu réunir la puissance législative au pouvoir exécutif : « Cette accusation est fausse, répliqua » sur-le-champ un autre orateur ; respectons le » pouvoir qui n'est plus, et rappelons-nous que la » nation doit au général Iturbide le bienfait de » son indépendance. S'il étoit vrai que toutes les » formes de la liberté des votes n'eussent pas été » observées lors de son élévation sur le trône, » n'oublions jamais que le peuple mexicain, en » décrétant plus tard l'hérédité de la couronne » dans sa famille, a validé tout ce qui a précédé ; » et, d'ailleurs, conviendroit-il au congrès dissous » par lui de prononcer sur son administration ? » Auroit-il la présomption d'être juge, et juge im- » partial dans sa propre cause ? » L'assentiment de la majorité à cette noble improvisation prouve qu'elle exprimoit ses propres sentimens.

Après le départ d'Iturbide, le congrès nomma un pouvoir exécutif composé de trois membres, Bravo, Victoria et Negrette : les deux premiers ont servi, pendant les guerres civiles, dans les rangs des indépendans ; le troisième leur a été opposé en combattant parmi les troupes royales. Il paroît aujourd'hui que Bravo est à la tête du gouvernement sous le titre de *dictateur* ou de *président*. Une nouvelle assemblée législative, convoquée depuis peu de temps, et élue sous l'influence du parti démocratique, s'occupoit, il y a

quelques mois, de la rédaction des lois fondamentales et des dispositions réglementaires nécessaires à leur action. Des rapports contradictoires parviennent chaque jour en Europe sur l'état actuel du Mexique. Au milieu de ces renseignemens incomplets et souvent inexacts, il est facile de reconnoître que la république naissante n'a pas d'ennemis plus dangereux que les passions de ses fondateurs. Déjà des intérêts de localité ont amené des déchiremens : il n'y a pas d'homme assez puissant sur l'opinion pour rallier ces intérêts rivaux à un centre commun, et créer un système fédéral à l'instar des Etats-Unis.

Mais au moment où nous terminons ce coup d'œil rapide sur les révolutions du Mexique, d'autres orages peut-être ont encore éclaté sur cette belle et malheureuse contrée. Iturbide a reparu sur ses rivages. Est-ce un messager de paix, ou vient-il rallumer le feu des guerres civiles? Il ne nous appartient pas de chercher à deviner ici la politique des rois et de sonder les mystères de l'avenir : bornons-nous à désirer que cette aventureuse entreprise ait pour objet d'unir par des liens fraternels les Espagnols de la Péninsule et les Américains de la Nouvelle-Espagne ; faisons des vœux pour que cette dernière s'appuie sur les saines doctrines qui consolident les états, et non sur des théories repoussées par l'expérience ; que le Mexique se rappelle toujours

que la nature, au physique comme au moral, ne fait rien brusquement, et que les peuples ne passent pas tout à coup, par un décret, du gouvernement le plus absolu à l'exercice illimité du pouvoir, et de l'ignorance la plus profonde à un état social qui demande des lumières généralement répandues. Il n'y a point encore d'esprit public à la Nouvelle-Espagne ; c'est l'œuvre du temps : cela ne s'improvise pas. Ce seroit un triste spectacle pour le monde que celui d'un grand et beau royaume favorisé de tous les dons de la Providence, et condamné à rester le théâtre de l'intrigue et de la cupidité, ou à redevenir la proie du monopole et de l'ignorance. Sa position centrale entre nos rivages et ceux de l'Inde l'appelle à de hautes destinées commerciales ; il semble que sa place soit marquée pour être l'entrepôt des produits de l'Asie et de l'Europe. Si cet avenir se réalise, sa prospérité intérieure sera en peu d'années rivale de celle des Etats-Unis. Les richesses généralement répandues ameneront à leur suite les jouissances des nations vieillies dans la civilisation, et ce besoin de l'instruction et de la culture de l'esprit nécessaires aux peuples qui participent à la législation du pays et qui ont des libertés à conserver.

EXCURSION

SUR LES

COTES MÉRIDIONALES DE LA TAURIDE;

Extraite du *Journal de Saint-Pétersbourg*, publié par *M. Oldecop*.

Enfin mes vœux sont exaucés! j'ai vu la Crimée! j'ai contemplé les ruines de villes antiques tombées dans l'oubli! j'ai vu des montagnes majestueuses, des cascades, tant de merveilles enfin que je ne puis encore me persuader que c'est bien mon pays, et non la Suisse et l'Italie, que j'ai parcouru (1)!

(1) Étant assez mauvais cavalier, j'avois résolu de faire mon voyage à pied, et j'attendois une occasiòn favorable, quand le gouverneur de Théodosie, qui alloit visiter les quarantaines de la côte du Sud, arriva à Sewastopol. Le général voulut bien me permettre de l'accompagner, et je me joignis à sa suite, composée de six employés, un interprète, trois domestiques et deux cosaques. Nous partîmes le 27 mai.

SEWASTOPOL.

A la conquête de la Crimée, en 1783, on voyoit, sur la rive droite du golfe, un village nommé *Actiar*. Ses pauvres habitans étoient bien loin de songer que des ruines de l'ancien Cherson, du sein d'épaisses forêts, s'éleveroit la ville la mieux située de la Russie. On raconte, au sujet de la fondation de Sewastopol, que le capitaine de la frégate *la Flèche*, qui avoit été jetée par la tempête dans une des baies qui forment le port de l'antique Cherson, observa que la grande rade d'Actiar, protégée contre les vents, étoit beaucoup plus propre à réunir toute une flotte. Il présenta au prince Potemkin une description détaillée de ce port et de tous ses avantages, et proposa d'y transférer la flotte de la mer Noire.

Ce fut l'amiral Ouchacof qui y bâtit à peu de frais les premières maisons : on trouve en abondance, dans tous les environs, une pierre jaune qui se durcit à l'air. C'est du côté du nord que la ville se présente le mieux ; les maisons s'élèvent en amphithéâtre sur les pentes d'une colline qui, près de la grande rade, forment une presqu'île baignée par les flots des deux golfes. Ces maisons sont pour la plupart d'un étage, couvertes en tuiles et entourées d'arbres fruitiers. La grande rue qui s'étend au pied de la colline a des maisons de deux étages ; les autres rues sont droites

et assez larges; mais, plus haut, elles sont très-escarpées et d'un accès difficile en temps de pluie, à cause du sol qui est une terre glaise.

L'aspect de la mer, des vaisseaux en mouvement, le bruit, l'activité qui règnent, forment un contraste qui ne peut que charmer un voyageur qui a passé par les déserts et les villes les plus mornes.

Outre quelques négocians et artisans, on y compte 20,000 matelots et soldats.

Sewastopol réunit toutes les conditions qu'on peut désirer pour un port destiné à une flotte de ligne; la nature a tout fait; et c'est, nous le pensons, le meilleur de tous les ports connus. Sa rade est formée par un golfe qui, sur une largeur d'un werste à un werste et demi, s'étend, d'orient en occident, à sept werstes, qui a de sept à dix toises de profondeur et un excellent fond d'ancrage, et qui est à l'abri de tous les vents, excepté du vent d'ouest, à son entrée. Malgré les violentes tempêtes qui s'élèvent aux équinoxes, jamais vaisseau n'y a péri.

En entrant dans le port du côté du sud, sa rade offre quatre vastes cales; savoir: la cale dite *de l'Antilleria*, celle *du Sud*, celle *des Vaisseaux* et celle *de Kielhol* (1). Les deux premières sont des ports excellens pour les plus grands bâtimens: des

(1) C'est-à-dire *du Carénage*. Le mot est danois et hollandois; il a dû être introduit par des officiers d'une de ces nations. (*Note du rédacteur.*)

bords très-élevés les garantissent contre tous les vents, au point qu'ils peuvent y déployer toutes leurs voiles. Dans la cale dite *des Vaisseaux*, on voit tout près du bord des bâtimens de cent canons tout chargés et équipés. Vis-à-vis de chacun on a creusé dans la montagne des cavités qui servent de magasins pour tous les besoins du bâtiment, excepté pour son artillerie, qui reste toujours à bord. L'hôtel de l'amirauté est bâti sur la rive occidentale de la cale du Sud et séparé de la ville par un mur; de sorte que, dans le cas d'un armement, on a tous les matériaux à la main.

Outre ces avantages, Sewastopol en a un qui le rend particulièrement propre à servir d'un parfait port de guerre : c'est que, tous les jours, excepté ceux où il y a des ouragans, le vent d'est règne depuis le lever du soleil jusqu'à midi, et, se tournant alors, est remplacé par le vent d'ouest qui règne pendant les chaleurs et jusqu'au soir. Au moyen de ce phénomène, la flotte peut, à l'approche soudaine de l'ennemi, se mettre en mer le matin, livrer le combat, et rentrer le soir dans le port sans risquer de perdre ses vaisseaux endommagés. Cette entrée est d'ailleurs protégée par des ouvrages de fortifications, hérissée de plus de six cents canons et mortiers. En plaçant à cette entrée, qui n'a que quatre cents toises de largeur, trois vaisseaux seulement, il est impossible que l'ennemi puisse entrer dans la rade pour attaquer Sewastopol.

La côte, trop ouverte et trop étendue, n'offre pas les mêmes avantages; mais une garnison de 20,000 hommes suffit pour la défendre. Les Turcs ne peuvent assembler des troupes dans le voisinage de Sewastopol, ni même sur tout autre point de la Crimée, sans s'exposer à être assaillis par notre flotte et à perdre la leur : si d'autres ennemis, même supérieurs à nous en forces maritimes, attaquoient Sewastopol, ses fortifications et sa flotte le rendront toujours invincible.

Il seroit à désirer que Sewastopol eût un canal comme l'est celui de Cronstadt, d'autant plus que son golfe fourmille de vers qui rongent le bois. Les bâtimens que l'on double en cuivre à Cherson arrivent endommagés, après avoir été lancés en mer et transportés sur chameau. On les répare à Sewastopol; mais souvent on est forcé de faire à neuf plusieurs parties du vaisseau. Ce n'est pas tout; il faut faire venir l'eau douce, pour les besoins des marins, de la montagne jusqu'aux bords des deux cales dites *du Sud* et *des Vaisseaux*. En commençant à bâtir la forteresse, on creusa longtemps au nord du golfe pour tâcher de faire un puits; mais, jusqu'à ce jour, on n'a point encore trouvé d'eau. On pourroit obvier à cet inconvénient en construisant un aquéduc ou une citerne. Sewastopol, qui s'agrandit tous les jours, n'a coûté au gouvernement que deux casernes et quelques édifices insignifians.

Cette ville occupera tôt ou tard la première place parmi les villes commerçantes de la Russie. Au milieu de la mer Noire, voisine de Constantinople, environnée de provinces fertiles, elle ne peut que supplanter Odessa, sans néanmoins nuire à son commerce.

On ne trouve plus autour de Sewastopol de vestiges de forêts : le territoire qui appartient à la ville a été morcelé et donné aux officiers de la flotte, à la charge d'y planter des arbres fruitiers. Les jardins de M. Bardaki produisent de bon raisin. Un enclos, appelé *la Vallée d'Oùchakof*, qui renferme des maisons de plaisance et des escarpolettes, est ouvert au public.

INKERMAN.

Il ne reste de l'ancien Inkerman, qui étoit situé à l'extrémité de la rade, que quelques antres creusés dans des montagnes escarpées. Ces montagnes entourent de deux côtés une belle prairie à travers laquelle serpente un ruisseau nommé *le Noir*, dont l'eau, même dans les temps secs, monte et baisse irrégulièrement, et sans que ce phénomène puisse être attribué au flux et reflux qui, d'ailleurs, est à peine sensible à Sewastopol. Ces antres sont très-communs en Crimée : plusieurs servent de refuge aux habitans contre les

attaques des ennemis; les cavernes d'Inkerman offrent parfois de vastes réduits qui ne sont soutenus par aucun appui; les uns servent à serrer la poudre et d'autres munitions de guerre; les bestiaux vont se réfugier dans d'autres pendant les orages. Sur la rive droite du ruisseau Noir, près d'une salpêtrière, on voit encore une église chrétienne bâtie dans le roc, et, sur les pointes des rochers, quelques ruines de l'ancienne forteresse de Dori.

KERSON (Chersonès).

A deux werstes de la ville, un monceau de pierres indique le lieu où étoit l'ancienne Kerson. De la cale appelée *de la Quarantaine*, parce que les petits bâtimens de guerre qui viennent d'endroits où règne la peste sont obligés d'y faire la quarantaine, on aperçoit à l'est une file de sept autres cales qui formoient le port de Cherson. Toutes ces cales sont exposées aux vents du nord qui règnent hiver et été, et rendent cet ancrage dangereux. Il n'est pas fort surprenant que les Turcs et les Tatars, dans leur ignorance, n'aient pas profité des avantages que leur offroit le port de Sewastopol; mais que les Génois, si éclairés, aient préféré ces cales au golfe d'Actiar, c'est ce qu'on ne conçoit pas.

Les ruines de Cherson ont perdu ce qu'elles avoient d'imposant depuis qu'on s'en est servi pour bâtir Sewastopol. Quelques marches taillées dans le roc, une tour en ruines, un aquéduc à moitié écroulé, les traces de quelques rues clairement dessinées par les restes des fondemens qu'on n'a pu arracher à cause de l'énorme grosseur des pierres, voilà tout ce qui reste de cette grande ville d'où le christianisme s'est répandu en Russie. On y trouve encore parfois des monnoies grecques et romaines.

Un phare de quarante-deux pieds de hauteur élevé sur le cap facilite l'entrée et la sortie des bâtimens destinés pour Sewastopol.

LE COUVENT DE SAINT-GEORGE.

C'est à ce couvent, situé à dix werstes de Sewastopol, que commence la côte méridionale de la Crimée. En approchant de ce monastère, on aperçoit une petite colline couverte de pierres : c'est là que Pallas et quelques autres savans croient qu'étoit le temple de Diane, dont ils regardent ces pierres comme les fondemens.

Le couvent est au milieu de la plus profonde solitude. Arrivé à l'extrémité du rivage escarpé, on descend quelques pas, et l'on voit de misérables cabanes et une église appuyée contre le

roc. De leurs cellules, les moines ne voient que le ciel et la mer : une terrasse étroite creusée dans le roc par ces frères joint l'église au couvent; il est dangereux de s'absorber dans la méditation sur cette terrasse, parce qu'elle s'élève à pic de la mer, vers laquelle on descend par quelques marches taillées dans le roc.

La vieille église, consacrée à saint George, est aussi creusée dans le roc; elle peut avoir mille ans d'antiquité; c'est le premier temple chrétien que les Grecs ont bâti en Crimée. Au 23 avril, des pèlerins y affluent : les moines du couvent vivent de leurs offrandes et de celles des habitans de Sewastopol.

Le métropolitain Chrysanthe, qui a quitté la Grèce et qui jouit d'une pension, a ramassé une somme assez considérable pour bâtir une nouvelle église dont l'architecture est de bon goût. La vieille église n'a point d'ornemens, et les images des saints qu'on y voit sont pitoyables. Dans cette morne solitude, on montre un morceau de bois sur lequel est empreinte l'image miraculeuse de saint George.

BALAKLAWA.

Ce village offre un site pittoresque : deux rochers très-escarpés, dont les nuages couronnent

la cime; au bas, une gorge étroite occupée par la mer; sur la pente de l'une de ces montagnes, à la rive gauche de cette espèce de golfe, s'élève une seule rue composée d'assez chétives maisons, c'est Balaklawa, où le prince Potemkin établit les Epirotes émigrés. Il fit distribuer à chaque famille assez de terres pour subvenir à ses besoins. D'ailleurs, le golfe abonde en poissons, en huîtres, et l'on y pêche même beaucoup d'anchois. Les Albanais vont vendre leur poisson et le superflu de leurs produits à Sewastopol; quelques-uns achètent du poisson salé, des cuirs et du froment, et et en font commerce avec Koslow et Odessa. Aujourd'hui ce commerce languit, et le port n'est ouvert qu'à l'exportation.

Les Albanais de Balaklawa forment un bataillon qui est sous les ordres du commandant de la flotte de Sewastopol. Réunis aux Cosaques, ils montent la garde dans les lieux destinés aux quarantaines; quelquefois aussi on les emploie dans la marine: ils choisissent eux-mêmes leurs chefs; ceux qui sont en activité de service reçoivent des appointemens et des rations, mais ils sont obligés de ce pourvoir d'habits et d'armes; ils portent le costume grec, un long fusil turc, un sabre et un poignard à lame large; quelques-uns ont des pistolets. Accoutumés à gravir les montagnes, habiles à manier leurs armes, ils tiennent en res-

pect les Tatars, et se sont distingués en plusieurs occasions par leur bravoure et par l'attachement qu'ils ont pour leur nouvelle patrie.

Sur l'emplacement de Balaklawa étoit jadis la ville de Symbolon, célèbre dans l'antiquité. On voit encore les restes des fortifications sur un rocher, à l'entrée du golfe; et, du côté de Balaklawa, le mur est entier, mais inaccessible. L'ensemble de la forteresse présentoit un carré; deux tours en subsistent encore; l'une, qui est sur un promontoire escarpé, sert de phare; l'autre est sur le sommet de la montagne: les murs de côté offrent encore quelques ornemens en stuc d'un ciment mêlé de pouzzolane. En Crimée, comme partout, les ruines des anciens forts, tels que Mangut-Kale, Dschufut-Kale, sont sur les sommets des montagnes.

En sortant de Balaklava, nous prîmes à droite. Nous étions à cheval. Pas à pas, à la file les uns des autres, nous passâmes d'une montagne escarpée à l'autre, et plus nous avancions, plus elles sembloient s'élever. Ce chemin, qui a vingt-cinq werstes de longueur, a été construit pour le voyage de Catherine II; mais il est si dégradé, que des voitures ne pourroient y passer; partout il est couvert de grands arbres qui ont crû depuis. Nous y trouvâmes des cerisiers et des sources d'eau fraîche et limpide où nous pûmes nous désaltérer.

BAIDARY.

Arrivés au sommet de la montagne, nos regards se portèrent sur une vaste plaine couverte de champs cultivés, de jardins et de prairies, entrecoupée de forêts de chênes, de néfliers et de noyers, et arrosée par des ruisseaux et des fontaines. Après avoir passé par un village habité par des Russes, nous nous arrêtâmes à un autre village dont le site est charmant, et qui a une mosquée entourée de grands peupliers. Nous mîmes pied à terre chez l'ancien du lieu; et, tandis que le bon Tatar s'efforçoit de faire les honneurs de sa maison, nous allâmes nous reposer sur son divan. Toute cette vallée, si l'on en excepte quelques villages tatars qui paient la dîme, appartient à l'amiral Mordwinof. Je n'ai point vu de vignobles, mais des blés et des fruits de toute espèce. Baidary vaut plus d'un million. Les Tatars aiment la propreté. A l'extrémité, leurs maisons ont l'air de vouloir s'écrouler; elles sont basses, construites de pierres inégales, et ont des toits plats; mais, en entrant, on trouve une chambre grande et propre avec une cheminée, dont l'âtre sert à chauffer et à éclairer l'appartement. Il n'y a point de fenêtres; ce sont des ouvertures formées de bâtons qui en tiennent lieu: pour tous meubles on voit, le long du mur en

face de la cheminée, des tapis étalés qui servent de divan.

Un mullah (prêtre) nous apporta des truites. Je voulus les porter à la cuisine; et, me trompant de porte, j'entrai dans le sérail de la maison. A mon aspect, quelques jolies femmes qui travailloient se mirent à crier et se jetèrent la face contre terre, tâchant de se couvrir les bras et le sein. Je reculai d'un pas; le bruit cessa : je m'arrêtai. Ces femmes, jouissant peut-être de ma surprise, se calmèrent, levèrent la tête l'une après l'autre, jetèrent sur moi des regards dérobés et sourirent Je fis encore un pas, et toutes restèrent immobiles : alors je posai le plat sur une table, et les priai du geste de faire apprêter les truites. L'une d'elles se mit à rire; une autre se leva, se couvrit d'un schall et s'approcha de moi : après avoir chuchoté quelques instans entre elles, je les vis m'entourer. L'une contemploit ma croix, une autre examinoit les boutons de mon habit; une troisième, admirant la chaîne de ma montre, désira voir aussi la montre, la porta à son oreille, et, l'ayant fait voir à sa voisine, me la rendit. Devenu plus hardi moi-même, je levai la ceinture de soie relevée de boucles d'argent de l'une; je regardai avec complaisance les bagues et les bracelets d'une autre; j'admirai les pieds mignons d'une troisième : toutes satisfaisoient avec le plus aimable abandon ma curiosité, quand

tout à coup la porte s'ouvrit. Elles se jetèrent encore toutes par terre en poussant des cris, et je vis entrer une vieille mégère qui avoit les cheveux teints en rouge; je me sauvai sans lui donner le temps de me gronder, et laissai là mes truites. Quand le général apprit mon aventure, il me fit des observations sur mon imprudence. Je conviens qu'il avoit raison; mais, à peine eûmes-nous quitté le village, que j'aurois donné grand'-chose pour retourner au sérail.

Après une heure de marche, nous perdîmes de vue la belle vallée de Baidary. Nous traversâmes des montagnes couvertes d'épaisses forêts bordées de précipices, jusqu'à ce que nous eûmes atteint le sommet du mont Aii, d'où nous dominions toute la côte méridionale et toutes les montagnes, excepté le Dschatur-Dag, dont le sommet étoit environné de légers nuages. Une crête de montagnes s'étend comme un vaste mur de l'est à l'ouest, et défend la côte méridionale des vents du nord. Dans le fond, je voyois quelques cabanes, et plus loin la mer Noire; les vaisseaux qui y naviguoient m'apparoissoient comme des points noirs. De violens coups de vent faisoient parfois courber les arbres. Les navigateurs évitent l'approche du promontoire très-élevé d'Aii.

LES ROCHERS.

Après avoir pris quelques momens de repos, nous remontâmes à cheval. Il fallut descendre par un sentier étroit, raboteux, hérissé de pierres et si horriblement escarpé, que je craignois à chaque pas de rouler dans l'abîme. Là, on ne voit ni arbres ni gazon; la nature semble épuisée. Des deux côtés de cet effroyable sentier on aperçoit des pierres qui semblent brûlées, de gros blocs de granit et quelques troncs d'arbres que les vents ont détachés des rochers. Le soleil se couchoit. Le bruit seul des vagues interrompoit le morne silence qui régnoit autour de moi.

Ce sentier est le seul chemin qui conduise de Baidary à la côte méridionale.

MICHALATKA.

Nous passâmes la nuit à Michalatka, qui est à vingt werstes de Baidary. Les cabanes de ce petit village sont si dispersées sur la pente du mont, qu'on a de la peine à les distinguer; les unes sont appuyées à la montagne, les autres cachées par les jardins et les vignobles qui les environnent. Les Tatars ne sont pas curieux; fumant, assis les jambes croisées sur leurs terrasses, ils

nous virent défiler sans détourner les yeux. Les environs de ce village sont tristes, et n'offrent que des rochers nus.

KUTSCHUK-KOÏ.

Nous remontâmes à cheval au lever du soleil. A quatre werstes de Kutschuk-Koï, petit village, on nous montra la place qu'il occupoit, en 1786, où il s'écroula. Ses maisons et ses jardins ont fait place à des abîmes, à des crevasses, à des éboulemens.

Le chemin est très-dangereux : c'est une argile schisteuse et un trap décomposé sur lesquels on ne voit pas un brin d'herbe ; dans les chaleurs, cette croûte se réduit en poussière, et les pluies en entraînent des masses énormes dans les abîmes et les charient jusque dans la mer. Les flancs de la montagne perdant de jour en jour deviennent plus escarpés; ce qui fait qu'on est obligé de prendre toujours plus haut et de s'approcher du sommet. Aussi le sentier que nous suivions étoit si étroit et si roide, que le cavalier étoit forcé de se pencher pour garder l'équilibre.

Nous nous arrêtâmes quelques momens avant de passer la partie la plus périlleuse de cet affreux chemin qui a près d'un werste de longueur. Je ne conçois pas comment nous avons pu le traver-

ser sans rouler dans les abîmes; souvent il falloit franchir des crevasses qui avoient deux archines de largeur; mais les chevaux tatars y sont si accoutumés, qu'ils les franchissent aussi lestement que le feroient des chamois.

Arrivé, à moitié mort de frayeur, sur la hauteur, je vois enfin la verdure; nous descendîmes au village de Kikenig, où la nature reprend toutes ses beautés. Je vis dans ce lieu un noyer d'une grandeur extraordinaire qui porte, à ce qu'on me dit, de 60 à 120 mille noix.

ALUPKA.

Après avoir marché trente werstes qui me semblèrent bien longues, nous arrivâmes au beau village d'Alupka. L'Ou-Bassa (percepteur de la dîme) vint au-devant de nous, et nous conduisit dans la maison d'un Tatar qui recevoit tous les étrangers.

Ce village, composé de quarante maisons et d'une mosquée, est bâti en amphithéâtre sur la pente escarpée de la montagne qui le défend contre les vents du nord. De misérables cabanes à toits plats se cachent entre les grosses pierres, la plupart de serpentine, tombées de la montagne. Je vis avec surprise, vers la mer qui baigne cette côte très-élevée, des figuiers, des oliviers, des

pêchers, des carouzes. Il y avoit devant la maison de notre hôte deux cyprès que l'on me dit avoir été plantés par ordre du prince Potemkin, et plus haut je vis une forêt de lauriers. Mais ce qui rend ce site délicieux, c'est la grande abondance de ses eaux ; partout on voit des ruisseaux serpenter entre les cabanes, et arroser les jardins et les vergers ; souvent ils trouvent des obstacles à leur cours, se grossissent, tombent en cascades de rochers en rochers, et vont en écumant se jeter dans la mer.

Il seroit à désirer que quelque grand propriétaire fît l'acquisition d'Alupka ; il ne faudroit pas beaucoup d'art pour en faire le séjour le plus enchanteur, tandis que l'indolent Tatar ne songe pas même à remplacer, par un nouvel arbre, l'arbre qui dépérit.

(*La fin à une prochaine livraison.*)

RELATION

DES DÉCOUVERTES DES PORTUGAIS

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

ENTRE ANGOLA ET MOZAMBIQUE,

TIRÉE DES MANUSCRITS ORIGINAUX;

Par feu M. T. E. BOWDICH.

Traduit de l'anglois, avec deux cartes géographiques.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

Le petit volume anglois dont nous donnons ici la traduction vient de paroître, à Londres, chez le libraire John Booth. Voici comment le *publicateur* rend compte de l'origine du manuscrit: « M. Bowdich, avant son dernier et » fatal voyage en Afrique, avoit reçu quelque secours pé- » cuniaire de l'*Association africaine;* il avoit envoyé à cette » honorable société le manuscrit du volume présent comme » marque de sa gratitude. Il en avoit recueilli les matériaux » à Vienne, à Paris et à Lisbonne, dans les sources les plus » authentiques. L'Association africaine a remis ce manus-

» crit au *publicateur*, qui en a tout de suite remis une
» partie à l'imprimeur; mais la difficulté de trouver un
» traducteur portugais, pour traduire des tableaux d'expor-
» tation et d'importation joints à la relation, retarda l'im-
» pression; cette difficulté ne fut vaincue qu'une quinzaine
» de jours avant l'arrivée de la triste nouvelle de la mort de
» l'entreprenant éditeur..... M. Bowdich avoit mis beaucoup
» de soin à tracer les cartes... Le *publicateur* croit devoir
» avertir le public que la famille de M. Bowdich n'a aucun
» intérêt dans la vente de cet ouvrage, qui est ma pro-
» priété. » Cet avis, quoique anonyme, porte la date de
Duke-Street, mai 1824. Il est donc évident que le *publi-
cateur*, ou, comme nous dirions, l'éditeur, est le libraire
M. John Booth, qui demeure dans le *Duke-Street*. Com-
ment a-t-il acquis le droit de publier ce manuscrit « sans que
la famille de feu M. Bowdich ait aucun intérêt à la vente? »
C'est ce qui ne nous regarde pas comme traducteurs. Quel-
ques lecteurs pourroient élever des doutes sur la valeur
d'un ouvrage que l'auteur n'a pas lui-même livré à l'im-
pression; mais la lecture de la relation va les convaincre
que, telle qu'elle est publiée, elle est d'une grande im-
portance et d'une authenticité incontestable. Plusieurs sa-
vans en pensent de même. Feu M. Corréa de Serra et M. d'Al-
meyda, secrétaire de l'ambassade portugaise à Paris, ont
eu connoissance de ces relations. M. de Balbi a vu à Lis-
bonne la carte de l'intérieur d'Angola. Nous pensons qu'on
pourroit élever quelques légères contestations sur l'éva-
luation des itinéraires, mais elles ne produiroient aucune
différence essentielle dans les résultats. Il restera toujours
la preuve complète de ce grand fait géographique que l'A-
frique a réellement été traversée entre Angola et Mozam-
bique par des Portugais, quoique en deux expéditions di-
verses, dont les itinéraires ne se croisent pas, mais se dé-

passent l'un l'autre. Nous avons donné les cartes exactement telles qu'elles se trouvent dans l'original anglois, en les mettant toutefois au méridien de Paris. M. B.

Les établissemens portugais dans l'Afrique, par leur ancienneté, leur étendue et leur influence, ont depuis long-temps excité la vive curiosité des savans et des philanthropes; tandis que ceux-ci désiroient posséder des renseignemens qui auroient pu les aider à avancer l'amélioration morale d'une grande partie de la famille humaine, jusqu'ici méconnue par le reste du monde; les autres, outre cette vue, avoient encore celle d'agrandir les limites de la science. L'histoire des découvertes anciennes et le tracé des stations portugaises, indiquées aux voyageurs dans l'intérieur du continent, montroient jusqu'à l'évidence qu'une carte de la situation de ces établissemens, enrichie des notions locales que les résidens auroient obtenues dans leurs voyages de commerce ou par les communications commerciales avec des pays plus éloignés, contribueroit considérablement à remplir de grands blancs dans la géographie de l'Afrique. Dans tous les cas, il étoit certain qu'une carte semblable seroit d'une grande utilité aux individus et aux sociétés qui s'occupent à explorer cette partie du globe. Mais pendant que, remplis d'un généreux zèle pour les progrès de la science et d'un sentiment

bienveillant pour la civilisation de l'Afrique, d'autres nations publioient librement tous les matériaux qu'ils possédoient pour éclaircir ce grand objet de recherche; pendant que ces nations faisoient de constans efforts afin d'accroître ces matériaux pour l'intérêt général, le gouvernement le mieux qualifié pour aider leurs vues persista dans le système d'une politique égoïste, en tenant cachés ces matériaux dont la publication auroit décidé beaucoup de questions douteuses en géographie, et diminué les difficultés de plusieurs voyageurs entreprenans. Egalement insensible aux impulsions de la bienveillance et aux intérêts de la science, cet état (le Portugal) refusoit de faire connoître des détails dont la retenue sous le secret ne pouvoit lui être d'aucune utilité, et dont la publication auroit même jeté du lustre sur le caractère national. A la fin, ce que le gouvernement avoit si long-temps négligé de faire, le bon sens de quelques Portugais éclairés l'a accompli; et les dernières chances politiques ayant eu l'effet d'ouvrir les archives nationales, il est à espérer que le Portugal sera amené à contribuer d'une manière active à l'amélioration et à la civilisation de ce grand continent, où, depuis des siècles, il a occupé tant de possessions importantes.

Dans le cours de mes recherches continuelles, pour trouver de nouveaux renseignemens sur la

géographie et l'état de l'Afrique, je dus heureusement à l'amitié de M. d'Almeyda, alors chargé d'affaires portugais à Vienne, une acquisition inappréciable dans la connoissance du comte Saldanha de Gama, alors plénipotentiaire de la cour de Lisbonne au congrès qui s'y étoit réuni.

Ce noble, qui avoit été autrefois gouverneur général d'Angola, vint au-devant de mes recherches avec cette promptitude qui caractérise les hommes animés de l'amour des sciences et d'un zèle vif pour les progrès des découvertes géographiques. C'est à l'intérêt que le comte Saldanha a libéralement pris à mes occupations que je dois la carte ci-jointe qui, jusqu'à présent, n'avoit existé qu'en manuscrit et étoit presque inconnue même à Lisbonne. Pour surcroît de faveur, le comte me communiqua beaucoup de renseignemens importans qui m'ont fourni les moyens de jeter de la lumière sur quelques points de l'intérieur de l'Afrique. Cette carte fut construite, en 1790, par le lieutenant-colonel Furtado, officier du génie, qui avoit reçu de Mossamèdes, gouverneur général d'Angola, l'ordre de voyager et de lever la côte depuis Mayomba jusqu'au cap Negro. Pendant cette mission, le colonel fut à même de corriger les cartes antérieures non seulement par ses observations immédiates, mais par les communications qu'il recevoit des commandans des forteresses de l'intérieur; avoir, En-

coche, Ambaça Pungo - Andonjo et Caconda, ses recherches furent encore agrandies par les découvertes de don Joseph Mendoz, qui avoit été envoyé dans une expédition au sud par le même gouverneur général, et dont la route est également tracée sur la carte présente.

M. Mollien visita un établissement portugais dans l'intérieur, à 180 milles de Bissao. Golberry entendit parler des ruines de plusieurs forteresses jadis occupées par eux et toujours existantes dans le Bambouk.

Les géographes attachoient pourtant plus d'intérêt à connoître exactement la distance de la côte où sont les établissemens intérieurs des Portugais dans le Congo, l'Angola et le Benguéla, où les Portugais n'ont presque jamais été troublés, et dont ils sont encore les possesseurs paisibles et exclusifs. On sait maintenant que ces établissemens s'étendent à peu près à 300 milles dans l'intérieur en partant de la côte de Congo, 700 milles de celle d'Angola, et 200 milles de celle de Benguéla.

Les renseignemens chorographiques obtenus par des voyageurs pendant leurs excursions, perdent une grande partie de leur valeur, sous le point de vue de la clarté et d'utilité, quand ils ne sont pas dirigés avec soin en forme d'une carte; et il faut avouer que, lorsqu'une semblable carte est tracée avec exactitude, une description verbale de la route devient superflue et ennuyeuse.

Les détails qui remplissent la carte me laissent peu de choses à dire dans le mémoire.

La force portugaise à Loando (1), d'après le comte Saldanha, étoit toujours entretenue, même à l'époque où leurs établissemens sur la côte orientale étoient entièrement négligés.

Cet établissement militaire étoit composé d'un régiment de la ligne fort de mille hommes, d'un corps de trois cents cavaliers qui étoient remontés dans le Brésil, et de deux cents hommes d'artillerie. Saint-Paul contient environ huit mille habitans qui résident maintenant presque tous dans la ville basse. La garnison de Benguela consiste en cent hommes d'infanterie et cinquante d'artillerie, avec quelques troupes de ligne. Dans chacun des forts Massangano, Encoche et Caconda, il y a cent hommes d'infanterie ; les autres forts ont soixante hommes chacun, tous recrutés parmi les indigènes, mais commandés par des officiers portugais de la ligne. Outre ces troupes régulières, on entretient près de chaque établissement une milice des habitans du voisinage armée par le gouvernement, et qui a pour officiers des Portugais résidens. Avec cette milice, qui s'élève à quelques milliers d'hommes, con-

(1) La petite île de Loando, qui a de cent à trois cents verges de largeur, est, dit-on, aussi salubre que pittoresque.

duits à l'occasion par des officiers de ligne et avec les contingens de troupes indigènes que les divers états doivent fournir, le gouvernement soutient toutes les guerres dans lesquelles il se trouve impliqué contre les Cassangues et autres nations qui, fréquemment, font marcher des armées de 18,000 hommes.

Les établissemens commerciaux, nommés *foirès* ou *feïras*, dont deux se trouvent à une distance de 700 lieues dans l'intérieur, sont sous la surintendance des résidens portugais qui y sont stationnés pour entretenir une correspondance avec le gouverneur général, et pour empêcher leurs compatriotes, qui fréquentent périodiquement ces marchés, d'abuser de la confiance des indigènes ou de leur faire aucune injure.

Le plus salubre de tous les établissemens portugais est *Caconda*, qui est situé dans l'intérieur, à la latitude de 14 degrés 35 minutes sud et environ à 17 degrés est de Greenwich. Sa distance de Benguela est de vingt journées ; mais les malades qui peuvent soutenir les fatigues du voyage sont presque sûrs de recouvrer leur santé après y être arrivés et y avoir séjourné quelque temps. Le pays est élevé, l'air pur et frais, du moins en comparaison ; le paysage est riche et varié, de sorte que tous les voyageurs qui s'y sont rendus s'accordent à le décrire comme le pays le plus délicieux qu'ils ont vu dans l'Afrique occidentale

Les autres établissemens sont plus ou moins malsains; les pluies sont si irrégulières, que souvent il n'en tombe pas pendant trois années.

J'ai fait diverses questions relativement à San Salvador, dont la position est marquée avec exactitude sur la carte. En réponse à une de mes questions, le comte de Saldanha m'apprit qu'on avoit depuis long-temps jugé superflu d'y entretenir une force militaire; que les indigènes fréquentent davantage les marchés d'Encoche et de Loando; que le gouvernement de Congo étant une aristocratie divisée, les Portugais n'ont pas de résistance à leur autorité à craindre, puisque tous les partis les appellent comme arbitres dans tous leurs différends. Mais, quoique une garnison n'est plus nécessaire à San Salvador, l'établissement des missionnaires catholiques y est toujours conservé; on le renouvelle de temps à autre par des moines d'Italie. Quoique ces missionnaires, d'après la description qu'en fait le comte Saldanha, sont en général très-ignorans, ils possèdent assez d'influence sur le roi et les chefs de Congo pour être chargés de l'éducation de leurs fils et neveux, qui, dans ce but, sont envoyés au couvent de Saint-Paul. Mais, dans le temps de l'administration du comte, plusieurs de ces jeunes gens furent envoyés au Brésil pour leur instruction, et le résultat fut qu'à leur retour ils étoient plus utiles au pays et plus attachés aux intérêts

portugais que les indigènes élevés par des missionnaires résidens. Un fils du roi de Dahomey, monarque de Guinée qui avoit un mulâtre portugais pour secrétaire, fut envoyé au frère du comte Saldanha, alors gouverneur de Bahia, pour y être élevé. Il faut que San Salvador ait déchu considérablement, ou (ce qui est plus probable), que son importance réelle ait été considérablement exagérée. Il y a à présent deux églises dans la ville, l'une appartenant aux missionnaires, et l'autre bâtie par les jésuites avant la suppression de cet ordre. D'autres établissemens de missionnaires, tant carmélites que capucins, sont marqués sur la carte. Il n'y a jamais eu aucune communication directe avec Mozambique, et la première tentative d'en ouvrir une eut lieu pendant le gouvernement du comte Saldanha. M. da Costa, respectable négociant portugais, qui autrefois commandoit la milice dans l'intérieur, mais qui s'étoit retiré par quelque mécontentement, alla s'établir comme marchand dans le pays des Cassanges, où il vécut plusieurs années en parfaite harmonie avec les indigènes. C'est à ce M. da Costa que le comte de Saldanha, après être arrivé au siége du gouvernement en 1807, s'adressa pour obtenir des renseignemens sur une route de découvertes.

Après avoir reçu diverses communications favorables à l'objet qu'il avoit en vue, le comte

autorisa M. da Costa à envoyer un mulâtre portugais, stationné à une des foires de Cassange, accompagné par des guides et interprètes indigènes, pour pénétrer, s'il étoit possible, jusqu'à *Moolooa*, pays jusqu'à présent inconnu aux Européens, excepté par les relations sur sa population et sa puissance. Le mulâtre, après un voyage de deux mois, à partir de la station commerciale la plus méridionale du pays de Cassange, atteignit la capitale de Moolooa, où il trouva un accueil libéral de la part du monarque Muata Janvo. Ce *Muata* (car il paroît que c'est un titre de dignité) demeure à une distance considérable de son épouse, qui gouverne un autre état, dans une parfaite indépendance de son époux, avec qui elle ne réside que certains jours de l'année. La ville de Moolooa est traversée de rues qu'on arrose journellement; on y tient des marchés réguliers. L'horrible usage de sacrifier tous les jours quinze à vingt nègres est en usage à la cour du muata comme à celle de son épouse. Leurs voisins au sud-est leur paient un tribut en sel marin. Ils parloient d'une autre contrée qui étoit dans leur dépendance, et où un officier portugais avoit récemment passé en venant de la côte orientale; il y étoit mort. Ce Portugais étoit M. Lacerda, colonel des ingénieurs et ci-devant professeur d'une école mathématique, qui avoit été nommé gouverneur de Sena, dans le but de faire des observations

astronomiques et de faire avancer de ce côté les découvertes géographiques dans l'intérieur de l'Afrique. Dans sa première tentative, il n'avoit pu s'avancer au-delà de Tété ; mais dans la seconde il pénétra bien plus avant, lorsqu'il tomba enfin victime de ses efforts. (La route de Lacerda est tracée sur une des cartes jointes à ce mémoire.)

Le roi des Moolooas ne voulut point souffrir que l'envoyé portugais passât à travers ses territoires pour atteindre la côte orientale, jusqu'à ce qu'un arrangement eût été fait entre lui et le gouverneur général, comte Saldanha, à qui deux ambassades formelles et distinctes furent envoyées, l'une par le muata et l'autre par son épouse, chacune portant des présens séparés. Ces Africains étoient habillés, pour la plupart, en produits de manufactures européennes, apportés des établissemens portugais de Mozambique, et le comte Saldanha fit la remarque qu'ils étoient non seulement une race plus belle que ceux du voisinage de la côte, mais qu'ils étoient aussi plus civilisés et plus inintelligens. Ils furent très-contens de l'accueil qu'ils reçurent, et très-frappés de la parade militaire et des établissemens de Saint-Paul de Loanda; mais l'apparence même de la ville trompa leur attente, puisqu'ils avoient cru la trouver plus grande que leur propre ville, tandis qu'elle est considérablement plus petite. Comme ils demandoient qu'on établît à Moolooa une foire

portugaise semblable à celles de Cassange, le comte Saldanha fut excité à envoyer une autre expédition, avec ordre de se rendre à Mozambique, de s'y embarquer et de revenir par mer à Loanda. Malheureusement ce gouverneur éclairé et entreprenant fut immédiatement après rappelé et envoyé comme ambassadeur en Russie; le projét d'où l'on auroit pu tirer tant d'avantages tomba à terre par la négligence du successeur et par l'opposition que les Cassanges mirent aux communications commerciales projetées avec les Moolooas.

Nous allons ici rapporter un autre exemple de l'esprit public du comte de Saldanha, et sa capacité pour la place qu'il occupoit en Afrique. D. François de Souza, qui fut gouverneur général en 1770, eut la première pensée d'exploiter les mines de fer dont l'existence sur le territoire portugais avoit été reconnue depuis long-temps. Par conséquent une petite colonie de mineurs fut amenée de la Biscaye et de la Suède; des ouvrages considérables furent commencés, mais ces ouvrages furent rendus presque inutiles par les fréquentes inondations de la rivière Lucala; de plus, le plus grand nombre des nouveaux colons et les autres tombèrent dans un tel état de langueur qu'ils ne furent plus capables d'aucun travail. Les mines continuèrent ainsi à rester négligées jusqu'à l'arrivée du comte de Saldanha, qui,

s'étant convaincu de l'impossibilité de les exploiter par des ouvriers européens, engagea le *jova* ou chef du district à fournir des travailleurs indigènes pour cet objet ; et, désirant vaincre les superstitions des nègres qui regardoient les machines et les moulins attachés à ces mines comme étant dirigés par le diable, le gouverneur consentit à recevoir en barres de fer le tribut dû par ce district. La taxe levée sur chaque province d'indigènes dans le gouvernement de Saint-Paul, et qui est employée à l'entretien des cours de justice et d'autres institutions publiques, est ordinairement reçue en monnoie portugaise, monnoie qui a été mise en circulation générale par l'activité du commerce, attendu qu'il n'y a pas de poudre d'or dans cette contrée. Les propositions du comte eurent l'effet désiré, et 150 barres de fer furent envoyées tous les mois à Saint-Paul. Pour récompenser les Africains de leur industrie et pour les encourager à persévérer, le gouverneur permit aux habitans du district des mines de transporter l'excédant de leur fer fabriqué aux marchés de l'intérieur, libre de tout droit.

On assure qu'il y a des mines de cuivre dans l'intérieur d'Angola, mais le métal que les Cassanges vendent aux Portugais vient de Moolooa. De riches mines de soufre se trouvent dans le Benguela, et d'autres, à ce qu'on prétend, dans le Cassandama. Celles de Benguela fournissent

tout le soufre qui est envoyé au Brésil. Le pétrole abonde à Dande. On exporte également de l'ivoire, de la cire, de l'huile de palmier et d'autres huiles aux établissemens portugais dans l'Amérique-Méridionale.

Immédiatement au-dessous de Saint-Philippe, il y a un grand étang salant, voisin de la mer et peu éloigné des mines de soufre. A des périodes irrégulières ce lac devient très-agité, comme s'il y avoit des sources bouillantes au-dessous ; l'eau acquiert un degré de chaleur considérable, et la température de l'air sur les bords de ce lac devient si oppressive, que les habitans des villages se trouvent forcés de quitter leurs maisons pour quelque temps et de se retirer plus loin. L'évaporation rapide qui accompagne ce phénomène, produit une immense quantité qui, bien que recueillie par les indigènes, est, comme le produit des autres sources salées, la propriété du gouvernement; et, comme c'est un article lucratif de commerce avec l'intérieur, il en résulte une branche importante de revenu.

Cabasa, l'ancienne capitale de *Ginga*, et qui, à ce qu'on assure, contient les tombeaux des monarques, est à peu près à 200 milles du fort de *Pungo-Andonjo*, où M. de Séabra, ministre-serétaire d'état du Portugal, fut exilé. Cabasa est à peu près sous le même méridien que les îles de *Quindonga*, dont un corps portugais prit posses-

sion pendant le gouvernement du comte de Saldanha. Ces îles sont dans le district de *Mattemba* qui est séparé du territoire de Ginga par la rivière de *Lunini*, branche du Coango. L'ancienne capitale de Cabasa, qui est située entre Coanzo et Coango, est, selon les rapports des indigènes, à quatre journées au nord de la rivière précédente et à trois journées au sud de la dernière.

D'après les marchands portugais, le Zaïr qui, dans l'intérieur, porte le nom de *Coango*, en le traçant depuis l'extrême point de la route du capitaine Tuckey, doit couler le long de la frontière du pays de Mokoko (1); de là il prend une direction méridionale par *Beudeuque*, petite province, à trois journées de San-Salvador, et par *Goungo-Batta* à Mattemba, laissant Cabasa, comme nous avons déjà dit, à trois journées au sud-ouest. Dans l'opinion de M. de Silva, naturaliste portugais qui, par ordre du gouvernement, résida quelques années à Embaça, ce fleuve et la rivière de Coanza ont la même origine non loin de Mattemba. Les indigènes confirment et expli-

(1) M. Bowdich s'exprime ici comme s'il remontoit le fleuve contre le courant. Il en résulte quelque obscurité.

Le pays de Mokoko, le long duquel le Zaïr coule en descendant, sur la carte ci-jointe, est placé beaucoup plus au sud que l'on ne le plaçoit jusqu'ici.

(*Note du traducteur.*)

quent cette opinion, en affirmant que les deux rivières ont leur source dans un grand lac sur la limite orientale de Cassange; ils y ajoutent qu'il existe, dans cette partie de l'intérieur, une troisième rivière, appelée par eux *Casati*, et qu'ils représentent comme plus grande que les deux autres. Le Coanza a été suivi par les gens du pays jusqu'à la distance de 15 journées, à partir des îles de Quindango, à travers les territoires de Moganghela et de Somghos, deux dépendances de Cassange, mais ils n'ont pas constaté sa course ultérieure.

Les *Hocangas* sont décrits par les *Mexi-Congos*, ou Congos de l'intérieur, comme une nation puissante qui s'étend très en avant dans les terres depuis les rives orientales de Coango, tandis qu'au-delà d'eux sont les possessions d'une autre tribu considérable, nommée les *Amulaca*. Les Cassanges font mention des *Cachingas* et des *Domges* comme étant leurs voisins au nord et à l'est. On dit que ces derniers entretiennent une liaison commerciale avec l'établissement portugais de *Monbaça*, sur la côte orientale (1); ils ont

(1) C'est probablement par erreur typographique qu'on parle ici de *Mombaça*, établissement portugais abandonné, et d'ailleurs beaucoup trop éloigné au nord-est. C'est *Moçambique* qu'on aura voulu dire.

(*Note du traducteur.*)

constamment repoussé les Cassanges à chaque tentative pour envahir leur pays et les ont défaits dans toutes les guerres.

L'épithète préfixe de *Jaga*, dont les Cassanges sont si fiers et si entichés qu'elle fait même partie du titre royal, signifie une race nomade et guerrière. La distinction contraire ou l'épithète de *Jova*, portée par des chefs d'autres tribus africaines, indique un peuple stationnaire qui vit de la culture de ses terres.

Dans les volumes manuscrits, contenant les dépêches officielles que le baron Mossamedes avoit reçues et transmises, pendant qu'il fut capitaine général d'Angola, et qui m'ont été confiés par son fils, le comte de Lapa, j'ai trouvé le journal de Gregorio Mendes qui commanda une expédition pour faire des découvertes dans l'intérieur d'Angola et de Benguela. La route suivie par Mendes et ses compagnons de voyage est marquée dans la carte ci-jointe; et la relation suivante de leur voyage, adressée à un conseil d'officiers sous les ordres duquel ils agissoient, est importante sous le point de vue géographique.

Le 30 septembre 1785, l'expédition, composée d'environ trente Européens et mille indigènes marcha dans une direction sud-sud-est à *Quipapa*, où il y a une source chaude et sulfureuse que les hommes et les bestiaux boivent également. Le jour suivant, l'expédition continua sa marche

au sud-est ; et, après avoir serpenté le long des pieds de la chaîne des montagnes, dont les sommets arrêtoient leur progrès, ils campèrent à *Dombo de Quinzamba*, contrée entrecoupée par la rivière *Copororo*, au-delà de laquelle le pays devient plus élevé. Le 2 et le 3 novembre, la compagnie s'arrêta pour se procurer des bestiaux, des provisions et de l'eau. Le quatrième, ils reprirent leur marche dans une direction ouest sud-ouest pendant deux lieues, et arrivèrent alors au *Labata* ou bourg de *Mani-Calunga*, situé sur la limite septentrionale de l'état. Les deux jours suivans, ils s'arrêtèrent pour examiner les environs jusqu'à une distance d'une lieue et demie de la rivière qui communique avec un lac d'eau salée, moyennant une petite rivière qui coule au sud.

Le Copororo, à la distance de quatre lieues de la mer, coule en partie vers le nord-est, le long d'une grande forêt qui, en quelques endroits, a une lieue de large, et qui seroit susceptible d'une belle culture si les habitans étoient animés par l'esprit d'industrie et d'amélioration. Les terres, le long de cette rivière, sont possédées par cinq chefs indigènes ; le premier, voisin de la côte, s'appelle *Mueni-Calga*, c'est-à-dire *seigneur de la mer* ; le deuxième *Mueni-Mama*, le troisième *Capembri*, le quatrième *Mueni-Chela*, et le cinquième *Mueni-Quinzamba*, qui est le plus rapproché de Benguela. Ces princes possèdent quan-

tité de bestiaux noirs, de moutons, de chèvres. Ils refusèrent d'en vendre au commandant de l'expédition, mais ils lui en firent des présens généreux, ainsi que du beau maïs et du céleri.

Le septième jour, la compagnie traversa le Corororo et marcha trois lieues et un quart, dans une direction sud-sud-ouest, vers Macayo, le long du lit d'une rivière à sec, près duquel ils trouvèrent des puits d'où ils tirèrent de l'eau. Le jour suivant, ils recommencèrent leur marche dans une contrée montueuse qui, d'après des indices certains, doit être habitée par des bergers pendant la saison pluvieuse. Après une marche pénible, en montant et descendant toujours, ils campèrent près d'une flaque d'eau qui avoit été déposée par la pluie entre des pierres dans un endroit d'ailleurs aride, où ils trouvèrent des restes des cabanes des nègres et quelques fusils. La latitude observée ce jour fut de 13 deg. 5 m. sud. Le 9, ils continuèrent leur course le long d'une chaîne de hauteurs, très-inégale et très-fatigante, passant dans leur route une rivière sèche qui se termine dans un lac près la mer, mais qui, à l'instar de la plupart des autres, y communique seulement dans la saison pluvieuse. Dans le voisinage, on trouve pourtant de l'eau tolérablement bonne. La latitude observée ce jour étoit 13 degrés 9 m. sud. Près de cet endroit, à l'est, s'étend une grande forêt, vis-à-vis de laquelle, du côté méridional, s'élève

une montagne haute et impossible à passer, de sorte que nos voyageurs furent obligés d'en faire le circuit. Le voisinage est occupé par des chefs insignifians qui manifestèrent de l'aversion pour toute communication avec des étrangers. Parmi eux il y avoit un nègre qui s'y étoit sauvé des environs de Benguela, et qui avoit réuni autour de lui un certain nombre d'autres esclaves fugitifs ainsi que quelques esclaves errans. Quoique le commandant de l'expédition ne réussît pas à saisir ce nègre, il obtint de faire reconnoître l'autorité portugaise par le chef de quelques villages dont les habitans étoient occupés à pêcher des *zimbos*.

Pendant que ce chef paisible, qui étoit habillé de drap, fournissoit des guides à l'expédition, quelques-uns de ses voisins essayèrent des actes de violence qui furent aisément réprimés. Ces petits princes ont parmi eux un chef qui est installé dans son office par le *souva* de Calunga; mais aucun d'eux ne paroît avoir des idées de commerce. La contrée est très-fertile, et tous les habitans parlent une langue gutturale qui fut parfaitement comprise par les nègres attachés à l'expédition.

Le dixième et le onzième jour, la compagnie s'arrêta pour ouvrir une communication avec les indigènes et les amener à un commerce amical; ces efforts réussirent en partie.

Le douzième, on traversa une montagne très-difficile, sur la sommité de laquelle on trouva une citerne d'eau tolérable ; le soir, ils restèrent sur la plaine au-dessous. Le jour suivant, ils marchèrent dans une direction sud-ouest un quart ouest, et arrivèrent le soir à un endroit qui étoit à 13 degrés 29 minutes. Ici, à côté d'un rocher, ils découvrirent des puits d'eau excellente, et quelques vases de cuir près les cavernes qui avoient été précédemment occupées par des sauvages. Le quatorzième, ils continuèrent la même marche à travers un pays plus égal et plus uniforme jusqu'à ce qu'ils atteignirent la rivière *Dongue Amuckito*, qui s'écoule non loin de la mer dans un lac d'eau saumâtre. On trouva pourtant de l'eau douce dans quelques puits creusés sur les bords de la rivière, qui consistent en coteaux couverts de bois. La latitude observée fut de 13 degrés 40 minutes sud.

Ayant des raisons pour craindre quelques difficultés en poursuivant sa route au sud, le commandant envoya l'officier de marine qui l'accompagnoit, M. Manuel de Cruz, pour examiner la possibilité de poursuivre cette ligne de marche; le rapport n'ayant pas été favorable, la compagnie franchit les montagnes aux pieds desquelles elle se trouva, et se dirigea vers l'intérieur des terres. Ayant consommé toutes les provisions ramassées à Guimena, on se vit dans la nécessité d'envoyer, sous le commandement de deux mulâtres indi-

gènes, deux partis fourrageurs composés de sept cents nègres, dont cent vingt armés de mousquets, afin de se procurer un supplément de bestiaux pour le reste de la marche. En dénombrant les gens qui l'accompagnoient, le commandant se trouva avoir 1,038 individus, et qu'ils consommoient (avec leurs domestiques) dix bœufs et trente moutons par jour, l'un portant l'autre. Un de ces partis ramena une négresse qu'il avoit enlevée par surprise; et, comme le commandant pensa qu'elle pouvait rendre un service, en donnant à ses compatriotes un rapport favorable, il la fit habiller et renvoyer. Mais, quoiqu'elle n'eût jamais auparavant vu de linge, elle ne put se décider à abandonner ses anciens vêtemens de cuir; elle les emporta avec ses nouveaux habits. Le parti prit ensuite un nègre avec sa femme et son fils, qui furent également habillés et qui servirent de guides jusqu'à Mezas, où l'on les mit en liberté. Ils apprirent de ce nègre que ses compatriotes n'ont aucune espèce de gouvernement, mais errent parmi les montagnes, se retirent dans des caves et se nourrissent de venaison, de reptiles et du lait de leurs troupeaux, s'abstenant, d'après une idée superstitieuse, de tuer une seule pièce de bestiaux, et souffrant plutôt l'extrême besoin de la faim; mais, quand ils sont poussés à cette nécessité, ils font des incursions pour enlever des vivres dans les territoires voisins de Qui-

mana. L'expédition s'arrêta pendant six jours pour réunir les partis fourrageurs et pour attendre le retour de quatre-vingts nègres qui étoient restés en arrière. Quoique les fourrageurs réussirent à ramener des bestiaux, ils éprouvèrent considérablement de la résistance de la part des indigènes.

Le vingt-unième jour on reprit la marche; ils passèrent la première petite montagne de *Dongue-Amucheito*. Ce jour, ils furent joints par les quatre-vingts nègres, et campèrent près d'une rivière sèche appelée *Cangata*, où ils creusèrent des puits et obtinrent de l'eau tolérable. A cet endroit, l'officier de marine et quelques hommes tombèrent malades; mais, nonobstant ce contretemps, on continua la marche jusqu'à une autre rivière sèche appelée *Dandagoa*, où ils campèrent et trouvèrent de l'eau saumâtre; mais, à une portée de fusil des rivages, les puits en fournirent qui fut bien meilleure. Le sol qui est en plaine produit peu d'herbes et de buissons.

Le vingt-troisième jour, on continua la marche toujours en vue de la mer, jusqu'à ce qu'on atteignît une grande montagne que ni les bestiaux ni les hommes ne purent franchir; après l'avoir tournée par l'est, l'on en découvrit une autre au sud, ayant l'apparence d'une forteresse, et dont le pied étoit baigné des flots de la mer à un endroit nommé *Mezas*, ou les Tables. Non loin de cette

dernière montagne est une forêt étendue qui s'avance loin dans l'intérieur et qui est coupée par une rivière desséchée dont le lit, pris de la côte, a des canaux de communication avec plusieurs lacs, les uns d'eau douce, les autres d'eau salée. Le sol, dans ces environs, parut fertile, et l'aspect du pays étoit agréablement varié par de beaux arbres d'un feuillage sombre, offrant un abri à beaucoup de grands et de petits oiseaux que les nègres *Moombe*, de *Quilenga*, à ce qu'on assure, avoient l'habitude de prendre pour les vendre aux Portugais de Benguela.

La latitude de cet endroit, que les indigènes appellent *Sinhe-Tenh-Bari*, fut trouvée, par observation, à 14 degrés sud. Les habitans, de même que ceux qu'on avoit rencontrés auparavant, étoient dispersés parmi les montagnes en petites tribus; mais ils conservoient une tradition que leurs ancêtres avoient joui d'une sorte de gouvernement régulier, et ils étoient même sur le point de faire un premier pas pour retourner à la civilisation en élisant pour gouvernant un descendant de leurs anciens chefs. On trouva du côté du nord vingt de leurs cabanes, et l'expédition prit quatorze nègres qui, après avoir été habillés et instruits un peu dans l'agriculture, furent renvoyés, munis de bêches et de semailles, pour mettre en culture leurs champs. Ces hommes n'avoient aucune idée de commerce, mais subsistoient uni-

quement du lait de leurs troupeaux, des fruits sauvages et des poissons. Ils paroissoient aimer beaucoup une racine particulière, dont la propriété est, dit-on, plutôt d'appaiser la soif que de satisfaire la faim. On observa qu'un de ces hommes portoit dans ses cheveux une boucle de jarretière enlacée de petites ficelles que, d'après ses propres aveux, il avoit obtenue de ses voisins méridionaux.

L'expédition séjourna ici pendant deux jours et demi, dans le but d'examiner la rivière et la forêt; et, comme on étoit campé près des bords de la mer, on construisit un radeau pour aller pêcher.

A cause de la grande difficulté de continuer la route le long de la côte, on jugea prudent de franchir la petite baie de *Lapa*, d'où l'on pouvoit distinguer la forêt de *Dingue-Vare*. Ici, le parti campa encore deux jours, afin de poursuivre sa pêche. Le 26, ils firent une marche de deux lieues dans les terres pour éviter les montagnes sur la côte; et, à travers une contrée passablement pleine, ils parvinrent à un lac, au sud de Mezas, où il y avoit une forêt avec du gazon verdoyant. Ce lac est petit, et la rivière qui s'y écoule est appelée par les indigènes *Monayaeagundou*, c'est-à-dire fils du lézard.

Le 27, ils firent cinq lieues jusqu'à une rivière qui se termine dans un lac nommé *Quissa*. Cette

rivière, qui fournissoit de l'eau aux puits creusés près de ses bords, étoit un peu salée dans la partie inférieure de son cours ; mais, plus haut, ses eaux devenoient très-bonnes. Sur cette partie de la côte, il y a abondance de bois de chauffage, et le sol est susceptible d'être cultivé ; mais l'abordage est très-difficile. Il y a une petite île vis-à-vis le rivage, contre laquelle la mer brise avec violence. La latitude, par une observation insuffisante, fut trouvée de 14 degrés 10 minutes. On ne rencontra aucun des habitans ; mais des traces récentes prouvoient leur fuite vers les collines voisines. Le 28, la compagnie fut obligée de se reposer toute la journée pour cause de maladie. La marche fut reprise, le 29, le long des rivages de la mer, mais avec tant d'interruption, à cause de l'irrégularité des montagnes, que l'expédition se vit obligée de faire plusieurs tournées dans l'intérieur. A l'embouchure d'une des petites baies, on découvrit une île à peu près à une portée de fusil du rivage; sur la plage étoient de nombreux troncs d'arbres. Le 30, ils pénétrèrent parmi les montagnes de l'intérieur, ne pouvant pas poursuivre leur route le long du rivage ; et, après une marche fatigante de sept lieues, avec beaucoup de montées et de descentes, ils atteignirent un lac d'où ils aperçurent la baie *Angra do Negro* : ici, ils furent obligés de faire halte toute la journée suivante. Dans la

vallée entre les deux montagnes, quoique entièment dépourvue d'eau, il y avoit quelques cabanes; mais les habitans s'étoient enfuis, et on fit en vain, pendant toute la journée suivante, des tentatives pour entrer en communication avec eux.

Le 1er novembre on continua ces rudes marches à travers un pays montagneux; le soir, on arriva sur les bords d'une rivière desséchée, où mourut M. Miguel Pinhero, officier de marine, qui avoit offert à l'expédition ses services volontaires. Le jour suivant, ils s'arrêtèrent près d'un lac desséché, aux environs duquel ils obtinrent de l'eau tolérablement bonne en creusant des puits. Les souffrances qu'ils avoient éprouvées dans leurs marches précédentes étoient surtout aggravées par la nécessité de boire de l'eau saumâtre.

Le 3 novembre, ils marchèrent vers une rivière desséchée, à travers une contrée plus égale, mais qui avoit l'apparence d'avoir été brûlée, et dont le sol en plusieurs endroits offroit une couleur rouge très-vive. De cette rivière il sortoit une petite branche qui se rendoit dans un lac, ayant au nord et au sud deux montagnes. Ici le parti fit prisonnière une vieille négresse aveugle, de qui ils apprirent qu'il y avoit, à peu près à une lieue de distance, une baie où les nègres avoient récemment tué quelques hommes blancs. En effet, ayant marché une heure de plus, ils arrivèrent à

un havre auquel ils donnèrent le nom de *Novo Porto de Mossamedes*, du nom du capitaine général. Il est situé au milieu de la baie ou *Angra do Negro*; et, près le lieu où l'expédition campa, une petite rivière s'écoule dans la mer. Une lieue au nord de l'Angra, il y a une rivière qui a quelque importance par sa grandeur et par les lacs avec lesquels elle communique. Un de ces lacs, vers le sud, a une demi-lieue de circonférence, et éprouve, comme la mer, les mouvemens de la marée. Les terrains autour de la rivière sont humides et susceptibles de toute sorte de culture. D'après le rapport du commandant, il y avoit du bois et des pierres en abondance pour construire la nouvelle forteresse qu'on vouloit élever ici sous le nom de *Fort Mossamedes*. La rivière abonde en poisson, et ses bords sont habités par des sauvages; mais ceux-ci s'étoient enfuis vers l'intérieur, craignant, à ce qu'il paroît, que l'expédition ne fût venue pour venger le meurtre commis sur l'équipage d'un bâtiment récemment naufragé sur la côte, et dont on voyoit quelques débris dans un village voisin.

Le commandant envoya deux partis le long de la rivière qui tombe dans l'*Angra do Negro* et qui s'appelle *Rio das Mortes*. Un de ces partis fit prisonnier un indigène très-vieux et très-infirme, qui apprit aux voyageurs que les tribus de cette contrée, peu nombreuses, étoient gouvernées par

des chefs, mais qu'elles vivoient principalement de brigandages; lui-même se vantoit d'avoir été, dans sa jeunesse, un voleur très-habile. Ils possèdent peu de bestiaux, mais beaucoup de moutons. L'autre parti atteignit presque une troupe de sauvages, qui abandonna deux cents moutons pour occuper l'attention de leurs poursuivans, pendant qu'ils se sauvèrent avec le reste. Après une halte de quatre jours, l'expédition marcha le 8 novembre, prenant le vieux nègre pour guide; elle continua sa route pendant trois jours, faisant onze lieues à travers une contrée sablonneuse. Le *Rio das Mortes*, à deux lieues de la côte, est encombré de nombreux troncs d'arbres, ramassés pendant ses inondations. A huit lieues de distance, deux chaînes de montagnes s'élèvent avec une grande régularité, formant des pics semblables à des pyramides, mais sans défilés ni passages (1). Dans la région sablonneuse qui s'étend à leur pied, on trouve toujours des dépôts d'eau pluviale dans des citernes naturelles qui inondent quelquefois le sol. Ces montagnes, couvertes d'une variété d'arbres richement feuillés, se terminent dans une contrée nommée *Cobale*, limi-

(1) Sans doute le rapport du vieux nègre seul est le fondement de cette assertion; car, à huit lieues de distance, on ne pouvoit pas voir s'il y avoit ou non des passages.

(*Note du traducteur.*)

trophe d'*Oïmba*, qui, à son tour, joint les provinces de *Humbe* et de *Chanugro*, sur la rive occidentale de la rivière *Cuneni*. Il existe une immense forêt dans cette partie du *Cobale*, et c'est de là que viennent les troncs d'arbres entraînés par le *Rio das Mortes*.

Comme le vieux guide étoit presque inutile à cause de son grand âge, et comme il étoit nécessaire de trouver d'autres conducteurs, le commandant résolut de surprendre quelques indigènes des environs du port Mossamedes; il détacha à cet effet deux partis explorateurs, l'un le long du *Rio das Mortes*, l'autre le long d'une rivière desséchée qui en est un affluent, dirigé au nord-est; il feignit même de suivre ce dernier détachement avec toute sa troupe. Le pays est ici fertile, et avec peu de culture il nourriroit une population immense. Le sol étoit foulé d'éléphans, et on voyoit dans le lointain des troupeaux considérables de cet animal et d'une autre espèce très-grande. On fit halte jusqu'au 9, en attendant le retour des deux partis, et afin de ramasser des vivres, la provision étant épuisée. Ici, un caporal, Manuel da Guerre, réussit à faire quelques prisonniers avec un nombre considérable de moutons et quelques vaches. Ces captifs servirent de guides, et l'expédition se mit en marche le soir suivant, le long de la rivière communiquant avec

Rio das Mortes, qui, à ce qu'ils apprirent, *se termine* au Cobale (1).

(*La suite à une prochaine livraison.*)

(1) Par *se termine*, il faut entendre *prend son origine*. M. Bowdich s'étoit malheureusement accoutumé à un langage incorrect et confus en fait de géographie physique. Ainsi, il dit habituellement qu'une rivière *se dirige* dans le sens contraire de son cours; par exemple, la Seine *se dirige* de l'ouest à l'est. (*Note du traducteur.*)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Le Mont-Rosa, esquisse topographique et physique; par M. le baron DE WELDEN, colonel de l'état-major impérial d'Autriche; accompagné de la relation des voyages faits jusqu'au sommet de cette montagne par M. ZUMSTEIN. (*Der Monte-Rosa*, etc., etc.) Un volume in-4°, avec carte topographique et planches lithographiées, en allemand. Vienne, 1824.

Nous avons regretté, depuis que cet important ouvrage nous a été envoyé par l'auteur, de ne pas avoir eu un seul moment de loisir pour en faire une analyse digne de son mérite. Plus heureux, plus libre, M. le baron de Zach vient d'en donner, dans sa *Correspondance astronomique*, publiée à Gènes, une analyse non seulement très-lucide et très-complète, mais enrichie d'un grand nombre d'observations originales, savantes et profondes. Nous allons emprunter cet article dans son entier.

« Il a plusieurs fois été question du Mont-Rosa dans cette *Correspondance*, notamment dans le 3° vol., p. 280 et 503; dans le 5° vol., p. 481, où nous avons parlé des voyages de M. Zumstein sur cette montagne, et qui avoient donné lieu à une contestation de prééminence entre cette montagne et

le Mont-Blanc, qu'à cette occasion on vouloit dépouiller de l'honneur et de son ancien privilége d'être la plus haute montagne de l'Europe : ce différend, faute de preuves suffisamment valables, n'ayant pu être arrangé alors, le jugement resta suspendu ; maintenant que l'ouvrage de M. le colonel de Welden vient de résoudre la question en dernier ressort et sans appel, nous nous empressons de communiquer cette sentence à nos lecteurs, qui ne seront pas fâchés de la trouver ici, surtout les étrangers, chez lesquels, pour l'ordinaire, les livres allemands ne sont pas répandus.

Pour faire connoître le plan et le but de l'auteur de ce livre, que nous avons lu avec le plus grand plaisir et intérêt, nous ne pouvons mieux faire que de les exposer avec ses propres paroles. Il dit dans sa préface que son état et son penchant depuis très-long-temps lui avoient formé l'habitude et l'occupation d'étudier les localités des terrains, et que lorsqu'il les avoit bien explorées et examinées sous tous les rapports militaires, il lui restoit encore le délassement d'observer et de contempler la nature dans ses grandes et sublimes beautés. Les colosses alpestres ont naturellement dû avoir les plus grands attraits pour lui ; aussi les montagnes ont toujours été les objets de prédilection de ses études topologiques, lorsque ses destinées et ses devoirs le conduisoient dans leurs voisinages. Le Mont-Rosa, pour ainsi dire, lui est échu en partage lorsque, il y a peu d'années, il fut chargé par son gouvernement de la direction de la triangulation par laquelle on devoit faire la jonction des triangles de la France avec ceux de l'Italie pour effectuer la mesure des degrés du parallèle, depuis la tour de Cordouan à l'embouchure de la Garonne jusqu'à Fiume sur les côtes de l'Adriatique en Illyrie.

Moins la chaîne des montagnes du Mont-Rosa étoit connue, plus l'ardeur du baron de Welden étoit enflammée pour

en connoître les détails et pour y découvrir des choses nouvelles et inconnues; penchant naturel et inhérent dans l'homme, très-louable, sitôt que cette curiosité mène à quelque bien. C'est ce désir qui a fait concevoir à M. le colonel de Welden le projet de bien explorer ces montagnes, et d'en donner une exacte description. Pour mettre un certain ordre dans son récit, et pour ne pas mêler les différens objets qui l'ont occupé, la topographie, l'orométrie, la géologie, l'histoire naturelle, la botanique, etc., il a divisé ses descriptions en classes, pour que chaque lecteur puisse de suite trouver la branche qui l'intéresse le plus, ou qui le regarde plus particulièrement; la partie orométrique et géodésique sera donc celle qui fixera ici notre attention plus particulièrement, ce sera aussi celle qui intéressera le plus nos lecteurs; nous commencerons d'abord par exposer les travaux qui ont été faits pour déterminer les hauteurs de ces montagnes; nous parlerons de la partie géodésique et géonomique dans une seconde lettre.

Tous ceux qui ont parcouru les belles plaines de la Lombardie, qui ont traversé ce vaste vallon arrosé par le Pô, ont vu le Mont-Rosa qui s'est offert à leurs regards de tous côtés; on le voit même en pleine mer dans le golfe de Gènes, et l'on n'y voit pas le Mont-Blanc. On a voulu faire valoir cette dernière circonstance comme une preuve que le Mont-Blanc devoit céder le pas au Mont-Rosa; mais M. de Welden fait voir que cette dernière montagne est plantée dans une vaste plaine de l'Italie, que rien n'offusque de ce côté, tandis que le Mont-Blanc est masqué par les montagnes de Cogne et de Saône. Le Mont-Rosa est aussi plus près des bords de la mer que ne l'est son prétendu rival. Le baron de Welden dit avoir vu le Mont-Rosa de toute la chaîne des Apennins, du Sasso di Castro au-dessus de Loano sur la route de Florence à Bologne; du Mont-Cimone

sur la route de Modène à Pistoja; du Laciese de Pontrémoli à Parme; mais il n'a pu le voir de la Bocchetta de Gènes, parce que les montagnes voisines le couvrent. On le voit très-distinctement du col de Tende. En général, il est visible dans toutes les directions au sud et à l'ouest, parce qu'il n'y a point de montagnes assez hautes placées devant lui qui le cachent. Vers l'ouest on le voit sur toute la chaîne du Mont-Cenis, mais pas au-delà en Savoie, puisque les crêtes de cette dernière chaîne le masquent. Du côté du nord, M. de Welden l'a vu le long de toute la chaîne de l'Oberland bernois, qui court par le Gemmi et les Diablerets jusqu'au lac de Genève. Il paroît qu'on ne le voit pas plus avant dans la Suisse, car M. le colonel ne l'a trouvé sur aucun de ces modèles qui représentent si bien les vues de ce pays, quoiqu'il y ait remarqué le Mont-Cervin et le Matterhorn qui sont beaucoup moins élevés; il est porté à croire que la raison en est que cette dernière montagne a une forme plus remarquable et plus frappante que le Mont-Rosa, qui ne se distingue pas par une forme extraordinaire.

Voici ce que le baron de Welden rapporte de l'historique du Mont-Rosa. Cette montagne, dit-il, étoit connue des anciens sous le nom de *Mons Sylvius*, nom qui avoit été donné ensuite à son voisin le Mont-Cervin. On prétend qu'elle a pris son nom actuel de la forme de la reine des fleurs, à laquelle elle doit ressembler, mais on n'y remarque guère cette conformité; M. de Welden présume que cette dénomination peut plutôt lui venir de la couleur rose que les premiers rayons du soleil levant répandent sur ses sommets. Le premier qui l'ait appelée de ce nom délicat, c'est Scheuchzer dans ses *Itinera alpina*, p. 290 à 303 (1);

(1) *Itinera per Helvetiæ alpinas regiones facta annis* 1702-1711, *Lugd. Batav.*, 1723, 4 t. en 2 vol. in-4°. Il y a une autre édit. de l'an 1751.

mais il doit l'avoir confondue avec quelque autre montagne, car la description qu'il en fait n'y répond pas.

Gruner, dans son *Traité sur les glacières de la Suisse*, dans le tome 1er, p. 229, fait mention du Mont-Rosa, mais il ne fait que le nommer en passant.

Le chevalier Nicolis de Robillant, dans une petite brochure qui porte le titre : *Sur l'utilité des voyages dans son propre pays*, Turin, 1790, est le premier qui parle d'une manière positive et claire du Mont-Rosa. Il estime sa hauteur environ 2,700 toises au-dessus du niveau de la mer. Il en donne une petite esquisse, mais elle ne donne pas une grande idée du talent du dessinateur et du graveur.

Enfin, le célèbre M. de Saussure, dans ses Voyages dans les Alpes (1), a jugé cette montagne digne d'une plus grande attention; il fut le premier qui en donna une description satisfaisante, qui y fit quelques mesures, et y prit quelques vues de cette chaîne de montagnes inexplorée jusqu'alors; ce n'est que depuis ce temps-là que le Mont-Rosa a acquis une certaine célébrité, et qu'on en a parlé plus souvent.

M. Ebel, dans son excellente *Instruction pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse*, etc. (2), ouvrage

(1) Voyages dans les Alpes, précédés d'un Essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève. Neuchâtel, 1780 et 1796, 4 vol. in-4°. Il y a une autre édition de ces mêmes Voyages en 8 vol. in-8°, faite à Genève en 1787 et 1796.

(2) La première édition de cet ouvrage a paru en allemand à Zurich, 1793, en 2 vol. On en a publié une traduction françoise à Bâle en 1795. L'auteur en a donné une nouvelle édition en allemand, en 1804, en 3 vol.; enfin, en 1810, il en a publié une autre en 4 vol., totalement refondue et augmentée d'un grand nombre d'additions importantes. Un ouvrage si utile et si recherché a probablement encore eu depuis quinze ans des nouvelles éditions.

qu'un voyageur ne peut guère se dispenser de porter avec lui, ne passe pas sous silence le Mont-Rosa, mais ce qu'il en rapporte n'est que des extraits de l'ouvrage de M. de Saussure; il n'y ajoute rien de nouveau. Il dit seulement dans le 4e tome, p. 449, que les vallées d'Anza, de Vispach, le Mont-Rosa et le Mont-Cervin mériteraient un examen plus approfondi que ceux qu'on en a faits; mais personne ne seroit plus capable de s'en acquitter que M. Ebel lui-même.

Amoretti, dans son *Viaggio ai tre laghi* (1), ne dit absolument rien de nouveau sur le Mont-Rosa; et Bertolotti, dans ses *Peregrinazioni* (Milano, 1822), ne décrit que le chemin de Varallo par la vallée de Mastalone à Macugnaga au pied du Mont-Rosa, mais toute cette description n'est que pittoresque et romantique.

Quelques autres voyageurs ont décrit quelques vallons formés par le Mont-Rosa. C'est ainsi qu'on a donné, en 1802, à Milan, quelques détails sur la vallée d'Agogna sous le titre : *Osservazioni sul dipartimento dell' Agogna, del Lizoli;* et, en 1810, le chanoine Sottile publia à Novara une description de la vallée de Sesia, *Quadro della Valsesia.* Quoique cette dernière brochure ait eu l'honneur de trois éditions, elle n'a absolument aucun mérite scientifique; ce n'est qu'une nomenclature stérile de tous les anciens privilèges dont la Valsesia avoit joui depuis des temps immémoriaux, entremêlée de beaucoup de déclamations, de projets, de *pia desideria*, etc. Quoique le Mont-Rosa soit dans les limites de la vallée de Sesia, M. Sottile ne s'en approche pas; il se contente de le lorgner de loin avec beaucoup de respect.

(1) *Viaggio da Milano ai tre laghi, Maggiore, di Lugano e di Como, e ne' monti che li circondano, di Carlo Amoretti Milano.* On en a fait plusieurs éditions de l'an 1794, 1803, 1806, 1814.

En 1819, G. Rosina publia à Milan une petite brochure: *Osservazioni e ricerche mineralogico-chimiche sulle valli dell' Ossola*, dans laquelle il est parlé de la vallée d'Anza du Mont-Rosa; mais l'auteur, n'ayant eu que la minéralogie et la métallurgie pour objet, ne parle que de ce qui a rapport aux mines.

Dans l'*Almanach helvétique* pour l'an 1820, publié à Zurich chez Orell, Fuesly et comp., on fait mention du Mont-Rosa; mais cet article, au reste fort intéressant sous d'autres rapports, l'est très-peu pour ce qui concerne cette montagne.

Quoique les Suisses regardent le Mont-Rosa comme une de leurs montagnes les plus hautes, il est cependant digne de remarque qu'il y soit si peu connu, et que jamais on n'ait tenté de l'escalader du côté de la Suisse, quoique ce ne soit que de ce côté-là qu'on pourroit arriver à sa pointe la plus élevée.

Le 22 septembre 1813, on avoit inséré dans le *Moniteur*, à Paris, un article daté de Genève du 14 de ce même mois, dans lequel il est parlé d'une ascension au Mont-Rosa; mais on n'a qu'à le lire avec quelque attention, on n'a qu'à en analyser les détails pour voir que ce voyageur n'étoit parvenu qu'à une des pointes extrêmes vers l'occident.

Le 12 août 1813, un François, nommé Henri Maynard, partit de Châtillon dans la vallée d'Aoste, passa par le val Tournanche à Breuil, continua son chemin dans la nuit pour le col de Mont-Cervin, nommé *Saint-Théodule*, de là arriva le 13 à midi sur la pointe du Mont-Rosa. On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la carte topographique du Mont-Rosa et de ses environs, qui accompagne l'ouvrage du baron de Welden, pour voir aussitôt que M. Maynard étoit encore bien éloigné de la cime la plus haute du Mont-Rosa. On n'a plus entendu parler de ce voyageur et de son

ascension; peut-être est-ce le même dont il a été question dans le *Moniteur*.

En 1817, le professeur de Dorpat, Frédéric Parrot, accompagné de M. Joseph Zumstein de Gressonay, firent, les 18 et 21 septembre, deux tentatives pour monter au Mont-Rosa; mais la saison étoit déjà trop avancée, le mauvais temps les a obligés d'y renoncer et de revenir sur leurs pas.

En 1819, ce même jeune Allemand, domicilié dans la vallée de Gressonay, qui avoit accompagné le professeur Parrot, forma encore le projet d'aller avec un ami, nommé Jean-Nicolas-Vincent, tenter une autre ascension au Mont-Rosa. Ils entreprirent ce voyage au mois d'août; M. Zumstein y porta un baromètre; mais ils n'ont pû arriver jusqu'à la pointe la plus élevée; ils ne sont parvenus qu'à un grand plateau, où M. Zumstein fit ses observations barométriques et quelques opérations trigonométriques, pour déterminer la hauteur de la pointe la plus élevée de cette montagne, à laquelle ils n'ont pu parvenir. Nous avons parlé de cette expédition, la même année 1819, dans le 3e vol., p. 280 et 503 de cette *Correspondance*. L'année suivante, on en a lu un rapport, le 18 juin 1820, à l'académie royale des sciences à Turin, qu'on a inséré dans le 25e vol. de ses mémoires, pag. 230.

En 1820, au mois d'août, M. Zumstein fit sa seconde ascension au Mont-Rosa; en 1821, le même mois, sa troisième; en 1822, au mois de juillet, sa quatrième, et, dans le mois d'août de la même année 1822, sa cinquième ascension. Ces cinq voyages se trouvent à la fin de l'ouvrage de M. le baron de Welden, auquel M. Zumstein les avoit remis pour les publier, et c'est ce qu'il a fait dans une appendice dans les propres termes de cet intrépide voyageur. Notre but, dans ce moment, n'étant que de faire connoître la vraie hauteur du Mont-Rosa et celle du Mont-

Blanc, qui lui dispute le rang, nous allons rapporter ici les mesures trigonomètriques les plus exactes qui ont été faites en ces derniers temps.

En 1788, les astronomes de l'observatoire de Milan, chargés par le gouvernement autrichien d'une triangulation de la Lombardie, avoient formé un grand triangle, dont les trois sommets étoient le dôme de Milan, le Mont-Generoso et le Mont-Rosa. Avec les côtés de ce triangle et les angles d'élévation on a pu calculer la hauteur de cette montagne, et c'est ce que M. Oriani a fait, comme on peut le voir dans le 1er vol. de nos *Éphémérides géographiques* (en allemand), pag. 647.

En 1803-1806, on a repris la triangulation de la Lombardie, et on a conduit de nouveaux triangles fort près du Mont-Rosa, et on en a encore pu tirer la hauteur, comme on peut voir dans un mémoire de M. Oriani, inséré dans les Ephémérides astronomiques de Milan pour l'an 1823, pag. 3.

En 1822, l'état-major-général des armées de S. M. l'empereur dans l'Italie supérieure entreprit une autre triangulation pour faire la jonction des triangles de l'Italie avec ceux de la France. A cette occasion on détermina encore trigonométriquement la hauteur du Mont-Rosa.

Toutes ces opérations ont donné, pour la hauteur de cette montagne au-dessus du niveau de la mer, les résultats suivans :

En 1788, M. Oriani de Milan	2,389 toise.
du mont Generoso	2,391
En 1803, de Milan	2,385
En 1821, M. Carlini de Milan	2,374
de Turin	2,343

En 1821 M. Carlini de Superga.................... 2,357
.... de Mondovi.................. 2,319
En 1822, M. de Welden de Monte Carnero.......... 2,370

Milieu......... 2,366 toises.

Depuis un demi-siècle, la hauteur du Mont-Blanc occupe les géographes et les physiciens sans qu'ils aient pu arriver à un résultat bien concluant; nous ferons ici comme avec le Mont-Rosa : nous n'aurons égard qu'aux mesures trigonométriques qu'on a faites en ces derniers temps avec des moyens supérieurs. Voici ce qu'on a obtenu :

En 1796, M. Tralles.................................. 2,468t,0
En 1821, M. Carlini du mont Colombier.................. 2,460, 0
.... Les ingénieurs autrichiens du mont Trelod..... 2,462, 5
.... du perron d'Encombres. 2,459, 9
.... du glacier d'Ambin.. 2,463, 9
.... du Rochemelon..... 2,458, 8
.... Les ingénieurs françois du mont Granier....... 2,460, 1

Mont-Blanc, milieu... 2,462t

Nous avons trouvé sur la même voie la hauteur du Mont-Rosa.. 2,366
Donc le Mont-Blanc surpasse le Mont-Rosa de.......... 96t

Le procès est donc définitivement jugé, que le Mont-Blanc est le roi des montagnes en Europe; mais immédiatement après lui vient le Mont-Rosa, quoique le mont Oertèles en Tyrol eût envie de lui disputer le pas; mais M. le baron de Welden le relègue incontestablement au 14e rang, et le prouve trigonométriquement.

Par les triangles conduits en 1818 dans le Tyrol, les ingénieurs autrichiens ont trouvé la hauteur de la pointe
d'Oertèles de la Pflinn Spitzè......................... 2,012t,5
du Mont-Motto......................... 2,010. 1

du Corno di S. Colombano 2,009, 5
du Pizzo del Ferro 2,010, 0

Milieu 2,010t, 5

Hauteur du Mont-Rosa 2,366, 0
Différence énorme de 355t, 5

Pour placer toutes les montagnes de l'Europe, dont les hauteurs ont été bien déterminées, chacune dans le rang qui lui convient, M. le baron de Welden les a classifiées de la manière suivante. Les hauteurs marquées d'un petit triangle △ ont été déterminées trigonométriquement par les ingénieurs autrichiens.

Première classe.

Pieds de Paris.

1) Mont-Blanc △ 14,764
2) Mont-Rosa, pointe la plus haute △ (1) 14,222

Seconde classe.

3) Mont-Cervin, d'après M. de Saussure 13,854
4) Finster-Aarhorn, d'après M. Tralles 13,234
5) Le Géant, d'après M. Raymond 13,044

Troisième classe.

6) Montagne inconnue au nord du Mont-Rosa entre la vallée de Matter et de Saas, peut-être Mont-Fée (2) 12,882

(1) Le Mont-Rosa a proprement six pointes ou aiguilles, dont voici les hauteurs d'après le baron Welden :

1e pointe la plus basse....... 12,984 pieds de Paris.
2e 13,650
3e 14,016
4e 14,028
5e 14,154
6e ...... la plus haute....... 14,222

(2) 4,670 toises au nord de la pointe la plus haute du Mont-Rosa.

7) Jungfrau, d'après M. Tralles........................ 12,872
8) Mœnch.. 12,666
9) Le grand Pelvoux à l'ouest de Briançon △.............. 12,612
10) Schreckhorn, d'après M. Tralles...................... 12,560
11) Iséran en Savoie △................................ 12,456
12) Eigner, d'après M. Tralles.......................... 12,268
13) Montagne au nord-ouest de Briançon, dont on n'a pu savoir le nom; c'est peut-être le col de Lanière △ (1)......... 12,132
14) La pointe Oertèles en Tyrol △....................... 12,059
15) Aiguille du midi, près le Mont-Blanc................. 12,054
16) Breithorn, près Mont-Cervin, d'après Saussure......... 12,012
17) Glockner dans le Salzbourg, d'après Schiegg........... 11,988
18) Monte-Viso, d'après M. Plana......................... 11,808

Quatrième classe.

19) Zébru, aussi appelé Konigs-Spitze, près du Oertèles △.. 11,516
20) Wetterhorn, d'après Tralles......................... 11,453
21) Altes.. 11,432
22) Aiguille d'Argentière, d'après Raymond................ 11,412
23) Frau, d'après Tralles............................... 11,393
24) Dent Parrassée, en Savoie △......................... 11,388
25) Gallenstock, entre les sources du Rhône et du Reuss.... 11,330
26) Monte delle Disgrazie, sur les frontières de la Valteline de la chaîne des monts Bermina △..................... 11,316
27) Weissbachhorn, dans le Salzbourg.................... 11,300
28) Doldenhorn, d'après Tralles......................... 11,287
29) Monte Tresero, dans la Valteline au sud du Zébru △..... 11,136
30) Roche Saint-Michel. Pointe la plus haute du Mont-Cenis.. 11,058
31) Dœdi, entre les sources du Rhin et de la Lyth.......... 11,039
32) La Rame, en Savoie................................. 10,968
33) Monte Adamello, sur les frontières du Tyrol △.......... 10,950
34) Sustenhorn, près Gallenstock........................ 10,910
35) Roche-Mellon, au sud-est du Mont-Cenis △.............. 10,878
36) Titlis, dans les monts Surrènes, d'après Saussure...... 10,818
37) Aiguille d'Arve, près St-Jean de Maurienne en Savoie... 10,776

(1) 5,316 toises au nord du grand Pelvoux. D'un côté, on la nommoit *Les Glasiers de l'Agniaux*; de l'autre côté, *Monte Ursino*.

38) La Pélouse, en Savoie.............................. 10,775
39) Mont-Perdu, dans les Pyrénées...................... 10,518
40) Monte Confinale, entre le Tresero et l'Oertèles Δ...... 10,392
41) Glacier d'Ambin, au sud du Mont-Cenis............... 10,380
42) Vigne Male, dans les Pyrénéés...................... 10,374
43) Moschelhorn, près Saint-Bernardin................... 10,280
44) Etna, en Sicilie, d'après Schukburgh................ 10,254
45) Pizzo Scalino, dans la Valteline Δ.................. 10,248
46) Liconcio, entre Valteline et Val-Bragaglia Δ......... 10,221
47) Piz-Valrhein.. 10,200
48) Glacier de Chardon, d'après Villars................. 10,200

M. le baron de Welden, à la fin de son ouvrage, donne encore un autre tableau des hauteurs des montagnes mesurées soit trigonométriquement, soit barométriquement. Son objet principal est ici de fixer plus exactement la limite de la végétation le long de cette grande chaîne des Alpes, depuis les frontières du Tyrol et de la Suisse jusqu'en Savoie. Nous ne donnerons ici que les hauteurs, en distinguant celles déterminées par la trigonométrie de celles observées par le baromètre. Les hauteurs sont exprimées en pieds de Paris; l'ordre dans lequel M. de Welden les a rangées court de l'est à l'ouest.

NOMS DES LIEUX.	HAUTEUR PAR Trigonomèt.	Baromètres.
Stilfser Joch, vis-à-vis de l'Oertèles	8,610	»
Wormser Joch, au nord du précédent	7,688	7,666
La seconde maison d'inspection sur la route de Bornio	6,255	»
Madonna d'Oga, vis-à-vis de Bormio	4,602	»
Baldore. Village, vis-à-vis de Sondolo. Valteline	2,664	»
Monte Legnone, sur le lac de Côme supérieur	8,040	»
Monte della Grigna, sur le lac de Lecco	7,428	»
Monte Generoso, aussi appelé Calvagione	5,356	»
Corno di Canzo, entre Lecco et Como	4,230	»
Monte Primo, près Bellagio au lac de Como	4,914	»
Splügen, haut de la route de Chiavenna à Coire	6,513	»
Saint-Bernardin, haut de la route pour la vallée de Missox	6,584	»
Saint-Gotthard à l'Hospice	»	6,650
Gries, au haut du Sentier	»	7,358
Simplon, au haut de la grande route	6,174	»
Mont Rosa oriental, près Ceppo Morello	2,480	»
Nacugnaga, au Mont-Rosa	4,802	»
Alpe Pedriolo	6,522	»
Monte Moro au Col	8,389	»
Pizzo bianco	9,564	»
Mont-Rosa méridional, près Campertongo	3,693	»
Bodémie au-dessus de Trinité	»	5,880
Alpe Betta	»	7,158
Ollen, Teltschen, et Roth-horn	»	9,308
Val Tournanche, vers le Mont-Cervin	»	4,770
Alpe Breuil	»	6,162
Col Cervin	»	9,948
Vallée d'Aoste, près Saint-Rémy	»	4,938
Grand Saint-Bernard, Hospice	»	7,678
Col de Fenêtre, à l'ouest du grand Saint-Bernard	8,990	»
Col de Balme, vers Chamouny	»	7,086
Col de Ferret, vers Cormajeur	»	7,170
Col de la Seigne, vers l'Allée blanche	»	7,578
Col de Bon-homme, près Saint-Gervais	»	7,530
Le petit Saint-Bernard	»	6,750
Mont-Cenis. Maison de poste	»	6,144
Chapelle d'Asti, de Suse à Rochémelon	»	8,820
Mont Thabor, dans la Maurienne. Savoie	9,774	9,672
Casette d'Ambin	»	7,003
Perron des Encombres, dans la Maurienne	8,662	8,608

NOMS DES LIEUX.	HAUTEUR PAR	
	Trigonomet.	Baromètres.
Mont-Jovet, près Moutiers. Tarentaise........	7,848	8,058
Rocher de Frène près Chambéry........... ..	8,604	8,634
Belle-Achat à la sortie de la Maurienne.......	7,642	7,782
Mont-Grenier, près Chambéry.................	5,916	6,006
La grande Arque, pres Aiguebelle............	»	7,588
Pelve du grand Mulet en Piémont.............	9,342	9,354
Col de Caillet:.............................	»	8,172
Chabériou sur Briançon......................	9,624	9,828
Rocher de la Flèche en Savoie...............	»	8,484
La Pata creuse en Savoie....................	»	9,186
Col d'Aubergean sur Pignérol. Piémont.......	»	7,824
Col de Fenestrès, près Fenestrelles. Piémont..	»	6,822
Col Longet, près Monte Viso........	»	9,708
Col de Traversette, en Dauphiné et Piémont..	»	9,348
Alpe Supérieure, au Mont Viso...............	»	7,770
Saint-Véran, au Mont Viso. Village le plus haut.	»	6,258

Puisque nous avons rassemblé ici un bon nombre de hauteurs de montagnes dans les Alpes, mesurées trigonométriquement, c'est-à-dire selon la méthode la plus sûre et la plus exacte, nous allons encore y ajouter celles déterminées et calculées par M. Oriani, dont nous avons parlé plus haut, page 522, et qui se trouvent dans l'appendice aux éphémérides astronomiques de l'observatoire de Milan pour l'an 1823; comme ce livre, pour l'ordinaire, n'est pas entre les mains des géographes, des naturalistes, des voyageurs, etc., nous en donnons ici l'extrait; et, pour pouvoir plus facilement comparer ces hauteurs en toises avec celles données par M. le baron de Welden, nous les avons converties en pieds de Paris, dans lesquels M. de Welden a exprimé les siennes.

Hauteurs de quelques montagnes visibles de l'observatoire de Milan, déterminées trigonométriquement par M. Oriani.

Le belvédère le plus haut du dôme de Milan.	660
Monte-Viso	11,808
Monte Rosa	14,310
Mottaronte	4,633
Monte Leone ou Simplon	10,830
Pizzo d'Orsera	2,988
Sasso del Ferro	3,288
Marsizzo	6,774
Zéda	6,684
Beuscer	3,810
Notre-Dame du Mont Varèse, le clocher	2,670
Finster-Arhorn	13,218
Gridone di Spoccia	6,666
Gridone di Brisago	6,744
Calvagione ou Monte Generoso	5,256
Bisbino, clocher	4,122
Brunate, clocher	2,256
Gordonà	4,344
Pizzo di Gino	6,972
Monte S. Primo	5,214
Corne occidental de Canzo	4,230
Legnone	8,070
Godeno boréal	7,428
Godeno austral	6,714
Varrone	7,848
Resegone di Lecco	5,778
S. Bernardo a Montevecchia, maison Fumagalli	1,548
Montevecchia, clocher	1,512
S. Genesio, clocher	2,640
Albenza. Signal	4,398
Pizzo d'Ambria	8,970
Brunone	9,426
Pizzo d'Arera	7,746

Albos	6,294
Tornello	8,244
Presolana	7,698
Poeto	4,176
Gavio	11,028
Formico	4,854
Tonai	10,296
Mismo	3,570
Plumone	8,748
Boronzone	4,110
Gullen	6,000
Montorfano di Coccaglo	1,398
Baldo	6,768
Maddalena, clocher	2,616
Cimone	6,672
Penice	4,554
Observatoire de Milan	466
——— de Turin	738

Dans le rôle des hauteurs des montagnes déterminées avec le plus de soin, que M. le baron de Welden a rassemblées dans son ouvrage, et que nous avons reproduites plus haut, pages 523 et 526, il y a fait entrer le mont Etna d'après l'observation du chevalier Schukburgh. Comme depuis ce temps-là on en a fait des mesures plus exactes et plus récentes, qui jusqu'à présent sont encore inconnues, nous les communiquons ici à nos lecteurs, non seulement du mont Etna, mais de plusieurs montagnes et points remarquables dans l'île de Sicile, que le capitaine de la marine royale britannique, Guillaume-Henri Smyth, nous a communiquées dans le temps, avec pleine liberté d'en faire l'usage que nous jugerions à propos, nous ne pouvons en faire un meilleur qu'en les publiant ici à la suite de tant d'autres bonnes déterminations, après avoir préalablement réduit les pieds de Londres en pieds de Paris.

Mont Etna.

Le sommet........	10,203
Le pied du cône........	9,158
La maison anglaise........	9,000
La tour du Philosophe........	8,885
La glacière de l'Évêque........	6,653
Fin de la région boisée........	5,892
La caverne des chèvres........	5,031
Angelo, cabane du berger........	3,646
Couvent de Nicolosi........	2,298
Lingua-grossa........	1,819
Station Caltabiano........	348
Station Catania........	44

Les autres Stations.

Calatabellata, le plus haut sommet de la chaîne........	3,462
Cuippo, une pointe du Monte Cuccio........	3,124
Monte Cuccio, près Palerme........	3,030
Monte Scuderi, chaîne de Neptune........	2,993
Dinnamare, au-dessus de Messine........	2,920
Montagnuolo de Felicuri........	2,853
Monte Venerata, près Toarmina........	2,745
Sommet conique de Monte Sori........	2,696
Monte Rosso, près Busemi........	2,619
Sommet Torretta dans le val de Palerme........	2,577
Monte Griffone près Palerme........	2,514
Mont St.-Michel ou Calogero, près Termini..	2,506
Castellaccio, ruine au-dessus de Mont-Réal..	2,328
Monte Lauro, près Buccheri........	2,256
Marittimo, sommet........	2,229
Tricala, sommet de la chaîne Calatabellata.	2,173
Monte Bonifacio, près Alcamo........	2,076
Pantelaria, sommet........	2,076
Mont St.-Julien; près Trapani........	2,049
Mont Schiocciola à Stromboli........	2,037
Sommet Meraglia, près Palerme........	2,013

Mont St.-Sevère, près Caronia 1,943
Mont Gibel Rosso, dans le val de Palerme... 1,847
Mont Pellegrino, près Palerme, le télégraphe 1,834
Marittimo, le télégraphe 1,825
Mont Traversa, près Trabia 1,813
Capo di Gallo, Palerme 1,588
St.-Martin, couvent, près Palerme 1,557
Mont St.-George, de la Calatabellata 1,530
Mont Albano, près Noara 1,489
Mola, village au-dessus de Taormina 1,487
La plus haute colline de Gibel Manna 1,425
Mont Ospédale, près Taormina 1,395
Pietra del Bovaro, parc 1,353
Batter d'Occhio, près Taormina 1,263
Château Mauresque de Taormina 1,225
Mont Rufuliata, près Palerme 1,210
Château Ste-Catherine. Favignana 1,172
Citadelle de Cocalus, à Girgenti 1,164
Parc du Monastère 1,046
Catafano, près Bagaria 1,028
Couvent de Sainte-Anne, au-dessus d'Eryx .. 982
Mont Calogero, Sciaca 971
Mont Saint-Angelo, Lipari 929
Ancien Théâtre à Taormina 795
Chapelle della Grazia, Floridia 713
Couvent de Tyndaris 611
Vallata della Fossa, Modica 582
Linosa, pointe la plus haute 490
Bocca di Falco, près Palerme 404
Patti, télégraphe 326
Château de Milazzo 301
Pietra Canna, près Felicudi 268
Coupole de la cathédrale de Palerme 255
Cabane Savoca 189
Augusta, fanal 54

M. d'Osterwald de Neuchâtel en Suisse, auteur d'un voyage pittoresque aux glaciers de Chamouni, d'un autre

de Genève à Milan par le Simplon, d'un autre en Sicile, éditeur d'une très-bonne carte de la principauté de Neuchâtel, vient d'annoncer un nouveau voyage pittoresque au mont Buet, à la vallée de Chamouni, autour du Mont-Blanc et au grand Saint-Bernard. Il promet de publier bientôt un autre voyage pittoresque au Mont-Rosa, dont il a déjà en grande partie recueilli les matériaux. Le texte qui accompagne ces ouvrages contente aussi bien ceux qui cherchent de l'instruction, que les vues et les planches exécutées avec grand soin et fidélité satisfont les amateurs, qui y trouvent des agréables souvenirs de ces beaux et grands spectacles de la nature, qu'ils ont parcourus avec tant de plaisir.

Aux descriptions de ces contrées peu visitées, quoiqu'à notre portée, et dont quelques-unes sont moins connues que celles qu'on va chercher au péril de la vie dans un autre hémisphère, dans les sables brûlans, ou dans des glaçons éternels, on peut ajouter : *Les lettres sur les vallées de Lanzo*, par Louis Francesetti, comte de Mezzenille, un vol. petit in-4°, avec beaucoup de planches lithographiées, Turin, 1828. Ces lettres font connoître d'une manière intéressante des vallées très-étendues aux pieds du Mont-Iseran, et de la Roche-Melon, qui sont très-remarquables, et qui jusqu'à présent ont été très-peu connues. »

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Psara et les Psariotes.

Cette île, devenue si célèbre, est située au nord-est de Chio, et consiste proprement en une chaîne de collines rocailleuses. Elle ne produit que du vin rouge semblable à celui de Chio. Un îlot rocailleux, nommé *Anti-Psara*, couvre le port. Strabon la nomme *Psyra* et lui donne 40 stades de tour; Pococke prétend que la circonférence actuelle est plus grande.

Les habitans au nombre de 1,000 du temps de Pococke, s'élevoient à 5 ou 6,000 avant la dernière catastrophe; ils étoient tous navigateurs ou pêcheurs.

L'*Histoire de la régénération de la Grèce*, par M. de Pouqueville, fait connoître le rôle politique que les Psariotes ont joué dans la guerre de l'indépendance. Nous citerons quelques traits, afin de donner une idée du caractère de ces insulaires, qui viennent de disparoître tous en un jour, et en qui revivoient, avant ce jour fatal, toutes les vertus de la Grèce antique.

Au mois d'octobre 1821, les Grecs d'Ionie tomboient par milliers sous le fer de la soldatesque et de la populace turque. La plus grande partie de la population de Larnaca fut égorgée : quelques malheureux trouvèrent une hospitalité courageuse chez le consul de France, M. Méchain; mais le pavillon consulaire ne pouvoit plus les protéger.

M. Méchain, sommé de les livrer, résistoit encore avec une fermeté intrépide : sa maison étoit investie, il étoit résolu à périr avec les victimes, plutôt que de les abandonner. Tout à coup quarante bâtimens de Psara se présentent à l'entrée de la rade, au milieu de la nuit : les brigands, qui avoient fait avancer du canon devant la maison du consul et se préparoient à en faire le siége, prennent la fuite. Les Psariotes, avertis du danger de leurs concitoyens, s'étoient empressés de leur porter secours : les Grecs embrassent leurs libérateurs, montent sur leurs navires, et s'éloignent en bénissant le nom françois.

Le sang des Grecs fut plus d'une fois vengé par les Psariotes : Constantin Canaris, navarque de leur nation, eut la gloire de brûler dans deux combats le vaisseau monté par le capitan-pacha; le brûlot qui servoit à ces expéditons périlleuses portoit un tonneau de poudre, destiné à faire sauter l'embarcation et l'équipage, s'il étoit atteint par un bâtiment ennemi. Mais deux fois Canaris fut aussi heureux qu'intrépide, et il salua le pavillon turc embrasé, du cri de triomphe : *Victoire à la Croix!*

Tous nos lecteurs se rappellent ces deux victoires navales, surtout la plus éclatante des deux, celle de Ténédos, si bien décrite par l'auteur de l'*Histoire de la régénération de la Grèce.* Elle fut remportée, le 5 novembre 1822, par les flottes réunies d'Hydra et de Psara, commandées par Canaris et Cyriaque. Lorsque les vainqueurs rentrèrent à Psara, le peuple se porta en foule sur leur passage, en poussant des cris de joie, et le président des Éphores posa une couronne sur la tête de Canaris, en disant : *La patrie reconnoissante honore en toi le vainqueur des deux amiraux ennemis.*

Le héros alla déposer sa couronne au pied de l'autel, et ne voulut pas accepter la gloire d'un triomphe qui, disait-

il, n'étoit dû qu'à la puissance de la croix. Il se déroba à l'admiration de ses concitoyens, en se réfugiant au sein de sa famille pauvre et obscure : l'amirauté d'Hydra lui décerna une récompense pécuniaire, il la refusa; on lui proposa de le créer amiral; il s'excusa, disant qu'il n'avoit pas les talens nécessaires à un si haut emploi.

Un commodore anglois, qui ne pouvoit comprendre les prodiges de la victoire de Ténédos, demanda à Canaris quel étoit le secret des Psariotes. *Notre secret*, répondit le héros en mettant la main sur son cœur? *Nous le tenons caché ici : c'est l'amour de la patrie qui nous l'a révélé.*

Le même officier, ne pouvant se lasser d'admirer cet homme, digne des temps héroïques de la Grèce, se rendit à sa modeste demeure; il y trouva sa femme occupée à faire des cartouches. — *Vous avez*, lui dit-il, *un brave homme pour mari. — Sans cela, je ne l'aurois pas épousé.*

Constantin Canaris étoit alors âgé de vingt-neuf à trente ans. C'étoit, dit l'auteur de la relation, un homme d'une petite taille, sans apparence, ayant le regard vif et perçant, et l'air mélancolique.

Nous cherchons en vain des traces de l'existence du héros psariote depuis la victoire de Ténédos, tant il a pris de soin de se faire oublier. Sans doute il vient de périr avec ses concitoyens.

Chaque fois que la Porte armoit ses escadres contre la Grèce, Psara se préparoit à les repousser; elle étoit placée dans l'Archipel comme une sentinelle avancée : au premier signal d'alarmes, hommes, femmes, enfans travailloient sans relâche aux fortifications, en s'animant mutuellement par des chants religieux ou guerriers, qui exaltoient leur enthousiasme patriotique. Leur île, hérissée de redoutes, étoit appelée le Gibraltar de l'Archipel. De leur port, où se rassembloient souvent toutes les forces

navales de la Grèce, s'élançoient d'intrépides croiseurs qui menaçoient les côtes de l'Asie-Mineure et poursuivoient les bâtimens turcs jusque sous le canon des Dardanelles.

Psara, comme autrefois Rhodes et Malte, a été l'écueil de la puissance ottomane : il étoit impossible de la réduire par la force des armes; elle est tombée victime de la trahison.

Le journal *le Smyrnéen*, écrit sous l'autorité turque, rend compte de la prise de Psara dans les termes suivans :

« Dans la journée du 4 juillet, l'escadre ottomane, composée de deux cents voiles, y compris les transports, partit de Mitylène, et arriva le lendemain, vers les cinq heures du soir, devant Psara. Après avoir presque entouré l'île de cette forêt de mâts, le capitan-pacha envoya plusieurs frégates et corvettes pour reconnoître les différens points. Ces vedettes échangèrent plusieurs bordées avec l'ennemi, et se retirèrent. Vers les neuf heures du soir, l'armée se trouva en calme; l'amiral fit signal à chaque bâtiment de hisser des fanaux pour éviter d'être surpris; car il sentoit l'importance de cette expédition, et craignoit surtout quelque coup hardi de la marine psariote.

» A l'aspect de l'ennemi, les habitans de l'île, animés de l'enthousiasme de la liberté, se réunissent pour prendre une dernière résolution. Les primats, considérant que le nombre de leurs combattans ne s'élevoit qu'à 6,000 hommes, dont 3,000 à peu près étrangers, dits *Albanois*, crurent qu'il ne convenoit point de confier la principale défense de leur patrie à des mercenaires; ils ordonnèrent aussitôt qu'on désarmeroit les vaisseaux, que les marins feroient le service des batteries, qu'ils seroient protégés et soutenus par les Albanois; que les femmes, les enfans et les vieillards se-

roient renfermés dans les vaisseaux avec quelques hommes seulement pour les défendre et pour ôter jusqu'à l'espoir de la fuite. Les primats firent brûler les gouvernails et retirèrent les provisions : deux corps, de mille hommes chacun, furent destinés aux deux principales batteries qui défendoient les endroits les plus accessibles; on répartit de plus mille hommes sur toute la côte pour servir dans les petits forts qui protégeoient çà et là des points presque inabordables. Une réserve de 2,500 à 3,000 hommes fut placée dans le centre de l'île pour voler au secours des combattans.

» Le 3 juillet, à la pointe du jour, deux divisions, composées de frégates, de corvettes et d'une foule d'autres petits bâtimens, s'avancent en bon ordre vers deux points opposés de l'île. Tandis que la plus forte des deux flottilles canonne une des principales batteries de Psara, l'autre se dirige vers une anse défendue seulement par trois à quatre pièces de canon. Débarqué rapidement sous le feu peu nourri des Psariotes étonnés, le Musulman s'élance comme un lion sur la batterie. Les Grecs sont immolés. Le détachement albanois, commandé par le colonel Gotta, n'a que le temps d'effectuer sa première décharge. Atteint par l'intrépide croyant, il est frappé, culbuté et dispersé. L'étendard ottoman flotte déjà sur plusieurs forts. Enflammés par ce premier succès, les Turcs franchissent les ravins, grimpent les montagnes et pénètrent dans l'intérieur : l'épouvante gagne de proche en proche; tout fuit vers la ville, où, non loin, sur les côtes, se livroit depuis plusieurs heures le combat le plus meurtrier, et les Turcs tentoient vainement de débarquer. A la vue de cette population qui se précipite dans la ville, dans les barques, dans les vaisseaux, aux cris de *l'ennemi est maître de l'île!* le Psariote étonné hésite : moment fatal! les Turcs débarquent,

les braves sont entourés. Qui pourroit raconter les hauts faits d'armes qui eurent lieu de part et d'autre? Les Grecs se retirent en bon ordre au pied de la montagne qui domine la ville. Toujours harcelés, mais jamais entamés, les Hellènes vendent chèrement leur vie jusqu'au soir. Alors, voyant l'impossibilité de tenir plus long-temps, ils se retirent au nombre de 600 dans la forteresse de Saint-Nicolo, sur le sommet d'une montagne, et armée de 24 canons.

» Cependant, de l'autre côté de l'île, où commandoit l'amiral Apostoli, aucun Turc n'avoit encore paru. On entendoit seulement une fusillade très-vive et une canonnade suivie. Apostoli, ne voyant point paroître l'ennemi, s'apercevant que l'on ne répondoit point aux signaux de détresse, soupçonna que le corps de réserve du centre de l'île avoit marché, et jugea convenable d'aller au secours de ses compatriotes. Confiant son poste aux Albanois, il part, avec deux embarcations et 150 hommes, pour se rendre à la ville : il aperçoit une vingtaine de vaisseaux sans gouvernail remplis de femmes, de vieillards et d'enfans, et la mer couverte de cadavres. On lui dit que Psara n'est plus, que les braves sont morts. Le vieillard consterné ne sait que croire, lorsqu'apercevant son brick *le Léonidas*, entraîné par ses compagnons, il est porté à bord et suit son infortunée patrie.

» A peine le capitan-pacha eut-il appris l'heureuse réussite de son expédition et la situation des Grecs, qu'il envoya des renforts et ordonna l'assaut de Saint-Nicolo. Le Turc, quoique sans artillerie, s'avance contre la forteresse et tente vainement d'y pénétrer. Exposé à l'artillerie et à la fusillade du château toute la journée du dimanche jusqu'à quatre heures du soir, son courage se ranime à l'aspect du danger. Les Psariotes, considérant leurs nom-

breux ennemis et les nouvelles troupes qui arrivoient, comprirent qu'une plus longue défense étoit inutile, et qu'il falloit périr en héros. Ils cessent le feu quelques minutes ; et, tirant un coup de canon, ils arborent un drapeau blanc où étoit inscrit : *Liberté ou la mort!* Aussitôt une explosion se fait entendre; tout disparoît et est englouti. L'île est ébranlée dans ses fondemens, et, à quelque distance en mer, les vaisseaux éprouvent la plus violente secousse. »

On a su depuis que le chef des Albanois avoit livré aux Turcs son poste, et que des pilotes de Mitylène avoient indiqué le point de débarquement.

Les Grecs viennent de reprendre l'île, toute en ruines.

Sur une carte historique du Japon.

Dans la collection des cartes géographiques du grand-duc de Saxe-Weimar, se trouvent plusieurs pièces précieuses et rares, entre autres, deux mappemondes publiées en Espagne, par Diego Ribeiro, dont il est fait mention dans le vingt-deuxième volume de la Correspondance astronomique allemande, et dans le trente-quatrième tome des Ephémérides géographiques universelles.

Dans cette collection se trouve aussi une grande carte des îles du Japon, et un plan de la ville de Yedo, l'une et l'autre construits par des Japonois et imprimés sur papier de soie.

La carte a 49 pouces et demi (du pied de Paris) de longueur sur 31 pouces de largeur ; elle est tracée sur la projection de Mescator ; les soixante-quatorze provinces du pays y sont distinguées par différentes couleurs. Les noms de chaque province sont inscrits dans des cadres oblongs ;

les villes sont marquées selon leur rang par de grands et de petits carrés, les bourgs et les villages par des ronds ou de petits cercles. Les montagnes sont peintes en vert, et, comme dans nos anciennes cartes européennes, représentées en élévation. Les rivières et les lacs sont enluminés en bleu; les routes, marquées par des lignes rougeâtres.

M. Titsingh qui avoit été envoyé ambassadeur hollandois à la Chine, et qui, en qualité de député de la république, avoit fait un séjour de quatorze ans au Japon, a apporté en Europe quelques exemplaires d'une carte semblable à celle de la collection de Weimar, mais laquelle, d'après la description qu'on en a faite, en diffère essentiellement; elle n'est qu'une nouvelle édition d'une ancienne carte dont Kæmpfer avoit apporté un exemplaire en Europe en 1690; elle a été reproduite en 1744 avec quelques corrections. Le format et la grandeur sont les mêmes que ceux de la carte de Weimar; mais les provinces aux frontières ne sont point distinguées par les différentes couleurs; elles sont toutes coloriées en jaune. Les édifices remarquables sont représentés en perspective et peints en vert. Les noms des provinces et des chefs-lieux sont numérotés et marqués au bas de la carte à une plus ample description qui étoit entre les mains de M. Titsingh. Les noms des lieux sont écrits à côté des villes, des bourgs, des villages, des fermes, dans des cercles, dans des carrés ou dans des parallélogrammes de différentes grandeurs. Sur les côtés de la mer on voit des bâtimens, des jouques japonoises à la façon du pays.

En 1790, l'académie impériale des sciences à Saint-Pétersbourg a reçu du conseiller aulique Laxmann, demeurant à Irkutzk, une carte des îles japonoises dressée par un marchand japonois, nommé Da-i-ko-keu-kouda, mais elle est moins détaillée que celle de la collection de Weimar.

S. A. R. le grand-duc de Saxe-Weimar envoya, en 1818,

au savant commodore, alors capitaine de la marine impériale russe, M. de Krusenstern, une copie de sa carte du Japon, et en reçut, l'année passée, une traduction en françois qui porte le titre de *Carte générale de l'empire japonois* divisé en 64 provinces, avec les îles adjacentes, dressée en 1775, et publiée à Yedoen, 1779, par Tsi-deu-Sin-seghio-hou-demito, dans la province Fitats.

Voici la lettre du capitaine Krusenstern au grand-duc qui avoit accompagné l'envoi de la traduction françoise de la carte japonoise, et dans laquelle il dit par qui cette traduction avoit été faite, et la différence qui existe entre la carte de Saint-Pétersbourg et celle de Weimar:

Monseigneur,

Ci-joint j'ai le bonheur d'envoyer à votre altesse royale une traduction en françois de la carte japonoise, que votre altesse sérénissime m'a fait la grâce de m'envoyer il y a quelques années. Plusieurs circonstances, surtout mon absence de Saint-Pétersbourg, m'ont empêché de remplir plus tôt l'ordre de votre altesse royale. La traduction a été faite par le baron de Shilling, qui s'applique, depuis quelques années, avec grand succès, à l'étude de la langue chinoise. Je l'ai comparée avec une carte japonoise que possède l'amirauté, et qui a été traduite en russe par le même Japonois qui m'avoit accompagné, comme interprète, à Nangasaki. Les latitudes géographiques de ces deux cartes, ainsi que le tracé des côtes, sont justes; les noms diffèrent seulement à cause de diverses prononciations; mais la carte de votre altesse royale contient beaucoup plus de détails, et mérite pour cela une grande préférence sur toutes les autres.

En demandant très-humblement pardon à votre altesse royale d'avoir tant tardé à lui envoyer cette traduction, je suis, etc. DE KRUSENSTERN.

Si l'on compare toutes les cartes sur lesquelles les îles japonoises se trouvent représentées avant que celle de Krusenstern ait paru, on s'apercevra aussitôt qu'Arrowsmith n'a tracé ces îles sur la grande carte d'Asie que d'après une de ces cartes japonoises; mais comme il ignoroit les noms originaux, il a été obligé de se servir de ceux de Kæmpfer, dont la carte donne fort peu de détails.

M. Lapie, à ce qu'il paroît, a rédigé sur sa grande carte d'Asie les îles du Japon d'après celle que M. Barbié du Bocage a confectionnée pour le voyage d'Entrecasteaux; les îles y sont plus petites, et les côtes n'y ont pas la même direction que dans les cartes japonoises. La collection du grand-duc de Saxe-Weimar possède donc seule la meilleure carte originale de l'empire japonois.

Le plan de Yedo est si bien fait qu'il feroit honneur à tout ingénieur européen; il a 31 pouces $\frac{1}{4}$ de longueur sur 22 pouces $\frac{4}{7}$ de largeur. On trouve sur l'un des côtés une feuille accolée de 10 pouces de longueur sur 6 pouces de largeur.

Les rues habitées par les grands officiers de l'empire et par les domestiques impériaux sont enluminées en rouge, et les autres en jaune.

La rivière qui sépare l'un des grands faubourgs de la ville, ainsi que les différens canaux et la plage du golfe, sont coloriés en brun, on y voit des vaisseaux représentés.

Les temples et les couvens sont dessinés en perspective. Dans les carrefours, dans la ville on trouve des écussons ou des cartouches de différentes formes et significations; mais dans les faubourgs il n'y a que des carrés ou des pe-

uns cercles noirs, qui dénotent les tribunaux de justice et les polices de l'arrondissement.

A côté du titre du plan on voit un grand carré, au milieu duquel se trouve un plus petit qui contient probablement le nom et le caractère du kubo, ou gouverneur de la ville. Dans ce même grand carré on voit un dodécagone, dont les différens compartimens sont remplis de caractères; ils désignent les différens tribunaux de justice criminelle et civile dans la capitale.

D'après Kæmpfer et Thunberg, Yedo doit avoir sept *ri* de long sur cinq *ri* de large. Ce plan confirme cette proportion; mais il est faux, à ce que rapportent ces voyageurs, que les deux grands faubourgs ne consistent qu'en une seule rue, puisque d'après ce plan il y en a un grand nombre.

Échanges de territoires dans les Indes orientales entre l'Angleterre et les Pays-Bas.

On sait déjà que les gouvernemens anglois et hollandois ont échangé plusieurs territoires dans les Indes orientales; le premier a cédé son établissement de Bencoolen et toutes ses prétentions sur la côte occidentale de Sumatra ainsi que sur l'île Billiton; l'autre a cédé ses établissemens sur le continent de l'Inde, la place de Malaca et ses prétentions sur Sincapoura, de sorte que désormais les Indes britanniques sont continentales et les Indes hollandoises insulaires.

Le gouvernement des Pays-Bas, en soumettant ce traité à la sanction des états-généraux du royaume, leur a commu-

niqué les éclaircissemens officiels suivans qui ont de l'intérêt pour la géographie politique et commerciale (1).

« ..... La convention même a joint à un système de navigation et de commerce une délimitation très-utile d'autorité politique, en prescrivant en même temps des mesures et des précautions efficaces contre toutes les perturbations et violations de droit, auxquelles l'absence de réglemens fixes a pu quelquefois donner lieu contre l'intention des gouvernemens européens.

« Une lecture attentive du traité, jointe à quelque connoissance acquise touchant les affaires et les intérêts des Indes, conduira à cette conviction. Cette connoissance fera naître en même temps la conviction de la convenance de la cession des possessions des Pays-Bas sur le continent des Indes.

« Déjà, dans des temps antérieurs, ces possessions ont été envisagées comme de peu d'importance. Après l'extension prodigieuse du pouvoir de la Grande-Bretagne dans les Indes, l'importance qu'elles avoient encore a diminué de plus en plus.

« Le commerce des toiles, qui rendoit autrefois ces possessions et ces factoreries d'un haut intérêt pour les Indes hollandoises, est presque réduit à rien ; non seulement les fabriques établies dans nos possessions ou près de là, mais celles des Anglois eux-mêmes, ont été négligées et ne peuvent plus se relever.

Le gouvernement britannique a dirigé les choses de manière à ce que les toileries de fabrique européenne angloise fussent débitées aux Indes.

Le gouvernement des Pays-Bas a déjà suivi cet exemple,

(1) Nous conservons dans cette note l'orthographe hollandoise.

et ce sera un grand bienfait, si les objets manufacturés dans la mère-patrie trouvent de plus de plus un débouché dans l'archipel des Indes orientales.

Mallacca étoit, dans le principe de notre établissement aux Indes, un endroit très-important pour le commerce; mais, depuis un grand nombre d'années, ce commerce est déchu, et, entre autres circonstances, l'établissement du pouvoir britannique à *Poelo Pinang* y a beaucoup contribué.

Depuis l'heureux changement des choses, en 1813, jusqu'à ce jour, aucun de nos commerçans des Pays-Bas ne s'y est transporté; et il est donc vrai de dire que cet endroit est maintenant une possession dispendieuse pour la caisse des Indes, puisqu'il ne peut plus être d'aucune importance pour le commerce, et surtout depuis que les Anglois ont pris possession de *Sinkapoer*. Le gouvernement des Pays-Bas aux Indes a opposé, il est vrai, à cette prise de possession des réclamations sérieuses, mais la question de la justice ou de l'injustice du fait n'étoit pas facile à décider.

Par contre les Anglois réclamoient leur droit sur Billiton, qu'ils prétendoient ne pas être compris dans la cession de Banca.

Toutefois l'Angleterre s'est désistée de cette prétention moyennant que du côté des Pays-Bas on se désistât de toute représentation contre la prise de possession de Sinkapoer.

Il seroit superflu de démontrer que, tant pour l'influence politique dans ces contrées que pour l'avantage des mines d'étain de Banca, la possession de Billiton est indispensable, et ne pouvoit par conséquent être compromise.

Mais ce qu'il faut surtout apprécier en considérant l'échange dont on est réciproquement convenu, c'est l'im-

portante acquisition du fort Marlborough ou Bencooleh, à Sumatra, et l'élimination de toute autorité étrangère dans cette île; l'extension du commerce et de l'industrie des Pays-Bas et la conservation de la tranquillité dans ces contrées, ainsi que dans tout l'archipel indien de ce côté-là, y trouvent une forte garantie, tandis qu'elle est réellement d'un très-haut prix, la certitude de ne pas voir se renouveler les événemens qui, dans les trois dernières années, ont été, il est vrai, une source de gloire, mais qui ont nécessité de grands sacrifices et coûté beaucoup de sang.

L'importante possession de Palembang et des Lampongs en acquiert une plus grande valeur; et la tranquillité si souvent troublée dans le Padang, une garantie plus sûre; elle se trouve d'ailleurs consolidée dans tout l'archipel indien par les sages dispositions articulées en divers endroits du traité.

Par suite de toutes ces raisons, la cession d'un côté se trouve, sous tous les rapports, compensée par l'acquisition faite à l'encontre; on peut encore y ajouter la réduction à 100,000 liv. sterl. du montant très-élevé des prétentions britanniques; car, bien que des prétentions assez considérables aient été produites réciproquement de la part des Pays-Bas, toutefois un calcul plus développé des dettes et créances respectives auroit démontré que les sacrifices, qui de ce chef doivent tomber à la charge des possessions d'outre-mer, excéderoient de beaucoup la somme actuellement fixée.

Ces détails paroissent suffire pour l'éclaircissement et la justification du traité conclu. »

Les lecteurs des *Nouvelles Annales des Voyages* trouveront dans nos volumes précédens une intéressante description de Poulo-Pinang, par M. de Larénaudière, une tra-

duction abrégée de l'important mémoire du major Court, sur le royaume de Palembang et sur l'île de Banca, une carte topographique de cette île et une autre de celle de Billiton.

Trait de barbarie irlandoise.

Le *Courrier* rapporte, d'après le *Wexford-Hérald*, un trait de fanatisme qui a été commis en Irlande et qui va donner lieu à un procès criminel contre son auteur. Voici les faits :

« Depuis plusieurs jours on étoit informé, par des avis envoyés à plusieurs milles à la ronde, que le révérend Jh. Caroll, curé à Ballymore, prétendoit opérer un miracle le 9 de juillet. Ce jour-là, en effet, il se rendit chez un nommé Henri Neale de Killnick, lequel étoit dangereusement malade d'une attaque d'apoplexie. A son arrivée, il déclara que le patient étoit possédé du démon, et il sauta sur son corps à plusieurs reprises en criant aux assistans de joindre leurs prières aux siennes, afin de délivrer le moribond des esprits malins. Tel fut l'effet de ce spectacle sur les personnes présentes, que l'une d'elles, c'étoit une femme, tomba sans connoissance. A cette vue, le curé Caroll saute en bas du lit où gissoit le cadavre de Neale ; il saisit cette femme avec violence, disant qu'elle avoit le diable au corps, et appelant Jésus à son aide pour chasser le démon. En même temps il fouloit aux pieds cette malheureuse, lui brisoit plusieurs côtes, la laissoit pour morte, et il disoit qu'il enterreroit avec elle les démons au secours desquels elle avoit voulu venir. Comme cette femme vomissoit du sang, les misérables fanatiques qui la regardoient

s'écrièrent qu'ils avoient vu le diable s'échapper par sa bouche.

« De là Caroll se rendit au pont d'Assailly, distant de 400 verges du théâtre des prétendus miracles qu'il venoit d'opérer. A son retour il annonça qu'il avoit enterré tous les reptiles de l'enfer. Il fut ensuite dans la maison de M. Robert Moran, et frappa la femme de cet habitant avec tant de brutalité que, quand il la quitta, à peine pouvoit-elle parler, et qu'elle avoit la tête toute meurtrie. La seconde maison où il alla fut celle de Thomas Sinnot, marchand de clous. Il faut observer qu'il étoit accompagné, dans cette visite, de plus de cinquante personnes. En entrant, le curé s'informa d'abord à la servante où étoit la maîtresse du logis; et, comme elle étoit sortie, il l'envoya quérir. Mistriss Moran arriva. Il demanda d'abord quelques rafraîchissemens à cette dame, ce qu'elle fit donner aussitôt. En ce moment un enfant qui étoit couché dans la même chambre, c'étoit une petite fille de trois ou quatre ans, se mit à jeter quelques cris : le révérend John Caroll consulta alors son bréviaire, et dit que cet enfant étoit possédé du diable : aussitôt répétant la scène qui s'étoit passée chez Neale, il sauta sur le lit et sur le corps de l'enfant. Le père de cette innocente créature entra à l'instant où elle s'écrioit : *Sauvez-moi! sauvez-moi!* Il vouloit en effet la secourir, mais il en fut empêché par la bande fanatique qui suivoit le curé. On demandera peut-être ce que faisoit alors la mère de l'enfant? Rien : elle paroissoit aussi impassible que les autres spectateurs, et elle étoit, comme eux, dans la pleine conviction que son enfant étoit, ainsi que le prêtre l'avoit affirmé, possédé du diable, et que le miracle s'opéroit pour chasser l'esprit malin. Non seulement cette mère dénaturée ne cherchoit à donner aucun secours à sa fille, mais elle assistoit le prêtre dans l'exécution de cette œuvre

abominable. Celui-ci, par exemple, lui ayant ordonné d'aller chercher une cruche d'eau et du sel, elle le fit avec empressement. Cependant cette pauvre petite étoit ensanglantée et sans mouvement dans son lit. Le prêtre versa sur elle le contenu de la cruche; et, comme l'eau se mêla à ce qui avoit jailli de ses blessures, le prêtre s'écria: *Miracle! miracle! j'ai changé l'eau en sang.* Alors il approcha la cruche de sa victime; et, appuyant sur son col le tranchant d'un morceau cassé, il termina cette horrible tragédie en mettant fin à ses souffrances. Après ce meurtre, il défendit aux parens de toucher à l'enfant ni de le transporter dans une autre chambre jusqu'à son retour, puis il partit pour Wexford. Ses instructions furent religieusement observées, et les stupides parens attendirent qu'il revînt. Le lendemain, la sœur du curé Caroll fit appeler les membres de la famille Sinnot, et leur dit qu'ils devoient être bien satisfaits, parce que leur enfant seroit entièrement rétabli au retour de son frère. »

Ces détails atroces fournissent au *Courrier* le sujet d'un article de réflexions sur la superstition et le fanatisme auxquels sont encore en proie les malheureux habitans du pays où s'est passée cette scène d'horreur. « Nous n'avons, dit cette feuille, aucune observation à faire sur la conduite de l'abominable auteur de ces cruautés. Il paroît, d'après des certificats de médecin et une enquête juridique, qu'il ne jouit pas de sa raison. Mais que penser et que dire des assistans qui ont vu de sang froid un prêtre égorger, en présence de la famille muette, un malheureux enfant qui leur crioit: *Sauvez-moi!* »

Mais, dirons-nous au *Courrier*, qui a plongé les Irlandois dans cette barbarie? Qui les y retient?.... L'Angleterre.

La Tulipomanie des Hollandois.

Au moment où tous les Parisiens jouent sur la rente, où l'on n'entend parler que *hausse*, *baisse*, *report*, *différence*, où les uns s'enrichissent et les autres se ruinent par l'échange de valeurs en partie imaginaires, il doit être curieux de prendre une idée exacte d'un jeu plus extravagant encore, qui eut lieu, il y a deux siècles, en Hollande. Ce jeu se lia d'abord à un goût aimable, celui des fleurs; mais il en devint indépendant, et finit par n'être au fond qu'un agiotage effréné.

Voici la notice que feu M. *Nemnich*, économiste et voyageur distingué, en donne dans son *Voyage en Hollande :*

« Entre les productions naturelles, inconnues aux anciens, et que le moyen âge, à la suite des relations nées des croisades, vit transporter en Europe, se trouvoit une fleur que les Turcs appelèrent *tuliband* (1), et qui, en Europe, reçut le nom de *tulipano* ou *tulipe.* Il paroît qu'elle étoit déjà assez connue dans nos contrées vers le milieu du seizième siècle. Cette fleur varie beaucoup dans les couleurs qu'elle prend, mais elle n'est point le plus bel ornement de nos jardins, et beaucoup d'autres fleurs la surpassent en beauté et en odeur. Néanmoins la tulipe acquit, un siècle après sa transplantation en Europe, une considération telle que n'en a jamais obtenu une fleur quelconque. Les amateurs des fleurs sembloient être pris d'une sorte de fureur; et l'on désigne fort bien leur ridicule manie par le mot de *tulipomanie*, mot qui a été conservé pour servir de monument à ce genre de folie dont on n'a

(1) De *dul-bend*, ou turban, mot persan.

vu que peu d'exemples. Presque tout le monde a entendu parler de cette manie; mais peu de personnes savent en quoi elle consistoit. Je vais tâcher d'en donner une explication claire et simple.

Ce fut depuis 1634 jusqu'à 1637 que la tulipomanie exerça son influence dans la Hollande, particulièrement dans les villes de Harlem, Amsterdam, Utrecht, Alkmaer, Leyde, Rotterdam, Horn, Enkhuysen, etc. Dans ces années, les tulipes y montèrent à des prix énormes, et enrichirent beaucoup de spéculateurs. Les fleuristes estimoient surtout quelques espèces auxquelles ils donnoient des noms particuliers, et qu'ils vendoient plus cher que les autres. Un seul oignon de l'espèce appelée *vice-roi* rapporta au propriétaire quatre bœufs gras, huit cochons, douze moutons, dix quintaux de fromage, deux tonneaux de vin, un lit et un habillement complet, une coupe d'argent, une grande quantité de blé et d'autres provisions de la valeur de 25 mille florins.

On vendoit aussi les oignons au poids comme les choses les plus précieuses; souvent un once coûtoit des milliers de florins. L'espèce la plus estimée étoit celle qu'on nommoit *semper augustus;* on l'évaluoit à deux mille florins; on prétendoit qu'elle étoit si rare; qu'il n'existoit que deux fleurs de cette espèce, l'une à Harlem, l'autre à Amsterdam. Un particulier, pour en avoir une, offrit quatre mille six cents florins, et en sus une belle voiture avec deux chevaux et tous les accessoires. Un autre céda pour un oignon douze arpens de terre.

La passion pour les tulipes tournoit la tête à tout le monde. Ceux qui ne pouvoient s'en procurer faute d'argent comptant, en acquéroient par un échange de terres et de maisons. Les fleuristes et d'autres particuliers qui se mêloient de la culture des fleurs, firent en très-peu de

temps une fortune immense ; dès-lors toutes les classes de la société voulurent faire le commerce des tulipes ; depuis les premiers gentilshommes jusqu'aux ramoneurs et aux fripiers, tous les Hollandois spéculoient sur la tulipomanie. Un parterre de tulipes étoit le plus grand trésor qu'on pût avoir alors, et valoit autant que le plus magnifique château. On raconte qu'un matelot, ayant apporté des marchandises à un négociant qui cultivoit des tulipes dans son jardin pour ses spéculations, reçut de celui-ci pour déjeûner un hareng, avec lequel le matelot s'en alla : en chemin, il vit des oignons dans le jardin ; et, croyant que c'étoient des oignons communs, il les mangea tranquillement avec son hareng. Dans ce moment le négociant arriva, et s'écria dans son désespoir : « Malheureux ! ton déjeûner » m'a ruiné ; j'en aurois pu régaler un roi ! » Vous jugez que le pauvre matelot resta tout ébahi et eut de la peine à comprendre son erreur.

L'accroissement rapide des fortunes particulières faisoit tout abandonner pour se livrer aux spéculations du moment : les auberges et les cabarets ressembloient à de grands comptoirs ; on y faisoit des contrats de vente en présence de notaire et de témoins, pour quelques oignons de tulipe, et ordinairement ces négociations, traitées avec un sérieux extraordinaire, se terminoient par de splendides repas. On a calculé que, dans une seule ville de la Hollande, le commerce des tulipes pendant trois ans a été de dix millions de florins. Remarquez cependant que ceux qui faisoient ce trafic, ne cultivoient point ces fleurs ; ils ne faisoient que les acheter et les vendre ; souvent celui qui vendoit et l'autre qui achetoit ne voyoient jamais les tulipes avec lesquelles ils trafiquoient. D'autres s'engageoient à fournir les oignons ; mais dans le fait ils ne les fournissoient jamais : avant la floraison des tulipes on avoit déjà

fait des arrangemens et des négociations, des ventes et des achats de plus de tulipes que peut-être tous les jardins de la Hollande n'en pouvoient fournir; il n'existoit, comme je viens de dire, que très-peu de fleurs de l'espèce de *semper augustus*, et cependant nulle autre n'étoit aussi fréquente dans le commerce que celle-ci. Souvent un gentilhomme achetoit d'un ramoneur pour deux mille florins de tulipes, et les vendoit ensuite à un paysan pour une somme plus grande encore, et cependant aucun des trois n'avoit de tulipes, et ne songeoit à s'en procurer. Ce n'étoit pas, à proprement parler, avec les tulipes qu'on trafiquoit, mais avec l'argent; en effet, si la rareté et la beauté des tulipes eussent fait l'objet de ce commerce, on se seroit attaché à la culture la plus soigneuse de cette fleur: on aurait fait des voyages dans l'Orient, sa première patrie; on auroit recherché sur tout le globe les plus belles espèces; mais, au lieu de cela, les spéculateurs ne quittoient pas leur cabaret, et s'enrichissoient par un agiotage fort singulier, dont voici tout le secret:

Je suppose qu'un marchand se soit engagé à fournir à un amateur, au bout de six mois, un oignon de tulipe d'une espèce quelconque, moyennant la somme de mille florins; le terme de la convention étant expiré, le prix de cette espèce étoit haussé ou baissé, ou bien il étoit encore le même qu'auparavant. Si le prix courant de mille florins avoit, pendant ce temps, monté à quinze cents, l'amateur ne demandoit plus sa tulipe, mais le marchand étoit obligé de lui payer cinq cents florins comptant. Mais si le prix étoit plus bas que lors de la convention, et si un oignon ne coûtoit plus que huit cents florins, l'amateur payoit au contraire au marchand la somme de deux cents florins. Enfin si après six mois les tulipes n'étoient ni plus ni moins chères qu'auparavant, aucun des deux ne perdoit

ni ne gagnoit, et leur contrat étoit nul. Tout dépendoit du prix courant d'après lequel se régloient les conventions et les contrats, et les marchands étoient aussi appliqués à connoître du jour au lendemain le prix de tulipes, que nos négocians le sont pour savoir le cours du change. Souvent le même particulier gagnoit avec l'un et perdoit avec l'autre, et, lorsqu'il n'avoit pas d'argent comptant pour s'acquitter de ces dettes, il adressoit ses débiteurs à ceux qui avoient perdu avec lui; en sorte qu'on pouvoit faire de très-belles affaires sans tulipes et même sans argent. Et comme tout le monde vouloit prendre part à cet agiotage, les riches spéculoient sur les espèces les plus rares, tandis que les classes inférieures n'étendoient leurs vues que sur les tulipes plus communes. A tout bien considérer, le commerce des tulipes, ou plutôt la tulipomanie, étoit un véritable jeu de hasard qui séduisit d'abord tout le monde, parce qu'on y voyoit des profits immenses à recueillir; mais comme ces spéculations n'étaient fondées sur rien de solide, elles finirent par détromper les joueurs, et par leur faire voir, à leurs dépens, que la cupidité est presque toujours dupe d'elle-même, et qu'il n'y a de véritable fortune que dans le travail et l'industrie. »

Le goût des fleurs a survécu dans les Pays-Bas à *la tulipomanie*. Les villes de Harlem, de Leyde, le village élégant de Brook, et d'autres endroits, possèdent encore des fleuristes du premier ordre; mais c'est à Gand que ce goût est le plus répandu et le plus raffiné. Une société des plus aimables, et certainement des plus innocentes, y tient une exposition annuelle des fleurs, où des prix sont distribués à ceux qui présentent les fleurs exotiques les plus rares et les plus parfaites.

Jardin géographique, ou Mappemonde de dix arpens de terre.

Dans un des journaux de *Philadelphie* se trouve l'article suivant :

« John Hill, de *Baltimore*, a fait une proposition fort étrange dans un mémoire présenté au congrès ; il demande dix arpens de terre et un capital de 10,000 dollars pour les frais d'établissement, afin d'ériger un jardin géographique dans *la ville de Washington*.

« Cette proposition paroît être très-utile, en ce que cette méthode couvrira de fleurs le chemin aride des sciences, en faisant un agrément à la jeunesse, de l'étude nécessaire de la géographie et de la topographie. Ce plan sera particulièrement convenable, en ce qu'il servira (vu la réduction nécessaire des distances) à graver profondément dans la mémoire toutes les positions géographiques de quelque importance du globe terrestre. Le plan de cette Mappemonde naturelle sera ainsi qu'il suit :

« On établira le jardin géographique à *Washington*, proche du Capitole; toutes les parties connues du globe y seront tracées exactement; les lits des mers, rivières, golfes, baies et lacs seront creusés; les continens, îles, presqu'îles, isthmes, montagnes, etc., s'y trouveront en *hauteur au-dessus de la mer*, sur une échelle proportionnée au plan général; les lits des mers et des rivières seront sablés, les terres par contre plantes des différentes productions du règne vegetal, le tout en proportion avec la grandeur générale, et les hauteurs des montagnes; les chaînes de montagnes seront composées des mêmes mélanges terrestres ou métalliques que dans leur état naturel.

« Le tracé des rivières, canaux, etc, aura lieu mathé-

matiquement, ainsi que tout le reste, et conforme à leur sinuosités sur le globe même, et avec leurs rivages plats ou escarpés.

« Les lits des mers s'y trouveront creusés de manière que l'on pourra à volonté les remplir d'eau, et ainsi le globe terrestre sera représenté naturellement sur une échelle réduite.

« En cas que ce plan soit exécuté sur la *projection de Mercator*, en dix arpens de grandeur, alors les lacs *Erie* et *Ontario* auront huit pieds de long, et *les États-Unis*, depuis *l'Atlantique* jusqu'au grand Océan, présenteront une largeur de 160 pieds. Chaque empire, royaume, état ou province, sera scrupuleusement limité, et les positions de toutes les grandes villes, ou points remarquables du golfe, s'y trouveront à leur place.

« On y marquera même les parallèles et les méridiens, l'équateur et les tropiques, etc. On doit avouer qu'une pareille carte aura beaucoup d'avantages sur celles en papier, et la grandeur de l'échelle permettra un très-grand détail; d'un seul coup d'œil, pour ainsi dire, on y embrassera l'élévation respective de tous les pays en rapport entre eux, et les endroits les plus en situation propice pour établir de nouveaux canaux ou chaussées, etc. Ainsi, par une promenade de quelques heures sur cette mappemonde, on apprendra mieux la géographie que par l'étude de plusieurs années! » (*Nederlandsche - Staats courant. Woensdag, 14 april 1824*, sous la rubrique de *Londres*, en date du 10 avril 1824).

En nous communiquant cet extrait, un de nos abonnés les plus anciens, amateur éclairé de la géographie, y joint l'observation que voici :

« Si l'article ci-dessus n'est pas un badinage, alors on devra remarquer que la *projection de Mercator* est bien la

plus mauvaise de toutes pour un pareil plan, en ce qu'elle présenteroit de fausses idées des grandeurs respectives de chaque partie du monde.

« On ne peut deviner de quelle manière le jardinier-géographe tracera les parallèles et les méridiens, à moins que ce ne soit *en bois* ou *en tonlés*, et quel singulier effet tout cet échafaudage feroit à la vue! C'est au moins du nouveau; mais une telle mappemonde devroit se trouver à Paris, et être tracée par quelque habile géographe françois; alors les élégans et les dames du bel air auroient une belle occasion de vérifier les découvertes de Parry, ou de visiter les pyramides d'Égypte, et d'apprendre ainsi tout doucement un peu de géographie en se promenant. »

Nous pensons que de grandes représentations en relief de quelques contrées choisies donneroient des notions plus claires.

Le roi et la reine des îles Sandwich.

Le roi et la reine des îles Sandwich, qui viennent de mourir à Londres, étoient souverains des îles *Owhyhie*, *Mowie*, *Wahoi*, *Morotoï*, *Renaï* et *Tahoutrowa*.

Taméhaméha II, fils et successeur du grand Taméhaméha, prince comparable par son génie à Pierre-le-Grand, en conservant le trône de son père, n'avoit hérité ni de son habileté ni de son audace. Maître de plusieurs îles indépendantes, son autorité, à la mort de Taméhaméha Ier, s'étoit trouvée ébranlée par les prétentions des principaux chefs, qui ne supportoient qu'avec peine le joug qu'un prince ambitieux leur avoit imposé. Déjà, à l'époque où M. le capitaine Freycinet visita ces parages pendant son voyage autour du monde, dont la publication a lieu en ce

moment, Taméhaméha II éprouvoit les plus grandes craintes sur la tranquillité de ses états.

Il paroît que son voyage en Angleterre avec la reine Kamahamarou, sa femme favorite, n'avoit pour objet que de réclamer les secours dont il jugeoit avoir besoin pour soutenir son autorité; mais en cela encore ses conceptions avoient été mal dirigées, les Anglois, depuis long-temps, ne s'occupant plus guère de ces îles, qui fixent plus particulièrement les regards des Anglo-Américains et des Russes. On ne peut, au reste, que gémir sur le sort de ces deux insulaires, morts, à ce qu'il paroît, de l'impression trop vive qu'ils ont reçue d'une atmosphére froide et humide, et probablement aussi du peu de soin qu'ils ont pris pour s'en préserver pendant leur longue traversée.

Kamahamarou étoit à la fois la sœur et l'une des femmes du roi. Elle avoit environ dix-sept ans lorsque l'expédition du capitaine Freycinet relâcha sur l'île Owhyhie. Sa taille étoit alors de cinq pieds six pouces; elle avoit les yeux noirs, le nez un peu gros, les lèvres saillantes et de belles dents, les cheveux longs, noirs et plats, et une légère marque de tatouage sur la joue gauche. En général, sa figure n'étoit point désagréable, et son caractère paroissoit doux et affectueux. A la mort de Taméhaméha I[er], le roi et la reine n'avoient pas jugé à propos de se conformer à l'usage généralement adopté dans leur archipel, de se casser une ou plusieurs dents. Au reste, on vient de lithographier à Londres les portraits de ces chefs des Sandwichiens, qui naguère étaient anthropophages, et dont le capitaine Cook fut la victime.

Note sur les connoissances géographiques des Orientaux, relatives à la Russie et à la Scandinavie; lue à la Société de Géographie.

Voici le titre de l'ouvrage de M. Fræhn, dont M. Jomard a parlé dans la séance du 18 juin dernier.

» *Relations d'Ibn Foszlan et d'autres Arabes sur les » Russes anciens*, texte et traduction, avec des notes cri- » tiques et philologiques; suivies de trois Mémoires sur les » Russes de Kiovie, sur les Varengues et la mer des Va- » rengues et sur le pays de Visou; par M. *Fræhn*, con- » seiller d'état, membre de l'académie de Pétersbourg et » son bibliothécaire en chef directeur du Musée asiatique, » à Pétersbourg, 1823, en allemand. «

Ibn Foszlan fut envoyé comme ambassadeur par le calife Mouctédir auprès du roi des Bulgares, sur le Wolga, en l'an 922 de notre ère. Sa relation a été conservée par Yacouti. M. Fræhn a lui-même collationné le manuscrit de Pétersbourg, et a obtenu la collation de celui de Copenhague de M. le professeur Rasmussen, et de celui d'Oxford par M. le professeur Macbride. Il discute savamment les variantes et explique par là les noms les plus corrompus. Par exemple, il prouve que *Darmuschi*, dans un géographe arabe, est *Danimarca*. Son travail est admirable sous les rapports de la philologie, de l'histoire et de la numismatique. Peut-être les géographes auront-ils quelque chose à ajouter aux recherches du savant auteur sur *la mer de Varengues* qui, selon les témoignages réunis des Arabes, est » un bras de l'Océan, au nord des Seclaves » (Slaves), s'étendant au sud du pays des Varengues jusqu'à » des montagnes inhabitées qui touchent à l'empire de » Chine et au pays des Turcs. « En se rappelant les systèmes des Grecs, qui regardoient la Scandinavie et la Finlande comme des îles, le sens des géographes arabes devient très-clair. Ils réunissent systématiquement la mer du Nord, le Kattegat, la Baltique, le golfe de Finlande, la mer Blanche et les mers voisines de la nouvelle-Zemble

dans une seule masse. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion plus approfondie de cet objet. Mais je crois qu'il sera agréable aux membres de la Société de géographie de trouver ici la notice d'un autre ouvrage relatif à la même matière. En voici le titre :

» *Mémoire sur les connoissances géographiques des Arabes et des Persans du moyen âge sur la Russie et la Scandinavie, ainsi que sur le commerce qu'ils y ont fait*, par » M. *Rasmussen*, professeur des langues orientales à l'université de Copenhague, 1814, en danois. »

C'est un résumé de toutes les notions des Orientaux alors connues sur les pays du nord et de l'est de l'Europe; résumé plein de sagacité critique et d'un grand intérêt géographique. Il en résulte que les Arabes et les Persans commerçoient non seulement avec Novogorod et Casan, mais probablement avec Birka en Suède, et avec Sleswick en Danemarck. De là, l'immense quantité de monnoies arabes des neuvième et dixième siècles, qu'on découvre continuellement dans le nord, et entre autres dans l'île de Bornholm. M. Rasmussen détermine, par ces Mémoires, l'époque où les relations des Arabes et des Persans ont commencé et cessé. Il compare soigneusement les Relations orientales avec la géographie anglo-saxonne du roi Alfred, et avec les Notices géographiques contenues dans les *saga's* islandois. Il est naturel que le savant danois n'ait pas pu connoître, en 1814, les citations d'auteurs arabes que M. Fræhn a tirées des 500 manuscrits orientaux que M. d'Ouvarow procura, en 1819, à l'Académie de Pétersbourg. Mais il est remarquable que M. Fræhn, ayant ces nouveaux moyens à sa disposition, a très-souvent confirmé les explications proposées par M. Rasmussen.

Je me proposois de traduire, dans les *Annales des voyages*, le mémoire du professeur danois, lorsque j'appris que M. Fræhn travailloit à son ouvrage. Peut-être aujourd'hui trouverai-je le loisir de fondre ensemble ces deux travaux dans une analyse géographique; mais comme il seroit nécessaire de l'accompagner d'une carte, qui manque également dans Fræhn et dans Rasmussen, je ne puis assurer positivement quand cette analyse paroîtra.

Je dirai encore que le célèbre professeur de Gœttingue, M. Schlœtser, a le premier senti l'utilité de consulter les sources orientales pour éclaircir l'histoire et la géographie de l'est de l'Europe pendant le moyen âge. Un de ses disciples, M. Ewers, dans ses *Matériaux pour l'Histoire russe* (Dorpat, 1814), a suivi les traces de Schlœzer en réunissant et comparant divers passages des auteurs orientaux; mais son hypothèse, qui fait descendre les Varègues-Russes, fondateurs de l'empire russe, des *Chazares*, nation turque, ou, selon d'autres, persanne, est entièrement réfutée par la critique profonde de M. Frœhn. L'origine scandinave des Varègues est aujourd'hui hors de doute. Les Russes étoient probablement eux-mêmes un peuple gothique qui régnoit sur des peuples slavons : c'étoient vraisemblablement les Rox-Alans des anciens. Les Varègues étoient des princes russes réfugiés en Scandinavie, et qui revinrent conquérir leur patrie. Le mot *varg* signifie *loup*, *brigand*, *pirate*, *homme banni*. Le mot *væring* signifie *guerrier*. Peut-être les deux dénominations ont-elles été confondues. Le savant historien M. Krug, de l'académie de Pétersbourg, a démontré que les Russes, lors de leur attaque sur Constantinople, appeloient le Bosphore le *Sund*, et leurs propres barques *skeyd*, de deux noms scandinaviens ou gothiques. J'ai recueilli un certain nombre de noms géographiques de Russie de la même origine. M. Kœppen, savant très-versé dans les antiquités russes, a fait quelques remarques semblables.

Mais je ne finirois pas si je voulois rappeler toutes les recherches géographiques et historiques dont la Russie est actuellement l'objet. La *Société de géographie* a désigné des mémoires géographiques sur la Russie comme l'objet d'un prix donné par M. le comte Orlof : espérons que ses intentions seront remplies.

M. B.

III.

NOUVELLES.

Voyage en Tauride, par M. Muravieff-Apostol.

Nous tirons du *Conservateur* de Pétersbourg l'article suivant sur ce voyage, publié en langue russe.

« Dans l'espace de deux ans, M. *Muravieff-Apostol* a publié en russe deux ouvrages, chacun dans un genre différent, mais tous deux d'un ordre très-supérieur à tout ce qui paroît ordinairement sur notre horizon littéraire. A la fin de 1821 il a donné sa traduction des *Nuées d'Aristophane*, avec des notes historiques et critiques, et maintenant un *Voyage en Tauride.* Ce dernier, étant d'un intérêt plus général, mérite d'être annoncé avec plus de détail.

« Ce voyage est en lettres. De son point de départ, qui est Odessa, l'auteur prévient son correspondant qu'il ne doit pas attendre de lui un itinéraire. « Je ne vous parlerai, lui dit-il, que des choses que je croirai mériter votre attention et dignes d'un amateur d'antiquités; je vous communiquerai mes idées, mes hypothèses, mes rêves,.....» Il a été fidèle au but qu'il s'est proposé. La première partie (à l'exception de l'épisode sur Olbia) est principalement destinée à la géographie ancienne. C'est la péninsule héracléenne qui fixe presque exclusivement son attention. La dernière partie est consacrée à l'histoire politique de Caffa, sous les Génois, et à celle du roi Janma (*sic*) du Bosphore; tableaux rapides, mais vrais et riches de couleurs. La partie descriptive se trouve au milieu de l'ouvrage. C'est la peinture de la belle côte méridionale, *de ce petit tableau délicieux qui a pour cadre, d'un côté, l'inaccessible Jayla, et, de l'autre, l'infini de la mer.* — Une éru-

dition vaste, un sentiment vif pour tout ce qui est grand et beau, des idées profondes, revêtues d'un style élégant, et surtout un goût toujours pur et délicat, voilà ce qui caractérise l'écrit dont nous nous occupons. Pour en donner une idée, nous citerons ici quelques morceaux traduits d'une lettre, datée de Bactschisaraï. « La région des hypothèses touche à celle de l'imagination; il ne faut donc pas vous étonner en apprenant que votre ami n'a fait qu'un pas pour arriver dans cette dernière. Ici j'oublie Strabon pour Scheherazade ..... Arrivé tard, j'ai parcouru l'*Alhambra* taurique, à la lueur du crépuscule, et moins les objets devenoient visibles, et plus mon imagination se remplissoit des couleurs brillantes de la poésie orientale. » — Ici l'auteur fait une description détaillée du palais des khans, des ruines du harem; il conduit le lecteur dans les jardins en terrasses, au cimetière des Ghyreys, à la mosquée. Dans cette dernière il assiste à la prière du soir; et, frappé de la stérile monotonie du culte des Mahométans, il dit : » Leurs temples sont muets, ils ne parlent ni au cœur ni à l'imagination. Le but que les anciens Grecs se proposoient dans leur culte public, étoit d'ennoblir la vie matérielle. Ne pouvant s'élever en idée jusqu'au ciel, le polythéiste en faisoit descendre ses dieux; et, dans les cérémonies religieuses, toujours riantes, souvent voluptueuses, il sembloit n'aspirer qu'à s'étourdir sur sa destinée à force de jouissances. Nulle part les rites augustes de la chretienté ne produisent sur mon âme un effet plus puissant que dans nos anciennes cathédrales, où la lumière et l'ombre se succèdent à chaque pas, où d'épaisses ténèbres dans les coins de l'édifice, et, sous ses voûtes basses et pésantes, la foible lueur répandue entre ses massives colonnes, et la clarté brillante des lampes et des cierges qui entourent le sanctuaire, sont autant de symboles qui peignent à l'imagination les terreurs de la mort, le pressentiment d'un meilleur avenir, et l'espoir enfin d'être éclairé, au-delà du tombeau, par un jour que jamais rien ne pourra altérer. Il n'y a rien de cela chez les Mahométans ni dans leurs temples ni dans leur culte. Tout est froid comme la dure nécessité, désespérant comme l'inexorable prédestination. — Plein de ces réflexions, j'allois me

retirer dans mon appartement; mais la lune parut au-dessus de la montagne, et je me rendis sur la terrasse. »

« On a eu parfaitement raison de dire que, pour les vues d'architecture, il n'y avoit rien de plus avantageux que l'effet du clair de lune. J'ai passé bien des soirées dans le Colisée de Rome et dans le théâtre de Vérone, à admirer ces beaux monumens de l'antiquité; mais le spectacle qui s'est offert ici à ma vue est tel, que je ne saurois le dépeindre sans avoir recours à la comparaison de la poésie classique à la poésie romantique. Figurez-vous donc, à Rome et à Vérone, Virgile; le sublime et la majesté réunis à l'harmonie et au goût: ici, c'est l'Arioste et Shakespear, l'essor d'une imagination que rien n'arrête; une nature grande mais sauvage; des monstres, et tout à côté d'eux Angélique et Desdemona. — Et où voyez-vous tous ces objets, me demanderez-vous? Autour de moi, mon ami, sur les sommets des rochers qui m'entourent de tous côtés. Ici j'aperçois une tour penchée sur le précipice et déjà prête à s'écrouler, là c'est un obélisque, et à côté de lui une ville en ruines; plus loin se présentent à mes regards les murs d'un château gothique, et je compte les créneaux de ses tourelles; de ce côté je vois une énorme pyramide, peut-être le tombeau de quelque héros cimmérien, conquérant de cette contrée: et tout cela est produit par... le *Temps*, ce grand architecte, aux agens duquel, à l'air ou à l'eau, il n'y a point de matière, quelque dure qu'elle soit, qui puisse résister à la longue. J'admirai encore ces tableaux de la nature imitant l'art, lorsque je vis un léger nuage passer rapidement au-dessus de ma tête. Aussitôt je me rappelle le Dante: Voilà, me dis-je, Francesca et Paolo, ces amans malheureux qu'un tourbillon entraîne, mais qui, toujours inséparables, semblent voler à travers l'air, comme deux colombes.

» Eh! comment ne pas songer ici au Dante? Ce fond d'entonnoir où est situé le palais; le *cerchio*, vrai cercle de rochers, avec les fantômes monstrueux sur leurs cimes, la douce clarté de la lune:

L'ora del tempo e la dolce stagione;

tout, tout retrace ici à mon imagination le pinceau de l'immortel exilé de Florence. »

Ces premiers extraits pourront donner une idée de la manière de l'auteur. Nous recommandons un endroit qui nous a le plus frappés dans son ouvrage : la lettre de Baydar, qui respire une philosophie aussi pure que consolante, et surtout sa lettre sur Mithridate, qui, pour toute la partie historique, pittoresque et morale, est écrite de main de maître. Nous espérons que ce voyage, si intéressant sous tant de rapports, sera encore plus connu par une traduction françoise.

Retour de M. Sieber.

M. Sieber est arrivé heureusement, le 14 juillet, en Angleterre, rapportant du voyage qu'il a fait autour du monde des richesses très-précieuses en objets d'histoire naturelle, et il se trouve maintenant de retour en Allemagne. Il quitta le continent européen au mois d'août 1822, doubla le cap de Bonne-Espérance pour se rendre à l'île Maurice, où il s'arrêta trois mois, fit voile de là à la Nouvelle-Hollande, où il arriva le 1er juin 1823, et fit, pendant un séjour de huit mois, une des plus complètes collections d'histoire naturelle que l'on ait jamais vues.

Il se rembarqua le 13 janvier de cette année, passa le détroit de Cook de la Nouvelle-Zéelande, la mer Pacifique, la pointe méridionale de l'Amérique ou cap Horn, et atteignit le cap de Bonne-Espérance le 8 avril. Après y avoir passé un mois, il mit à la voile pour l'Angleterre, où il arriva après une traversée aussi prompte qu'heureuse. Il n'avoit été absent d'Europe que vingt-deux mois et demi, dont il en avoit passé treize en mer et dix à terre. Néanmoins sa collection est du double plus considérable que celle qu'il avoit rapportée antérieurement du Levant après un voyage de deux ans. Outre la partie ornithologique, qui est complétement assortie, il a toutes les espèces de qua-

drupèdes de la Nouvelle-Hollande, dont il assure que la moitié n'étoit pas connue jusqu'à présent. Tous ces objets ont été arrangés de manière à ne pas souffrir d'un aussi long transport. Il les a destinés à la ville de Prague, sa patrie, où il les a envoyés d'Angleterre par Hambourg. Il a fait aussi sur l'hydrophobie, dans la partie méridionale du globe, des découvertes importantes qu'il se propose de publier.

Voyage au Japon.

On a reçu, à Munich, des nouvelles du célèbre voyageur, M. le docteur Philippe-François de Siebold. Sa lettre est datée de Dasima, près Nangasaki, au Japon, le 18 octobre 1823. Il s'occupe maintenant d'écrire un exposé de l'état de l'histoire naturelle au Japon, et il le fera imprimer à Batavia. M. de Siebold restera six ans au Japon, et l'on a lieu d'attendre de lui des descriptions et des découvertes qui ne peuvent manquer d'enrichir le domaine des sciences. Il promet d'envoyer une partie de ces richesses par le premier bâtiment qui partira.

REVUE CRITIQUE

DE

LA GÉOGRAPHIE DE LA SIBÉRIE,

Traduite du journal russe *Syn Otecheslwa* (1).

BORNES.

Depuis plus d'un siècle, on comprend sous le nom de *Sibérie* tout le nord de l'Asie soumis à la domination russe : on lui assigne communément pour limites les chaînes des monts Urals et Altaï, l'Océan oriental et la mer Glaciale.

Les frontières sont fixées par des conventions ou par la nature.

Par des conventions, on peut déterminer avec

(1) Ce mémoire important a été attribué à M. *Spaski*, écrivain de statistique très-distingué, ou à M. *de Speranski*, ancien gouverneur général de Sibérie.

Nous en devons la communication à la bienveillance du savant conseiller d'état, M. *d'Adelung*.

assez de précision les limites d'un pays ; plus il est cultivé, plus elles seront exactes, parce que l'on pourra les fixer par des procédés mathématiques ; il y a plus, on peut, par le secours de l'astronomie, déterminer les limites de pays inconnus, déserts, et même les tracer sur les mers.

Les frontières naturelles sont des côtes ou des montagnes. Les rives des fleuves peuvent aussi servir de frontières; mais elles ont l'inconvénient de varier par le mouvement des eaux et par d'autres causes. Il est vrai que ces variations ne sont guère sensibles qu'à la longue; d'ailleurs, l'intérêt de l'industrie ne souffre pas que les rives des fleuves navigables servent de frontières.

Les chaînes de montagnes offrent des limites invariables, mais moins exactes que les rives des fleuves : aussi a-t-on soin de les désigner dans les conventions qu'on passe à cet égard : d'un autre côté, les montagnes occupent beaucoup d'espaces ; leurs plus hautes sommités ne répondent pas toujours aux points particuliers des eaux qui y prennent leurs sources ; ces points même ne sont pas toujours faciles à distinguer, et souvent il n'est pas de l'intérêt des gouvernemens de le faire ni de prendre leur direction pour limites. Tant que la population des montagnes est peu nombreuse, elles peuvent servir de frontières, quoiqu'elles forment moins des

lignes que des zones qui s'étendent du lieu où la démarcation devient difficile, jusqu'à celui où la difficulté cesse. Plus la population augmente, et plus il devient urgent de fixer par des conventions les frontières naturelles, et c'est pour cette raison que l'on prend pour limites non les sommités, mais le pied des montagnes.

Nous allons appliquer ces observations générales à la Sibérie. Nous ne parlerons pas des îles qui appartiennent à ce vaste pays.

I. Les côtes de la mer Glaciale forment les frontières septentrionales de la Sibérie.

La difficulté de faire des observations astronomiques dans les contrées polaires, rarement fréquentées par des personnes instruites, est la cause des erreurs dans les cartes, dont plusieurs points diffèrent quelquefois d'un degré de latitude; les erreurs sont encore plus sensibles dans les longitudes. Enfin, toute la partie de la côte qui s'étend du cap Schalagin, ou, suivant les nouvelles découvertes, du cap Kosmin au cap Nord, est tout-à-fait inconnu (1).

II. A l'ouest, la Sibérie est bornée par les côtes de l'Océan oriental et de la mer d'Ochotus, qui, en général, ne sont pas mieux connues que les précédentes. Les géographes sont souvent en

(1) L'expédition du lieutenant baron Wrangel vient de remplir entièrement cette lacune. (*Note de l'éditeur.*)

contradiction , et nous avons vu la presqu'île de Kamtschatka changer de figure à plusieurs reprises. Ces côtes, inhabitées ou inhabitables, n'intéressent guère que les savans.

III. La Sibérie est bornée au midi par la chaîne des monts Altaï.

Ces montagnes embrassent, sous divers noms, une zone considérable, et leurs ramifications s'étendent dans presque toute la Sibérie orientale. Plusieurs parties de ces montagnes servent de limites entre la Russie et la Chine, en vertu des traites et conventions conclues entre les deux empires.

1. La partie qui s'étend depuis le fleuve *Gorbiza*, qui prend sa source dans le district de Nertschinsk jusqu'au poste d'Okinsk, est plus exactement fixée par les traités que toutes les autres. On y trouve les forts de Gorbitschinsk, de Zuruchaïsk, de Tschindansk, d'*Acktschinsk*, de Kudarinsk, de Troisko-Sawsk, de Charazaisk et de Tunkinsk (1), entre lesquels on trouve des postes de 73 bornes sur une distance de 1770 werstes. Dans les contrées plus populeuses, la ligne de démarcation est plus exactement tra-

(1) Ces lieux ne sont appelés forts que parce qu'ils forment des postes-frontières : il y a long-temps qu'ils n'ont plus de fortifications ; il en est de même de ceux qui sont en Chine et dans la Mongolie.

cée : entre les fleuves Tschikoi et Selenga, on a élevé une suite non interrompue de bornes. Mais, là où il n'y a point d'habitations et où le pays est montagneux et les communications difficiles, la frontière est indéterminée. Ces contrées sont celles qui s'étendent du fort de Gorbitschinsk au fleuve Amur, c'est-à-dire du corps-de-garde bâti au confluent des rivières Schilka et Argun, à 240 werstes; du point où la rivière d'Argun sort du lac Dagai, au fort de Tschindansk ou au fleuve Onon, à 295 werstes; entre l'Onon et le Tsckikoi, environ 548 werstes et le long du poste appartenant au fort de Tunkinsk, environ à 359 werstes. Il faut observer en outre que les obstacles qu'offre le terrain n'ont pas permis d'établir les lignes fortifiées à la frontière même, mais à une distance considérable ; c'est ainsi, par exemple, que les postes du fort de Tschindansk sont éloignés de 22 à 75 werstes de la ligne de démarcation; ceux du fort d'Akschinsk, de 4 à 40 werstes ; ceux de Charazaïsk, de 17 à 48 werstes ; enfin ceux de Tunkinsk, de 51 à 128 werstes.

2. A l'occident des postes d'Okinsk, en longeant le district de Nishni-Udinsk, et sur une étendue de 450 werstes, les montagnes deviennent inaccessibles. La ville de Nischne-Udinsk y envoie, sur quatre points différens, des postes mobiles de cosaques qui forment une espèce de

ligne qui se termine aux sommités des monts Sajan.

3. Sur ces monts même, à 500 werstes d'étendue, la frontière est vague.

4. Au-delà de ces monts commence la frontière d'Abakinsk, dans le cercle de Minussinsk (gouvernement de Jenisséïsk). Cette ligne consiste en cinq postes avancés, éloignés l'un de l'autre de 25 à 108 werstes, à une distance de 105 à 295 werstes de la frontière réelle. A l'ouest du poste avancé de Taschtüpsk, règne une crête de 350 werstes d'étendue, formée par un bras de l'Altaï, et qui, se prolongeant entre le Jénisseï et l'Ob, termine la frontière connue.

5. Les contrées occidentales étoient ci-devant habitées par les Dsjungares. Lorsque, dans le siècle passé, on éleva une ligne de fortifications pour se garantir des incursions de divers peuples nomades du sud, on la fit passer à 200 werstes de l'Altaï ; elle porte aujourd'hui le nom de ligne de Koliwan, et passe par les forts de Kuznetz et Bijsk. Mais cette ligne ne put remplir longtemps sa destination, parce qu'il y avoit au-delà des terres fertiles, et qu'on y découvrit des mines. L'entrée des cultivateurs et des mineurs exigeoit donc qu'on la reculât : sur ces entrefaites, les Dsjungares s'éloignèrent, et les établissemens russes s'étendirent, peu à peu, au midi jusqu'au

lac de Teletz d'où sort l'Ob, sous le nom de Bij. Quelques peuplades de ces contrées se reconnurent dépendantes de la Russie et de la Chine, sous le nom de Dwoëdantzi ou doubles tributaires. Enfin, la frontière n'est point encore fixée de ce côté.

6. La ligne de Koliwan finit au fort de Ust-Kamenogorsk. De là s'étend, à l'ouest, la ligne d'Irkutsk, qui se joint, au sud, à la ligne fortifiée de Narumsk, près de la nouvelle ligne chinoise, qui, environnant le pays des Dsjungares, s'étend jusque dans la Bucharie. Les cosaques russes qui gardent cette ligne vont librement pêcher au-delà dans le lac Nor-Saissan, d'où sort l'Irtisch.

7. C'est à l'occident du fort Ust-Kamenogorsk, qui finit l'Altaï et commence la steppe des Kirguises-Kaïsaques. Les lignes suivantes courent parallèlement à cette chaîne.

a. La ligne d'Irtisch, qui a 1063 werstes de longueur, et va jusqu'à la ville d'Omsk;

b. La ligne d'Ischim (dite *ligne aigre* ou *gorkaia*), qui est un prolongement de la première, traverse une multitude de petits lacs de la steppe; on y trouve les forteresses de Petrowsk, Nikolajewsk, Lebjanh, Poludennaya, Petropawlowsk, Stanowaja, Presnowskaja, Kabanja et Prosnogorkowskaja, entre lesquelles il y a des postes avec des redoutes et des tours. Au reste, ces lignes ne forment pas la frontière, parce qu'elles n'ont

été établies que pour maintenir l'ordre, et que, d'ailleurs, les Kirguises se reconnoissent dépendans de la Russie, et sont accoutumés à l'obéissance.

8. Le reste de la frontière méridionale de la Sibérie, depuis le fleuve Gorbitza jusqu'à l'Océan oriental, n'est point encore fixé; dans les traités conclus avec la Chine, cette opération a été ajournée; en attendant, les Chinois occupent la rive droite de l'Amur, et l'on n'a point encore fait le partage des vastes déserts qui s'étendent au nord.

IV. Les monts Urals forment la limite occidentale de la Sibérie.

Ces montagnes s'étendent considérablement vers le sud; vers le nord elles offrent de hautes masses de rochers qui vont, en s'aplatissant, se perdre non loin de la mer Glaciale. La partie méridionale des Urals a été habitée par des Russes avant que la Sibérie ne fût soumise; mais ces établissemens étant peu importans, on pouvoit supposer que la frontière de la Sibérie commençoit au point où la crête de ces monts rendoit la communication difficile. Cependant la population s'accrut à mesure que l'exploitation des mines faisait des progrès, et l'industrie réclama des limites plus précises que ne le sont les rivières; en sorte que la frontière fut reculée à l'ouest jusqu'au pied des Urals. Plus tard, les Baschkirs ayant été subjugués, et la division en gouvernemens

introduite, la frontière fut encore reculée à l'orient au-delà de toutes les sommités des Urals et des plaines fertiles qui s'y trouvent, et que l'on juge indispensable à l'entretien des habitans des montagnes, et c'est ainsi que se formèrent les gouvernemens de Perm et d'Orenbourg (1). Mais, au nord, c'est encore la crête des Urals qui fait la frontière.

DIVISION.

On peut diviser la Sibérie en deux vastes zones, méridionale et septentrionale. Cette dernière se partage en deux régions; l'une est couverte de forêts où l'on trouve pourtant des terres susceptibles de culture; l'autre n'offre que des marais et des prairies.

Cette partie est peu peuplée. Les fleuves navigables qui la coupent donnent aux habitans plus de facilité pour établir des communications avec les habitans de la partie méridionale qu'entre eux-mêmes. On peut même dire qu'ils en dépendent par leurs besoins, et c'est pourquoi leur pays a été incorporé avec les contrées méridionales, et confié en quelque sorte à leurs soins.

(1) Il seroit à désirer que MM. les géographes étrangers lussent cet article; ils cesseroient de placer à leur fantaisie une partie de la Russie d'Europe en Asie.

(*Note de l'éditeur russe.*)

Toutes les montagnes de cette partie de la Sibérie viennent du sud. Leur branche principale se prolonge vers l'occident, court le long de la frontière mongole et s'élève à une hauteur considérable. Plusieurs sommités sont couvertes de neiges éternelles. Le premier embranchement de cette chaîne de montagnes court de l'ouest au nord obliquement, en s'approchant du Jénisseï dont il suit le cours, formant à sa rive gauche une frontière naturelle entre les deux moitiés *occidentale* et *orientale*. En s'éloignant de la rive droite du Jénisseï, ces monts rencontrent l'Angora, interrompent son cours par des cascades, et, suivant les deux rivières de Tunguska, s'étendent vers le nord. Un autre bras, qui règne autour du lac de Baikal, s'étend aux rives de la Léna et du Witim. Un troisième bras court plus à l'orient, forme une crête très-élevée, coupe toute la Sibérie, et sépare les eaux qui se jettent dans la mer Glaciale de celles qui se jettent dans l'Océan oriental. Enfin les monts accumulés vers l'orient s'étendent jusqu'au Kamtschatka, et forment, dans la mer, l'archipel des îles Kuriles.

La partie occidentale de la Sibérie offre des plaines et des steppes; il n'y a que les rives des grands fleuves, surtout les rives droites, qui soient élevées. La plupart forment des plateaux.

C'est de la succession des montagnes que dépend la direction des eaux qui prennent les qua-

tés des contrées qui les environnent. Dans la Sibérie orientale, leur fond est pierreux; elles forment presque toutes des cascades, et charrient des matières schisteuses. Dans la Sibérie occidentale, au contraire, le fond est bourbeux, les rives argileuses ou sablonneuses. Le lit du Tobol, qui se réunit à l'Irtisch et à l'Ob, est la partie la plus basse des Urals, et forme le bassin principal des fleuves occidentaux.

Il n'y a que le Jénisseï qui coupe toute la Sibérie dans une même direction, du sud au nord, et forme le principal bassin de tout le pays. Il ne reçoit à l'ouest que de petites rivières; les grands fleuves lui viennent de l'est. Le principal est l'Angara, qui sort du lac de Baykal. Des montagnes qui environnent ce lac sortent deux grands fleuves, la Léna et le Witim, qui, après avoir fait le tour du lac, vont se rejoindre et coulent du sud au nord.

En suivant cette division donnée par les fleuves, nous indiquerons généralement les qualités distinctes de chaque partie de la zone tempérée de la Sibérie.

1. A l'occident du Tobol on trouve des plaines élevées qui, malgré les marais dont elles sont entrecoupées, pourroient être cultivées.

2. Entre le Tobol et l'Irtisch, il y a des plaines basses non moins fertiles que les précédentes,

coupées par un grand nombre de lacs et sujettes aux inondations.

3. Entre l'Irtisch et l'Ob règne une vaste steppe; au sud, elle est aride, renferme beaucoup d'eaux douces et salées, et en général dénuée de bois, excepté la petite forêt de Schulbinsk, qui s'étend sur deux bandes étroites à travers les sables de l'Irtisch. Au nord, cette steppe, sous le nom de *Barabinsk*, offre des marais, des terres salées abondantes en sel d'Epsom, des lacs et des rivières, quelques forêts de bouleaux, beaucoup de prairies, et des parties susceptibles de culture.

4. C'est entre l'Ob et le Jénisseï que l'on trouve des métaux. Les montagnes du sud contiennent de l'argent, du cuivre et du plomb; celles du nord sont riches en fer. La partie méridionale de cette zone est montagneuse et rocailleuse; celle du milieu, passablement élevée, forme le grenier à blé de la Sibérie : l'agriculture y fleurit même jusqu'au 56e degré de latitude. Dans plusieurs de ces contrées, on recueille beaucoup de miel et de cire.

5. Entre le Jénisseï et le lac de Baykal, le pays s'élève considérablement et se couvre de sombres forêts; mais partout où on les a défrichées, on a trouvé le sol productif. On peut en dire autant de la contrée où la Léna prend sa source; mais

plus bas, et vers l'orient, le terrain n'est pas meilleur que dans la partie septentrionale. La presqu'île orientale est tout-à-fait stérile. Ce pays est habité par les Tschuktchis, peuple nomade presque indépendant.

Les trois parties suivantes de ce vaste pays sont presque isolées par la difficulté des communications.

1. La partie au-delà du lac de Baykal. Quoique ce lac ne soit pas très-large, la communication est difficile et quelquefois impossible, tant à cause des montagnes presque inaccessibles qui l'entourent que par les torrens qui en tombent, grossis par les pluies et les neiges fondues.

Ce pays est en outre couvert par de hautes montagnes connues sous le nom de *Monts des Pommes*, dont la cime forme le point le plus élevé de la Sibérie. Bien que cette contrée embrasse la partie la plus méridionale de la Sibérie, que son sol soit bon et son hiver pas long, elle n'est pas favorable à l'agriculture, à cause des fréquentes gelées intempestives qui souvent détruisent l'espoir du laboureur. De là vient la dépendance naturelle où est ce pays des contrées situées à l'occident du lac de Baykal, et la nécessité de le comprendre dans le gouvernement d'Irkutsk. Ce pays est riche en métaux.

2. Le district d'Ochotsk est séparé par un dé-

sert montueux et marécageux de 700 werstes d'étendue.

3. La presqu'île de Kamtschatka est séparée, à l'occident du district d'Ochotsk, par la mer, qui, jusqu'en juillet, est couverte de glaces. Pendant son court été, ce pays est environné d'un brouillard presque continuel. Au nord, il est borné par un pays inhabité et sauvage.

POPULATION.

Avant que les Russes ne pénétrassent en Sibérie, tout le nord de l'Asie étoit habité par des peuples nomades de diverses races, séparés par de vastes déserts, différens par leur langage et leurs mœurs, chacun se gouvernant à sa manière, et n'ayant quelque relation qu'avec ses plus proches voisins. Les victorieux Mogols ne dépassèrent pas les bornes que leur opposoient ces déserts; il est néanmoins vraisemblable que ces races firent des émigrations; les foibles furent poussées vers le nord, où elles trouvèrent leur sûreté au milieu des neiges et de la misère, tandis que les plus puissantes se maintinrent dans le midi. A l'occident se forma un état qui, dans les annales russes, est nommé *le royaume de Sibérie*.

Les Russes subjuguèrent ces peuples dispersés, parvinrent à les réunir et à repousser cet essaim de peuples vagabonds qui se répandoient jadis sur l'Europe et l'Asie ; et la Chine, par la sagesse de sa politique, les empêcha de refluer vers elle.

La Sibérie n'a jamais été sans doute bien populeuse. Les Russes, en en faisant la conquête, ne forcèrent pas les habitans à changer de religion, de mœurs, de langage ; ils se contentèrent de leur soumission, qui très-souvent n'avoit d'autre garantie que leur promesse. L'histoire ne nous offre aucune raison de présumer qu'après la conquête, la population ait diminué ; mais deux causes peuvent avoir produit cet effet, d'abord la retraite de plusieurs hordes nomades qui habitoient le midi, et ensuite des maladies, inconnues jusqu'alors dans ces contrées, qu'y apportèrent les conquérans ; autrement, il est difficile de se rendre compte du petit nombre des indigènes qui forment à peine aujourd'hui le tiers de la population. Sans doute plusieurs d'entre eux, après avoir embrassé le christianisme, se sont dans la suite mêlés avec les vainqueurs; mais nous voyons que, parmi les Russes même, la population suit tout au plus le mouvement ordinaire.

Les indigènes furent d'abord appelés *Iasatsni*, ou gens payant tribut en peaux; on les nomme à présent *Inarodschi*, ou ceux de nation étrangère.

Après la septième révision ou recensement, le

nombre des indigènes se montoit à 220,307 habitans mâles et 215,906 femmes; ainsi, en tout, à 436,213 âmes.

Les principales races de ces indigènes sont :

1. Les Tatars, qui étoient la nation dominante quand les Russes entrèrent en Sibérie. Ils habitent aujourd'hui les gouvernemens de Tobolsk et Tomsk. On en compte 17,000 hommes.

2. Les Tatars, qui se sont mêlés avec d'autres races qui habitent les gouvernemens de Tomsk et Jénisseï, au nombre de 12,000 hommes.

3. Les Wogoules habitent à l'occident, aux pieds des monts Urals. Ils étoient autrefois dans la dépendance des Tatars, au nombre de 2,150 hommes.

4. Les Ostiaques, au nord-ouest, ont été connus des Russes avant les autres peuples indigènes. Ils se montent à 18,000 hommes.

5. Les Samoyèdes vivent dans les environs du golfe de l'Ob et du Jénisseï ; ils ne sont guère que 3,000 hommes.

6. Les Kirguises-Kaïsaks occupent la steppe qui porte leur nom, et en partie les pays qui forment la lisière des frontières. Leur nombre est inconnu; on ne les compte pas même parmi les habitans de la Sibérie.

7. Les Kalmouks ne vivent réunis en société que dans la partie méridionale du gouvernement de Tomsk; un grand nombre sont dispersés et

serfs chez les Kirguises, qui les ont acquis par échange et pour un temps fixé par la loi.

8. Les Buchares et les Taschkentes, qui ont passé la frontière et sont venus des pays limitrophes, habitent en petit nombre les villes de Tobolsk et Tomsk.

9. Les Burjates se trouvent dans les environs du lac de Baykal; ils habitent une contrée particulière et se divisent en plusieurs races; ils sont d'origine mongole; leur nombre s'élève à 73,000 hommes.

10. Les Jakutes habitent le milieu de la province de ce nom : on en trouve, quoique en petit nombre, dans les parties des gouvernemens de Jénisseï et d'Irkutsk qui en sont limitrophes; ils sont environ 66,000 hommes.

11. Les Tunguses ont été refoulés par d'autres peuplades dans tout le nord de l'orient de la Sibérie; il n'y en a guère plus de 16,000 hommes.

12. Les Kamtschadales, 1,385 hommes.

13. Les Koriaiques, dans le pays des Tschuktschis, environ 1,400 hommes.

14. Les Lamutes et Jukagirs, au nord de la province de Jakutsk, environ 1,500 hommes.

15. Les Karagasses, peuple nomade, vivant dans le cercle d'Udinsk, gouvernement d'Irkutsk. C'est la peuplade la moins civilisée du sud : ils ne sont guère que 242 hommes.

16. Les Alcuthes et les Kouriles, dans la presqu'île de Kamtschatka.

Toutes ces races se subdivisent en plusieurs classes qui ont chacune leur nom. On trouve en outre, en Sibérie, des peuples étrangers qui ne sont pas dans la dépendance du gouvernement russe. Tels sont :

1. Les Tschuktschis, peuples belliqueux habitant la presqu'île de ce nom.

2. Les races de Dsjungars, payant double tribut, qui habitent dans les environs du lac de Teletsk, dépendent de la Chine et de la Russie.

Cependant on peut réduire toutes ces races à trois classes :

1. Celle des cultivateurs ou peuples sédentaires ;

2. Celle des nomades ;

3. Celle des peuples vagabonds vivant de la chasse et de la pêche.

Cette division, qui est nouvelle, a été adoptée par le gouvernement russe ; et c'est aux mesures qu'il prendra en conséquence que nous devrons les lumières qui nous manquent aujourd'hui pour savoir à combien se monte la population de la Sibérie.

En attendant, nous croyons devoir réfuter ici l'erreur où sont plusieurs personnes, qui pensent que le nombre des anciens indigènes diminue in-

sensiblement en Sibérie. En consultant les divers recensemens, on voit qu'en 1763 il y avoit, en Sibérie..........................131,995 indigènes
d'après le cinquième recensement..........................180,994
d'après le sixième..........................212,613
et enfin d'après le septième...220,307 étrangers habitans mâles : dans ces cinquante-quatre années, leur nombre, loin de diminuer, s'est donc accru de 88,312.

Jetons un coup d'œil sur les progrès de la population russe de la Sibérie.

Bientôt après la conquête, on apprit que le pays étoit riche en animaux sauvages. Un grand nombre de chasseurs russes suivirent les pas des conquérans : ils ne se répandirent pourtant pas fort au loin, effrayés par la difficulté des communications et les dangers qui les menaçoient ; les plus courageux même s'arrêtèrent à la chaîne des Urals, dont les plateaux les moins élevés leur offroient d'ailleurs tous les moyens de se procurer les besoins et les agrémens de la vie : aussi c'est cette partie de la Sibérie qui est la plus populeuse.

Les premiers conquérans étoient peu nombreux ; ils durent songer à leur sûreté, et fortifièrent en effet leurs habitations. Quand le gouvernement s'intéressa à ces établissemens, son premier soin fut d'élever des forts ; il permit, il

encouragea et régla même l'émigration; les villes furent bâties avant même que les nouveaux venus s'occupassent de la culture du sol.

On conçoit que les communications étoient difficiles, vu les grandes distances qui séparoient ces établissemens les uns des autres. Il y avoit déjà un grand nombre d'*ostrogs* ou de *petits forts*, et l'on ne trouvoit encore d'autre route que les fleuves.

L'attention du gouvernement se dirigea spécialement vers les contrées limitrophes des Urals Il s'efforça de fortifier les villes de Turinsk, Tiumen et Tobolsk, et d'assurer entre elles la communication nécessaire. Il détermina les émigrations qui sortirent de Nowogorod, de Wologda, d'Usting, de Solivuitschegodsk et d'autres parties septentrionales de la Russie; il plaça des serfs sur les grandes routes qui conduisoient à Tobolsk et plus au nord, en longeant l'Irtisch et l'Ob.

Il étoit tout simple que la population s'accrût sur ces points, d'autant plus que la proximité des Urals offroit à tous un asile assuré. Le voisinage de la Chine et la découverte des mines furent les deux motifs qui engagèrent le gouvernement russe à procéder à cet égard d'après un plan arrêté : heureusement ces deux motifs s'accordèrent avec les intérêts des particuliers. Il n'y avoit plus qu un voisinage qui pût devenir dangereux, c'étoit celui des Kirguises; mais le gou-

vernement fit fortifier une suite de points de la ligne qui borde la steppe, et y établit des Cosaques.

De son côté, la Chine s'occupa de la population de Kiaichta, qui fut choisi pour le centre des relations des deux empires. Le commerce s'est accru ; mais rien n'a été fait de part et d'autre pour faciliter les communications.

Cependant on commença à exploiter les mines de Kolyvan et de Nertschinsk. Les premières, voisines des contrées mieux habitées, appartenoient dans l'origine à des particuliers qui y employèrent leurs capitaux, et s'étoient mis en relation avec les propriétaires des mines des Urals, avec lesquels ils étoient de moitié pour les ouvriers. Les mines de Nertschinsk, au contraire, fort éloignées des habitations, appartenoient à la couronne.

Le gouvernement entreprit d'y attirer des habitans de Jénisseïsk, d'Irkutsk et d'autres contrées populeuses. Les gens dits *oisifs*, parce qu'ils ne paient pas de capitation, y furent transférés non sans peine. Les ordonnances relatives à cet objet émanoient toutes du sénat, qui avoit soin de se faire donner les renseignemens les plus exacts sur les lieux et les circonstances.

Deux nouveaux établissemens se formèrent ; mais les communications étant toujours difficiles

et peu sûres, à cause des vastes déserts qui séparoient ces colonies, le gouvernement eut recours à deux mesures; savoir, d'y envoyer des recrues et des criminels condamnés aux travaux forcés ou à la colonisation.

La première de ces mesures, adoptée en 1760, eut pour résultats les établissemens que l'on trouve, 1° sur la route qui traverse la steppe de Barabinsk; 2° sur les lignes des frontières, et 3° sur ceux qui assurent la communication entre les fleuves Tschulum et Angara.

Un terrain saturé de sel, le défaut de bois, des maladies contagieuses également funestes aux hommes et aux animaux, sembloient *rendre impossible* tout établissement dans la steppe de Barabinsk : l'activité et la persévérance de Tschitscherin, qui administroit alors la Sibérie, surmontèrent tous ces obstacles; il fit construire des routes entre l'Irtsich et le Jénisseï; le commerce se tourna de ce côté; et ce pays, pauvre par lui-même, eut des établissemens riches et populeux.

Mais il n'étoit pas possible d'employer ces mesures partout en même temps. Dans plusieurs contrées, on fut obligé de se contenter de garnir les points qui servoient de stations de poste; et c'est ainsi que toute la route du Kan à la Bielaja n'offre que quelques cabanes éparses çà et là;

mais ces colonies servirent encore à former les grandes routes qui conduisent aux villes de Tura et d'Omsk.

Les religionnaires qui s'étoient enfuis en Pologne pour se soustraire aux persécutions, furent transférés en Sibérie. Ils s'établirent en partie dans le midi du gouvernement de Tomsk, et surtout sur les bords du lac de Baykal, où ils forment notre principale colonie. Ils observent l'ancien rite, et se distinguent par leur aisance, leur amour pour le travail et leur industrie.

En 1799, on envoya de nouvelles recrues et des invalides dans la contrée au-delà du lac de Baykal. On voit, par le rapport du ministre de l'intérieur, en 1806, que cette expédition avoit été d'abord mal concertée : environ dix mille de ces individus restèrent quelques années sans établissemens, et finirent par se répandre de tous côtés; mais les mesures que l'on adopta plus tard leur permirent de remplir leur destination. Le gouvernement s'attacha d'abord à peupler le pays qui s'étend au-delà du lac de Baykal; il y envoya deux mille, et, plus tard, quatre mille six cents personnes, dont les unes restèrent dans le gouvernement de Nischni-Udinsk, les autres dans celui de Tomsk, uniquement parce que l'on ne pouvoit différer leur colonisation. Les gelées, qui détruisirent les récoltes pendant plusieurs années consécutives dans les environs de Nertschinsk,

prouvèrent qu'il étoit très-difficile d'y faire de tels établissemens ; et dès-lors on envoya, dans les contrées, à l'occident de Baykal, les déportés condamnés aux travaux forcés.

Cependant on essaya encore, en 1799, de faire de nouveaux établissemens dans les environs de Nertschinsk. On envoya plusieurs familles sur le chemin qui conduit par les monts qui couronnent le lac de Baykal à Kiachta, et de nouveaux colons sur le chemin qui mène de la rivière de Kan à celle de Bielaja, et l'on fortifia les bourgs situés entre les villes d'Atschink et de Krasnojarsk, ainsi que plusieurs points de la steppe de Barabinsk.

En général, la colonisation offroit des difficultés. Dès le principe, on s'aperçut que les nouveaux colons manquoient de formes pour remplir le but que se proposoit le gouvernement.

On trouve déjà la déportation en Sibérie infligée comme une peine dans le code du czar Alexis Michaëlowitsch. Depuis 1769, c'est-à-dire quinze ans après l'abolition de la peine de mort, la déportation est devenue un principe général. Enfin, c'est en 1799 qu'a commencé la distinction entre les déportés condamnés, les uns à la peine de mort civile, les autres à des peines correctionnelles ; les premiers aux travaux forcés, les autres à la simple colonisation.

Cette mesure n'a point eu le résultat avanta-

geux qu'on en pouvoit attendre ; et voici pourquoi :

Dans le cours des dernières années, on compte que trois à quatre mille individus étoient envoyés par an en Sibérie ; or, le nombre des femmes n'en formoit guère que le dixième, dont à peine la moitié étoit apte à vivre en famille ; le nombre des mariages ne pouvoit donc dépasser deux cents ; ajoutez à cela que les anciens colons répugnent à donner leurs filles à de nouveaux déportés qui, d'ailleurs, par un long voyage, ont pris l'habitude de l'oisiveté, ou se livrent à des excès qui, pour l'ordinaire, les plongent dans l'abjection et la misère, ou les couvrent de sales maladies. Il est facile de voir que de tels individus ne peuvent être d'une grande utilité sous aucun rapport.

On peut dire qu'il n'y a pas dans toute la Sibérie un seul endroit qui soit peuplé uniquement de déportés pour crimes ; ils n'ont fait qu'accroître le nombre des habitans. Le plus grand nombre des déportés de ce genre se trouve dans les salines et manufactures d'eaux-de-vie, dans la fabrique de draps de Telminsk, dans le voisinage d'Irkutsk, et sur la grande route qui passe par le cercle de Nischni-Udinsk. Les colonies qu'ils forment dans le nord, et particulièrement sur les bords du Jénisseï, sont peu considérables, et il est difficile de les contraindre à s'y fixer.

C'est une erreur de croire que la Sibérie ne soit peuplée que sur la lisière des grands chemins : au contraire, comme on a suivi, en les traçant, la direction la plus droite et qu'ils traversent souvent des terres qui ne sont point propres à la culture, ils ne sont guère habités qu'aux points qui forment stations de poste, tandis que le plus grand nombre des habitans sont répandus sur les côtés. C'est ainsi que, dans le gouvernement de Tobolsk, sans parler du cercle de Beresof, le nombre des habitans des routes n'est pas un vingtième de ceux du pays. Il en est de même du gouvernement de Tomsk, dont la plus grande partie de la population occupe la partie méridionale.

Aujourd'hui, toute la population de la Sibérie s'élève à 1,604,495 âmes, dont 842,058 hommes et 750,437 femmes.

On peut observer en particulier que :

I. Le gouvernement de Tobolsk, divisé en neuf cercles, a une population de 572,471 âmes, réparties de manière qu'on compte par mille carré dans le cercle

De Jalutorowsk . . . . 245 âmes.
De Kurgansk 205
De Tiumen 187
D'Ischim 112
De Tobolsk 58
D'Omsk 28

De Turinsk et Tara.......... 24

De Beresof................ 1 et demi.

La capitale du gouvernement renferme 16,705 habitans des deux sexes. Parmi les chef-lieux des cercles, on remarque le plus peuplé, Tiumen, qui a 9,886 habitans, et le moins peuplé, Beresof, qui a 921 habitans.

II. Le gouvernement de Tomsk, qui est divisé en six cercles, dont la population s'élève à 340,000 âmes. On compte dans le cercle de Tomsk (saus y comprendre le district de Narimsk) quarante habitans par mille carré, et vingt-sept dans la partie méridionale qui renferme les mines de Kolyvan; dans le cercle de Kaïnsk, dix-huit; dans le district de Narimsk, trois.

La capitale du gouvernement a 9,726 habitans.

III. Le gouvernement de Jénisseïsk est divisé en cinq cercles : sa population monte à 135,000 âmes.

Dans les cercles de Krasnojarsk, d'Atschinsk, de Kaïnsk et de Minussinsk, le terme moyen de la population, par mille carré, est de vingt âmes; dans le cercle de Jénisseïsk, quatre, en exceptant le district de Turuchansk, où l'on ne compte qu'un quart par mille carré.

Krasnojarsk, capitale du gouvernement, a

3,141 habitans; elle est moins peuplée que Jénisseïsk, qui compte 5,356 habitans.

IV. Le gouvernement d'Irkutsk est divisé en cinq cercles, et il a 400,500 habitans des deux sexes.

On compte dans le cercle
D'Irkutsk.............39 habitans par mille carré.
De Werchni-Udinsk.....30
De Nertschinsk.........17
De Nischni-Udinsk.....12
De Kirensk........... 5

La capitale du gouvernement renferme 11,122 habitans.

Parmi les chef-lieux des cercles, Werchne-Udinsk, qui est le plus peuplé, a 2,597 habitans, et Nischni-Udinsk, qui est le moins peuplé, en a 329.

V. La province de Jakoustk est divisée en cinq cercles, et a 147,015 habitans des deux sexes. On compte quatre habitans par mille carré.

La capitale de la province renferme 1,137 habitans.

VI. Le district maritime d'Ochotsk a 6,698 habitans, à raison d'un deuxième par mille carré.

VII. La presqu'île de Kamtschatka n'a que 4,506 habitans. On n'y trouve que deux colo-

nies de cultivateurs : on y compte un sixième par mille carré.

Le nombre des indigènes est, à celui des Russes, comme trois est à huit.

Depuis la conquête de la Sibérie, ce pays n'a fourni aux armées russes que 74,000 recrues. Les peuples indigènes sont dispensés de cette obligation. Dans ces derniers temps, on a étendu cette dispense à tous les habitans du nord de la Sibérie. Ceux qui travaillent à l'exploitation des mines font comprendre leurs recrues dans le nombre des ouvriers.

La Sibérie est-elle susceptible d'un grand accroissement de population ?

En consultant la nature de son sol, on peut la diviser en quatre classes :

1. Terres basses et marécageuses ;
2. Steppes salées ;
3. Plateaux de moyenne hauteur ;
4. Montagnes.

1. Les terres basses et marécageuses s'étendent à l'est et à l'ouest, entre le 60ᵉ degré de latitude et la mer Glaciale. Ces vastes contrées, où règne un hiver presque perpétuel, sont incultes, et seroient désertes, si l'industrie n'y avoit élevé quelques habitations sur les bords des grands fleuves : il n'est guère possible que des Russes puissent s'y établir.

2. Les steppes basses et salées, situées entre l'Ob et le Tobol, forment la partie la plus populeuse; mais les terres sont si *foibles*, que déjà l'on commence à s'apercevoir qu'elles ne répondent plus à l'attente des cultivateurs, qui seront forcés d'en chercher de nouvelles. La partie septentrionale du cercle d'Ischim, le cercle de Tara, les environs de Tobolsk et du lac de Tschana pourroient recevoir un accroissement considérable de population.

3. On trouve des plateaux de moyenne hauteur entre le Tobol et les Urals, et entre l'Ob et le lac de Baykal; il faut pourtant en exclure une partie des montagnes qui bordent le Jénisseï. La partie occidentale est assez peuplée; mais la partie orientale ne l'est qu'entre l'Ob et le Tom. Le pays qui s'étend entre le Jénisseï et le lac de Baykal offre des terres très-propres à la culture, et pourroit être beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est.

4. L'expérience a prouvé qu'il est difficile de faire des établissemens sur les hautes montagnes de la Sibérie.

Toutes ces considérations semblent prouver que jamais la population de la Sibérie ne sera en raison de son immense étendue; ajoutez encore la difficulté de communiquer avec la Russie ou les pays étrangers. D'ailleurs, en supposant

que la Sibérie fût assez peuplée, assez cultivée pour avoir une surabondance de produits, elle manquera toujours de débouchés, tous ses fleuves coulant du sud au nord, et allant se jeter dans la mer Glaciale (1).

(1) Par une erreur qu'il seroit inutile d'expliquer, l'article *Progrès de la géographie* et une *note sur la population* ayant été omis par le traducteur, se trouvent placés dans le *Bulletin*, section *Mélanges*.

DESCRIPTION

DU PAYS SITUÉ ENTRE LE MÉRIDIEN QUI PASSE AUX HAUTEURS DITES *COUNCIL-BLUFF* ET LES MONTAGNES *ROCKY*,

Extraite de la Relation du major LONG;

PAR M. WARDEN,

Ancien consul général des États-Unis (1).

CE pays, qui occupe une superficie de plus de 400 milles carrés, est située entre les 98e et 108e degrés de longitude ouest (de Paris), et les

(1) Nous avons déjà (Tome XVIII, p. 21) donné la traduction d'un chapitre intéressant du *Voyage* du major Long. L'analyse présente n'a pas moins d'importance. Mais pour donner une idée de l'ensemble du Voyage, nous offrirons ici le *Rapport* fait à la *Société de Géographie* par M. *Warden*.

« *Relation de l'expédition partie de Pittsbourg pour les Rocky-Mountains*, *en* 1819 *et* 1820, par ordre de M. *Calhoun*, secrétaire de la guerre, sous la conduite du major *Long*, rédigée sur ses notes, sur celles de M. *Say* et des

5ᵐ et 42ᵉ de latitude nord; il fait partie de la Louisiane dans le sens que les François donnoient à ce nom. Il présente partout une surface

autres personnes de l'expédition, par M. *Lawin-James*, botaniste et géologue de l'expédition, 2 vol. avec atlas, gr. in-8ᵉ, p. 1043. Philadelphie, 1823.

« Cette expédition avoit pour but, 1ᵉ d'explorer le pays situé entre le Mississipi et les Rocky-Mountains; 2° de reconnoître le cours du Missouri et de ses principaux affluens, et successivement celui de la Rivière-Rouge, de l'Arkansas et du Mississipi, au-dessus du confluent du Missouri; 3° de déterminer la latitude et la longitude des points les plus remarquables, particulièrement ceux qui, par le 49° de lat., séparent les possessions des États-Unis de celles de la Grande-Bretagne; 4ᵉ de connoître le nombre et les mœurs et coutumes des tribus indiennes de cette partie de l'Amérique, ainsi que l'étendue de territoire réclamé par chacune d'elles, et enfin, 5ᵉ de décrire tout ce que l'aspect du pays et les productions des trois règnes présentent d'intéressant. L'expédition eut aussi ordre de consulter les instructions données par M. Jefferson aux capitaines Lewis et Clarke, et qui se trouvent en tête de cet ouvrage.

« L'expédition partit de Pittsbourg, le 5 mai 1819, sur le bateau à vapeur l'*Ingénieur occidental;* et, le 30 mai suivant, elle arriva au confluent de l'Ohio avec le Mississipi, à 1,333 milles du point de départ. Jusqu'ici le bateau, mu par une pression de 100 livres au pouce carré, avoit descendu l'Ohio, à raison de 10 milles par heure; mais sa marche contre le courant du Mississipi fut nécessairement moins rapide, et il ne put atteindre Saint-Louis que le 9 juin. Le 29 du même mois, l'expédition reconnut l'em-

ondulée et nue, excepté en quelques endroits où il existe des collines et quelques plateaux qui s'élèvent de 600 à 800 pieds au-dessus des plaines

bouchure du Missouri, laquelle est située à 193 milles de celle de l'Ohio.

« Le 17 juillet, M. Say, zoologiste, et plusieurs autres, descendirent à terre, et traversèrent le pays jusqu'au fort Osage, où ils furent rejoints par le bateau à vapeur le 1er août.

« On envoya un parti du fort Osage pour reconnoître le pays situé entre le Kansas et la Rivière-Platte. Mais à peine eut-il passé le village des Indiens Kansas, qu'ils rencontrèrent un parti de Pawnies (Panis) républicains, qui les dépouillèrent, leur enlevèrent leurs chevaux et les forcèrent de rebrousser chemin.

« A l'Ile-aux-Vaches, l'expédition reçut un renfort de quinze hommes de troupes des États-Unis. Le 25 août, elle se mit de nouveau en route, et arriva le 19 septembre, près du fort Lisa, à 5 milles au-dessous du *Council-Bluff*, et à 3 au-dessus de la rivière de Boyer, où elle fit les dispositions nécessaires pour passer l'hiver.

« Le 11 octobre, le major Long partit, dans un canot, pour Washington; et, le 25 mai 1820, il étoit de retour au lieu du campement. Il avoit reçu ordre de discontinuer son voyage le long du Missouri, et de passer jusqu'aux sources de la Rivière-Platte, pour de là gagner le Mississipi par le canal de l'Arkansas et celui de la Rivière-Rouge.

« Après avoir hiverné près du Council-Bluff, l'expédition partit, au mois de juin suivant, pour explorer le pays situé à l'est des montagnes Rocky, et arriver, en suivant

adjacentes. Plusieurs de ces derniers sont entièrement isolés, et les flancs en sont escarpés et bordés de précipices qui en rendent l'accès presque

leur base, dans une direction sud, à l'Arkansas et à la Rivière-Rouge.

« Pendant tout ce trajet, l'expédition se nourrit principalement de la chair de bison dont elle rencontra de nombreuses troupes dans les plaines. Le 6 juillet, elle arriva aux pieds des montagnes Rocky, après avoir parcouru une étendue d'environ mille milles.

« Le docteur James, botaniste et géologiste, gravit le pic d'une de ces montagnes, auquel l'on donna son nom, et qui s'élève dans la région des neiges éternelles, à 11,500 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Le thermomètre (Fahrenheit) y marqua 42°, étant placé sur un rocher qui avoit été exposé aux rayons du soleil, pendant une partie de la journée ; et, dans la plaine voisine, il étoit à midi à 96°, et dans la soirée à 80.

« Ici l'expédition se divisa en deux partis : l'un, aux ordres du major Long, devoit se diriger vers la source de la Rivière-Rouge; et l'autre, commandé par le capitaine Bell, devoit descendre l'Arkansas jusqu'au fort Smith. Le 24 juillet, les deux partis se mirent en route pour leur destination respective. Le premier, trompé par de faux renseignemens que lui donnèrent les Indiens Kaskakias, et par l'inexactitude des cartes, prit la Canadienne pour la Rivière-Rouge, et ne s'aperçut de son erreur que lorsqu'il fut arrivé au confluent de cette rivière avec l'Arkansas, et qu'il n'étoit plus temps de la réparer.

« Le 13 septembre, il atteignit le port Smith, lieu du rendez-vous. L'autre parti qui l'y avoit précédé de quel-

impraticable. D'autres, au contraire, s'élèvent par une pente insensible. Ces éminences sont plus nombreuses, mais moins étendues, dans le voisinage immédiat des montagnes Rocky, qu'elles ne le sont plus à l'est; et comme le pays où elles se trouvent est presque entièrement dégarni de bois, elles présentent souvent un aspect tout particulier. Elles se composent alternativement de couches horizontales de pierres sablonneuses et de brèche, et en plusieurs endroits on trouve une quantité prodigieuse de pierres sonnantes. On a appelé ces éminences tabulaires, à cause de l'apparence qu'elles présentent de loin, et de la dispo-

ques jours, avoit éprouvé un malheur d'une autre nature. Quatre soldats avoient déserté en emportant un grand nombre d'objets précieux, et les journaux du voyage rédigés par M. Say et le lieutenant Swift. Cette expédition a néanmoins eu pour résultat de recueillir une quantité de matériaux utiles, propres à faire connoître l'histoire de cette immense contrée, mais dont les bornes de cet article ne nous permettent pas de donner une nomenclature bien détaillée. Les divers objets sont décrits dans l'ordre où ils se sont présentés aux yeux de l'expédition, et ils ont été livrés dans cet état au public. La description générale du pays, extraite du rapport du major Long au secrétaire de la guerre, est la seule partie de l'ouvrage où il y ait quelque ensemble. L'appendice, placée à la fin du 2e volume, renferme des tables astronomiques et météorologiques, et plusieurs vocabulaires indiens, savoir des *Wah-tok-ta-ta* ou *Ottos*, des *Konsa*, des *O-maco-haco*, des *Sioux* ou

sition horizontale des couches dont elles sont formées, quoique la surface en soit généralement ondulée, et que même elles forment çà et là des élévations de quelques centaines de pieds. Plusieurs sont couvertes de pins rabougris, de chênes et de cèdres rouges, et d'autres sont pelées ou couvertes d'herbages.

En suivant la base des montagnes Rocky, et près de ces plateaux isolés, on rencontre plusieurs élévations remarquables dont les côtés, taillés à pic, présentent une hauteur de 50 à 150 pieds. Leur inclinaison est, en certains endroits, de 45 à 80 degrés. Elles se composent des mêmes stra-

Yanhton, des *Min-né-ta-re* ou *Gros-Ventres*, des *Paconée*, des *Chel-a-ké* ou *Cherokée*.

« L'atlas se compose de deux cartes du pays arrosé par le Mississipi et ses affluens, et de gravures représentant des scènes indiennes.

« L'expédition a rapporté de ce voyage au-delà de soixante peaux d'animaux rares ou nouveaux, qui ont été déposées dans le musée de Philadelphie ; plusieurs milliers d'insectes, sept ou huit cents sont probablement nouveaux (cinq cents ont déjà été jugés tels et décrits) ; un herbier de quatre ou cinq cents espèces de plantes nouvelles ; une collection de minéraux ; un grand nombre de coquillages fluviatiles et autres, dont vingt nouvelles espèces ont déjà été décrites ; cent vingt-deux dessins de quadrupèdes, d'oiseaux, d'insectes, etc., et cent cinquante vues du pays. »

tifications rocheuses que les plateaux isolés, et paroissent avoir autrefois fait partie des hauteurs voisines.

La surface du pays, dans le voisinage des montagnes Rocky, et au sud de la rivière d'Arkansas, est couverte de débris de roches volcaniques, sans qu'il y ait cependant la moindre trace de volcans. Ces roches paroïssent s'élever sur des couches horizontales de pierre sablonneuse. On y observe aussi çà et là un peu de houille et des morceaux de sel cristallisé.

Les vallées de cette partie de l'Amérique septentrionale, arrosées par la Platte, la Kansa et l'Arkansas, se trouvent ordinairement à 150 ou 200 pieds au-dessous du pays adjacent. Elles renferment des étendues assez considérables de terres fertiles ; mais, en plusieurs endroits, il se mêle à l'alluvion une grande quantité de sable, de la magnésie et des matières nitreuses et salines, qui les rendent entièrement arides. A l'exception d'une petite partie qui est couverte de pins et de chênes rabougris, et de quelques hauteurs sablonneuses où il ne croît que des cèdres rouges, tout le sol de ce pays est de nature sablonneuse, ne produisant que peu d'herbages et des *cactus* (1) ; et comme l'eau et le bois y sont fort rares, il est par conséquent peu propre à l'agriculture. Il

(1) *Cactus ferox et cylindricus.*

paroîtroit, d'après le récit des capitaines Pike, Lewis et Clark et d'autres voyageurs, que le pays situé au nord et au sud de cette région, entre les sources de la Saline, de la Trinité et du Colorado et le 49° deg. de latitude nord, est de la même nature, et peut servir de barrière naturelle entre les possessions américaines et espagnoles.

La haute chaîne de montagnes connues sous les noms de *Chippewyan*, *Rocky*, *Shining*, *Sandy*, *Mexican* et *Missouri*, s'étend depuis les sources du Missouri jusqu'à l'embouchure de la Mackenzie, par latitude nord 65 deg. Elles ont en général une direction nord-nord-ouest ou sud-sud-est; leur largeur varie de 50 à 100 milles, et elles s'élèvent, par une pente rapide, jusqu'au-dessus de la région des neiges éternelles. On aperçoit cette chaîne, du côté de l'est, à plus de 100 milles de distance. Ces montagnes se terminent généralement en pointes ou pics, entre lesquels se trouvent des vallées d'une grande fertilité. Entre l'Arkansas et la Platte, on remarque un pic, que le capitaine Pike dit être le plus élevé qu'il y ait sur une étendue de 150 à 200 milles. Un détachement de l'expédition, sous la conduite du docteur James, gravit ce pic vers la mi-juillet, et en trouva le sommet entièrement revêtu de neige. Il a conclu de la position des neiges sur les hauteurs voisines, qu'il doit en effet avoir une plus grande élévation. Ces montagnes sont couvertes de bou-

quets épars de pins, de chênes, de cèdres et de genêts d'une très-petite espèce, et présentent l'aspect le plus escarpé et le plus inégal. Leur formation rocheuse a un caractère primitif. Elle se compose de gneis, de granit et de quartz ; mais, du côté de l'est, une couche épaisse de roche secondaire, semblable à la stratification des plaines, règne depuis la base jusqu'à la hauteur de plusieurs centaines de pieds.

Un François d'origine, nommé Joseph Bijean, qui avoit habité pendant près de six ans les villages Pawnees, a accompagné l'expédition, en qualité d'interprète et de guide, depuis les villages jusqu'aux montagnes Rocky. Il avoit *aussi* traversé, dans tous les sens, le pays compris entre l'affluent septentrional de la Platte et l'Arkansas, et étoit souvent venu trapper le castor dans ces montagnes où cet animal se trouve encore en grand nombre. Il a rendu à l'expédition de grands services, et lui a fourni d'intéressans détails sur la contrée située à l'ouest de la première chaîne des montagnes Rocky, et entre les sources de la Pierre-Jaune au nord, et Santa-Fe au sud. Ce pays, suivant lui, se compose de montagnes élevées et couvertes de neiges perpétuelles, lesquelles forment des vallées de 10, 20 et 30 milles d'étendue, arrosées par de belles rivières, et dont le sol, souvent fertile, est abondamment couvert d'une espèce de trèfle blanc fleuri, qui nourrit une

grande quantité de chevaux et d'autres animaux sauvages. Le bois y est malheureusement fort rare, mais il abonde partout sur le revers des montagnes voisines. Les Indiens de cette contrée n'ont pas de résidences fixes, et vivent entièrement de la chasse.

La hauteur du pic de James, au-dessus de la plaine voisine, telle qu'elle a été déterminée au camp de Boiling-Spring-Creek, qui en est éloigné de 25 milles, est de 8,507 1/2 pieds (1). Il est situé par latitude nord 38 deg. 18 m.; et par long. ouest 105 deg. 39 m. de Greenwich, ou 28 deg. 39 m. de Washington.

L'inclinaison de la Rivière-Platte, depuis les montagnes jusqu'au Missouri, est d'environ 19 pouces par mètre; et celle de ce dernier, depuis ce point jusqu'à son embouchure, de 16 pouces. Le Mississipi a ensuite 12 pouces d'inclinaison par mètre, depuis le Missouri jusqu'au golfe du Mexique. Suivant ce calcul, la hauteur de la Platte, à la base de ces montagnes, seroit de 3,000 pieds au-dessus de l'Océan, et conséquemment le pic de James auroit 11,507 pieds et demi d'élévation au-dessus du même niveau.

La rapidité du Missouri, à l'endroit où son cours étoit dégagé de glace, et où l'atmosphère

(1) On avoit pris à cet effet une base de 1,048 pieds et demi.

étoit presque calme, a été déterminée de la manière suivante. On choisit à cet effet une grande bouteille à laquelle on donna la gravité spécifique, en la remplissant à moitié d'eau. On l'attache alors à une corde de 122 pieds de long, et on la laissa flotter au gré du courant. Elle parcourut cette distance, à six reprises différentes, en 1 h. 061 m.=2, ce qui donne une rapidité de 1 mille 1324 pieds et demi par heure. Le courant devant être ralenti par la surface intérieure de la glace, on imagina d'en mesurer la rapidité à la profondeur de 10 pieds, au moyen d'un bâton de cette longueur qu'on parvint à faire flotter verticalement en attachant un poids à son extrémité *inférieure*, à laquelle on adapta également une corde de 178 pieds de longueur. Ce bâton parcourut cet espace, dans quatre expériences successives, en 1 h. 20 m. et demie, ou à raison de 1 mille, 2680 pieds, par heure; ce qui excède de 1356 *pieds* par heure la rapidité du courant à la surface lorsque la rivière est couverte de glace.

Il paroît qu'on ne s'est pas servi du baromètre pour mesurer les hauteurs. L'expédition étoit cependant pourvue de trois de ces instrumens (mountain barometers); mais deux s'étant dérangés dans le voyage, on ne put en tirer aucun parti.

Température.—Suivant les observations thermométriques et autres, faites par l'expédition,

il paroîtroit que la température au Council-Bluff, à Saint-Pierre et aux villages Pawnees, sur le Wolf, où le vent sud-ouest, qui souffle du golfe du Mexique, ne se fait pas sentir, ressemble à celle des côtes de l'Atlantique aux mêmes latitudes, excepté qu'elle est quelquefois plus froide. Les changemens y sont également grands et subits,

Le 24 juillet, le thermomètre marquoit, près du premier affluent (*first fork*) de l'Arkansas, à environ 100 milles de la base des montagnes Rocky, 100 deg. (37 deg. 77 centigrade) à l'ombre de la tente.

Les 25, 26 et 27, à trois heures du matin, 55 deg. (12 deg. 77 centigrade).

Le 29, il descendit de 70 deg. à 47 deg., après un orage accompagné de pluie et de grêle.

Le 4 août, et les cinq jours précédens que l'expédition mit à traverser des plaines sablonneuses, le thermomètre marquoit, le matin, 58 deg., et à midi 90 deg. (32 deg. 22 centigrade).

Le 9, il s'éleva à 100 deg., à l'ombre; et, dans la tente qu'on avoit dressée sous de petits arbres, il se tint à 105 deg. Comme cette chaleur est de quelques degrés plus élevée que celle du sang, il est vraisemblable qu'elle étoit occasionnée par la réflexion des rayons du soleil sur le sable. Il y eut souvent une différence de 5 deg. entre la chaleur du matin et celle du soir.

Malgré les transitions subites du froid et du chaud que l'on éprouve dans ce pays, il y a peu d'exemples de phthisies pulmonaires parmi les Indiens qui l'habitent. L'on a également remarqué qu'il n'est pas non plus exposé à l'action de ces causes qui produisent, dans les terrains bas mais fertiles de la vallée du Mississipi, des effets si déplorables.

On attribue la grande mortalité des soldats (cent moururent, et plus de trois cents étoient ou avoient été malades, le 8 mars) qui eut lieu dans le camp du Missouri, au scorbut occasionné par le manque de viande fraîche et de légumes, attendu que les chasseurs qui avoient été presque *toujours* éloignés du camp n'en avoient pas été atteints.

On remarqua, près des montagnes Rocky, un changement considérable dans la température et l'état du ciel. Le matin et le soir, l'air étoit calme, la chaleur plus excessive qu'au milieu du jour. Vers le midi, il s'élevoit une brise de l'ouest ou du sud-ouest, qui cessoit de souffler à l'approche de la nuit. Elle étoit produite, à ce qu'on croit, par la raréfaction de l'air dans les plaines sablonneuses arrosées par la Platte, et qui s'étendent au nord jusqu'au grand détour du Missouri. Les rayons du soleil étoient alors brûlans et très-douloureux pour les yeux, bien que le thermomètre marquât rarement plus de 80 degrés (26,66 cent.).

Le 12 décembre, le thermomètre se tint au-

déssous de zéro pendant presque toute la journée. Le 9 février, la glace qui recouvroit le Missouri avoit 16 pouces d'épaisseur; le 29, la débâcle eut lieu; et, le 19 mars, elle avoit totalement disparu.

La température de l'eau de source, dans un ravin profond et ombragé, étoit de 47 degrés (8,33 centig.); celle de l'eau de rivière de 32 deg. (0,00 centig.), et celle de l'atmosphère de 56 deg. (13,33 centig.).

Sur les bords de la Platte, le mercure marquoit ordinairement, avant le lever du soleil, 60 deg. (15,55 centig.). La température de l'eau de rivière étoit d'environ 71 deg. (21,66 centig.), tandis que celle de l'air étoit de 77 (25 centig.).

Suivant le Journal de l'expédition du gouvernement des États-Unis, qui remonta, en 1806, la Rivière-Rouge, le climat doit être, sur ses bords, plus doux et plus uniforme. Les observations thermométriques faites chaque jour, depuis le 1er juin jusqu'au 6 juillet, entre Natchitoches et le village de Coashaty, ont fait connoître que la température de l'air y étoit de 72 à 93, et celle de l'eau de 79 à 92 (33,33 centig.).

Volcans.—Le 19 mars, on entendit, sur les bords du Missouri, une violente explosion souterraine. La glace, qui couvroit alors la rivière, se brisa avec fracas; une colline voisine s'affaissa en partie; il en sortit une épaisse colonne de

fumée. Il paroîtroit, d'après le récit des Indiens, que de semblables phénomènes s'y renouvellent fort souvent. Le tremblement de terre qui détruisit, en 1811, la ville de New-Madrid, fut ressenti dans la partie supérieure du territoire de Missouri.

Mirage.—Le 30 juin, l'expédition, se trouvant en vue des montagnes Rocky, vit *s'élever* des plaines voisines d'épaisses vapeurs qui augmentèrent à mesure que le soleil devint plus ardent, et qui sembloient monter avec un mouvement vacillant et ondulatoire. La densité de cette vapeur étoit telle qu'elle présentoit dans chaque vallée l'apparence d'une pièce d'eau. *L'illusion* fut si complète, que tout le monde y fut trompé. Une troupe de bisons, qui paissoit dans une prairie, à la distance d'un mille, paroissoit placée au milieu d'un lac, et l'on distinguoit aussi clairement la réflexion de leurs corps que ces animaux eux-mêmes. Ces illusions, suivant l'auteur, sont très-fréquentes dans les déserts de l'Afrique et de l'Asie. En Perse, on les appelle *sirraub,* et dans la langue sanscrite *mriga trichna*, c'est-à-dire le *désir* ou la *soif* de l'*antilope* (1). L'armée françoise, en traversant le désert qui s'étend d'Alexandrie à Rhamanieh, remarqua le même effet d'optique.

(1) *Elphinston's mission, to Caubul*, p. 179, 4. London.

La surface du sable lui présenta au loin l'apparence d'un lac (1).

Sources.—Au pied du pic de James se trouve une source dont l'eau, fortement imprégnée de gaz carbonique, a déposé une si grande quantité de cette matière, qu'il s'en est formé un large bassin, lequel aboutit à un ruisseau qui coule auprès. Ce bassin, d'une blancheur éclatante, est assez vaste pour contenir de 3 à 400 gallons, et décharge continuellement, avec un bruit soud, environ 50 gallons d'air et d'eau par minute; celle-ci est froide, limpide et agréable au goût. Le soir, sa température étoit de 63 deg., tandis qu'à l'ombre le thermomètre en marquoit 68. Près de là il existe une autre source de même espèce qui ne déborde pas, mais d'où il sort constamment des bulles d'air. Sa température est de 67 deg.

Sources médicinales.—Sur la rive septentrionale de l'Arkansas, et dans un terrain marécageux, il y a six sources médicinales, découvertes par le capitaine Bell, et qui portent actuellement son nom. Elles sont toutes plus ou moins ferrugineuses et contiennent du muriate de soude. L'une est si fortement saturée d'air carbonique, et une autre d'hydrogène sulfuré, qu'on en sent l'odeur à une

(1) *Denon*, Voyage, etc., Tom. I, pag. 122. Consultez aussi les Voyages de M. le baron de Humboldt, qui a vu le même phénomène.

distance considérable. Les bisons et les daims qui fréquentent les plaines voisines ne boivent jamais de leur eau.

Les animaux qui peuplent cette contrée sont le bison, qu'on y rencontre quelquefois en troupes de 10,000; le cheval sauvage, qui se trouve en certains endroits; l'ours gris (*ursus horribilis*) ou blanc, l'ours noir ou ours ordinaire, qui se tient près des bois; le daim, de plusieurs espèces; l'élan dans le voisinage des bois; l'antilope américaine, connue sous le nom de cabri ou chèvre sauvage, qui suit le bison dans ses courses, et ne quitte les plaines que lorsque l'eau y devient rare; la marmotte ou chien de prairie (*arctomyx missouriensis*), et en général tous les animaux qui se trouvent dans les autres parties des États-Unis. Le pays est aussi peuplé d'une grande variété d'oiseaux; mais il est infesté de reptiles et d'insectes.

Cette contrée est habitée par différentes tribus indiennes, dont les principales sont les *Ottoes* ou *Wah-took tah-tah;* les descendans des anciens Missouris; les *Omawhaw* ou *Mah*, les *Poncah*, les Pawnees, les Konzas, les Osages, les tribus nomades d'Arapohoès, de Kaskaïas, de Kiaways, de Tatans et de Shiennes.

M. J. D. Graham, élève de l'astronome Ellicot, et actuellement lieutenant d'artillerie, qui étoit chargé de faire les observations astronomiques,

a déterminé la latitude et la longitude de divers points importans et a relevé plusieurs erreurs graves qui se trouvent sur les meilleures cartes des États-Unis. Par exemple, le camp de l'ingénieur, près du Council-Bluff, au lieu d'être placé par latitude nord 41 deg. 42 m., et long. ouest 96 deg. 50 m., comme l'indique la dernière carte des États-Unis, publiée par M. Mellish, avec l'autorisation du congrès, est situé par latitude nord 41 deg. 25, et long. ouest 95 deg. 43 m. 53 sec. de Greenwich. La position de l'embouchure de la Platte est aussi erronée et de 6 mètres de latitude trop au nord. La position du plus haut pic qu'il y ait entre les sources de la Platte et de l'Arkansas, qui se trouve indiquée sur la même carte par 40 deg. 42 m. de latitude nord, et 107 deg. 20 m. de longitude ouest, est également fautive; car le major Long et le lieutenant Swift, qui l'a déterminée sur les lieux, la placent par latitude nord 38 deg. 53 m., et longitude ouest 105 deg. 52 m. La même erreur se trouve aussi sur la carte du Mexique, publiée par J.-H. Robinson, à Philadelphie, en 1819, où ce pic remarquable est placé par latitude nord 41 deg. 30 m., et par long. ouest 111 deg. 20 m., c'est-à-dire 20 deg. 37 m. de latitude trop au nord, et 5 deg. 28 m. de longitude trop à l'ouest.

OBSERVATIONS

SUR QUELQUES PHÉNOMÈNES PEU CONNUS QU'OFFRE LE GOÎTRE SOUS LES TROPIQUES, DANS LES PLAINES ET SUR LES PLATEAUX DES ANDES;

PAR M. le baron A. DE HUMBOLDT.

Les régions froides des hautes Cordillères de la Nouvelle-Grenade et de Quito offrent un phénomène pathologique bien digne de l'attention de ceux qui étudient les causes et la propagation de certaines maladies considérées comme endémiques. En Europe on observe que les goîtreux sont le plus communs dans les vallées humides, étroites, très-chaudes pendant l'été, et dont l'air est constamment stagnant. Partout où règnent le goître et le crétinage, dans les Alpes de la Suisse et de la Savoie, on croit assez généralement qu'on peut préserver les individus de cet engorgement morbifique du système glanduleux en les transplantant très-jeunes dans les hautes régions des montagnes, là où règne une basse température, et où les vents ont constamment un libre accès. Dans les con-

trées basses et chaudes de la Nouvelle-Grenade, dans la vallée du Rio Magdalena, entre les deux degrés et demi et neuf degrés de latitude boréale, on trouve des goîtres hideux, presque depuis les sources de la rivière jusqu'au confluent du Cauca, à Timana, à Neiva, à Honda, à Moralès et à Mompox. Le lit du fleuve s'élève progressivement de trente à trois cents toises de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan : c'est la région appelée par les habitans *tierra caliente*, dont la température moyenne est de vingt-quatre à trente et un degrés du thermomètre centigrade (1). Jusqu'à Honda, le Rio Magdalena traverse une vaste plaine couverte d'épaisses forêts : c'est un sillon, et non une vallée. L'air de ces contrées est excessivement humide et stagnant; depuis le canal de Mahates jusqu'à Honda, surtout au sud de la ville de Mompox, je n'ai senti souffler le vent qu'à l'approche des orages de nuit. Au-dessus d'Honda, le Rio Magdalena parcourt un plateau entre les deux hautes Cordillères de Bogota et de Quindiu : ce plateau, de sept à huit lieues de large, est d'une chaleur excessive; mais il est aride, dépourvu de végétation, et l'atmosphère y est agitée (surtout près de Neiva) par des vents impétueux (2).

(1) Humboldt, *de distributione geographicâ plantarum secundùm cœli temperiem et altitudinem montium*, p. 90-96.

(2) *Voy.* ma *Relat. histor.*, Tom. II, p. 380.

Malgré ces différences frappantes, les goîtreux sont plus fréquens encore dans le cours supérieur du fleuve, là où règnent *la sécheresse* et *les vents*, que dans l'air humide et stagnant auquel les habitans sont exposés sur les bords du Bas-Magdalena (pendant le cours inférieur du fleuve), au nord de la petite ville d'Honda. Au-dessous de Tacaloa, situé à l'embouchure du Rio Cauca, le long des rives du Magdalena, entre neuf degrés et demi et onze degrés de latitude, il n'y a plus de goîtres; et, ce qui est plus extraordinaire encore, cette maladie affreuse est également inconnue dans toute la vallée du Rio Cauca, dont la direction est parallèle au Rio Magdalena, entre les deux degrés et demi et les neuf degrés de latitude. J'ai parcouru les rives du Cauca depuis Carthago jusqu'à Popayan : le fond de la vallée bordée par les montagnes de Quindiu et du Choco a près de cinq cents toises de hauteur absolue (1); mais j'ai fait voir, dans mon *Mémoire sur les lignes isothermés*, qu'à cause de la réverbération du sol la température moyenne est encore, près de Carthago, de vingt-trois dégrés, par conséquent de trois degrés supérieure à la température moyenne de la petite ville de Mariquita, qui est située dans un climat tempéré et délicieux, à l'est

(1) *Voyez* le nivellement des Cordillères dans mes *Observations astronomiques*, Tom. I, p. 302.

d'Honda, sur la pente de hautes montagnes granitiques. Or, à Mariquita, malgré la beauté du climat, le goître est plus endémique qu'il ne l'est à Honda, sur les rives du Magdalena. M. Caldas dit, dans son *Mémoire sur l'influence des climats*, imprimé dans le Semanario de Santa-Fe de Bogota : « Lorsqu'on quitte le Rio Magdalena, et » que l'on remonte un de ses affluens (le Cauca), » on ne trouve plus de goîtres, ni à Caserez, ni » dans toute la province d'Antioquia, pays peu » élevé, d'un climat brûlant et humide, rempli de » forêts, et tout semblable à ces plaines que par» court le Magdalena, et qui abondent en goîtreux. » Lorsqu'on voyage dans les Alpes de la Savoie, de la Suisse et du Tyrol, on est frappé de ces mêmes différences. Nous n'attribuerons pas, avec M. Caldas (1), l'absence des goîtres dans la vallée du Rio Cauca à quelques atomes d'acide sulfurique, d'acide muriatique et d'oxyde de fer que renferme un des affluens du Cauca, le *Rio Vinagre*. Cet affluent descend du volcan du Purace (2), et chasse tous les poissons du Cauca depuis Popayan jusqu'aux embouchures du Pindamon et du Palacé.

Après avoir examiné les eaux que boivent les

(1) *Semanario de Santa-Fe*, Tom. I, p. 260-265.

(2) *Voyez* mes *Vues des Cordillères*, Tom. I, p. 314; *Journ. de phys.*, Tom. LXII, p. 61.

goîtreux dans des régions où les sources sortent du granite, du mica-schiste, du grès, du calcaire alpin ou du gypse; après avoir réfléchi sur la température des eaux, qui sont tantôt des eaux de neige, tantôt (comme au Rio Magdalena) des eaux dont la température moyenne est de vingt-cinq à vingt-six degrés centésimaux, on est peu enclin à attribuer aux propriétés chimiques et à la température des eaux les engorgemens du système glanduleux, le goître et le crétinage. Nous avons déjà remarqué que la position de la vallée de Mariquita, dont les habitans ont des goîtres si hideux, ne ressemble guère aux vallées humides et chaudes du Magdalena et de la Suisse: on y jouit de quelque fraîcheur; les eaux sortant du granite, loin des montagnes couvertes de neige, y sont des plus pures, et le vent souffle librement autour de la ville. Mariquita est située trois lieues au nord-ouest d'Honda: dans ces deux endroits, on se sert, comme remède contre le goître naissant, et avec quelque succès, non d'eaux sulfureuses, mais de sels purgatifs. Si, à la même distance de trois lieues (1), on s'élève d'Honda, au sud-est, vers la vallée de Guaduas, les goîtres disparoissent à six cents toises de hau-

(1) *Voyez*, pour le détail des localités, ma carte du Rio Magdalena, et mon profil des montagnes de Bogota, dans l'*Atlas géographique et physique de l'Amérique méridionale*, pl. 6 et 24.

tour, par conséquent sur un point un peu plus élevé que Mariquita, mais dont la température moyenne est encore de dix-neuf degrés sept dixièmes. On continue à monter par Cune (six cent vingt-neuf toises), Mave (sept cent soixante-sept toises), et l'Alto de Gascas (neuf cent huit toises), sans trouver de goîtres. Dans ce chemin montagneux, ombragé de cinchona, on observe souvent le thermomètre centigrade, à midi, à quatorze degrés, la nuit à huit; ce qui, pour la région des tropiques, est un froid assez sensible. On pourroit croire que l'absence des goîtreux tient à la diminution de température; et l'on est d'autant plus surpris, lorsque, arrivé au-dessus de la région des chênes, dans le grand plateau de Bogota, à treize cent soixante toises d'élévation, dix-huit cents pieds plus haut que le couvent du Saint-Gothard), on voit reparoître les goîtreux. Or, la température moyenne de ce plateau (1), situé entre les quatre degrés trente minutes et quatre degrés cinquante minutes de latitude boréale, est au plus de quinze degrés. Le thermo-

(1) Le célèbre Mutis la croyoit de soixante-deux degrés de Fahr., ou 16 deg. 5 cent. M. Caldas s'arrête (*Semanario de Santa-Fe,* Tom. I, p. 273) à 14 deg. 3 cent. Pendant le mois de juillet, je n'ai jamais vu le thermomètre centigrade au-dessus de 17 deg. 5 cent.; il se contenait généralement le jour entre 11 et 12 deg. 5 cent., comme à la fin d'avril en France.

mètre centigrade y est constamment, de jour, entre quinze et vingt degrés (douze et quinze degrés Réaumur); de nuit, entre dix et douze degrés (huit et neuf degrés six dixièmes Réaumur): il baisse quelquefois à deux degrés cinq dixièmes. Ce plateau alpin est une plaine sans arbres, de sept lieues de long et de cinq lieues de large; le vent y souffle souvent avec impétuosité, et aucun pays du monde peut moins ressembler au Valais et à ces gorges de la Savoie, où règne le crétinage.

Ce n'est que depuis trente à trente-deux ans que les goîtres ont commencé à paroître à Santa-Fe de Bogota; ils y sont encore beaucoup moins nombreux qu'à Honda et dans la vallée du Magdalena; mais ils vont en augmentant, sans que l'on observe aucun changement dans les modifications du climat, dans les eaux et dans la nourriture. Les habitans de Santa-Fe de Bogota ont attribué ce nouveau mal à l'impureté du sel de Zipaquira: mais ce sel gemme n'a pas changé de nature, et il renferme vraisemblablement quelques atomes d'iode, comme les sels gemmes de Bex et d'Allemagne. M. Mutis m'a souvent parlé de ces progrès que fait le goître dans les régions froides (*tierras frias*): « La maladie, disoit-il, monte peu à peu sur les montagnes. ». On se demande pourquoi le goître étoit-il presque inconnu dans le plateau de Bogota il y a quarante ou cin-

quante ans. Ce phénomène rappelle ces longs intervalles de temps où la fièvre jaune ne règne pas à la Vera-Cruz, quoique rien ne paroisse changé dans les circonstances météorologiques, quoiqu'il arrive dans le port le même nombre de marins non acclimatés, venant de parages où règne le *vomito negro*, et se livrant à tous les excès de la boisson (1). J'ai tâché de bien étudier les localités ; mais je confesse mon ignorance profonde sur les causes des phénomènes pathologiques que je viens d'exposer. Les individus chez lesquels le goître s'est montré le premier depuis la fin du dernier siècle, ne descendent pas de familles d'Honda ou de Mariquita ; plusieurs d'entre eux n'ont même jamais visité ces lieux. Des dispositions organiques héréditaires, qui se manifestent à Mariquita, à Honda, à Neiva, et partout où le goître règne depuis des siècles, ne peuvent expliquer la *migration de la maladie* des basses régions vers le plateau. Les progrès du mal sont si effrayans, que le ministre de l'intérieur de la république de Colombia, M. Restrepo, homme instruit, qui a nivelé barométriquement la province d'Antioquia, a cru, dans son dernier rapport au congrès (en avril 1823), devoir fixer l'attention du gouvernement sur le goître (*enfermedad de los*

(1) *Voy.* mon *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, Tom. II, p. 783.

cotos), « qui étend tous les jours davantage son funeste empire dans la Nouvelle-Grenade, et qui ne règne pas seulement dans les vallées chaudes et tempérées, mais qui attaque aussi les habitans des sommets glacés (*cimas heladas*) des Cordillères (1). » J'ai cru devoir citer les expressions dont se sert M. Restrepo, parce que c'est un témoignage dont l'autorité ne peut être contestée.

Résumons les faits que je viens d'écrire succinctement. Il y a des goîtres à la fois dans le cours inférieur du Rio Magdalena (de Honda jusqu'au confluent du Cauca), dans le cours supérieur du Rio Magdalena (entre Neiva et Honda), et sur le plateau de Bogota, six mille pieds au-dessus du lit de la rivière. La première de ces trois régions est une épaisse forêt, la seconde et la troisième offrent un sol dénué de végétation; la première et la troisième sont au *maximum* d'humidité, la seconde est d'une sécheresse extrême; les vents soufflent impétueusement dans la seconde et dans la troisième région, l'air est stagnant dans la première. A ces différences frappantes nous ajouterons celles qui tiennent à la température: le thermomètre se soutient toute l'année, dans la première et la seconde région, entre vingt-deux et trente-trois degrés centigrades;

(1) *Memoria que el secret. de estado y del interior presentò al congreso di Colombia*, 1823, p. 18.

dans la troisième, entre quatre et dix-sept degrés. Les eaux que boivent les habitans à Mariquita, à Honda et à Santa-Fe de Bogota, où l'on trouve des goîtres, ne sont pas des eaux de neige; elles sortent de roches granitiques, du grès et du calcaire. La température des eaux de Santa-Fe et de Mompox, que boivent les goîtreux, diffère de neuf à dix degrés. Les goîtres sont les plus hideux à Mariquita, où les sources, qui coulent sur du granite, sont, d'après mes expériences, chimiquement plus pures que celles d'Honda et de Bogota, et où le climat est beaucoup moins ardent que sur les rives du Magdalena. On pourroit croire peut-être que l'atonie du système glanduleux dépend moins de la température absolue que d'un refroidissement subit de l'atmosphère, de la différence de température entre la nuit et le jour; mais dans la vallée du Magdalena, où règne la constance des basses régions des tropiques, l'étendue de l'échelle que parcourt le thermomètre dans l'année entière n'est que d'un très-petit nombre de degrés. Deux jeunes savans français, d'une instruction solide et variée, MM. Boussingault et Roulin, ont fixé leur demeure dans ces pays, que je n'ai pu visiter qu'en voyageur. Chimistes et médecins à la fois, ils pourront analyser des phénomènes si dignes d'attention : peut-être seront-ils assez heureux pour découvrir la cause de la marche progressive du goître des basses ré-

gions vers les plateaux des Cordillères. Les Indiens, ou indigènes cuivrés de l'Amérique, et les nègres (1), sont presque exempts de cette maladie; et l'on n'en trouve qu'un très-petit nombre qui en sont affectés. Le voyageur courageux qui, récemment, a visité la haute vallée du Nil-Bleu

(1) Dans la région montagneuse du Brésil, observe M. Auguste de Saint-Hilaire, les goîtres sont très-communs dans les villages voisins de Villa-Rica, sur un plateau de six cent trente toises d'élévation, et assez tempéré pour que le café n'y vienne pas. Cependant, nulle part, on ne voit autant de goîtreux qu'aux environs de Saint-Paul, et surtout dans les petites villes de Jundiahy et de Jacarahy, dont le climat est assez chaud. Les *pappudos* de Jundiahy ont passé en proverbe dans une grande partie du Brésil. Cette maladie n'épargne aucune des trois races; cependant il m'a semblé que c'étoient les métis d'Indiens et de blancs et les mulâtres qu'elle attaquoit le plus. Il est très-remarquable que, selon une opinion populaire, les goîtreux qui descendent du plateau de Villa-Rica dans la vallée très-chaude du Rio San Francisco, perdent le goître. Lorsque je quittai les environs de Villa-Rica, je pris, dans le village de San Miguel de Mato Dentro, un mulâtre qui avoit un goître énorme. Des muletiers, qui avoient fait souvent le trajet à la vallée du Rio San Francisco, lui annoncèrent que, dans le voyage qu'il alloit entreprendre, il guériroit de sa maladie; et effectivement, au bout de deux mois environ que je passai dans la large vallée du Rio San Francisco, le goître avoit déjà diminué de près d'un tiers. » *Voyez* aussi les observations de M. Caldeleugk, dans *Danielle Meteor. Essais*, 1823, p. 346.

jusqu'au dixième degré de latitude, M. Caillaud, assure aussi n'avoir pas rencontré de goîtres parmi les peuples noirs : il y en a quelques rares exemples dans le Sennar. Sur les rives de l'Orénoque, du Cassiquiare et du Rio Negro, où (au sud des cataractes d'Aturès) aucun souffle de vent ne se fait sentir, et où le climat est d'une chaleur et d'une humidité excessives, je n'ai jamais vu de goîtreux ; tandis que, sur le haut plateau de la province de Quito, au pied du Nevado du Corazon, dans les villages d'Alcasi et de Chichinche (1), à plus de quinze cents toises de hauteur (dans un climat où le thermomètre se soutient toute l'année, le jour, à quatorze ou seize degrés centigrades), il y a de véritables crétins parmi les hommes de race blanche.

(1) *Semanario de Santa-Fe*, Tom. I, p. 265.

RELATION

DES DÉCOUVERTES DES PORTUGAIS

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

ENTRE ANGOLA ET MOZAMBIQUE,

TIRÉE DES MANUSCRITS ORIGINAUX;

PAR feu M. T. E. BOWDICH.

Traduit de l'anglois, avec deux cartes géographiques.

(SUITE, *voy.* p. 234.)

L'EXPÉDITION de Mendez ayant quitté cette rivière, vint camper, après une marche de deux jours, sur les bords d'une autre très-large qui se jette dans la mer, au nord d'Angra.

Quoiqu'ils trouvèrent cette partie de l'intérieur très-montagneuse, ils y découvrirent plusieurs lieux de passage à vingt-six lieues (*leguas*) de la côte, en suivant les détours, ou à une distance de seize lieues en ligne directe. Dans ce district,

qui abonde en vaches et en moutons, le nègre nommé *Meturo*, principal complice de l'assassinat de Joseph da Souza et de Sepulveda, avoit trouvé un refuge. Il avoit choisi pour habitation une caverne où il se défendit avec beaucoup de courage; il s'échappa finalement à la faveur du labyrinthe attenant à la caverne, abandonnant dans sa fuite non seulement un sac de cuir contenant les dépouilles de ses malheureuses victimes, mais encore 600 francs, acquisition très-heureuse pour les capteurs. Quoique l'objet de l'expédition fût l'investigation de ces contrées, et non pas la poursuite des criminels, le commandant annonça ce dernier objet comme un but principal, pensant que l'impression qui en naîtroit dans l'esprit des nègres, contribueroit à sauver la vie des marins infortunés qui pourroient être jetés par un naufrage sur cette côte inhospitalière. Les habitans de cette partie de l'Afrique, qui sont appelés *Mémuaschagues*, vivent de bœuf, de mouton, de venaison, du lait et des fruits (1); et leurs ca-

(1) Cette *carte de dîner* indique un pays fertile, des pâturages, des bois, un climat tempéré. Je pense que, derrière la côte stérile et déserte qui s'étend au sud du cap Negro jusque vers le tropique, on trouvera un plateau montagneux d'où découlent les rivières formant le Zambèse ou le Cuama. Les noms anciens portugais, *Angra fria*, *Praya das Neves*, etc., indiquent un climat tempéré. On voit les montagnes de l'intérieur à une grande dis-

banes sont formées de paille, recouvertes d'*un* mélange de terre et de bouze de vache, qui, étant durci par le soleil, présente une sûreté efficace contre les pluies.

Le vingtième et le vingt-unième jour, l'expédition fut obligée de faire halte, les bagages étant pénétrés d'eau. Le vingt-deuxième, ils marchèrent dans la direction de la contrée de Bumbo, qui touche en partie à *Jaou* et en partie à *Canina* ou *Gonga;* ils traversèrent la rivière qui se joint à Rio das Mortes, et suivirent ses bords pendant deux jours; ils y trouvèrent, parmi les sables, des croûtes cristallisées de nitre. L'eau est saumâtre, mais elle nourrit d'aussi beaux *moutons* et bestiaux qu'il soit possible de voir. La latitude observée fut de quatorze degrés quarante minutes sud. Quand les prisonniers furent examinés pour savoir s'ils avoient quelques traditions sur un commerce entre leurs ancêtres et les blancs, ils donnèrent l'assurance qu'ils n'avoient aucune trace d'une semblable communication; ils n'avoient, en effet, aucune idée d'autres vêtemens que ceux que leur fournissent les peaux de leurs moutons

tance. Le voyage de Lojardière chez les Macassès, à 22 degrés de la latitude, parlent d'un pays riche en bestiaux. Ajoutez l'analogie des autres côtes stériles qui servent pour ainsi dire de rideau à des contrées plus heureuses.

(*Note de M.* M. B.)

et de leurs bestiaux. Ces hommes se font remarquer par la symétrie générale de leurs formes et par la juste proportion de leurs membres; ils portent dans leur chevelure des ornemens de peau de mouton, taillés en figures étranges, ayant la laine au-dehors. Leurs femmes sont très-prolifiques. Dans cet endroit, le vieux nègre fut mis en liberté, après avoir d'abord été habillé de drap; il persista toujours à déclarer qu'il n'avoit ni lui-même vu auparavant des hommes blancs, ni entendu parler d'aucune communication avec eux par d'autres. Les indigènes parlent tous ici un jargon ou dialecte correspondant avec celui des sauvages sur la côte d'*Ayula*, mais qui est pourtant intelligible à ceux qui entendent la langue *bunda*.

Le vingt-troisième jour, l'expédition atteignit la contrée de *Bumbo*, dont *Jaou* est un fief, et ici elle traversa la rivière qui tombe dans la mer au nord d'Angra. Le commandant, dans cet endroit de son journal, fait observer : « Si je ne craignois pas de fatiguer par l'étendue de mon récit, je pourrois offrir beaucoup de réflexions sur cette région qui n'a pas sa pareille en climat, en fertilité, en avantage de position et en beauté de paysages dans les parties de l'Afrique occidentale connues aux Portugais. » Le pays consiste dans une chaîne semi-circulaire de montagnes, cou-

rant entre le nord-est et le sud-est sur un espace considérable (1), et habitée par une population nombreuse et brave. Du sommet de cette chaîne coule une rivière qui en baigne la base et qui est divisée par des coupures artificielles en plusieurs branches pour fertiliser de vastes champs de millet, de maïs, d'orge, de féves, de *massay*, ainsi que de larges plantations de tabac que les indigènes préparent pour l'usage du fumeur en pressant les feuilles entre deux pierres. Le sol, naturellement léger, est engraissé avec de la paille brûlée. Relativement à cet usage d'irrigations, le commandant fait la remarque suivante : « L'art de diviser les eaux, dans lequel les Égyptiens sont nos plus anciens maîtres, est indiqué à ces nègres par les circonstances mêmes de leur pays, mais c'est le seul cas où je l'ai vu mis en pratique pendant ma longue résidence en Afrique. Les pro-

(1) Cette manière d'indiquer la direction est assez obscure. Ces montagnes forment probablement deux chaînes qui se renaissent de la manière suivante :



Il auroit, dans ce cas, fallu dire : La chaîne se dirige du nord au sud, en faisant un coude vers l'occident.

(*Note de M.* M. B.)

duits du sol répondent aux soins pris par les habitans, qui commencent à semer immédiatement après avoir récolté, et qui ont recours à leurs réservoirs pour suppléer la quantité nécessaire d'eau en cas de manque de pluies. Quoique les arbres abondent ici, on en prend soin ; on coupe les petits pour les usages immédiats, et on conserve les grands pour en tirer de temps à autre des planches qui servent à élever des abris contre le soleil. »

L'expédition auroit été mieux fournie de provisions ici, sans les ravages exercés par les habitans d'un district voisin, appelé *Catalla*, dont les déprédations étoient combinées et exécutées conjointement avec le *souva*, ou chef d'*Auyla-Ogonga*; car, quoique ce chef possédât la souveraineté sur les habitans de Jaou, il ne pouvoit pas supporter qu'aucun de ses vassaux fût plus riche que lui-même ; et, dans ce but, il excita des attaques sur ces provinces pour les empêcher de devenir trop riches et trop puissantes. Cette partie de Bumbo, qui est, sans le moindre doute, le district le plus agréable et le plus avantageux pour l'établissement d'une station commerciale, est à vingt-huit lieues au nord du port Mossamèdes, et dans la latitude de quatorze degrés deux minutes (1). La

(1) D'après la carte, il faut lire « 14 degrés 32 mi-

rivière a sa source sur une montagne vers l'est-nord-est, et serpente vers le sud-est (1) en s'approchant de la mer, qu'elle atteint dans la latitude de quatorze degrés cinquante-sept minutes (2). Les bords de cette rivière sont bien peuplés, et offrent de nombreux villages, qui furent abandonnés par les habitans à l'arrivée de l'expédition ; et, quoiqu'on leur envoyât une députation, l'apparition tout-à-fait neuve d'hommes blancs avoit excité une telle terreur, que rien ne put les engager à retourner.

L'expédition resta ici jusqu'au 25, quand elle fit prisonniers dix *Mucuahangues*, nation gouvernée par un neveu du prince de Jaou. Ces hommes apportoient du sel d'une saline située à onze journées du Cap Negro ; après une courte détention, ils furent remis en liberté, avec deux hommes de Cobale, après avoir d'abord été revêtus d'habits de drap. Dans la nuit du 25, l'expédition fut attaquée par une décharge de flèches de la part des indigènes qui habitent la

nutes ; » et il seroit également plus exact de dire *nord-est* que *nord*. (*Note de M.* M. B.)

(1) Il faut lire *sud-est*, selon la carte. (*Note du même.*)

(2) D'après la carte, cette rivière se termine dans un lac sans atteindre la mer ; peut-être y arrive-t-elle dans certaines saisons. (*Idem.*)

rive gauche; l'attaque étoit accompagnée de hauts cris, annonçant l'intention de renouveler l'attaque avec plus de vigueur le lendemain, ce qui ne laissa pas que de jeter quelque confusion parmi les gens de l'expédition: un officier avoit été blessé. Le commandant fit savoir aux agresseurs qu'il n'avoit pas l'intention de les molester; mais que, puisqu'ils avoient, sans aucun motif, provoqué des hostilités, ils devoient s'attendre, en les continuant, d'éprouver tout l'effet des armes européennes.

Le 26, il arriva une ambassade de *Muene-Bumbo* (le souverain de Bumbo), consistant de cinq personnes, dont l'une étoit son fils, une autre un *quissang*, ou officier militaire, et les autres les membres les plus anciens du gouvernement. Ces députés s'excusèrent de ne pas être venus plus tôt; ils craignoient d'avoir encouru la colère du commandant de l'expédition, et ils désiroient qu'il voulût bien croire qu'ils venoient à présent, par ordre de leur chef, pour savoir comment il les traiteroit. Ayant agréé leurs apologies, et disposés à encourager, par leur moyen, une communication amicale, le commandant les renvoya avec des présens en habits et avec des écharpes rouges. Le vingt-neuvième jour, ils revinrent, en disant qu'ils ne pouvoient décider leur monarque à admettre l'expédition à sa présence. On offrit un homme blanc pour ôtage; ils répondirent qu'ils

préféreroient à un ôtage européen un nègre appartenant à *Moindo das Quandos*, peuple qui avoit volontairement accompagné les Portugais dans leur entreprise depuis Quimana. Cette proposition ayant été acceptée, il fut notifié ce même soir au commandant qu'il seroit reçu dans les formes le lendemain. Cette cérémonie eut lieu avec beaucoup de satisfaction de part et d'autre, le chef noir ayant montré toutes sortes de marques de respect à son hôte, qui, en revanche, l'habilla. « Je ne pouvois pas, dit le commandant en racontant ces détails, rendre un plus grand service à mon souverain, dans ces contrées, qu'en lui gagnant le *souva*, dont les dispositions amicales seront d'une grande utilité pour nos communications avec notre nouvel établissement à Mossamèdes; et, en effet, il seroit très à désirer qu'on établît une factorerie dans cette contrée, qui fournît de grandes exportations en ivoire, en cire, en bestiaux et en provisions, sans compter les esclaves. »

Le souva fut si content de cette visite, qu'il promit de faire saisir le *mochuso* qui avait été l'auteur des cruautés exercées contre les Portugais au Cap Negro.

Sur la frontière septentrionale de cette partie de Bumbo, l'expédition rencontra quelques tribus barbares qui les vexèrent pendant plusieurs nuits par des décharges de flèches. Le 1er déc., ils mar-

chèrent, six lieues, sous la direction des guides que le souva leur avait fournis volontairement, mais en se tenant toujours près de la chaîne de montagnes d'où descendoient de nombreuses rivières qui fertilisoient des plaines couvertes d'une population nombreuse (1). Quelques tribus eurent recours à un stratagème audacieux, dans le but de détruire l'expédition ; ils envoyèrent un nègre qui, rampant à quatre pieds, pénétra la nuit dans le camp, avec l'intention de mettre le feu à la poudre. Etant pris sur le fait, il fut immédiatement pendu à un arbre où l'on laissa le corps exposé pendant trois jours pour effrayer les indigènes.

Leur marche prochaine eut pour but un grand village ou *libata*, comme on l'appelle dans la langue du pays, situé sur une montagne, à une demi-lieue de laquelle étoit une jolie plantation, qui s'étendoit le long de la pente jusque dans la vallée au-dessous, et qui fournissoit une abondance de riches pâturages. Les bestiaux étoient en grand nombre, et cependant les indigènes refusèrent obstinément d'en céder une seule tête ; ils se glissèrent même dans le camp pendant la nuit pour enlever ceux que leurs voisins, plus gé-

(1) Cette chaîne de montagnes paroît former le bord d'une terrasse continuelle élevée au-dessus de la zone maritime, et qui plus au nord fait naître les cataractes de Coanza et de Congo. (*Note de M.* M. B.)

noreux, avoient fourni à l'expédition. Ces maraudeurs furent facilement chassés, mais en s'enfuyant ils firent des cris affreux. L'expédition resta ici jusqu'au troisième jour; on jugea alors nécessaire de convaincre les habitans qu'ils n'étoient à craindre ni à cause de leur nombre ni à cause de leur force. Un détachement de quatre cents hommes fut envoyé pour former une embuscade, sous la conduite d'un guide de Bumbo. Ce détachement, se fiant à ses fusils, attaqua un grand corps d'indigènes et les poussa jusque sur les hauteurs, d'où ils firent rouler des pierres sur les assaillans; ceux-ci réussirent pourtant à enlever dix-sept belles vaches.

Le quatrième jour, la marche fut continuée le long de la chaîne de collines, où habite une race de nègres actifs et courageux, tous voleurs de profession, quoique leur pays abonde en vivres. Ici, on trouva des fruits, croissant spontanément, et des arbres d'une immense grandeur, sur quelques-uns desquels le commandant plaça des inscriptions. Cette province, qui est appelée *Otomba*, est sous le parallèle du quatorzième degré sud, à la distance de trente-six lieues de la mer; elle est abondamment pourvue d'eau excellente (1).

(1) Le nom, la position au nord de Bumbo et la nature aquatique du pays sembleroient prouver que cette province *Otomba* est la même que *Tamba*, décrit par les mission-

A cause des places très-fortes, on fit halte jusqu'au sixième jour où elle quitta enfin la chaîne de montagnes et vint camper près d'une rivière qui, après avoir coupé le pays de *Jaou*, forme un lac dans la latitude de quatorze degrés quatre minutes. On n'essuya aucune attaque de la part des indigènes jusqu'au sixième jour, dans la soirée où une attaque fut faite dans le but d'enlever les bestiaux pendant qu'ils paissoient; on eut de la difficulté à les reprendre.

Les huitième et neuvième jours furent employés à marcher à *Bimxiabas*, mais les pluies continuelles les obligèrent à faire halte le onzième. Comme cette partie du pays étoit presque inhabitée à cause des dernières guerres, ils suivirent de près la chaîne de montagnes partout où cela leur fut possible, à cause des secours qu'ils y trouvaient, les flancs étant couverts d'arbres qui sembloient sortir pour ainsi dire des fentes des rochers, tandis que sous leur ombre on voit courir de la venaison de tous les genres. La rivière *Quissa* coule à travers ce district pour aller joindre un lac dans la latitude de quatorze dégrés dix mi-

naires, comme étant au nord du *Bas-Bembé*. Mais les positions géographiques de ces deux pays, sur l'Afrique de Danville, devroient alors être changées, comme doit l'être presque tout le détail de l'intérieur de Benguela.

(*Note de M.* M. B.)

nutes, à trois journées sur la route de *Quilunga*. Le douzième, ils prirent leur direction droit aux montagnes de Bumbo, en continuant leur marche à la distance de trente-six lieues de la mer jusqu'au quatorzième jour où ils campèrent aux pieds de la chaîne et s'arrêtèrent jusqu'au dix-neuvième pendant qu'un détachement alloit à la recherche des habitans. Cependant toute la contrée entre Bumbo et Bimxiabas étoit déserte; il n'y manquoit ni pâturages, ni arbres, ni herbes aromatiques; il n'y manquoit que des habitans. Ici l'expédition traversa la rivière *Mueni-Cambambo*, qui a une communication avec le *Senebari* et qui s'écoule dans la mer à la latitude de quatorze degrés. Une montagne, sous la latitude de treize degrés deux minutes, donne naissance à deux rivières, le *Dongué*, qui coule vers Mucheta, à treize degrés quarante minutes, et le *Quimana*, qui a son embouchure à treize degrés dix-neuf minutes. La plaine qui couvre le sommet de cette montagne s'approche du pays de Bumbo pour la fertilité et les agrémens. Elle est extrêmement peuplée, et gouvernée par deux chefs; l'un d'eux règne sur les tribus sauvages jusqu'à la côte maritime; l'autre a sous sa domination les nègres montagnards qui sont plus traitables. La montée est difficile, et l'élévation excède celle d'aucune autre contrée dans cette partie de l'Afrique. On peut distinctement voir la mer de ce point; l'air

y est très-clair; et, quoiqu'on fût au milieu de l'été, les gens de l'expédition éprouvèrent du froid. Le chef, nommé *Maguageli*, qui gouvernoit les *Mocuandos* de la côte, venoit de mourir; et, à la suite des guerres civiles qui s'ensuivirent, son fils s'étoit rétiré parmi les Quilengues. L'autre chef, qui régnoit sur les montagnes, fut revêtu d'habits par le commandant auquel il fit la promesse de maintenir désormais une liaison amicale avec les établissemens portugais. Ce peuple, qui possède beaucoup de bestiaux, vit dans des villages et plante du maïs et des légumes pour sa nourriture. L'expédition s'arrêta ici jusqu'au vingt-unième, pour se procurer des vivres pour former une alliance avec le chef des montagnes, et pour faire des observations sur la contrée qui abonde en pâturages et en eau. Vers le nord, sont les *Mondombes*, voisins de Benguela; à l'est, sont les *Quimana* et les tribus de *Dongué*, d'*Amucheito*, de *Quilumatu* et de *Lombombi*; au sud-est, s'étend le pays de *Bimxiabas*, ainsi que des forêts qui ne sont occupées par personne (1).

(1) Cette dernière expression est importante pour la géographie; elle nous apprend à laisser de grands espaces entre les tribus, même dans les parties connues. C'est ce que Danville n'a pas toujours fait; il resserre l'ensemble des pays connus, mais il veut que ces pays soient remplis.

(*Note de M.* M. B.)

Le vingt-deuxième, l'expédition descendit la montagne dans une marche de cinq heures, en traversant un district dont les habitans excédoient en superstition tout ce qu'on avoit rencontré jusque-là (1). Le jour suivant, on ne fit qu'une marche courte, à cause d'un orage violent; mais, le vingt-quatre et le vingt-cinq, ils firent deux journées très-longues, dans le but d'atteindre *Dombe de Quinzamba* où ils terminèrent le cercle de leur exploration, et rentrèrent ensuite à Benguela, le 29 décembre 1785.

Un mémoire inédit de M. de Souza, qui étoit gouverneur général jusqu'en 1780 et qui avoit été excité par Danville à étendre les découvertes en Afrique, nous apprend qu'il n'y avoit alors aucune communication par terre entre Angola et Benguela. On ajoute que l'intérieur de cette dernière contrée est préférable à celle d'Angola, tant pour le commerce que pour la salubrité. M. de Souza fait observer que *Sarzodas*, un nouvel établissement formé par lui-même, et plus avant dans les terres que *Caconda*, étoit alors le point le plus rapproché du fort de Tête, possédé par les Portugais. La rivière Cunène,

(1) Nous aurions désiré que la relation indiquât la nature de ces superstitions. *Note de M.* M. B.)

dit ce mémoire, communique avec un grand lac à l'ouest du Cuama (1).

Dans une dépêche du secrétaire d'état portugais, Martinho de Mello Castro, adressée au gouverneur général d'Angola, sous la date du

(1) En examinant la carte portugaise de l'intérieur du Congo (*voyez* le cahier d'août), nous y voyons l'indication de la route tenue par une expédition ou par un voyageur, qui, parti de Benguela, s'est d'abord rendu chez les *Quilengues* et à la capitale de ce peuple, par 15 degrés de latitude sud et 13 degrés de longitude est; il y a trouvé un pays rempli de montagnes et de sources; il y marque plusieurs villes. Le voyageur ou l'expédition paroît ensuite avoir suivi une chaîne de montagnes s'étendant droit à l'est jusque vers le fort *Caconda*, qui n'est pas très-éloigné du fleuve *Cunène*. Observons qu'au nord-ouest de ce fort, la carte indique un autre poste nommé *Caconda Velha* (vieux Caconda). Ne paroît-il pas vraisemblable que le nouveau fort Caconda est identique avec le fort *Sarzodas* fondé par M. de Souza, et qui, d'après la note succincte de M. Bowdich, doit être peu éloigné du fleuve Cunène? N'est-il pas probable que cette carte appartient à l'expédition envoyée pour fonder Sarzodas? Il est malheureux que M. Bowdich n'ait pas connu ou n'ait pas publié le mémoire sur lequel cette carte se fonde.

Il paroît qu'en partant du nouveau fort Caconda, une seconde expédition, ou peut-être un simple parti d'explorateurs, a fait une excursion très-longue et très-curieuse vers le sud. La route marquée sur la carte se dirige au sud avec

8 mars 1784, dit M. Bowdich, j'ai trouvé un rapport sur une mission à San Salvador, qui jette quelque jour sur la géographie d'Afrique, ainsi que sur le caractére des habitans de Congo qui ont été convertis à la foi chrétienne : nous en donnons ici un extrait, en observant que c'est de la carte qui accompagne ce mémoire que nous avons tiré la position exacte de San Salvador.

Cet extrait n'étant pas aussi instructif que M. Bowdich paroît croire, et ne donnant que des détails sur les mœurs et sur l'histoire politique,

une légère inclinaison au sud-ouest jusqu'au dix-septième parallèle, où elle rencontre un pays montagneux avec des sources de rivières; les unes coulant au nord-ouest et vers l'Océan occidental, les autres vers l'intérieur, et notamment vers le bassin de la rivière Cunène. Dans cette contrée, intermédiaire entre le pays d'*Ayula* et celui de *Gamboes*, on voit une ville nommée *Quinbumby*. Une des montagnes reçoit le nom de *Serra de Bugarolo*, ou du Singe.

De Quinbumby, la route, tournant au nord-ouest, longe la rivière des *Cobaes*, comme si l'expédition eût voulu gagner le port de *Mossamèdes*, circonstance qui sembleroit fixer l'époque du voyage aux temps postérieurs à l'expédition de Mendes ; mais cette conjecture est nécessairement très-vague. Arrêtée par les tribus errantes de Cobaes, l'expédition se tourne au sud-ouest en traversant le plateau qui sépare la rivière des Cobaes de celle du cap Nègre. En se retournant vers le sud-est et vers l'intérieur, on remonte cette dernière rivière à travers une contrée sauvage et déserte jusqu'au dix-neuvième parallèle, où l'on voit une tribu des *Mucuixes* (prononcez *Mou-Kouiches*), tribu qui

nous en remettons l'insertion à une autre époque. os lecteurs et nous sont préssés d'arriver aux découvertes faites dans l'intérieur, en venant de la côte orientale.

Nous avons déjà, continue M. Bowdich, fait mention du colonel *Lacerda* qui eut ordre, de la part du gouvernement portugais, de pénétrer dans l'intérieur, en partant de *Tête* (1), et qui

pourroit bien être identique avec les *Ma-Kosses* ou Macassès, que le voyageur Lojardière place entre les 20e et 22e degrés de latitude. C'est une coïncidence remarquable.

Du pays des Mucuixes, le voyageur ou l'expédition retourne brusquement au nord, traverse le pays d'*Hecabona*, voisin du territoire d'*Oimba*, revient à la ville de Guinbumby et à la capitale de Guiling, où la route, coïncidant avec celle du départ, se dirige sur Benguela.

Il résulte de ce voyage important un changement total dans le cours des rivières et dans la direction des montagnes de cette partie de l'Afrique. Le fleuve du cap Nègre ne sauroit recevoir les rivières du pays de Bembo; le fleuve de *Bemba-Rougué*, de Danville, disparoît en partie ou devient du moins très-douteux. Le fleuve Cunène paroît se diriger vers le golfe d'*Angra-Fria*, ou même plus au sud encore. (*Note de M.* M. B.)

(1) On a mis par erreur, sur la *carte de l'intérieur du Moçambique* (*voyez* le cahier précédent), *Tici* au lieu de *Tête*. La faute est à l'original. (*Note de M.* M. B.)

mourut pendant cette expédition. Le comte *Linharez*, ambassadeur de la cour de Lisbonne à celle de Turin, eut la bonté de me communiquer une copie de la dernière dépêche du colonel, adressée à D. Rodrigo de Souza, père de S. Exc., et alors secrétaire d'état. Dans cette dépêche, le colonel se plaint de ce que le capitaine général de Moçambique refusoit de lui fournir aucune assistance pour exécuter sa mission. La dépêche étoit datée de Tête, au mois de mars 1798, et le colonel Lacerda alloit partir au mois de mai, accompagné par six officiers et cinquante soldats (1).

A cette dépêche étoit jointe une déposition de *Gonsalvo Gaëtano Pereira*, natif de Goa, qui avoit long-temps fait le commerce d'or dans cette partie de l'intérieur de l'Afrique, et qui, par sa conduite décidée et hardie, avoit acquis parmi les indigènes le nom de la *Terreur*. Cet aventurier, profitant du retour de cinq cents traficans de la nation des *Movizas* (voyez la carte), avoit envoyé son fils avec eux pour tâcher de découvrir les sources d'où ils tiroient l'or, objet de leur commerce.

Le jeune *Pereira* partit de *Maringa*, à trois

(1) Ceci présente quelque obscurité : le capitaine général, qui refusoit son assistance, avoit-il accordé ou non cette escorte ? (*Note de M.* M. B.)

journées de voyage au nord de Tête, en société avec les trafiquans movizas et de quelques-uns de ses propres esclaves, au mois de mai 1796. Ils passèrent d'abord par la contrée des *Maravis* qui se divise dans les districts de *Bevevende*, de *Mocende* et de *Mazavamba* où ils vendirent une quantité considérable d'habits. De là ils arrivèrent sur une rivière rapide, l'*Arooangé* (1) qui, d'après les rapports de quelques-uns des indigènes, communique avec le Zambeze, près d'un endroit nommé *Zembo* (2).

(1) Ce nom, et le fleuve qu'il désigne, sont identiques avec *Roanga* (*voyez* la carte); peut-être aussi le nom de *Buengas*, aux bords du lac Maravi, et celui du fleuve Bemba-*Rooghe*, viennent-ils de la même racine. Il semble qu'une langue universelle règne en Afrique australe, au milieu de beaucoup d'idiomes particuliers.

(*Note de M.* M. B.)

(2) *Zimbao* signifie, dans la langue de Monomotapa, une *cour royale*, un *château de résidence*. Il désigne spécialement un grand édifice d'origine inconnue, construit en énormes pierres taillées, très-bien unies ensemble, sans ciment, portant des inscriptions dans un caractère que ni les indigènes ni les négocians maures ou arabes ne savoient lire. (*Barros*, Décad., I, liv. 10, chap. 1.) D'autres bâtimens du même genre l'environnent; les murs ont 25 *palmes* d'épaisseur; l'emplacement de ces édifices uniques dans un pays où tout est bâti en bois, est, selon Barros, dans une plaine au royaume de Butua, à 178 *legoas* de Portugal, (environ 510 milles d'Italie, directement à l'ouest de

Jusque-là ils ne rencontrèrent aucun obstacle, et ne se virent pas même vexés par les Maravis qui sont brigands de profession et qui entravent considérablement le commerce avec Tête, par les déprédations qu'ils exercent sur les caravanes qui en reviennent. Si le chien d'un voyageur, en passant par cette contrée, entre seulement dans une maison ou donne la chasse à un oiseau domestique, on le considère comme un crime, et on exige du voyageur une forte amende. Le maïs, la venaison et les bestiaux noirs abondent ici, mais ils n'ont ni moutons, ni chèvres, ni cochons.

Laissant en arrière quelques-uns de ses esclaves, le jeune Pereira entra sur le territoire des *Movizas*; et, au bout de onze jours, pendant lesquels il travailloit cinq ou six heures sur vingt-quatre, il parvint à une autre rivière appelée par les Movizas *Zambeze*, mais qui, selon sa conviction, ne pouvoit pas être la même qui passe par Tête,

Sofala). Cette position peut être considérée comme correspondante avec le point où la carte de M. Bowdich marque *Zumbo Fair* (foire de Zumbo). Il est très-possible que le royaume de Butna s'étende jusque-là. Le fleuve Roanga ou Arouange coule dans une direction qui doit le conduire vers Zumbo. C'est probablement le *Luamgo*, un des fleuves tributaires du Haut-Zambeze ou *Zemberé*, selon Barros.

Il est un autre *Zimbao*, plus près de Sofala, selon d'Anville, nous en parlerons plus loin. (*Note de M.* M. B.)

parce que ce *nouveau Zambeze* coule dans une direction opposée à celle du Zambeze de Tête et tombe dans une autre rivière dont il sera question plus bas (1).

(1) Quoi qu'en pense Pereira, c'est très-probablement le *Zambese supérieur* qu'il a vu et traversé; le nom de *Murucuru* peut n'être qu'une dénomination locale pour un bras du même fleuve. Le Haut-Zambeze, qu'on appelle proprement *Zembéré*, sort, selon Barros, d'un grand lac à l'ouest de Sofala, mais à une distance inconnue; il coule ensuite sur un plateau central où il reçoit le *Panhames*, le *Luamgo*, l'*Arruya Manjovo* (rivière des Monjous?) *Inadice* et le *Ruenia*; il se divise en deux : (voilà l'erreur de Barros), et l'une de ses branches coule dans la direction de la baye d'Alagoa, c'est-à-dire dans une direction sud. Ceci s'applique à la direction méridionale du lit réuni de Murucuru et du nouveau Zambeze (*voyez la carte*). Mais après avoir suivi cette direction, il quitte le plateau, il s'ouvre une issue à travers des montagnes et des rochers, ainsi que nous l'apprend *Dos Sanctos* (*Æthiopia Orientalis*, dans *Purchas Pilgrims*, t. II, p. 1544). Cette descente est dans un royaume nommé *Sacumba*; les cataractes durent pendant 20 *leguas*, et se nomment *Chicoronga*. Il coule ici au nord-est et ensuite à l'est, direction diamétralement opposée à celle qu'il suivoit sur le plateau supérieur; il quitte encore cette terrasse secondaire, et, traversant, au moyen des nouvelles cataractes, les monts Lupata qui ne sont qu'un degré de la terrasse, il se tourne vers la mer.

Le système du Zambeze, ainsi conçu, concilie parfaitement Barros, Dos Sanctos et Pereira. Nous considérons la découverte de Pereira sûre et importante.

(*Note de M.* M. B.)

Il décrit les Movizas comme un peuple bon, paisible, industrieux, commerçant, surtout en draps. Les principaux articles du tribut qu'ils paient au *Cazembe* sont obtenus par eux des *Majaos* (1) qui se les procurent au Zanguébar, ou, comme Pereira écrit, Zinzebar. Tout l'ivoire de cette partie de l'intérieur passe par les mains des Movizas qui, cependant, n'en vendent qu'une partie à Mozambique. Tous les Movizas ont les dents effilées, mais ils refusèrent à Pereira la permission de les examiner, à moins qu'une personne de sa suite ne voulût se soumettre à la même opération. Il conclut sa relation sur les Movizas, en disant qu'ils n'étoient *pas aussi barbares* que les autres nègres qu'il avoit rencontrés, et qu'ils étoient, jusqu'à un certain degré, civilisés à la suite de leurs transactions commerciales (2).

(1) Ce sont sans doute les *Mujaos* de la carte.

(2) Il est bien à regretter que M. Bowdich n'ait pas donné en entier la relation de Pereira, ou bien que cette relation ne contienne pas plus de détails sur la peuplade commerçante des Movizas. Ce nom est remarquable; car, en ôtant la syllabe *Mo* qui, dans toute l'Afrique australe, signifie *peuple*, *nation*, il reste *viza* qui correspond au nom de la troisième carte des Hindous (les *Weischia*, *Visya*, *Bises*), nom identique, pour la signification, avec celui des *Banians*, et qui désigne les commerçans, tant sédentaires que voyageurs. Y auroit-il donc eu quelque émigration des Hindous vers la côte orientale de l'Afrique, antérieure à celle des Arabes? (*Note de M.* M. B.)

De l'autre côté du Zambeze, le jeune Pereira et sa suite entrèrent sur le territoire du *Cazembe* (1), territoire conquis pour ce prince, par son père, le roi de *Moropooa*. Ils furent dix-neuf jours en route, depuis la rivière jusqu'à la capitale; pendant ce trajet, ils traversèrent quelques déserts où ils rencontrèrent des bêtes sauvages; et, d'après le rapport de Pereira, ils furent presque une journée entière à passer un grand lac dont les eaux ne s'élevoient pas plus haut que leurs hanches, attendu qu'elles étoient soutirées par deux canaux, l'un communiquant avec le *nouveau* Zambeze, et l'autre avec une grande rivière nommée la *Murusura* (*sic*), et sur les bancs desquels est située la capitale du Cazembe. Le Murusura qui coule derrière les montagnes de Murimbula, droit au nord de Sena, est appelé par quelques-uns des indigènes le *Nanjaya-Matope*, et, par d'autres, le *Shirée* ou *Kire;* il reçoit le nouveau Zembeze, à peu de distance au-dessus de la capitale du Cazembe. Pereira et sa suite furent trois

(1) *Ca-Zembe* veut dire, dans la langue *bunda*, dont nous parlerons ci-après, le petit *Zembe*, le *jeune* Zembe. Comme ce prince est le fils du roi de *Mo-Ropooa*, il s'ensuivroit que ce roi est le monarque des *Zimbes*, si fameux par leurs migrations.

C'est dans leur pays que doit être le grand lac *Zembre*, et propablement l'origine du fleuve Zambeze qui se nomme aussi *Zembéré*. (*Note de M.* M. B.)

jours à naviguer sur cette rivière pour arriver à la capitale, en dormant chaque nuit sur l'une ou l'autre des îles que son lit renferme (1).

L'accueil qu'ils reçurent à la cour du Cazembe fut de la nature la plus flatteuse. La première chose que fit ce gracieux monarque, fut de leur accorder un titre qui, en rendant leur personne sacrée, les mit à l'abri des insultes et des injures. Il leur assigna ensuite une plantation de manioc ou de cassave, pour servir à leur nourriture pendant leur séjour. Ils furent en outre publiquement exemptés des punitions ordinaires du pays, telles que d'avoir les oreilles, les mains ou d'autres membres coupés pour les délits particuliers.

Immédiatement après leur arrivée, un messager fut envoyé au roi de Mo-Ropoöa pour l'informer que, s'il avoit vu des hommes blancs d'Angola, son fils, le Cazembe, avoit maintenant reçu une visite du même genre de Moçambique. Ce prince, qui vit dans une grande magnificence, a plusieurs femmes; une robe de soie à plis énormes enve-

(1) Ce prétendu cours du Murusura vers le nord et l'est, quoique figuré sur la carte de M. Bowdich, est contraire à son propre mémoire. Pereira dit que le nouveau Zambeze couloit dans une direction *contraire* à celle du Guama; par conséquent, il couloit vers l'ouest et le sud. L'immense espace qui sépare le Murusura de l'embouchure du *Shirée*, et d'autres circonstances, rendent leur identité inadmissible.
(*Note de M.* M. B.)

loppe sa personne, et il porte sur sa tête un bonnet orné de plumes rouges, de grains et de franges d'or et d'argent. Il se montre rarement en public, excepté dans ses *levers;* dans ces occasions il présente à ses chefs un esprit, extrait de maïs; mais la quantité qui en circule, dans ces réunions, est fixée, et elle est très-modérée; car l'ivresse est ici regardée comme un si grand crime, qu'un magistrat particulier est chargé de punir ceux qui pèchent contre la sobriété.

Le souverain tient si fort à sa dignité que, pendant la cérémonie, pour recevoir ses hôtes étrangers, il resta la plupart du temps derrière un rideau, comme si son auguste présence étoit une faveur réservée à un petit nombre d'élus. Pereira observe que les troupes étoient très-bien disciplinées et d'une conduite régulière; les manœuvres militaires étoient dictées par signes. Les soldats étoient tous armés de longues lances et de couteaux courts, d'une forme oblongue comme celle d'une guitare, de la manufacture du pays; les boucliers, qui couvroient tout le corps, étoient faits d'écorce d'arbres, et la surface extérieure étoit couverte de roseaux exactement unis l'un à l'autre. Ces boucliers sont naturellement très-légers, et on les tient long-temps sous l'eau avant de s'en servir.

On ne voit pas d'arcs parmi eux; cette arme paroît être réservée à leurs tributaires, les Mo-

vizas, qui sont toujours placés à la tête dans les actions militaires, tandis que les troupes propres du Cazembe les suivent en ligne, sur trois hommes de file.

La capitale est sous la direction d'une police spéciale; elle a quelques milles de circonférence; elle est entourée d'une haie épaisse et élevée, et d'un fossé profond. Tous les sujets du Cazembe étoient forcés de résider en dedans de cette clôture, au commencement de son règne, à cause des guerres dans lesquelles il étoit engagé; mais, depuis que sa supériorité est complétement établie sur tous ses voisins, cette restriction n'est plus maintenue.

L'autorité despotique de ce potentat s'étend, dit-on, à un tel degré sur ses sujets que même leurs heures d'amusement et de repos sont réglées par sa volonté. Il n'est donc pas surprenant qu'il monopolise, en accordant un foible profit à ses nobles, le commerce de l'ivoire et le profit des mines de son royaume. Celles-ci donnent du fer et du cuivre, mais c'est le dernier de ces métaux qui abonde le plus dans l'intérieur. Il n'y a pas d'or dans le territoire du Cazembe. Il n'y avoit, dans tous ses domaines, qu'un seul cochon, et cet animal lui avoit été envoyé en présent par son père. Tous les esclaves, ramassés par le Cazembe, sont envoyés à Moropooa, et de là conduits à Angola ou à Benguela.

Pereira représente les habitans de ce pays comme bien différens des nègres de la côte : car ils parlent peu, ils sont très-polis, peignent leurs cheveux, ont quelques idées d'harmonie dans leur musique et dansent sans violer la modestie. Une de leurs coutumes singulières étoit de prendre à terre un peu de poussière et d'en frotter le haut de leurs bras avant d'entrer en conversation, mais le motif de cet usage n'est pas indiqué. Ils ont de petits idoles creux danslesquels ils prennent leurs médecines, mais ils n'ont ni sorciers ni prêtres ; ils s'indignoient quand on leur demandoit s'il y avoit parmi eux des individus de ces espèces, exerçant une autorité quelconque (1). Ils convenoient que, pendant une de leurs guerres longues et destructives, ils avoient été réduits à manger de la chair humaine, mais c'étoit un cas

(1) Ce trait achève de nous faire connoître la véritable nature de l'établissement du *Cazembe*. Ce jeune prince est à la tête d'une bande militaire, d'une *grassiah* destinée à ramasser des esclaves qu'il envoie à son père, le roi de Moropooa. Sa peuplade n'étant que temporairement réunie, sa résidenee n'étant qu'un camp, il n'y a ni prêtres, ni sorciers, ni aucun autre établissement civil ; il n'y a qu'une police militaire. A la mort de son père, le *Cazembe* décampera. C'est le cas de cent autres établissemens de pillage que les voyageurs ont pris pour des royaumes. Cette observation doit aussi s'appliquer à la Nigritie.

(*Note de M.* M. B.)

isolé, et le résultat, non pas d'un choix, mais d'une nécessité.

Le Cazembe ne voulut permettre à Pereira de quitter son royaume que sur la condition que lui et ses compatriotes le visiteroient de nouveau ; il ajouta que, s'ils ne le faisoient pas, il les regarderoit comme ses ennemis. Pereira et ses compagnons souffrirent beaucoup, pendant leur retour, du manque de vivres ; ils se trompèrent de route et ne traversèrent pas le grand lac qu'ils avoient vu auparavant.

Ce voyageur fut dans la suite attaché à l'expédition du colonel Lacerda qui, dans la suite de sa dépêche, apprend au ministre *qu'il étoit arrivé* un ambassadeur du Cazembe de qui il obtint l'itinéraire suivant, plus méridional et plus direct que la route suivie par Pereira. (*Voy.* la carte.)

1ère journée. De la résidence du Cazembe à *Muenepanda.*

2e et 3e. A travers une contrée inhabitée.

4e et 5e. Rivière *Roëna* (1).

6e. *Caoouda.*

7e. *Maroovo.*

8e. *Capangara.*

(1) C'est la rivière *Ruenia* de Barros, qui la nomme comme un des affluens du Zambeze.

(*Note de M.* M. B.)

9e. Jusqu'au pied d'une montagne où il y a une petite rivière, nommée *Mamuquenda*.

10e. *Sideya*. *Muyepo*.

11e. *Chipako*.

12e. *Chiramkepe*.

13e. Rivière *Rokooro*.

14e. Rivière *Zambeze*. (Le Haut ou Nouveau-Zambeze.)

15e. *Moogronie*.

16e. *Camamgo*.

17e. *Sheera*.

18e. *Caramooga*.

19e. *Monguro*.

20e, *Makatupa*. 21e. *Pamsoka*.

22e. Rivière *Roanga* (*Arooaughe*).

23e. *Capaugara*. 24e. *Roomooida*. 25e. *Mezamba*.

26e. A travers une contrée inhabitée.

27e. Tribu du *Shikoon*.

28e. Tribu des *Inkarangua*.

29e. *Capramera*.

30e. A travers d'une contrée inhabitée.

31e. Rivière *Sanza*.

32e. *Mwoanda*. 33e. *Banichica*.

34e. La petite rivière de *Booa*.

35e. Tribu des *Carovères*.

36e. Rivière *Roovooi*.

37e. *Java*, à cinq journées de Tête, sur le bord septentrional du fleuve Cuama.

L'ambassadeur, à son arrivée à Tête, reconnut

immédiatement le pavillon portugais, en ayant vu le semblable à Angola, dont la distance est, selon son rapport, à trois mois de voyage de sa propre contrée ; il avoit lui-même fait ce voyage. Il assure que la rivière *Lucala* se jette dans le Coanza, et que des canots d'Angola remontoient jusqu'à peu de distance de Moropooa. L'ambassadeur assuroit qu'il y avoit deux mois de marche de la capitale du Cazembe à celle de Moropooa, et que, sur la route, il y a quatre rivières qu'il faut passer sur des radeaux, savoir le *Rooapora*, le *Mafura*, le *Guarava* et le *Rofoe;* chacune d'elles est aussi large que le Zambeze. Il n'y a cependant qu'une seule nation dans ce grand espace ; ce sont les *Varondas* qui habitent sur les bords des rivières où ils cultivent du maïs et du cassave. Il avoit pour objet de sa mission de s'informer si les Portugais ou les trafiquans indigènes avoient souffert quelque injure de la part des tribus intermédiaires ; de proposer un plan pour ouvrir et assurer un passage aux frais communs ; d'exprimer le désir qu'une factorerie fût établie sur les bords du fleuve Rooanga, et de recommander aux trafiquans de ne voyager qu'en corps nombreux.

Le colonel Lacerda avoit également enclos dans sa dépêche une courte déposition d'un Moviza, affirmant que tout le pays, depuis Tête jusqu'à l'*Arroanga* (Rooanga), appartient main-

tenant aux Maravis, tandis que le territoire, depuis cette rivière jusqu'aux frontières des domaines propres du Cazembe, appartient aux Movizas. Le même individu décrivit aussi le Coanza dans l'Angola, et assuroit qu'en allant à Moropooa, il avoit traversé un grand pays désert où il n'avoit trouvé des villages que sur les quatre grandes rivières.

(La suite à une prochaine livraison.)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Histoire romaine, par A. E. de Zinserling. Varsovie, aux frais de l'auteur, 1824; un volume in-8° (en françois).

Si l'on proposoit à l'homme le plus instruit, ou penseur le plus profond, d'analyser les ouvrages importans qui, depuis la renaissance des lettres, ont paru sur les commencemens de l'histoire romaine; s'il falloit que ce critique prononçât tout à la fois sur le mérite littéraire de ces nombreux écrits et sur la probabilité des différens systèmes qu'ils présentent, il serait effrayé d'une tâche aussi difficile; il déclareroit de bonne foi qu'un sujet aussi compliqué, aussi varié, aussi vaste, semble être au-dessus des lumières d'un seul individu, quels que soient d'ailleurs sa sagacité, ses connoissances, ses études et son jugement. En effet, MM. Levesque, Micali, Raoul-Rochette, Münter, Niebuhr, à qui nous devons ou des aperçus ingénieux ou des recherches particulières sur l'histoire primitive de Rome, s'expriment sur le compte de leurs prédécesseurs avec cette réserve qui sied si bien au vrai talent. Mais si la défiance raisonnée est le partage de la force réelle, la con-

fiance présomptueuse est ordinairement celui de l'extrême foiblesse.

L'auteur de l'ouvrage que nous analysons a cru devoir suivre une route différente de celle de ses devanciers. S'arrêtant peu aux faits positifs, aux notions historiques, il cherche à expliquer par le moyen de systèmes d'astronomie l'histoire de Rome depuis la fondation de cette ville jusqu'à la guerre de Porsenna et l'institution du tribunat. Depuis long-temps, nous savons à quoi nous en tenir en France sur ce penchant naturel aux hommes peu instruits, de remplir quelques pages de rêveries bizarres, à défaut de recherches neuves et solides, d'opinions raisonnées, de faits rapprochés avec sagesse. Aussi voulions-nous d'abord garder le silence à l'égard de l'ouvrage de M. Zinserling; mais il y a dans son livre un tel mélange d'arrogance et d'impéritie, de foiblesse de jugement et de malveillance, de colère et de nullité, que, dans l'intérêt même de la science, il nous a paru piquant et utile de dire quelques mots de cette diatribe singulière, avant qu'elle ait le sort de mille autres que les eaux du fleuve d'oubli ont entraînées dans leurs cours pour ne revenir jamais.

L'auteur se montre bien franchement, bien ouvertement l'irréconciliable ennemi des savans modernes; toutes les armes lui semblent permises contre eux. Un homme de lettres françaises, dont la critique judicieuse égale l'érudition, hasarde-t-il une conjecture sur l'organisation du sénat romain, M. Zinzerling, en rapportant son opinion, ajoute, pag. 293: «On croira peut-être que c'est un écolier « qui a écrit ceci. Mais non; c'est un membre de l'aca« démie de France.» Un savant Allemand, M. Heeren, est qualifié de « *malheureux professeur* » de Gottingue (pag. 38); un autre est appelé « *fils d'un savetier* « (pag. 64)»; selon M. Zinserling «il paraît que M. N.

« (nous n'avons que des conjectures sur la personne dé-
« signée par cette abréviation) ait voulu lutter *d'absurdité*
« avec Valère-Maxime (p. 220) ; » et M. Levesque « n'a
« pas approfondi cette matière, *non plus que* tout le reste
« de l'histoire de Rome. » Deux seuls ouvrages ont le bonheur de plaire à M. Zinserling. Le premier est le monde primitif, de Court de Gébelin ; le second, un traité intitulé *Pythagoras-Apollon*, dans lequel on a expliqué « tout ce
« qu'il y a de merveilleux et d'incroyable dans l'histoire
« et dans la discipline de Pythagore (pag. 29). » Il est vrai que ce dernier traité a été composé par M. Zinserling lui-même. J'en ignorois complétement l'existence, et j'ai de fortes raisons de croire que la plupart de nos lecteurs l'ignoraient ainsi que moi.

Mais, dira-t-on, le censeur, qui parle avec une urbanité si exquise de personnes, jouissant d'une réputation européenne, est donc lui-même bien judicieux, *bien instruit ?* Hélas ! l'érudition se venge presque toujours de l'écrivain qui la dédaigne ; et, quand on n'est pas savant, il est bon d'être modeste. Le mépris que telle personne affecte pour tels auteurs, ne prouve pas toujours que ces auteurs soient méprisables ; il prouve souvent que la personne dédaigneuse est ou incapable d'apprécier leurs écrits, ou même indigne de les lire. M. Zinzerling est dans ce dernier cas ; nous le démontrerons par les exemples qu'on va lire. Ces détails, je le sens, n'amuseront guère le lecteur ; mais que seroit-ce donc si j'accumulois ici tous les passages qui attestent que M. Zinzerling ne connoît pas plus les élémens des langues classiques qu'il n'est en état de comprendre les ouvrages qu'il prétend critiquer ? Renchérissant sur tous les faiseurs de systèmes qui, avant lui, ont voulu expliquer l'histoire romaine par des rêveries astronomiques ou astrologiques, il a encore sur ces écrivains le triste avan-

tage, que le style dans lequel il expose ses futiles et vaines rêveries, est digne du sujet, et non moins neuf que les découvertes de l'auteur. Je n'ai plus qu'à citer; mais par où commencerai-je. Tantôt le professeur polonois s'imagine (pag. 34) que le nom grec de la louve était λύκη : c'est exactement comme si nous affirmions qu'en françois la jument s'appelle *chevale*, car les Grecs se sont obstinés à ne jamais donner d'autre nom à la femelle du loup que celui de λύκαινα. Nous ne chicanerons pas M. Zinserling sur ce qu'il parle d'une édition de Denys d'Halicarnasse donnée par *Sylla* (pag. 272); la charité chrétienne nous fait présumer que c'est de Fréderic Sylbourg qu'il a voulu parler. Nous voulons croire encore que l'on doit à une faute d'impression le mot ρὴξω (*sic*) qui, selon l'auteur, est un verbe mis au futur (p. 55); car il est écrit dans le ciel que M. Zinserling ne citera jamais un mot grec sans le dénaturer. Mais qui ne connoît le dernier des grands orateurs de la Grèce, l'éloquent fils de Phanostrate, Démétrius de Phalère, lequel (si ce n'est un autre Démétrius d'Alexandrie) nous a laissé un traité de l'élocution? M. Zinserling seul ne le connoît pas; et, pag. 71, il attribue à Démétrius *Poliorcète* le traité dont il s'agit. Que diroit-on d'un écrivain françois qui croiroit notre connétable Bertrand Duguesclin auteur d'un ouvrage d'Elie Bertrand?

Enfin, cet helléniste qui prétend (pag. 100) qu'un traduc- « teur françois n'a pas même saisi la véritable signification « des mots les plus ordinaires, » faits des efforts (pag. 87) pour décliner un adjectif grec. L'entreprise est hardie pour M. Zinserling; aussi échoue-t-il déjà au génitif qui est non pas ἱερέας, comme il le dit, mais ἱερᾶς. Oserions-nous faire observer à cet érudit que *pulchra* fait *pulchræ* au génitif? Il répondra que, « sur *ce point-là aussi*, il ne suit pas la « grande route (pag. 121); » qu'en France, nous sommes

« des écrivains *remplis des plus anciennes traditions*
« (pag. 125) ; » il nous conseillera « *d'étudier vingt ans* la
« symbolique de l'ancienne astronomie (pag. 120), » et il
soutiendra que c'est *pulchriæ* qu'il faut dire.

Quant aux notions historiques que trouveront dans ce
singulier livre ceux qui auront le courage de le parcourir,
en voici un léger échantillon : On célébroit à Rome, vers
l'équinoxe du printemps, une fête désignée sous le nom
de *Regifugium*, parce que, disoit-on, ce jour-là, Tarquin
avoit été expulsé de la ville. Mais, dit M. Zinserling (p. 27),
cette opinion des auteurs modernes et des Romains eux-
mêmes est une de celles « qui ne se font remarquer que
« par leur extravagance. » « Les traditions concernant *cette*
« fête (pag. 275) sont encore du grand nombre de *celles*
« qu'il faut arracher à l'histoire pour les rendre à l'astro-
« nomie. C'est plutôt de la *fuite* ou de la *retraite* du soleil
« qu'il faut entendre le *régifuge*... ; et les *prêtres qui*,
« seuls avoient la clef de *cette* symbolique, ne daignoient
« pas tirer les Romains de l'erreur au sujet de *cette* fête. »
Plus heureux que les Romains, nous possédons M. Zinser-
ling qui, à ce qu'il assure pag. 271, « examine tout avec
« l'œil d'un connoisseur exercé dans la recherche de l'an-
« tiquité sacrée. » En effet, d'après l'explication judicieuse
qu'il donne, comment douter encore que la retraite pré-
cipitée du roi des sacrifices, lors du *régifuge*, ne repré-
sentât, ainsi qu'il le dit, la *fuite* ou la *retraite* du soleil?
Seulement, oserons-nous lui faire observer que, lors de
cette fête, fixée par lui-même au 6 des kalendes de mars,
le soleil, loin de *fuir* ou de se *retirer*, semble, au con-
traire, chaque jour se rapprocher davantage? M. Zinser-
ling, n'ayant pas prévu cette objection, répondra peut-être
que Rome étoit située au sud de l'équateur, que tout ce
qu'on raconte de la mort de Romulus « prouve qu'il est le

soleil (pag. 37), » et que nous « ne pouvons pas *rattraper* « *l'esprit de la haute antiquité* (p. 271). »

Et remarquons bien, l'auteur qui écrit des choses si étranges, qui ne parle que des *bévues épouvantables* (p. 27) des savans de nos jours, l'érudit, à qui chacun de nos écoliers de troisième pourroit donner d'utiles et instructives leçons, est (à ce qu'il assure au moins) professeur d'histoire, voire même professeur de grec. Nous ne dirons pas de lui, « quand la logique ne se trouve *pas même plus* « dans les écrits des professeurs, *le sens commun doit de-* « *venir un objet de litige* (pag. 138). » D'abord, parce que nous ne comprenons pas cette phrase, et ensuite parce que nous écrivons en français, et que nous sommes polis. Mais il nous semble que le censeur d'un des écrivains les plus instruits et les plus harmonieux, dont s'honore notre France, n'auroit pas dû dire (pag. 11), en s'extasiant sur la profondeur d'une observation (elle est de M. Zinserling lui-même) « observation *qui* servira à rectifier une infirmité « d'erreurs *qui* se trouvent dans les ouvrages *qui* ont traité « *les* commencemens *de* l'histoire et *de* la littérature des « Grecs. »

En voilà assez pour montrer que M. Zinserling a eu le bonheur de réunir le jugement de Jocrise et l'imagination de la Bibliothèque bleue au style de la *Cuisinière bourgeoise*. Plaignons cet écrivain dont l'existence et la vie privée nous sont parfaitement inconnues, mais qui paroît avoir éprouvé de cruels malheurs. Il parle lui-même quelque part (pag. 257) « d'un temps où les bêtes avoient en- « core les talens que l'esclavage et les mauvais traitemens « des hommes ont étouffés. » M. Zinserling a donc eu à souffrir bien des injustices ?

Au surplus, il ne faut pas décourager M. Zinserling. Il est jeune, sans doute ; qu'il retourne au collége, qu'il ap-

prenne à décliner en grec, et à connoître au moins *les élémens* des sciences dans lesquelles il prétend s'élever *en juge*. Quand il aura terminé ses études, pour peu qu'il apprenne encore à s'exprimer avec clarté dans une langue quelconque (car son françois est de Varsovie), à choisir ses expressions avec un peu de soin, à acquérir des idées justes, à éviter les tournures ingénues qui donnent à son langage un trop grand air de simplicité, on ne doit point désespérer qu'il ne puisse un jour, dans quelque école subalterne, enseigner avec une sorte de succès ce qu'il ignore aujourd'hui. Même à présent son livre, tel qu'il est, aura été utile à la science ; il indique le chemin qu'il faut éviter. C'est en se livrant à des études solides et suivies, c'est en gardant la mesure des convenances polémiques, c'est en portant dans la discussion un esprit droit et impartial, que l'on parvient à produire quelque effet même par des systèmes hasardés. Mais que dire des gens, sans instruction et sans talent, voulant à tout prix sortir d'une obscurité méritée, qui osent calomnier les intentions et le caractère des hommes supérieurs dont la gloire offusque leur ignoble jalousie, et qui essaient, par des dénonciations *politiques*, à flétrir les savans et les littérateurs les plus considérés de France et d'Allemagne?... Nous n'entrons pas dans la discussion de ces honteuses digressions de M. Zinserling; nous ne les indiquons que pour lui donner le conseil de se faire oublier pendant quelques années.

Floræ Lybicæ specimen, sive plantarum enumeratio Cyrenaicam, Pentapolim, magnæ Syrteos desertum, etc., incolentium; par M. Viviani. Gênes 1824, in fol., avec 27 planches.

On a lu dans les 38ᵉ, 39ᵉ et 40ᵉ livraisons de cet ouvrage la relation d'un voyage de Tripoli aux frontières de l'Egypte par le docteur Della-Cella, relation des plus intéressantes par les notions qu'elle donne sur un pays maintenant aussi peu connu qu'il fut célèbre dans l'antiquité, et par les matériaux qu'elle a fournis à M. Lapie pour dresser une excellente carte de la partie la moins fréquentée des rives méditerranéennes. M. Della-Cella n'a rien négligé durant sa pénible exécution pour donner une idée exacte de l'ancienne Cyrénaïque. Il nous a montré les débris de sa splendeur dans les montagnes où furent taillées les demeures et les tombeaux de ses laborieux habitans. Il a fait connoître la nature des rochers, décrit l'aspect du pays, tracé les distances, peint les mœurs des hordes qui errent avec leurs troupeaux à la surface d'un sol épuisé dont la culture fournissoit jadis à la subsistance de tant de milliers de citoyens; enfin, pour compléter le tableau, il a soigneusement recueilli les productions végétales du désert et de l'inhospitalier rivage lybique. Ce sont ces richesses botaniques que le professeur Viviani entreprend de faire connoître dans l'ouvrage dont il est question.

Deux cent soixante-douze plantes africaines y sont mentionnées ou décrites avec plus ou moins d'étendue, selon qu'elles avoient été jusqu'ici mieux ou moins bien observées; 65 étoient inédites, c'est-à-dire que leur connoissance avoit échappé aux recherches des savans; quatre genres nouveaux, *Pituranthos*, *Parentucellia*, *Diplopri*

et *Lacellia* y sont établis ; ces genres, ces espèces nouvelles sont en outre figurés au nombre de 87 dans 27 planches lithographiées au trait. M. Viviani a suivi l'ordre linnéen dans son énumération enrichie de celle de 21 espèces nouvelles à ajouter à la Flore italienne. Ce savant nous paroît, en adoptant ce plan, avoir suivi la meilleure route. La science des végétaux n'est pas encore assez avancée pour qu'on puisse ordonner de pareils catalogues, d'après cette méthode naturelle encore à trouver, et dont beaucoup de savans abusent aujourd'hui, pour établir des groupes qui retombent toujours dans les genres de Linnés reproduits avec une désinence de convention sous le titre pompeux de familles.

La géographie botanique doit surtout gagner à l'excellente publication du professeur génois, par la comparaison qu'elle donne les moyens de faire entre la Flore lybique qui nous étoit à peu près inconnue et celle du reste des côtes méditerranéennes qui avoit été mieux observée. Il résulte de cette comparaison que la plupart des plantes littorales y sont les mêmes, à peu d'exception près, qu'en Palestine, qu'en Egypte, qu'en Barbarie, que sur les versans orientaux de l'Espagne, et que sur les côtes de France, d'Italie, de Grèce ou d'Asie-Mineure. Nous avions déjà cette identité entre la Flore atlantique du savant professeur Desfontaines, et la Flore de la partie orientale des Andalousies, où le versant méridional de La Sierra Nevada surtout offrit à nos propres recherches presque tout ce que présentent ses versans septentrionaux de l'Atlas. Cette identité de la Flore méditerranéenne est d'autant plus remarquable que sa physionomie générale de la végétation change en Afrique et en Espagne, si l'on passe de l'exposition orientale à celle de l'ouest, c'est-à-dire sur les côtes océaniques dont l'enfoncement se termine par le détroit de Gibraltar sur la

côte occidentale des Andalousies et sur les rives septaniques, sur celles de l'empire de Maroc et de cette partie de l'Afrique opposée aux Canaries, c'est-à-dire du cap Finistère au cap Verd. On trouve à la vérité beaucoup de plantes des latitudes entre lesquelles s'étend la Méditerranée; mais on en observe un grand nombre qui ne s'y retrouvent point, qui sont propres aux régions du couchant, qui se rencontrent seulement dans les îles de l'Atlantique et qui composent une Flore dont l'aspect est assez particulier, Flore, qui règne principalement dans la direction du nord au sud, tandis que celle de la Méditerranée s'étend principalement de l'est à l'ouest. B. de Saint-Vincent.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Forêts de la France, selon M. Herbin de Halle.

La diminution des bois utiles à la construction et au chauffage occupe beaucoup le public éclairé; un recueil périodique (*les Annales Européennes* de M. *Rauch*) est spécialement consacré aux moyens de conserver les forêts, et même « *de régénérer la nature végétale.* » On y trouve de grandes idées et des pages bien écrites; ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à la géographie physique ont probablement connoissance du recueil de M. Rauch; c'est d'un autre ouvrage relatif au même objet que nous allons les entretenir.

M. Herbin de Halle, sous-chef de l'administration des forêts, collaborateur de la *Statistique de France*, etc., publie, depuis trois ans, un recueil annuel, intitulé :

Petit Mémorial statistique et administratif des forêts du royaume de France, 1 vol. in-16 (1).

A côté des notions administratives qui n'intéressent que les employés de cette grande administration, le *Mémorial* contient des données très-importantes pour la description statistique et physique de la France. Nous allons en extraire les principaux résultats.

Les bois de toutes catégories occupent la huitième partie et un peu plus du sol françois. Dans le revenu total produit par le même sol, les bois (ceux appartenant à l'état exceptés) entrent pour un vingt-cinquième, et les bois de l'état augmenteroient d'environ un soixante-dix-neuvième le revenu total, s'ils y étoient compris.

L'auteur nous apprend que, sur une étendue territoriale de la France, qui est de 52,890,572 hectares, les forêts en occupent 6,521,470 hectares; savoir: 1,122,832 possédés par le domaine de l'état, 1896,745 par les communes et les établissemens publics, 65,968 par le domaine de la couronne, 192,396 par les princes de la famille royale, et 3,243,528 hectares par les particuliers.

En réunissant les données particulières sur chaque conservation forestière, il résulte que, si l'on en excepte, dans la partie sud-ouest de la France, les départemens de l'*Ariége*, de l'*Aube*, de la *Haute-Garonne*, des *Basses* et des *Hautes-Pyrénées*, du *Tarn* et de la *Dordogne*, qui sont encore assez bien boisés, c'est dans les départemens du *Nord* et de l'*Est*, et en *Corse* qu'il faut chercher aujourd'hui nos richesses forestières, celles surtout qui sont les plus précieuses pour les constructions navales, civiles et militaires. Les départemens qui en offrent davantage sont d'abord la *Corse*, qui seule pourroit fournir à toute notre marine,

(1) Se vend au bureau de l'*Almanach du commerce*.

l'*Ain*, l'*Aisne*, l'*Aube*, les *Ardennes*, le *Cher*, la *Côte-d'Or*, le *Doubs*, la *Drôme*, l'*Eure*, *Eure-et-Loir*, l'*Indre*, *Indre-et-Loire*, l'*Isère*, le *Jura*, *Loir-et-Cher*, *Loiret*, *Marne*, *Haute-Marne*, *Meurthe*, *Meuse*, *Moselle*, *Nièvre*, *Nord*, *Oise*, *Orne*, *Haut* et *Bas-Rhin*, *Haute-Saône*, *Saône-et-Loire*, *Sarthe*, *Seine-Inférieure*, *Seine-et-Marne*, *Seine-et-Oise*, *Somme*, *Vosges*, et *Yonne*.

Ce sont les départemens formant l'ancienne *Bretagne* et celui de la *Manche*; puis, dans le milieu du royaume, ceux de *Vendée*, des *Deux-Sèvres*, de *Charente*, de la *Haute-Vienne*, de *Creuse*, de *Corrèse*, de *Lozère*, de *Cantal*, de la *Haute-Loire*, d'*Ardèche* et du *Rhône* (tous formant entre eux une zone qui traverse la France de l'ouest à l'est); enfin, dans le milieu du bassin de la Garonne, ceux de *Lot-et-Garonne*, du *Gers*, du *Lot*, et du *Tarn-et-Garonne*, qui sont les moins bien fournis en grands bois.

Voici les détails du *Mémorial Forestier* réunis en forme de tableau.

DÉPARTEMENS.	QUANTITÉ EN HECTARES DE FORÊTS POSSÉDÉES par l'État.	par les communes et les établissemens publics.	par le domaine de la couronne.	par les princes de la famille royale.	par les particuliers.	TOTA[illegible] P.
in.	3,280	55,179	»	»	5,964	64,[illegible]
isne.	11,700	5,241	»	35,784	51,013	103,[illegible]
llier.	24,593	1,276	»	1,536	79,533	106,[illegible]
lpes (Basses).	»	50,107	»	»	9,908	60,0
lpes (Hautes).	2,222	60,968	»	»	11,200	74,39
rdèche.	4,955	8,410	»	»	15,463	28,82
rdennes.	29,632	38,168	»	3,955	79,124	150,87
riége.	39,149	15,048	»	»	1,632	55,82
ube.	17,118	23,756	»	»	36,263	77,13
ude.	16,900	9,838	»	»	30,182	56,92
veyron.	7,256	14,251	»	»	24,186	45,69
ouches-du-Rhône.	»	43,226	»	»	11,768	54,994
alvados.	4,682	0,305	»	»	27,943	32,930
antal.	1,373	10,558	»	»	18,998	30,929
harente.	7,006	0,120	»	»	15,062	22,188
harente-Inférieure.	0,203	2,275	»	»	35,962	38,240
her.	17,066	9,946	»	0,319	122,707	150,038
orrèze.	0,200	0,250	»	»	13,258	13,708
orse.	21,082	10,399	»	»	24,360	55,841
ôte-d'Or.	51,071	98,553	»	0,447	78,798	228,869
ôtes-du-Nord.	0,413	0,004	»	»	18,573	18,990
reuse.	2,150	1,433	»	»	35,481	39,064
ordogne.	0,597	»	»	»	66,917	67,514
oubs.	6,498	82,934	»	»	23,864	113,296
rôme.	19,774	43,754	»	»	28,624	92,152
ure.	20,443	0,619	»	9,735	66,994	97,791
ure-et-Loir.	7,861	0,200	»	7,841	29,096	44,998
inistère.	2,759	0,020	»	»	9,992	12,771
ard.	3,981	64,804	»	»	12,584	81,369
aronne (Haute).	26,337	18,266	»	»	5,402	50,095
ers.	1,527	2,173	»	»	7,863	11,563
ironde.	10,000	5,406	»	»	75,330	90,736
érault.	1,771	30,816	»	»	37,809	70,396
lle-et-Vilaine.	6,630	0,421	»	6,180	6,826	20,057
ndre.	12,583	0,940	»	0,699	88,238	102,460
ndre-et-Loire.	9,216	0,135	»	4,130	60,110	73,591
sère.	11,850	63,178	»	»	58,744	133,772
ura.	33,733	79,481	»	»	25,376	138,590
andes.	»	4,990	»	»	120,766	125,756
oir-et-Cher.	12,274	2,424	»	3,747	47,875	66,320
oire.	0,080	6,479	»	»	30,001	36,560
oire (Haute).	0,341	0,480	»	»	22,451	23,272
oire-Inférieure.	4,228	0,135	»	4,140	28,981	37,484

…PARTEMENS.	QUANTITÉ EN HECTARES DE FORÊTS POSSÉDÉES par l'État.	par les communes et les établissemens publics.	par le domaine de la couronne.	par les princes de la famille royale.	par les particuliers.	TOTAL.
…et	15,381	00,577	»	28,687	51,315	95,950
…	»	»	»	»	25,000	25,000
…-et-Garonne	0,850	1,444	»	»	23,585	25,879
…ère	1,124	1,065	»	»	19,492	21,681
…ine-et-Loire	4,151	0,555	»	0,841	37,857	43,404
…nche	2,856	0,055	»	»	13,446	16,357
…rne	19,667	10,954	»	2,959	48,039	81,619
…rne (Haute)	17,545	83,657	»	26,076	96,292	223,570
…yenne	0,202	0,143	»	»	26,276	26,621
…urthe	69,552	60,130	»	»	89,301	218,983
…use	35,737	94,503	»	9,271	40,723	180,234
…rbihan	01,719	0,121	»	»	16,489	18,329
…selle	53,898	46,467	»	»	31,700	132,065
…èvre	12,888	23,888	»	»	145,808	182,584
…rd	23,638	2,465	»	»	30,948	57,051
…se	13,410	1,840	14,055	13,104	45,910	88,319
…ne	30,014	0,288	»	0,532	28,338	59,172
…-de-Calais	8,768	1,786	»	»	35,738	46,292
…y-de-Dôme	2,572	9,085	»	3,931	39,670	55,258
…rénées (Basses)	0,366	84,847	»	»	27,402	112,615
…rénées (Hautes)	5,869	44,819	»	»	17,995	68,683
…rénées-Orientales	12,409	17,067	»	»	19,927	49,403
…iu (Bas)	62,681	74,485	»	»	19,441	156,607
…in (Haut)	34,255	87,249	»	»	38,365	159,869
Rhône	»	0,022	»	»	quelques bouquetaux.	22
Saône (Haute)	7,593	110,803	»	»	32,278	150,674
Saône-et-Loire	19,984	30,567	»	»	80,943	131,494
Sarthe	11,441	0,250	»	0,029	46,902	58,622
Seine	»	»	3,697	0,208	0,165	4,070
Seine-et-Marne	5,848	01,397	19,886	4,767	41,558	73,456
Seine-et-Oise	7,302	0,793	28,331	6,100	32,038	74,564
Seine-Inférieure	31,438	0,830	»	9,997	41,875	84,140
Sèvres (Deux)	9,202	0,316	»	2,174	27,585	39,277
Somme	5,217	1,171	»	1,494	47,131	55,013
Tarn	11,083	16,080	»	»	15,323	42,486
Tarn-et-Garonne	2,987	0,612	»	»	7,617	11,216
Var	8,203	45,258	»	2,805	62,500	118,766
Vaucluse	4,820	41,213	»	»	11,264	57,297
Vendée	2,000	»	»	»	17,608	19,608
Vienne	8,126	0,384	»	0,574	48,724	57,808
Vienne (Haute)	»	0,400	»	»	21,623	22,023
Vosges	80,007	101,537	»	0,334	34,368	216,246
Yonne	23,695	30,658	»	»	103,668	158,021

Un ouvrage aussi utile aux sciences et à l'administration ne peut manquer d'obtenir un grand succès. Nous désirons que M. Herbin de Halle trouve la faveur et les secours nécessaires pour enrichir, d'année en année, son *Mémorial* de notions, de détails sur les espèces dominantes dans chaque département, sur les circonstances de leur croissance et de leur dépérissement, sur les variations du prix, des frais de transport, et des bénéfices de la vente. Ces sortes de recherches méritent tous les encouragemens d'un gouvernement éclairé.

Progrès de la Géographie de Sibérie (1).

Nous ne voulons pas remonter aux temps antérieurs à l'invasion russe. Ce sont les cosaques qui, aux seizième et dix-septième siècles, ont successivement découvert toutes les parties de la Sibérie, en les subjuguant et en y levant le tribut. Ils suivirent en général le cours des rivières, ils trouvèrent peu de résistance dans le nord, où les habitans étoient extrêmement peu nombreux; mais les tribus plus populeuses du sud leur opposèrent plus d'obstacles. On aura tort de croire que les cosaques n'avoient aucune idée sur la géographie; leurs rapports et leurs exploits ont au contraire prouvé leur talent éminent pour les observations des localités. C'est à eux et aux colons établis successivement en Sibérie qu'on dut la première esquisse rude et incomplète de ce pays (2).

(1) Cet article devoit faire partie de la *Revue critique de la géographie de la Sibérie*. *Voyez* plus haut, p. 319.

(2) *L'Histoire des découvertes géographiques*, par M. Berg, ouvrage

Déjà, avant l'an 1714, on avoit formé en Sibérie, d'abord à Tobolsk, et ensuite à Irkutsk et à Ochotsk, un institut géographique sous le nom du *corps des arpenteurs* avec des écoles destinées à préparer la jeunesse à ce service. Les objets d'enseignement dans ces écoles étoient liés aux sciences nautiques. On doit donc croire que, dès le commencement, on étoit décidé à employer pour lever le pays des moyens astronomiques (1).

Mais la Sibérie ne jouit pas long-temps de ces établissemens. La destination des écoles d'arpenteurs fut bientôt changée. Les élèves ne furent pas seulement employés pour la géographie, mais encore au service de la marine, des mines et autres. Leur nombre étoit déjà si considérable

que nous ne connoissons que par les éloges qu'en fait l'intéressant *Journal de Pétersbourg* de M. Oldecop, contient des morceaux historiques sur les expéditions des Cosaques dans la Sibérie et entre autres sur les bords du fleuve Amour.

Mais sous le nom de Cosaques on comprend en Sibérie tous les militaires russes envoyés dans le pays ; on les incorpore dans les régimens cosaques. (*Note du rédacteur.*)

(3) Il est probable, quoique l'auteur ne le dise pas, que ces écoles des mathématiques étoient les mêmes que celles que fondèrent à Tobolsk, en 1713, les officiers suédois faits prisonniers à Pultava. Elles cessèrent lors du retour de ces militaires dans leur pays après la paix de Nystadt, en 1721.

Ce ne fut qu'en 1715 que le czar Pierre I envoya des arpenteurs dans les diverses provinces, pour lever des cartes qui servirent à composer l'atlas de Russie, publié en 15 feuilles, de 1724 à 1734 par le sénateur Kirilow.

Le conseiller d'état Muller, dans le sixième volume de son *Recueil pour l'histoire de Russie*, et le célèbre Busching, dans ses *Nouvelles hebdomadaires*, 1re année, 3e numéro, ont tracé l'histoire des cartes géographiques de Russie dans les deux premiers tiers du 18e siècle. (*Note du rédacteur.*)

qu'on put en appeler quarante comme pilotes pour la mer Baltique.

Il y a long-temps qu'il n'y a plus d'école d'arpenteurs à Tobolsk ; elles ont également cessé à Irkutsk et à Ochotsk, ou plutôt elles ont eu une autre destination. Pour rendre cette perte complète, les incendies, qui ont ravagé les principales villes de la Sibérie (bâties en bois), ont détruit tous les ouvrages des anciens arpenteurs, et on ne peut rien dire à présent avec certitude sur leurs progrès. Il n'est pas douteux, au surplus, que les cartes géographiques actuelles de la Sibérie doivent à cette institution, sinon leur première origine, du moins des améliorations sensibles et l'indication de beaucoup de localités. Parmi les nombreuses productions des arpenteurs, il n'est parvenu à nos temps que leurs dessins et descriptions du cercle de Nertchinsk en 1763; ces travaux ont servi à la commission secrète qui y fut envoyée lors des différends avec la Chine *sur les frontières* (1).

L'expédition du commodore Bering et les voyages dans l'intérieur de plusieurs professeurs et savans, envoyés par l'académie des sciences, ont servi à faire connoître beaucoup de localités, à déterminer astronomiquement quelques points et à décrire les productions naturelles. Les publications mensuelles de l'Académie des sciences sont remplis de détails sur cette contrée éloignée.

Depuis la formation des gouvernemens généraux, il y a

(1) Ces faits sont curieux, mais un peu obscurs. Comment est-il possible que, dans *tous* les incendies des villes de Sibérie, toutes les archives de cartes soient détruites?... Cette circonstance donne un grand intérêt aux *parties* des anciennes cartes que l'on pourroit démontrer avoir été extraites des cartes spéciales des arpenteurs. Peut-être la carte d'Asie de Danville en renferme-t-elle des portions supérieures à ce qu'on a publié depuis ; mais il sera difficile de les distinguer.

(*Note du rédacteur*).

partout des arpenteurs chargés de la topographie, conformément à une instruction générale. En 1780, l'arpentage des terres fut régularisé dans tout l'empire, et par conséquent aussi dans la Sibérie.

Les deux cercles de Tiumensk et d'Ialutorsk, dans le gouvernement de Tobolsk, furent régulièrement levés, et, dans le gouvernement d'Irkutsk, on mesura environ 672,000 arpens de terre.

Mais les arpenteurs furent bientôt appelés à des fonctions générales; on leur fit lever des terres particulières, des canaux, des routes.

De là l'état incomplet où se trouve la topographie de la Sibérie. Nous n'avons encore aucune carte exacte et complète de ce pays; même les deux cercles que je viens de nommer sont très-imparfaitement levés. On n'a fait aucune observation astronomique pour assurer la carte; il y manque des détails nécessaires; d'autres détails sont donnés de l'exactitude mathématique. Les diverses cartes ne s'accordent pas ensemble. La position des montagnes et des lacs, ainsi que le cours des fleuves, y est indiqué d'une manière arbitraire, souvent d'après des récits vagues, ou même d'après des conjectures. On conçoit pourquoi les autorités locales, malgré la grande abondance des terrains, sont souvent hors d'état de déterminer quel terrain est libre et susceptible d'être vendu ou cédé aux nouveaux colons.

Les ouvrages des étrangers sur la Sibérie sont encore plus imparfaits; ils répètent d'anciennes erreurs, et négligent de puiser dans des sources déjà connues (1).

(1) On peut excuser les géographes étrangers à la langue russe; mais pourquoi les Russes n'envoient-ils pas à la *Société de Géographie* une analyse des mémoires géographiques publiés en russe? M. le comte d'Ortoff a offert un prix pour cet objet. (*Note du rédacteur*).

Voici une classification des diverses parties de la Sibérie d'après les degrés des connoissances géographiques :

A. Parties levées par les arpenteurs avec plus ou moins d'exactitude :

1. Les cercles Tiumensk et Ialutorsk, dans le gouvernement de Tobolsk.
2. Les territoires appartenant aux mines de Kolyvano-Woskressensk.
3. Une partie du district de Nertchinsk.
4. Les environs ou banlieues des villes.
5. Les grandes routes.
6. Les lignes sibériennes.
7. Le cours de l'Irtich, de l'Obi et de l'Angara.
8. Les terrains taxés (*steuer-gebiete*) (1).
9. Les terres levées géométriquement aux environs des villes.

B. Pays connus, mais qui n'ont pas été régulièrement levés :

1. Les cercles Ischimsk, Tiukalinsk et Kurgansk, dans le gouvernement de Tobolsk.
2. Les parties méridionales des cercles Turinsk, Tobolsk et Tara, même gouvernement.
3. Les parties méridionales des cercles Tomsk et Kaïnsk, même gouvernement.
5. Dans le gouvernement d'Ieniseïsk, les cercles Crasneiarsk, Kansk, Atchinsk, et la partie méridionale du cercle d'Ieniseïsk.
5. Dans le gouvernement d'Irkutsk, les cercles d'Irkutsk et de Werchnei-Oudinsk.

(1) Cette expression n'est pas claire. (*Note du rédacteur*).

C. **Pays peu ou mal connus :**

1. Toute la partie septentrionale de la Sibérie, spécialement le pays des Tchouktches, à l'exception de plusieurs points des côtes maritimes et de quelques fleuves qui servent de communication, ou qui ont été particulièrement examinés par ordre du gouvernement (1).

2. Les pays autour du lac Teletzki et la partie méridionale du gouvernement d'Ienisseïsk.

3. Le cercle Nichney - Oudinsk, à l'exception de la grande route et du cours d'Angara.

4. Les environs du lac Baykal.

5. Les monts *Stannovoï-Chrebet*, qui longent la mer d'Ochotzk.

6. Les contrées à l'est de Gorbiza jusqu'à l'Océan oriental.

7. Le Kamtchatka.

Cet aperçu montre combien il reste à faire pour la topographie de la Sibérie.

(Syn Otetchestwa.)

Habitans des vallées de Mont-Rosa.

L'ouvrage allemand de M. le baron Welden sur le Mont-Rosa, dont nous avons donné l'analyse dans le Bulletin précédent, contient plusieurs passages d'un intérêt général. Voici celui qui concerne les habitans des vallées qui avoisinent cette célèbre montagne (2) :

(1) Les lieutenans *Wrangel*, *Anjou* et *Matuschkin* ont levé astronomiquement toute la côte septentrionale de la Sibérie.

(*Note du rédacteur*).

(2) Cet ouvrage est accompagné de planches presque aussi intéres-

« Le plus intéressant de l'histoire naturelle du Mont-Rosa, (dit M. de Walden) est toujours l'homme. M. de Saussure l'avait déjà remarqué comme une des plus remarquables singularités de ces contrées, que le Mont-Rosa était entouré, comme d'un garde, d'habitans allemands, ce qui jette dans l'étonnement tous les voyageurs. »

Lorsque, au sud et à l'est du Mont-Rosa (l'ouest n'est pas habité, le nord l'est par le haut Vallais, par conséquent par des Allemands), on a passé par toutes les gradations des patois françois et italiens, et qu'on est parvenu jusqu'aux derniers villages au pied du Mont-Rosa, l'oreille désaccoutumée est soudainement et agréablement frappée par des accens allemands; on se croit tout-à-coup transporté dans sa patrie. Si l'on demande dans sa surprise : Mais d'où et comment venez-vous dans ces ravines séquestrées de tout le reste de l'univers? on reçoit pour réponse les traditions les plus singulières. Tantôt c'étoient des Allemands battus au pont de Crévola, qui ont cherché et trouvé ici un refuge; tantôt ce sont des émigrés de la Suisse, qui, dans les guerres de révolution, s'y étoient retirés.

santes que le texte. La carte de triangulation est importante pour la géodésie.

On voit avec plaisir cinq petites vues du *Mont-Rosa*, dessinées à la chambre claire et très-joliment gravées. La première est la vue de cette montagne du *Lago d'Orta* de l'est à l'ouest; la seconde, de Turin de l'ouest à l'est; la troisième, de *Vercelli* du sud au nord; la quatrième, du *Gemmi* dans le Vallais du nord au sud; la cinquième, le *Mont-Rosa* méridional vu de *Rothorn*. Enfin, la dernière planche est une belle carte topographique du *Mont-Rosa* et de ses environs sur une échelle de 3,200 toises pour un pouce du pied de Paris. Ce qui rend cette carte particulièrement remarquable, c'est la manière dans laquelle elle est gravée; c'est une espèce d'*aqua-tinta*, ou ce que les graveurs appellent *manière mordante*; cette carte du *Mont-Rosa* est un premier essai de graver les cartes topographiques, surtout pour les montagnes, et il faut convenir que le graveur, le sieur *Bonati* à Milan, a parfaitement réussi.

Mais le dialecte est plus saxon que suisse, on y parle un meilleur allemand, mais enrevanche on y bredouille d'une manière inintelligible, surtout les femmes. Je croirai cependant que la souche de ces Allemands est venue du Vallais, car il est démontré que les communications avec la partie septentrionale du Mont-Rosa, c'est-à-dire avec les vallées de Saass et de Matt, étoient anciennement plus fréquentes, comme nous l'avons déjà dit; trois sentiers bien battus passoient autrefois sur le Monte-Moro. Il n'y a pas quarante ans que le chemin de Macugnaga à Matt par la porte blanche, étoit encore fréquenté par les habitans; mais l'un et l'autre sont devenus impraticables par l'accroissement des glacières, et par les remblais des avalanches. Le chemin rarement fréquenté actuellement par le Col de Cervin, étoit autrefois une route commerciale bien réglée de la vallée d'Aoste, dans le Haut-Vallais, où l'on faisoit grand trafic, surtout avec du sel et du bétail. Il est assez probable que les habitans des vallées septentrionales du Mont-Rosa ont émigré dans les vallées méridionales; et, comme ils les ont trouvées inhabitées, ils s'y sont fixés; car pourquoi ont-ils établi leurs villages sur ces lisières, Macugnaga dans la vallée d'Anza; Allagna dans la vallée de Sésia; Gressonay dans la vallée de Lys?

Quelques-uns ont voulu trouver dans le patois qu'on jargonne entre Allagna et Macugnaga, dans la vallée de Rima, des traces d'une origine celtique; ils ont par conséquent vu dans les habitans du Mont-Rosa des Cimbres qui avaient été battus par Marius, et qui étoient venus s'y réfugier. (Voyez *les Osservazioni sul dipartimento dell' Agogna par Lizzoli, Milano* 1802.) Quant à moi, je n'ai pu reconnoître dans ce *triplex confinium* des langues, c'est-à-dire, où l'on barbouille l'allemand, l'italien et le françois, et notamment à Riva, autre chose, si non qu'un mélange

de ces trois langues. Ces villages allemands ont moins de relations entre eux qu'avec les vallées inférieures, par la raison que les hautes montagnes qui les séparent en interceptent les communications; les habitans sont cependant tous de la même race. Leurs maisons et leurs ménageries sont toutes construites à la manière des Suisses; il n'y a que les chalets qui sont bâtis à l'italienne, c'est-à-dire en pierres. Cette population allemande, qui entoure le Mont-Rosa au sud et à l'est, peut monter à 9,000 âmes, dont 4,000 habitent la vallée de Lys, où elles ont deux paroisses et plusieurs hameaux. Les autres 5,000 sont dispersées dans les paroisses d'Allagna et de Macugnaga.

Les habitans les plus riches sont dans la vallée de Lys. Ils sont redevables de leur aisance plutôt à leur esprit industrieux pour le commerce qu'à la plus grande fertilité de leur vallon. D'après une coutume immémoriale observée dans ces vallées, tous les garçons vont au-dehors, et cherchent à y gagner leur vie à différens métiers qu'ils exercent; quelquefois ces promeneurs retournent chez eux bien enrichis, car ils conservent tous un amour indélébile pour leurs vallées; j'en ai vu des exemples les plus touchans; ils font alors un bon usage de leurs richesses dans leur patrie. Les habitans de la vallée de Lys, qui vont courir le monde, se livrent depuis long-temps plutôt au commerce qu'aux arts et métiers; plusieurs d'entre eux ont fait de grandes fortunes. La dernière maison dans ce vallon, au grand glacier de Lys, appelée au Staffell, est le lieu de naissance des frères Beck, riches négocians à Augsbourg. La famille Zumstein, dont plusieurs membres très à leur aise sont établis à Gressonay, ont une maison de commerce à Turin; MM. Vincent sont établis avec leur commerce à Constance. Mais ces familles se retirent toujours dans leurs montagnes pour ainsi dire domestiques; elles n'a-

bandonnent jamais entièrement leurs vallons; les trésors de Crésus ne leur feroient pas oublier leurs pénates; c'est là la raison pourquoi, dans les deux paroisses de Saint-Jean et de Trinité de Gressonnay, on trouve de très-jolies maisons à trois étages, mais toujours bâties à la façon du pays. Les femmes les plus aisées ne s'écartent jamais du costume du pays qui se distingue dans tout le voisinage. Celui du vallon de Gressonnay est le plus élégant, et s'approche du costume suisse. Les corsets et les jupons y sont pour l'ordinaire de couleur rouge; à Allagna et à Macugnaga ils sont bruns, tandis que dans les vallées inférieurs de Gressonnay, à Jossime et à Fontana-Moro ils sont bleus. En général, les hommes y sont d'une bonne et vigoureuse race, la peau blanche, les visages coloriés, les cheveux blonds, les yeux bleus; tout annonce la lignée allemande. Encoignée dans ce petit angle, qu'elle ait pu se conserver dans toute sa pureté, voici ce qui ne peut s'expliquer que par la coutume scrupuleusement observée de ne marier les filles qu'avec des Allemands; la pureté de la langue allemande se conserve et s'entretient par les fréquentes migrations des hommes en Allemagne. Aussi ces montagnards tiennent strictement et même sévèrement à leurs us et coutumes allemands; une espèce d'orgueil les retient de s'unir avec leurs voisins les Italiens; de là vient qu'on appelle *étranger* même celui qui ne demeure qu'à une demi-lieue de leur village. On est souvent frappé de rencontrer dans ces vallons solitaires, des hommes d'un esprit très-bien cultivé et d'une finesse extraordinaire; ce n'est pas tant le produit du sol que les suites de leurs voyages dans l'étranger. Les femmes surtout se font remarquer par leur agréable simplicité et par leur bonté naturelle. Lorsqu'un jour je descendis très-tard du mont Ollon, mon guide s'étoit égaré; la grande obscurité qui nous avoit surpris ne nous permettoit plus de faire un

pas sans risquer de nous précipiter dans quelque abîme; un seul cri a suffi pour nous tirer de l'embarras. De vingt chalets à la fois se précipitèrent ces montagnardes, des torches allumées à la main, faites avec des cosses de lin, pour venir éclairer notre chemin à une grande distance à la ronde; ces aimables laitières nous accompagnèrent d'un chalet à l'autre jusqu'au fond du vallon; ces torches peu durables avoient parfois brûlé l'une à la main, l'autre au visage; dans l'obscurité, d'un pied leste, elles s'en retournoient chez elles, avant qu'on leur eût pu faire un petit présent; plusieurs d'entre elles le refusoient nettement, et n'ont pu être persuadées d'accepter la petite pièce. *Seyd's ja auch ein Deutscher* (étoit la réponse) *und s'ist gern geschehen;* c'est-à-dire, *vous êtes aussi un Allemand, on a fait cela de bon cœur.* L'économie dans ces Alpes est toujours conduite par des femmes, comme dans les Alpes de la Styrie; dans les Alpes italiennes on ne trouve que des hommes, etc..... »

Notice sur une carte du Cochanpri (Koshanpri : en Asie), par M. Hamilton. Edimburg philosoph. journ. N° XX, p. 246.

M. le docteur Hamilton est parvenu à se procurer plusieurs cartes manuscrites, faites par des indigènes de la presqu'île orientale de l'Inde; il en publie successivement des notices dans le *Journal philosophique* d'Edimbourg; celles de *Tavay*, du *Haut-Laos* et du *Cochampri* ont déjà paru. Nous allons successivement en donner la traduction dans notre recueil; et lorsque ces matériaux nouveaux, avec ceux que fournissent quelques autres ouvrages, entre autres

le voyage du capitaine *White* dans la Cochinchine, nous en ferons un résumé général, accompagné d'une carte géographique, car c'est la seule manière de rendre ces notions fructueuses. Peut-être notre savant collaborateur, M. Klaproth, nous communiquera-t-il quelques morceaux extraits des géographes chinois, comme ceux d'une si haute importance qu'il a déjà donnés sur l'île Formosa et sur les îles Lieukieu.

La carte du Cochanpri a été dressée par un esclave de l'héritier présomptif d'Ava; elle représente le Cochanpri, écrit en anglois *koshanpri*, ou pays des *Shanwas* ou *Mrelapshan*. C'est un territoire qui paroît s'étendre, d'après la carte, d'environ 17 jusqu'à 24 deg. 40 min. de latitude nord, et avoir ainsi en longueur quatre cent soixante milles géographiques (de 60 au degré); il se termine là où le Mringnegœh quitte la Chine, au nord de Tunquin. Sa largeur ne doit pas être en proportion avec cette étendue; en effet, le *Saluaen* ne peut couler à plus de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix milles géographiques de la frontière orientale d'Ava; or, les montagnes de Shanwas passent, sur la carte, à environ trente milles de la ville de ce nom, en sorte qu'il ne reste, pour toute la contrée, qu'une largeur de cinquante à soixante milles géographiques. Cette largeur se soutient depuis la latitude d'Ava jusqu'à celle de Tauna, sur un espace d'environ cent quatre-vingt-six milles, ce qui donne une superficie d'environ 10,000 milles géographiques carrés. Ce qu'il y a de territoire au-delà de ces deux latitudes ne peut pas faire plus de 7,000 milles carrés, vu que, du côté du nord, surtout autour de Boduœn, ce pays est resserré par la Chine, Ava et Laos. Une partie considérable de 7,000 milles paroît être occupée par des forêts, et ce n'est guère que dans le territoire des 10,000 milles qu'il faut chercher des terres cultivées et

des villes. (On voit que c'est une longue vallée ou un bassin de rivière, comme la plupart des contrées de l'Inde au-delà du Gange. M. Hamilton ne paroît pas garantir l'exactitude parfaite des indices géographiques; il n'y a qu'une comparaison avec les géographes chinois qui puisse fixer la position de ce pays.)

C'est là qu'il y a neuf villes habitées par les Shanwas, qui s'appellent eux-mêmes *Tay*; ce sont les *Grands Siamois* de la Loubère, et probablement les *Calaminham* de Mendez-Pinto. C'est un peuple paresseux et pauvre; les femmes, ayant la tête rasée, travaillent aux champs, tandis que les hommes fument ou dorment. Les paysans, au lieu d'habiter des villages comme dans l'Inde et en Ava, occupent des habitations isolées. Les chefs ou *Chabouas* ont de grandes villes, d'où ils prennent leurs titres; leur poste est héréditaire, et ils ne le perdent que lorsque les plaintes des sujets déterminent le roi d'Ava à leur ôter le pouvoir; mais, dans ce cas, le plus proche héritier leur succède. Ces chefs payent un tribut fixe : ils n'ont d'autorité que dans leur territoire; cependant ils ont à la cour la préférence sur les *Wungris*, ou principaux ministres du roi d'Ava.

Ce roi porte, dans ses titres, les noms des neuf provinces du Cochanpri. Pendant son séjour à Ava, M. Hamilton a entendu dire que le pays venoit d'être divisé en dix-huit seigneuries, auxquelles sont maintenant préposés autant de Chabouas moins puissans, et, par conséquent, moins dangereux pour la sûreté du trône d'Ava, que les neuf chabouas d'autrefois; et l'esclave, de qui M. Hamilton tient la carte, lui a dit que les seigneuries ont été portées au nombre de vingt-deux. Voici les noms des dix-huit : *Taunbuen*, *Seinni*, *Sounahock*, *Sibo*, *Main-Doun*, *Main-Gain*, *Repzank*, *Maih-Pitin*, *Lachkid*, *Fuefla*, *Gnaun-*

zue, *Sigiit*, *Naunmun*, *Kiainkoun*, *Zaga*; *Kiainghan*, *Mobrœh* et *Junzalœn*. Il est probable que Kiainkoun est la même que celle qui, dans la carte, est marquée ou écrite *Kiaintoun;* alors il n'y auroit d'omis sur la carte aucune ville importante, si ce n'est *Junzalœn*, qui est située à une extrémité du pays, entre Pégu et Siam. Il est à regretter que les rivières ne soient pas marquées; M. Hamilton a entendu dire qu'il y en avoit en grand nombre. C'est dans les montagnes, le long du cours de l'Erawadi et au nord-est d'un lieu appelé *Zabbhœhnago* (qu'Arrowsmith, dans sa carte, a écrit, par erreur, *Pabenagoa*), que sont marquées les mines de rubis.

Cependant Babashean, arménien, qui administroit les finances de la grande province d'Haensawadi, et qui accompagna l'ambassade britannique en Ava, assuroit que ces mines étoient presque vis-à-vis de *Kiounmraun;* il faudroit donc les placer au sud-est de Zabbœhnago. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles se trouvent dans les montagnes des Shanwas, et dans cette grande forêt située entre les bords cultivés de l'Erawadi et ceux du Mringnœh, et qui a été appelée Pahimapan. La distance entre l'Erawadi et le Mringnegœh, deux rivières qui coulent dans une direction parallèle, du nord au sud, peut-être de trente-huit milles géographiques, en admettant que leurs bords sont cultivés sur une largeur de dix milles, il reste dix-huit milles géographiques pour la largeur de la forêt, dont la longueur, du nord au sud, est probablement d'environ soixante-dix milles. Les tribus sauvages qui habitent cette contrée montagneuse et les vallées qui l'entrecoupent, paroissent être soumises au Chaboüa de Monmeit, un des chefs les plus puissans.

Entre le Mriagnegœh et le Saluën, s'étend un territoire qui est à peu près de la même largeur; dans les montagnes

du nord, il y a les mines précieuses de Boduœn, qui fournissent de l'or, de l'argent et des rubis, et qui ont été enlevés aux Chinois il n'y a pas long-temps. Le midi de ce territoire est occupé par les Shans, appelés Palaun qui récoltent des feuilles de thé, et sont probablement soumis au Chaboua de Seinni, chef puissant, dont la capitale est placée entre Mringngœh et Saluaen. Le cours de la dernière de ces rivières doit être placé trop à l'ouest d'un demi-degré, dans la carte de l'Asie par Arrowsmith; le gué de Dhanukia, sur la route de Zoenmae, paroît être situé sous environ 98 deg. 20 min. de longitude est (mérid. de Greenvich et 20 deg. 4 min. de latitude nord.

Dame chinoise à Londres.

On a beaucoup parlé, dans les journaux de Londres, d'une dame chinoise nommée *You-Foung-Koueï*, morte dans cette capitale, le 13 juillet dernier, dans son domicile, à Pall-Mall. On représente cette dame comme une femme belle et accomplie, d'un rang distingué dans son pays; les circonstances qui lui avoient fait quitter sa patrie sont, dit-on, enveloppées de beaucoup de mystère; ce que l'on attribue à la sévérité des lois chinoises contre l'expatriation. Cependant on prétend que cette dame avoit été accompagnée, en Angleterre, de son mari et de son frère; ce dernier avoit déjà visité ce pays, et avoit habité pendant plusieurs semaines un hôtel à Londres, portant le costume et adoptant les usages d'un Anglois. Il paroîtroit que la relation qu'il avoit faite d'un pays si différent du sien avoit excité dans l'esprit de sa sœur et de son beau-frère le désir de visiter cette contrée éloignée. Malheu-

reusement, ils n'avoient pas assez calculé les effets que pourroit produire sur eux la différence du climat, de la nourriture et du genre de vie. Une maladie de poitrine ne tarda pas à se déclarer chez ces deux individus. Le mari fut attaqué le premier d'un crachement de sang aussi subit que violent; le malheureux Chinois succomba en très-peu de jours à cet accident. La dame ressentit moins subitement les pernicieux effets du climat; cependant, à la fin, elle éprouva les mêmes symptômes que son mari; et le docteur Wabster, ayant été appelé, trouva que la maladie avoit déjà fait les plus grands progrès.

On sait que les Chinois ne comptent pas seulement sur la science de leurs médecins, mais qu'ils ont aussi recours à des sacrifices d'oiseaux et d'autres petits animaux, dont ils jettent le sang à la face de leurs idoles; ils en tirent, ainsi que de plusieurs autres cérémonies superstitieuses, des présages de guérison ou de mort. Ces présages varièrent, et en même temps les espérances de la dame chinoise et de ses amis, jusqu'à la matinée du jour où elle mourut. Ce jour-là, elle s'éveilla d'un air content, disant qu'elle avoit vu son mari, qui lui avoit ordonné de venir à lui, et qu'elle savoit qu'elle alloit mourir. Sa prédiction se vérifia en très-peu d'heures. You-Foung-Koueï avoit environ vingt ans; et, quoiqu'elle eût de longs cheveux très-noirs et très-brillans, son teint étoit presque blanc; ses traits étoient formés sur le moule tartare, mais réguliers, et loin d'être désagréables. En mettant de côté les préjugés locaux, on pouvoit vraiment dire qu'elle étoit belle; tout au moins son air annonçoit la douceur et l'affabilité, avec un mélange de réserve et de modestie. On assure qu'elle étoit versée dans la littérature de son pays, et qu'elle avoit coutume de se faire lire des livres chinois par ses domestiques. Il y avoit beaucoup d'esprit dans sa phy-

sionomie; elle observoit très-soigneusement tout ce qu'il y avoit de particulier dans les usages et les habitudes des personnes qu'elle avoit occasion de voir, ne manquant jamais de remarquer le plus léger changement survenu dans leur extérieur ou dans leur habillement, et d'en demander la cause. Ainsi, si une femme paroissoit devant elle, un jour avec un schall; et, le jour suivant, sans en avoir, ou si une fois un homme avoit une chaîne et un cachet d'or à sa montre, et une autre fois un simple cordon de montre, elle s'informoit quelle étoit la raison de ces changemens, s'il tenoit à quelque chose de particulier à ce jour-là, si la personne avoit été à quelque cérémonie qui exigeât un costume particulier. On juge qu'elle avoit fréquemment occasion de faire des questions semblables, même en Angleterre; et cependant sa curiosité eût été mise à de plus fréquentes épreuves encore, si elle eût passé sur le continent, comme elle n'eût pas sans doute manqué de faire, sans l'accident funeste qui a terminé ses jours. Son costume étoit toujours propre et élégant, et fait à la mode de son pays; plusieurs parties en étoient élégamment brodées par elle-même. Elle portoit une robe de dessous, du plus beau taffetas chinois; un manteau agréablement orné, sur le col et sur les manches, de travail à l'aiguille; de riches bracelets d'or avec des agates, des cornalines et d'autres pierres précieuses. Elle laissoit croître ses ongles (ce qui est en Chine une marque incontestable de noblesse), et ses pieds étoient d'une petitesse incroyable. Tels étoient l'extérieur et les mœurs de You-Foung-Kouei. Cette dame chinoise est jusqu'ici la seule de son sexe qui ait entrepris un si long voyage, et elle paroissoit posséder à un haut degré les qualités nécessaires pour observer et faire part aux autres de ce qu'elle trouvoit digne de remarque.

Nouveaux détails sur Psara ou Ipsara.

Ipsara portoit anciennement le nom de Psyra. Psyris, en grec littéral, signifie une terre aride, inculte, et c'est probablement à l'aridité de son sol que cette île doit son ancien nom. Ipsara avoit, dans les temps anciens, un temple consacré à Bacchus, dans le même emplacement où se trouve aujourd'hui un monastère dédié à la Vierge. Psyra, dit Strabon, est en face du promontoire Mélena, à soixante stades de Scio. C'est une île escarpée, de difficile abord, et qui a une ville qui porte le même nom.

Psyra changea son nom en Psara, parce qu'une poignée d'hommes voulant, il y a environ un siècle, se soustraire à la domination turque, se réfugia sur ce roc. La pêche fut leur première et principale occupation; ils prospérèrent, s'accrurent et se multiplièrent. Ils entretinrent toujours au milieu d'eux cet esprit d'indépendance qui les a si fort élevés de nos jours au-dessus des autres Grecs.

Lors de la révolution françoise, les hardis navigateurs s'élancèrent sur la Méditerranée; ils transportèrent partout des comestibles, et se livrèrent à la contrebande. Ils acquirent des richesses immenses. Avant la révolution grecque, la population de cette île s'élevoit à six mille âmes. Lors de sa chute, Ipsara en contenoit environ douze mille.

Une haute chaîne de montagnes, allant du nord au sud, toujours en s'abaissant, traverse l'île. Au sud-est étoit la ville, et, près de là, un port assez sûr et pouvant contenir environ trente navires. Au sud-ouest, à environ un mille de l'île, est un îlot nommé Anti-Ipsara. Au nord-ouest est l'anse où s'est opéré le premier débarquement. Elle a une plage d'environ cent pas de long sur cinquante

de large, et est entourée de rocs très-escarpés. L'ouverture de cette anse est séparée en deux parties égales par un roc, et il n'y a que de très-petites goëlettes qui puissent y pénétrer. Dans l'intérieur de l'île, on trouvoit çà et là quelques arpens de roc, que plusieurs riches particuliers avoient transformés en plantations de vignes. Les seuls arbres qui procurassent de la fraîcheur aux Ipsariotes sortant de la ville, étoient cent cinquante figuiers, deux jujubiers et quelques poiriers. On y trouvoit aussi quatre puits, dont trois très-profonds avoient une eau saumâtre; l'autre, situé dans la ville, servoit aux besoins des habitans. Chaque maison avoit aussi sa citerne.

III.

NOUVELLES.

Lettre de M. Edouard Rüppel à M. le baron de Zach (1).

Au camp près Kurgos, le 24 février 1824.

« Lorsque, dans ma dernière lettre du 11 novembre 1823, j'eus l'honneur de vous communiquer mon plan de voyage que je m'étois proposé de suivre, j'étois bien éloigné de penser que je ne pourrois l'exécuter, et qu'un enchaînement de circonstances les plus inattendues détruiroit tous mes beaux projets que je croyois si bien combinés.

(1) Cette lettre dissipe les craintes qu'on avoit conçues sur l'existence de M. Rüppel.

« Je ne vous ennuierai pas, Monsieur le baron, par des récits de révolutions, d'actions et de réactions politiques qui se sont rapidement succédées en ces provinces; il suffira, pour vous en donner une idée générale, de vous dire que les troupes de *Mehemet-Ali-Pacha*, naguère si victorieuses, ont été complétement battues sur deux points par les habitans insurgés, ou, pour mieux dire, par les natifs *ressuscités*. Vous voyez par là combien mon existence et ma sûreté personnelle sont précaires; et, pour comble de malheur, je ne peux quitter cette place sans m'exposer à des dangers plus imminens encore.

« Ce qui augmente mes inquiétudes, c'est l'incertitude dans laquelle je suis sur le sort de mon compagnon de voyage, M. *Hey*, qui m'a devancé le long des bords du *Bahher-Abbiad*, et dont, depuis deux mois, je n'ai plus de nouvelles. Il m'est absolument impossible d'aller le rejoindre dans ce moment désastreux. Dans toutes ces adversités, il faut que je me félicite encore d'être avec les troupes ottomanes. Par bonheur, ou plutôt par hasard, elles sont postées sur un point fort intéressant qu'il vaut la peine d'examiner, et d'en déterminer la position géographique.

« Une quantité de ruines de la plus haute antiquité se trouve tout près de notre camp à *Kurgos*. Depuis longtemps j'avois ces vénérables restes devant les yeux sans pouvoir en approcher, car ils étoient de l'autre côté du Nil, à l'est opposé à celui où nous sommes campés. Tous les habitans ont abandonné ce pays, et les ennemis y faisoient des incursions à tout moment.

« Enfin, j'ai obtenu de notre commandant en chef une escorte très-forte de cavalerie qui m'a accompagné sur les lieux; mais le temps qui m'avoit été alloué pour visiter ces ruines, étoit très-court; j'ai dû voir à la hâte, et mon rapport que j'ai l'honneur de vous faire s'en ressentira.

« Pour vous faciliter, Monsieur le baron, l'intelligence de mon récit, j'ajoute ici une petite carte (1) des environs de *Kurgos*, laquelle servira en même temps à réduire les positions géographiques que j'ai déterminées par des observations astronomiques sur deux points dans notre camp, à des points plus durables de ces ruines.

« En passant le Nil, du rivage occidental au rivage oriental, et poursuivant le chemin sur le parallèle du village *Gurkab* pour entrer dans le désert, on passe en 57 minutes une longue plaine de limons du Nil, couverte de broussailles et d'herbes fort hautes. En plusieurs endroits on voit les traces des anciens canaux comblés qui courent dans une direction parallèle à celle du lit du Nil; preuve évidente combien ces contrées, désertes à présent, doivent avoir été cultivées autrefois. Sur le bord de cette plaine, sur la lisière du désert, on voit un village abandonné qu'on dit avoir été habité naguère par des Arabes *Juhêlin*.

Après une marche de dix minutes dans ce désert de sable jaune, on arrive à un gros monceau de pierres de taille et de briques cuites au feu de bric et de broc. La dent rongeur des siècles a tout moulu; ce qui a résisté, a été enfoui dans le sable mouvant. A peine ai-je pu découvrir quelques fûts de colonnes qui avoient deux pieds et demi de diamètre, et dont les chapiteaux étoient ornés de têtes d'*Isis*, qui indiquent l'existence de quelques temples considérables.

« Douze minutes plus en avant à l'est de ces débris, un autre groupe de mausolées de forme pyramidale s'élève de cette plaine de sable. J'en ai compté au nombre de treize,

(1) M. de Zach va publier cette carte dans sa *Correspondance*. Lorsqu'on connoîtra l'ensemble des observations de ce voyageur, nous les réunirons avec celles de Burckhardt pour en faire la base d'une carte de la Nubie. *(Note du rédacteur.)*

tous en pierres de taille, à peu près 30 pieds de hauteur à angles aigus, les surfaces extérieures en gradins, les arrêtes en pierres polies, les sommets tronqués. On n'y aperçoit nulle part une entrée. Tout près de là, on voit couché par terre une tête de lion mutilée de granit noir, laquelle apparemment a fait partie d'un sphinx assis pareil à celui que j'ai vu près des temples de *Méroë* et de *Scheck-Selin*.

« A 30 minutes de là, toujours en tirant vers l'est, on rencontre encore un autre groupe de tombeaux plus considérable que le premier. Sur la pente d'une colline de sable, l'on voit, dans un ordre peu régulier, *vingt-un* de ces monumens sépulcraux de diverses constructions qui se suivent dans une direction du nord au sud. Quelques-uns ont la forme pyramidale avec les arrêtes en gradins; d'autres sont à angles aigus, les arrêtes garnies d'une bordure lisse. Toutes ces pyramides ont la pointe tronquée. Un seul de ces monumens, le plus méridional, se distingue de tous les autres par une construction toute particulière. Il a d'abord pour base un socle de 20 pieds en carré sur 6 pieds en hauteur; deux rangs de pierre en saillie forment une assiette, sur laquelle pose une tour prismatique de 15 pieds de hauteur. Ce mausolée, ainsi que tous les autres, ont une entrée du côté de l'orient qui sert de vestibule ou de galerie, comme dans les tombeaux de *Méroë*. Les parois sont garnies tout autour de sculptures d'un goût exquis. Les bas-reliefs sont à peu près comme ceux de *Méroë*, mais d'une plus grande perfection; ils représentent toujours l'apothéose du défunt. Parmi ces pyramides, comme dans celles de *Méroë*, il y en a toujours une qui se distingue de toutes les autres par son entrée, dont le plafond est formé par des pierres très-bien jointes ensemble en forme de voûte; c'est la cinquième en partant du sud; elle se distingue encore en ce que sa façade extérieure est toute

garnie de bas-reliefs. Des deux côtés de l'entrée, on voit les figures de deux femmes, tenant une lance à la main, dans l'action d'en percer une troupe de prisonniers. Les draperies, les attitudes de ces victoires sont d'un naturel, d'un fini et d'une beauté qui surpasse tout ce que j'ai vu en ce genre, soit en Egypte, soit en Nubie; ces sculptures approchent tout-à-fait des formes grecques les plus élégantes, et du meilleur temps; je n'en excepte pas même le temple de *Tentyris;* les victoires dont je parle n'ont rien de cette roideur qu'on remarque dans ce temple dans les groupes de *Briarées*. En général, je ne peux pas m'en défendre de croire que la plupart de ces monumens sont incontestablement d'une date et d'une origine plus récentes que ceux de *Méroë*, ce qui cependant est contraire à l'opinion généralement reçue. Seroient-ils peut-être du même temps que les inscriptions et les *obélisques d'Axum?* En ces temps, les relations commerciales entre Alexandrie et les pays intérieurs les plus méridionaux étaient plus fréquentes et plus actives. La raison qui me porte à donner aux monumens de *Méroë* une antiquité plus haute qu'à ceux près *Kurgos*, est en partie fondée sur l'état de leur conservation, même sans faire abstraction que la position plus méridionale, les pluies les plus abondantes et le soleil plus ardent doivent avoir contribué à la dégradation de ces derniers.

« Il me reste encore à parler d'un troisième assemblage de sépulcres, situés au sud-est du dernier groupe à une distance de cinq minutes. On trouve ici neuf pyramides, toutes à angles aigus, les arrêtes bordées de pierres lisses. Chaque pyramide a son entrée sur le côté oriental, dont les parois intérieures sont tapissées de sculptures. Les monumens de ces deux derniers groupes se distinguent particulièrement en ce que leurs bas-reliefs ne représentent que des apothéoses de figures féminines, tandis que dans tous

les autres ils représentent des héros auxquels on fait des offrandes. Aussi les mausolées les plus méridionaux sont les plus petits, les plus hauts arrivent à peine à 40 pieds. Dans le groupe de 21 pyramides, il y en a qui ont au moins 90 pieds de hauteur. Tous ces monumens sont bâtis à sec, sans mortier et en pierres de taille.

« Voilà tout ce que j'ai pu voir et recueillir à la hâte sur ces monumens de l'antiquité dans ma courte et furtive excursion. Je dirai à présent encore quelques mots de mes observations astronomiques.

(Le reste de cette lettre regarde des méthodes d'observations astronomiques.)

Voyages de M. Timkowski à la Chine.

(Article retardè.)

Le gouvernement russe entretient à Pékin une mission permanente de religieux grecs. Ces religieux sont renouvelés tous les dix ans, et ceux qui reviennent en Russie sont employés comme interprètes dans les négociations des deux gouvernemens, ou comme professeurs pour l'enseignement des langues chinoise et mandchou. Les religieux russes, qui avoient séjourné à Pékin depuis 1808, y ont été remplacés en 1820, et sont partis de *Kiachta*, sous la conduite de M. *de Timkowski*, employé du ministère des relations extérieures, et chargé spécialement de ce qui regarde l'Asie. M. de Timkowski donne en ce moment la relation de son voyage, en allant et en revenant, et de tout ce qu'il a vu, entendu et appris pendant son séjour à Pékin. Le premier volume de cet ouvrage vient de paroître ; il contient le journal du voyage de Kiachta à Pékin. Les détails aussi minutieux qu'exacts donnés sur la

marche de chaque jour, sont d'une grande importance en ce qu'ils permettront de compléter et de rectifier les cartes géographiques encore bien imparfaites, pour ce qui concerne le nord de la Chine. Le second volume contiendra le séjour de l'auteur à Pékin, une description et un plan de cette capitale de l'empire chinois. Enfin, le troisième volume renfermera, 1° le récit de ce qui est arrivé à l'auteur en retournant en Russie; 2° une histoire abrégée du fondateur de la religion lamaïque, du prophète Boudda, ou Schikemouni, dont la croyance est professée par tous les peuples mongols, les Kalmoulks, les Burattes, et même une grande partie des Chinois; 3° une notice sur la grande muraille de la Chine et sur la ville d'Urga, située dans le désert.

Nouveaux renseignemens sur la mort de Mungo-Park.

Un Anglois qui prend le plus vif intérêt aux découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, et qui a lui-même voyagé dans ce pays, a recueilli les détails suivans sur le sort de Mungo-Park; il les tenoit d'un nègre, nommé Duncanno, né dans le pays de Birnie-Yaourie, et qui s'y trouvoit encore quand Mungo-Park y arriva dans son canot à deux mâts. « Personne, dit-il, n'en débarqua. Le roi de Yaourie, inquiet des dangers que couroient les voyageurs, envoya huit canots après eux pour les en prévenir: dans l'une de ces embarcations, étoit une vache rousse, destinée en présent aux hommes blancs. Mungo-Park refusa de communiquer avec les canots; et, prenant leur obstination à le suivre pour des dispositions hostiles, il fit feu, mais heureusement n'atteignit personne. Les noirs se retirèrent alors, mais leur roi envoya d'autres messagers pour arrêter les voyageurs et leur montrer la seule passe praticable sur le

fleuve. Ce fut en vain : ils ne purent atteindre Mungo-Park, qui poursuivit sa navigation jusqu'à Boussa. Boussa est éloigné de Birnie-Yaourie d'une journée par terre, et par eau d'une journée et demie. En cet endroit, le fleuve forme une espèce de cataracte fort rapide : au moment où les Anglois s'aperçurent du danger, il étoit impossible d'y remédier. Entraînée par la violence du courant, la barque fut enlevée et précipitée, la proue en bas, dans un gouffre où elle fut brisée. Les naturels, accourus sur les rochers du rivage, auroient voulu porter secours aux naufragés ; mais la catastrophe fut si soudaine, et le courant étoit si rapide, qu'ils n'y purent parvenir. Au moment où le canot heurta les rochers, Mungo-Park tenoit à la main quelque chose qu'il jeta dans l'eau ; et, parce que l'eau étoit *mauvaise* (comme le disoit Duncanno), il ne put nager, et disparut bientôt. Il y avoit *beaucoup* d'autres blancs dans la barque qui tous furent noyés : personne ne se sauva, qu'un nègre esclave ; il parloit la langue des Foulhas, et, quand Duncanno quitta son pays, cet homme étoit encore à Boussa. Les naturels parvinrent, en plongeant, à retirer deux fusils et douze pistolets. Beaucoup de noirs vinrent de Birnie voir les débris du canot, car le roi de Boussa avoit envoyé la nouvelle de ce désastre au roi de Birnie-Yaourie.

« Mungo-Park avoit dit au nègre qui se sauva, que dans une semaine ou deux il le ramèneroit, dans son canot, *au grand Océan dont l'eau étoit salée.*

« A l'endroit du naufrage, le fleuve a près de quatre milles de largeur. »

Le Niger (c'est-à-dire le Joliba), après avoir formé la grande cataracte de Yaouri, coule dans un lit large et tranquille droit au golfe de Benin. (*The Courier* (1).)

(1) Ces renseignemens sont très-remarquables et très-vraisem-

Nouvelles des voyageurs anglois.

Une lettre de M. Gråberg, consul-général de Suède à Tripoli de Barbarie, adressée à M. le comte de Chabrol de Volvic, annonce la mort du docteur Oudney, compagnon de voyage de MM. Denham et Clapperton, dont nous avons fait connoître les découvertes intéressantes, faites dans le royaume de Bournou. C'est le climat qui l'a fait succomber. M. Clapperton poursuit ses découvertes *au-delà*, dit-on, du *Nil des Nègres*. Qu'est-ce que le *Nil des Nègres* ? M. Denham reste à Kouka, résidence du chef militaire ou prince du pays.

On parle encore dans cette lettre, peu claire, des deux voyageurs anglois, Tyrwhitt et Toole dont le dernier seroit mort.

Une caisse contenant les papiers *du docteur Oudney* a passé par Tripoli pour Londres. Ces papiers d'un voyageur qui n'avoit aucune mission publique, ne pouvant être adressés qu'à la famille de M. Oudney qui demeure dans la partie septentrionale de l'Angleterre, il est probable que le savant et ingénieux M. Barrow, secrétaire de l'amirauté, ne

blables ; mais on ne peut pas encore les regarder comme décisifs. Le *grand nombre de blancs* qui accompagnoient Mungo-Park est une circonstance qui pourroit même rendre suspecte la relation ; cependant nous n'y voyons qu'une erreur. Les villes *Yaoury* et *Boussa* sont indiquées sur la carte d'Afrique de Danville dans une telle position, que, si on considère la rivière *Lamlem* comme une suite du cours même du Niger (Iça, Quisi), cette carte représenteroit presque le système indiqué par Duncanno.

La petite rivière Yaou, que MM. Denham et compagnons ont vu couler dans le lac Isad, ne sauroit être l'écoulement d'un aussi grand fleuve que le Niger ; mais c'est peut-être une communication semblable au Cassiquiare. (*Note du rédacteur.*)

pourra en donner l'analyse que dans le volume du *Quarterley Review* qui paroîtra vers le nouvel an.

Le gouvernement anglois a fait faire, en 1822 et 1823, une reconnoissance nautique de toute la côte orientale d'Afrique. Les rapports et cartes sont à Londres et vont devenir le sujet d'une publication importante.

Le vice-gouverneur de l'île Van-Diemen a fait entreprendre une nouvelle circum-navigation de cette terre, aussi pittoresque que fertile. Les côtes ouest sont le principal objet des recherches. Une expédition de terre va pénétrer dans cette partie de l'intérieur.

L'expédition du capitaine Lyon pour la baie Hudson s'est vue arrêtée au cap Sedley, à 62 degrés.

Une lettre de Hall, du 7 octobre, nous apprend que le baleinier le *Mary-Frances* a vu les deux vaisseaux de découvertes, sous les ordres du capitaine Parry, le 17 juillet, à 70 degrés 5 minutes de latitude; ils étoient alors pris dans les glaces qui remplissent le milieu de la baie de Baffin. Ce baleinier traversa les glaces à une plus basse latitude, et suivit la côte occidentale presque jusqu'au détroit de Lancaster; cette côte étoit plus qu'à l'ordinaire libre de glace. En revenant à travers les glaces du milieu, on ne revit plus le vaisseau du capitaine Parry. Il n'y a pas de doute qu'ils n'aient monté vers le nord sans obstacle.

Cataracte Felou, au Sénégal.

M. le chevalier Roger, commandant pour le roi au Sénégal, vient de communiquer à la *Société de Géographie* une lettre de M. Duranton qui a visité la cataracte du fleuve Ba-Fing du Senégal, appelée Felou. Cette lettre va paroître dans le *Bulletin* de la Société.

Les Sauterelles.

La marche irrégulière des saisons qui signale cette année, paroît avoir été commune à l'Asie et à l'Afrique. C'est probablement de la première de ces deux parties du monde que nous sont venus les essains de sauterelles qui ont traversé l'Europe.

Voici ce qu'on mande de Lemberg, 10 septembre : « Quelques essaims de sauterelles qui ont, cette année, dévasté la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie, sont venus jusque dans la Gallicie, et se sont établis dans la Buckowine et dans le cercle de Czortkow, qui y est contigu, où ils couvroient une grande étendue de terrain. Mais heureusement la récolte étoit faite, et conséquemment ils n'ont pu faire de grands dégâts. Quelques-uns de ces hôtes malfaisans sont même venus dans *nos environs*. L'on n'en avoit point vu en Gallicie depuis vingt ans, et en Allemagne depuis l'année 1748. »

Le 1er septembre on écrivit de Groningue, en Hollande, que des essaims de sauterelles ravageoient depuis quelques jours la province de ce nom, ainsi que plusieurs cantons de Westphalie.

Le célèbre naturaliste allemand, Blumenbach, en faisant, la description des sauterelles, qui, en 1693 et 1749, ravagèrent la Franconie et diverses autres contrées de l'Allemagne, dit que, dans le seul district d'Anspach, l'autorité ayant commis journellement 150 hommes pour la destruction de ces insectes, tant par le moyen du feu que d'autre manière, et pour recueillir leurs nids, il résulte de cette mesure qu'on rassembla jusqu'à 92 muids de nids; ce qui, d'après le calcul d'Hasen (*medecinischen Richters*, *v.* 249), forme un nombre de plus de 859,000 nids, conte-

nant approximativement au-delà de 73 millions d'œufs de sauterelles. (*Journal belge.*)

Réclamation sur les découvertes hollandoises.

On nous adresse la lettre suivante :

Monsieur,

C'est avec une grande surprise que j'ai lu, dans le cahier de mars 1824, de votre intéressant journal, page 409, l'article : *Publicité des découvertes géographiques* (1), dans lequel l'auteur se plaît à renouveler une imputation, très-injustement faite à notre patrie, qui, par je ne sais quelle jalousie, auroit voulu jeter un voile épais sur quelques-unes de nos découvertes, et j'aime à croire, Monsieur, que votre impartialité reconnue vous portera naturellement à insérer dans votre prochain cahier la petite réfutation que je prends la liberté de vous adresser.

Si l'auteur de l'imputation dont je parle avoit été plus familier avec notre langue, il auroit trouvé que tous nos voyageurs ont publié leurs découvertes dès le terme de leurs voyages.

Jan Huyghen van Linschoten, qui fit le voyage du Nord avec *Barendsz* et *Heemskerk*, en 1592-1594, en publie le récit avec celui de ses voyages aux Indes orientales, etc., en 1618.

Schouten et *le Maire*, qui firent le tour du monde en 1615-1618, publièrent leurs journaux en 1646. De même firent *Van Noort*, *l'Hermite* (quoique mort en voyage), *Spilbergen*, etc. ; et en général tous les voyages des Hol-

(1) L'article est tiré de *Sprengel*, Histoire des Découvertes, etc.

landois ont été imprimés dès l'an 1646, et leurs découvertes (avant *Roggeveen*) se trouvent exactement notées dans les cartes de *P. Goos*, édition de 1660.

Vous voyez, Monsieur, par cet aperçu, que ce n'est nullement à la jalousie de nos ancêtres qu'il faut faire remonter l'ignorance supposée de nos découvertes, mais qu'on doit la prendre à sa vraie source, au peu d'habitude ou à la pleine ignorance qu'ont de notre langue les nations étrangères. C'est apparemment aussi par suite de l'ignorance de notre langue que l'auteur de la pièce précitée parle des découvertes de *Van Diemen* et de *Carpentier*, qui n'en ont jamais fait; mais leurs noms furent donnés à quelques découvertes qui eurent lieu lorsqu'ils étoient gouverneurs des Indes orientales, comme on donna le nom de *Nuyts* à la côte dont le capitaine du vaisseau où il étoit subrécargue fit la découverte. Malheureusement une partie du journal de *Tasman* a été perdue, et nous ne *la regrettons* pas moins que l'auteur, d'autant plus que nous sommes privés par-là de détails plus spéciaux sur les découvertes de cet habile marin, concernant le golfe de *Carpentarie*, que nous connoissons pourtant par les cartes de *P. Goos*, et de *Van Keulen*; mais on ne peut tirer de là aucune induction contre nos voyageurs, dont le mérite et l'exactitude sont si justement reconnus par le savant et trop malheureux *Lapeyrouse*, dans son Voyage, *tome III, page* 134; et il n'est pas moins vrai que l'histoire des voyages (quoique contenant çà et là des erreurs), l'Histoire de la compagnie des Indes, ainsi que beaucoup d'autres ouvrages, écrits ou traduits en françois, prouvent suffisament la fausseté de l'inculpation, ce qui auroit dû suffire à l'auteur pour se dispenser de la reproduire.

Permettez-moi, Monsieur, d'ajouter que nous rapportons aussi à la pleine ignorance de notre langue l'injuste

critique qu'a donnée M. *Clairet Fleurieu* des découvertes de notre respectable *Roggeveen*, parce qu'au lieu de suivre le véritable journal de ce véridique voyageur, il a commenté la misérable rapsodie du sergent des troupes *Behrens*, qui, à chaque pagé, prouve son ignorance de toute notion nautique, et dont le narré ne pouvoit par conséquent donner que de faux résultats.

Quant à l'invitation que fait l'auteur à nos savans, j'ai l'honneur de vous informer qu'une de nos sociétés littéraires a décerné un prix en faveur d'une critiquc judicieuse des découvertes de nos marins, et qu'elle est attendue avec lc désir général de tous les savans de notre patrie, jaloux de voir irrévocablement fixées nos justes prétentions sur les découvertes de nos célèbres voyageurs.

J'ai l'honneur d'être avec la plus grande considération,

Monsieur,

Votre très-dévoué serviteur,

J. Van Wyk Rolandzon,
Auteur d'un dictionnaire et de plusieurs autres ouvrages géographiques.

Hattem, en Guildre, 20 août 1824.

En publiant l'intéressante lettre de M. *Van Wyk Rolandzon*, nous lui ferons observer :

1° Que, si le reproche de jalousie, convenable aux Portugais, ne l'est pas aux Hollandais, il n'en est pas moins vrai qu'une sorte d'insouciance a empêché soit la conservation, soit la publication de beaucoup de relations hollandaises ; par exemple : les Mémoires de Nuyts, dont on voit, par Valentyn, qu'un certain M. Purry de Neufchâtel a eu quelques connoissances, la relation détaillée de *Van Vlaming*, celle de plusieurs voyages à la Nouvelle-Guinée et à la terre

Aonhem, etc., etc., celle des navigateurs qui découvrirent la *côte Gael-Hamke*, etc.;

2° Que, plein d'estime pour le mérite des navigateurs hollandois, nous avons cherché à obtenir des renseignements sur les documens qui ont dû être enlevés en Hollande, sous la domination de Napoléon, et dont, à ce que nous croyons, on a abusé. Nous prions les Hollandois, et même les François indépendans et véridiques, de se livrer à cette recherche.

M. Van Wyk nous trouvera toujours prêt à insérer avec reconnoissance tous les renseignements qu'il voudra bien nous envoyer sur les progrès des connoissances géographiques dans sa patrie. M. B.

FIN DU TOME XXIII.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

III.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

FIN DE LA TABLE DU TOME XXIII.

Planches qui accompagnent ce volume.



